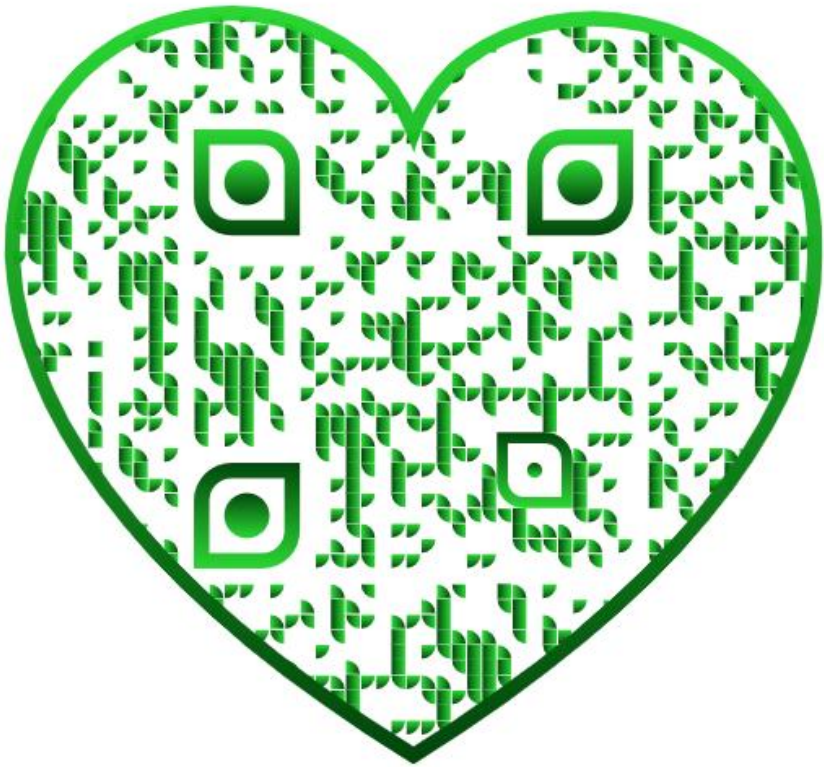
GIACOMETTI RAVENNE

669

1944 : UNE QUÊTE VERTIGINEUSE DANS L'OMBRE DE SATAN

JC Lattès



GIACOMETTI RAVENNE

669

1944 : UNE QUÊTE VERTIGINEUSE DANS L'OMBRE DE SATAN

JC Lattès

Éric Giacometti
Jacques Ravenne

669

La Saga du Soleil noir

Roman

JC Lattès

Des mêmes auteurs :

Romans :

Le Rituel de l'ombre, Fleuve noir, 2005.
Conjuration Casanova, Fleuve noir, 2006.
Le Frère de sang, Fleuve noir, 2007.
La Croix des assassins, Fleuve noir, 2008.
Apocalypse, Fleuve noir, 2009.
Lux Tenebrae, Fleuve noir, 2010.
Le Septième Templier, Fleuve noir, 2011.
Le Temple noir, Fleuve noir, 2012.
Le Règne des Illuminati, Fleuve noir, 2014.
L'Empire du Graal, Lattès, 2016.
Conspiration, Lattès, 2017.
Le Triomphe des ténèbres, Lattès, 2018.
La Nuit du mal, Lattès, 2019.
La Relique du chaos, Lattès, 2020.
Résurrection, Lattès, 2021.
Marcas, Lattès, 2021.

Nouvelle :

In nomine, Pocket, 2010.

Essai :

Le Symbole retrouvé : Dan Brown et le Mystère maçonnique, Fleuve noir, 2009.

Série adaptée en bande dessinée :

Marcas, maître franc-maçon. Le Rituel de l'ombre (volume 1), Delcourt, 2012.
Marcas, maître franc-maçon. Le Rituel de l'ombre (volume 2), Delcourt, 2013.
Marcas, maître franc-maçon. Le Frère de sang (volume 1), Delcourt,

2015.
Marcas, mâître franc-maçon. Le Frère de sang (volume 2), Delcourt, 2016.
Marcas, mâître franc-maçon. Le Frère de sang (volume 3), Delcourt, 2016.

La Saga du *Soleil Noir*

Résumé des tomes précédents

Pour la première fois depuis le début de la guerre, Tristan goûte enfin à une vie paisible en Suisse. De longs mois se sont écoulés depuis sa dernière mission en Italie pour récupérer le Saint Suaire. Himmler semble avoir respecté sa part du marché et le laisse mener sa nouvelle vie d'antiquaire à Genève, où il tente d'oublier Erika, assassinée par les SS. Mais en ce printemps 1944, le conflit redouble de vigueur, un vent mauvais souffle sur le Reich qui se croyait millénaire. La peur a changé de camp…

Prologue

Allemagne
Forêt-Noire
1er mai 1447

Magda observa le village, cachée derrière des fougères ruisselantes d'humidité. Aucune fumée ne s'échappait des toits de branchages. Personne n'était encore réveillé dans l'aube grise et froide. La jeune femme se releva, observa encore l'enclos à bétail pour voir si personne n'y travaillait déjà… Mais il n'y avait aucun bruit, pas même un beuglement. Seule une chouette, au fond de la forêt, s'obstinait à lancer des appels solitaires. Magda se tourna vers la lisière sombre du bois et siffla lentement. Aussitôt, deux formes surgirent en courant et vinrent la rejoindre. Deux femmes.

— Les hommes ne sont toujours pas levés. Nous allons rentrer dans le village, une par une. Si l'on vous voit, trouvez une bonne excuse pour être dehors si tôt.

Les femmes hochèrent la tête en silence. Leurs visages portaient des marques d'éraflures, leurs chevelures étaient piquetées d'épines, comme si elles avaient couru au milieu des ronces. L'une semblait au bord de l'épuisement, l'autre tremblait de froid, mais toutes deux avaient un éclat brillant dans les yeux.

— Et rappelez-vous, nul ne doit savoir que cette nuit nous avons invoqué le Maître et qu'il est venu jusqu'à nous, dit Magda.

— Jusqu'en nous, rajouta une voix encore chaude de désir.

Magda se tourna brusquement.

— Garde ta langue ! Tu sais ce qui attend celles dont on dit qu'elles ont été possédées par le Maître ?

Les deux femmes se figèrent. Leurs regards se métamorphosèrent et ne furent plus que ténèbres. Magda montra la lune ronde qui disparaissait derrière la cime des arbres.

— Nous ne devons plus nous revoir, jusqu'à ce que notre sœur soit à nouveau pleine.

Elle remonta sa robe et sortit une longue bourse de cuir dont elle dénoua les lacets.

— Chacune de nous doit garder un élément du culte sacré.

Elle tendit un objet à sa voisine de gauche qui s'inclina en le recevant.

— À toi, Brunhild, l'Image du Maître.

Puis à sa voisine de droite qui se prosterna.

— À toi, Gersende, la Force du Maître.

Une nouvelle fois, Magda contempla le village. Tout était calme. Elle fit un signe de tête. Aussitôt, Brunhild se leva, courut dans les taillis et arriva en lisière du hameau. Elle ralentit, rassembla ses cheveux en une tresse rapide, puis se dirigea vers le puits. Magda sourit. Brunhild était maligne. Si on l'interrogeait, elle dirait qu'elle était allée tirer de l'eau pour sa famille.

— Vas-y, Gersende.

À son tour, la jeune femme se leva, mais ne se pressa pas. Au contraire, elle saisit son tablier d'une main et commença à le remplir de petit bois. Elle aussi était rusée. Que reprocher à qui se lève à l'aube pour allumer le feu de sa maison ? Magda regarda sa complice disparaître dans une des venelles du village, puis elle se leva à son tour. La lune avait disparu vers le couchant. Il leur faudrait encore attendre un mois avant de retrouver le Maître… Magda marchait lentement et sans se cacher. Elle était veuve et n'avait de comptes à rendre à personne. Sa maison était à l'entrée du village. Encore quelques pas et elle pourrait se coucher sous une épaisse couverture de laine pour rêver.

Rêver au Maître. À sa langue de feu, son corps de feu, son…

Une main gantée de fer se posa brutalement sur sa nuque.

— Ne bouge plus, sorcière !

Tous les habitants étaient regroupés à l'entrée du village. Les

hommes près de l'enclos à bétail, les femmes au pied de la croix, les enfants encerclés par des soldats en armes. Monté sur un cheval à la robe noire, un cavalier allait de groupe en groupe, scrutant les visages, jugeant les attitudes. À la différence des soldats, il ne portait pas d'armes ni de casques, mais la bure des moines et une croix d'argent sur sa poitrine. Tous les habitants le connaissaient.

Wilhem Bernharht.

Sa réputation le précédait.

Il était le Grand Inquisiteur.

Brusquement, il immobilisa sa monture. D'un geste, il désigna un, puis deux visages dans le troupeau des femmes terrorisées.

— Vous, avancez, mes hommes vous ont vues sortir de la forêt.

Gersende s'agenouilla et montra son tablier.

— Seigneur, nous étions allées chercher du bois.

— Tu vas dans la forêt pour ramasser des brindilles, femme ? Oserais-tu te moquer de moi, te moquer de Dieu ?

— Pitié, Seigneur, la voix de Gersende se fit implorante. Je n'avais plus de bois sec pour allumer le feu !

D'un coup d'éperon l'Inquisiteur s'approcha. Les naseaux de son cheval fumaient juste au-dessus de la tête ployée.

— Déshabille-toi, femme !

— Seigneur, je vous en supplie…

Un coup de lance lui piqua l'épaule. Elle hurla de peur.

— Obéis à l'Inquisiteur !

Ravalant sa honte et ses larmes, Gersende commença à défaire sa robe.

— Plus vite !

Le soldat qui l'avait frappée tira violemment sur une des manches du vêtement qui tomba au sol, provoquant un bruit sec.

— Fouille la robe ! ordonna l'Inquisiteur.

Le soldat s'exécuta. En un instant, il brandit un objet dont se saisit la main rapide de Bernharht.

— C'est donc ça que tu cachais. Un phallus en bois. C'est donc pour ça que tu vas te cacher dans les bois ? Pour te donner du plaisir comme une chienne lubrique ?

Nue, dans la boue, Gersende commença à pleurer, puis brusquement elle tendit une main accusatrice.

— Seigneur, je suis innocente ! Ce sont elles qui m'ont entraînée pour me perdre et me damner. Des sorcières, ce sont des sorcières !

À ce mot, la plupart des habitants tombèrent à genoux, multipliant les signes de croix. Des sorcières ! Le malheur et la mort venaient de s'abattre sur leur village. En un instant, Magda et Brunhild furent conduites sans ménagement devant l'Inquisiteur.

— Pas la peine de m'humilier, déclara Brunhild. Voilà ce que tu cherches. Voilà le vrai Maître.

Elle brandit une statuette au-dessus de sa tête. Un cri d'horreur jaillit des poitrines.

— Le diable ! Le diable !

Tous avaient reconnu le visage cornu et les pieds fourchus du Malin. Seul l'Inquisiteur demeurait impassible. Puis brusquement d'un coup de pied il fit voler la statuette à terre.

— Fouillez la dernière.

Les soldats se précipitèrent. En un instant, Magda fut nue.

— Seigneur, elle a une bourse.

— Donnez !

Bernharht plongea la main dans le sac de cuir. Un violent sourire découpa son visage. Il mit pied à terre et saisit Magda par les cheveux.

— Toi, tu viens avec moi.

Puis, se tournant vers ses hommes :

— Préparez le bûcher !

La maison au sol de terre battue exhalait une odeur de bête. Dans la cheminée, des braises achevaient de s'éteindre. Les soldats avaient mis à sac l'intérieur. L'Inquisiteur releva un banc et s'installa à une table de pin noirci. Devant lui, nue et muette, se tenait Magda.

— Dis-moi ce qu'il y a à l'intérieur de la bourse. Si tu ne mens pas, tu souffriras moins sur le bûcher.

— Je n'ai pas peur du feu. Notre Maître est le seigneur du brasier. Il nous protégera de la douleur.

— Pauvre folle ! Toutes celles que j'envoie rôtir disent la même chose et quand elles sont au milieu des flammes, elles hurlent comme

des damnées.

Magda tressaillit. Elle avait froid. Ou peur.

— Tu ne veux pas parler ? Alors tant pis.

L'Inquisiteur ouvrit la bourse et en sortit une fiole, enroulée dans une peau d'animal pour la protéger. À l'intérieur, une substance grumeleuse de couleur jaunâtre.

— Tu es la troisième que j'arrête avec cet onguent du diable. Je sais très bien à quoi il sert. Quand vous vous rendez au sabbat, vous vous en massez les poignets et Satan vous apparaît.

— Il ne fait pas que nous apparaître, haleta Magda, il fait de nous ses concubines. Il nous séduit, il nous touche.

— Suffit ! Pourquoi crois-tu qu'on va te réduire en cendres, toi et tes complices ? Pour te punir ? Non, c'est pour brûler le fruit maudit de tes entrailles, pour anéantir la descendance du diable qui mûrit dans ton ventre. Voilà ce que l'Église traque sans fin : les fils de Satan.

Magda ne cessait de trembler.

— Je vais d'abord livrer au feu tes deux complices pour que tu entendes leurs hurlements de douleur. Le diable ne protège pas celle qui n'enfante plus pour lui. Lucifer est sans pitié. En revanche, moi, si. Je peux encore adoucir ton sort.

— Que veux-tu ?

— Combien d'autres femmes dans le village vont au sabbat ?

Magda resta muette.

— Tu te tais. Tant pis pour toi.

Un soldat entra et ôta son casque.

— Seigneur, les bûchers sont prêts.

— Attache les deux prisonnières et rassemble tous les villageois.

Comme le garde allait sortir, il l'arrêta.

— Et place les enfants au premier rang. Je veux qu'ils voient tout. Pour le salut de leur âme.

Une odeur atroce s'était emparée du village. Sur le premier bûcher, le corps de Brunhild n'était plus qu'un tronc noirci. Les jambes s'étaient liquéfiées en une coulée noirâtre et la tête dévorée par les flammes avait roulé dans les cendres. Maintenant, c'était le tour de Gersende.

Elle rampait au sol pour ne pas avancer. Un soldat la traînait par les cheveux. Elle hurlait de terreur.

— Pas le feu !

L'Inquisiteur fit approcher Magda.

— Regarde ce qui t'attend. L'angoisse et la peur. Satan vous a abandonnées.

Magda tomba à genoux. Tout courage venait de la quitter.

— Pitié, Seigneur !

— Je ne peux plus rien pour toi…

Les hurlements de Gersende redoublaient. On était en train de l'attacher au pilori au milieu des fagots.

— … mais si tu me dis ce que tu mets dans ton onguent du diable alors je te ferai étrangler juste avant la mise à feu et tu ne connaîtras pas la douleur.

Magda se releva pour murmurer à l'oreille de Bernharht. Il lui caressa les cheveux.

— Tu as assaini ton âme, maintenant je vais purifier ton corps.

Un jet de feu monta du bûcher. Un cri de bête retentit jusqu'à la lisière de la forêt. Des soldats saisirent Magda.

— Pas la peine de dresser un autre bûcher.

— Seigneur, ta promesse ! hurla Magda.

— Jetez-la au feu avec l'autre sorcière.

De nouveau, les femmes étaient séparées des hommes. Bernharht les détaillait une à une. Lesquelles avaient péché avec le démon ? Il fixa une paysanne au regard égaré. Peut-être celle-là ? Ou alors cette jeunette à la poitrine déjà affirmée ? En tout cas, il ne pouvait prendre aucun risque.

— Enlevez toutes les vieilles.

Les soldats s'exécutèrent. Bientôt, il ne resta plus qu'une dizaine de femmes en âge d'enfanter. L'Inquisiteur sentait la fiole de l'onguent du diable glissée sous sa soutane. Grâce à Dieu, il avait rempli sa mission. Découvrir le secret des sorcières : le chemin du sabbat. Mais cela n'était rien si le diable pouvait s'emparer de leurs ventres.

— Attachez-les. Elles partent avec nous.

— Il y a déjà beaucoup de détenues en ville, Seigneur, fit remarquer un soldat plus âgé. Et nous pouvons aussi bien les faire parler ici.

Pour la première fois, Bernharht sourit.

— Nous n'allons ni les emprisonner ni les interroger. Nous allons en faire des ventres. Des ventres pleins. Pour la plus grande gloire de Dieu.

1.

Paris
Mars 1944

C'était une magnifique soirée qui annonçait le printemps. Une farandole de nuages boursouflés virait à l'orange à mesure que l'astre solaire déclinait derrière le XVI^e^ arrondissement. À Paris, le soleil offrait ses aubes pâles aux habitants des quartiers laborieux de l'est, et prodiguait ses salutations flamboyantes aux bourgeois. Occupation allemande ou pas.

— Herr Oberführer ! Chemin sécurisé, aboya un soldat qui remontait au pas de charge les escaliers dégoulinants du Trocadéro.

— *Gut*… Je vous préviendrai.

Assis sur le parapet qui délimitait la partie sud de l'esplanade, l'Oberführer Horst Gellen terminait sa cigarette en contemplant la tour Eiffel. Grand, les cheveux d'un blond indécent, il aurait pu incarner le prototype du SS idéal si ce n'étaient ses yeux, couleur de terre bavaroise après le labour. De plus près, son corps semblait pourtant plus frêle, du moins en comparaison des membres de sa garde rapprochée. Horst Gellen se moquait royalement de son apparence. Seul comptait le pouvoir. Et il l'avait. Le SS se tenait à l'endroit exact où, quatre ans auparavant, à quelques mois près, le Führer en personne avait été immortalisé par les photographes. Il s'en souvenait avec précision : à l'époque simple capitaine, lui aussi avait fait le voyage depuis Berlin. Ce jour béni resterait gravé dans sa mémoire, à jamais. C'était le 23 juin 1940, au petit matin. Le sauveur de l'Allemagne avait effectué une visite au pas de charge pour admirer les monuments de la capitale conquise, en compagnie d'une trentaine de dignitaires. Gellen, en ce temps-là adjoint d'Albert Speer, architecte en chef du Reich, les avait accompagnés partout et entendu les avis

tranchés d'Hitler sur les édifices :

L'Opéra Garnier ? Une merveille.

La basilique du Sacré-Cœur, quelle horreur !

L'Arc de triomphe, splendide.

Les Champs-Élysées, magnifiques ! Speer, vous me creuserez une avenue aussi majestueuse à Berlin.

Le tombeau de Napoléon aux Invalides, sublime. Laissez-moi méditer devant ce mausolée.

La tour Eiffel, affreuse. Elle gâche le paysage.

Le conquérant et son aréopage étaient repartis trois heures plus tard, à bord de l'avion Condor personnel du Führer, dans une atmosphère d'euphorie presque irréelle. Le Reich avait vaincu l'ennemi héréditaire et occupait presque tout le vieux continent. Le jeune SS et ses camarades ne s'étaient jamais sentis aussi forts, presque invincibles. Hitler avait offert à sa génération le plus beau des cadeaux : l'Europe. Dominer le monde à trente-cinq ans, quoi de plus admirable. Et lui, Gellen, avait gagné ses galons au fil des ans en participant à la construction de bunkers du mur de l'Atlantique.

Un claquement métallique le tira de sa nostalgie. Il tourna la tête sur sa droite et aperçut un des gardes de son escouade qui armait son fusil Mauser. Horst Gellen déboutonna sa vareuse noire, le temps était vraiment doux pour la saison. Il jeta son mégot et l'écrasa sous sa botte. Comme il était loin ce splendide matin de 1940. Quelle année merveilleuse ! Il aimerait tant la raconter à ses petits-enfants, s'il en avait un jour.

L'Oberführer se rembrunit. Quatre années s'étaient écoulées et la roue de la Fortune tournait dans le mauvais sens pour l'Allemagne. En Italie, les Alliés n'allaient pas tarder à enfoncer la ligne Gustav[1] et se ruer sur Rome. Sur le front de l'Est, le rouleau compresseur russe écrasait lentement mais sûrement les troupes du Reich. Pis, les rumeurs bruissaient d'un prochain débarquement en Normandie ou dans le Pas-de-Calais. Signe qui ne trompait pas, Himmler l'avait appelé un mois auparavant pour envisager un plan de destruction des camps d'extermination.

Il sentait bien que l'atmosphère s'empuantissait pour l'occupant. La Résistance redoublait de vigueur et assassinait officiers allemands et collaborateurs français dont la BBC égrenait les noms sur son antenne. La Gestapo avait beau procéder à des exécutions d'otages, rien n'y faisait : la peur changeait imperceptiblement de camp.

Il était même obligé de se faire accompagner par une escouade de SS quand il arpentait les rues de Paris… Un comble.

Il consulta sa montre et prit sa vareuse sur son bras. Il était temps de se rendre à la tour Eiffel où il avait installé ses quartiers. En toute objectivité, et à la différence du Führer, il la trouvait superbe, cette demoiselle de fer. Superbe, mais orgueilleuse. Et surtout fragile. Il suffisait d'une charge bien placée, de préférence à la base d'un des quatre piliers, pour la faire chuter. Voire une deuxième, pour s'assurer d'un résultat rapide. En tant qu'ingénieur spécialisé en structures et matériaux, il pouvait jauger le poids de n'importe quel édifice au premier coup d'œil. Entre neuf mille et dix mille tonnes pour la tour.

Que ces foutus Français en aient fait un point d'orgueil national ne l'étonnait pas outre mesure. Eux aussi s'étaient révélés orgueilleux et fragiles, comme leur tour. Leur prétendue meilleure armée du monde s'était disloquée sous les coups de boutoir du bélier allemand.

Horst Gellen inspecta les bâtiments massifs qui encadraient l'esplanade. Les palais du Trocadéro et du musée de l'Homme incarnaient à merveille l'idéal de force et de puissance. Monolithiques, clairs, aux lignes solides, les édifices dégageaient indéniablement un savoir-faire aryen étonnant pour des Français dégénérés.

Une sirène d'alerte retentit. Il leva la tête vers le ciel et aperçut un essaim de grands insectes noirs qui filaient vers l'Est. Il ne broncha pas. Cela faisait des lustres que les cieux ne chantaient plus en allemand : la puissante Luftwaffe du gros Goering n'était qu'un lointain souvenir.

Le SS fit un signe à ses gardes. Il quitta son perchoir et descendit la volée de marches qui menait en direction des jardins du Trocadéro et de la Seine. En moins de dix minutes, il avait traversé le fleuve par le pont d'Iéna, une défaite de la Prusse contre Napoléon, et s'approcha de la clôture de palissades qui encerclait les quatre piliers de la tour. Depuis l'entrée des Allemands dans Paris, le monument était interdit aux Français. Un émetteur radio avait été installé au sommet et diffusait des émissions pour les troupes en permission. Entre les deux piliers de la partie sud flottait une gigantesque bannière, désormais usée par le temps et par la pluie.

DEUTSCHLAND SIEGT AN ALLEN FRONTEN [2]

Gellen n'y faisait même plus attention. Aucun militaire n'osait l'enlever de peur de finir au poteau d'exécution pour défaitisme. Il s'approcha d'un pas vif de la guérite qui commandait l'entrée et salua le sous-officier de garde. Ce dernier se raidit et lança un *Heil Hitler* un

peu trop sonore pour être sincère. L'Oberführer sentait bien que le pessimisme gagnait la troupe.

— Votre invitée vous attend dans votre bureau, dit le soldat.

— J'aime la ponctualité. Même chez les prostituées. Un gage de sérieux dans l'activité professionnelle.

C'était la dixième fois depuis le début de l'année qu'il se faisait envoyer une pensionnaire de la maison close la plus chic de Paris : Le Chabanais. Faire l'amour au-dessus de Paris était une expérience unique et il ne s'en privait pas. Son épouse et ses quatre enfants étaient restés à Berlin, il jouissait sans état d'âme de sa vie de célibataire dans la capitale depuis deux ans. Il ne s'en cachait pas. Le Reichsführer lui-même encourageait ses officiers supérieurs à prendre du bon temps. Pour l'hygiène. À condition que la partenaire soit aryenne jusqu'au bout des ongles. L'année passée, il était même tombé amoureux d'une magnifique jeune Parisienne aussi dorée qu'une Bavaroise. Lui le SS au cœur trempé dans l'acier. Quelle idiotie ! Heureusement qu'il s'était ressaisi à temps et l'avait chassée de sa vie. Désormais, il ne faisait appel qu'à des *filles de marbre*, les pensionnaires les plus précieuses des bordels de premier plan.

Le garde laissa passer son supérieur avec une pointe de jalousie. La jeune femme en robe blanche arrivée un quart d'heure plus tôt l'avait impressionné par sa beauté. Comme toutes celles des maisons closes de luxe, réservées à ces salauds d'officiers de haut rang.

Le colonel s'avança vers le terre-plein central pour se diriger vers l'élévateur de fortune installé à son arrivée. Les ouvriers français avaient saboté tous les ascenseurs en juin 1940 pour empêcher le Führer d'admirer, depuis le plus haut de ses toits, la ville conquise. Quelle indélicatesse…

La nacelle d'osier reposait au sol. Grande comme la coque d'un canot renversé, elle était accrochée à un câble d'acier qui serpentait vers les entrailles du premier étage de la tour. L'officier ingénieur n'était pas mécontent de sa petite invention. Il ne lui avait fallu que trois jours pour fabriquer ce modeste ascenseur. Il y avait ajouté un mécanisme d'horlogerie pour déclencher à intervalles réguliers la descente et l'ascension.

Gellen ouvrit la porte de la nacelle et s'engouffra à l'intérieur. Elle lui arrivait jusqu'à la hauteur du cou. Il fit un signe à l'un des gardes en faction qui tira sur une manette. Un grondement retentit au-dessus de sa tête. Le SS s'accrocha aux deux poignées de fer scellées sur le rebord. La nacelle trembla et s'éleva brusquement d'environ un mètre, avant de se stabiliser et d'entamer sa montée avec lenteur.

Au fur et à mesure de l'ascension, le SS contemplait la capitale parisienne baignée des derniers rayons du couchant. La coupole dorée des Invalides luisait de mille feux.

Quelle ville magnifique !

Il s'alluma une nouvelle cigarette. En toute objectivité, la mission qu'il devait accomplir sur ordre du Führer lui répugnait profondément. Il redoutait que son nom ne passe à la postérité pour une telle besogne. Nazi convaincu depuis sa jeunesse, il aurait suivi Adolf Hitler jusqu'en enfer, mais là, il était pris d'un malaise.

Il aspira la fumée âcre dans ses poumons et repassa à nouveau dans son esprit la scène vécue un mois plus tôt.

Il faisait encore froid ce jour de février quand il entrait à pas cadencés dans le bunker principal de la Tanière du loup, le QG militaire du Führer en Prusse orientale, l'autre nom de cette partie de la Pologne vaincue. Hitler l'avait rappelé de Paris en urgence et reçu en personne pour lui confier une mission inimaginable. Le chef paraissait vieilli de dix ans, ses mains tremblaient, son regard se fripait. Ce n'était plus le conquérant qui détaillait la tour Eiffel d'un œil méprisant, mais un homme usé jusqu'aux tendons.

Ses paroles saccadées restaient encore gravées dans sa mémoire.

Oberführer Gellen ! Les Alliés préparent un débarquement sur les côtes françaises. Ce n'est qu'une question de semaines. Je ne doute pas un instant de la vaillance de nos armées pour les mettre en déroute. Mais si, le cas échéant, elles manquaient à leur devoir, assurez-vous que nos ennemis ne trouvent de Paris qu'un tas de ruines fumantes. Me comprenez-vous ?

Sur le moment, le colonel était resté tétanisé par ce qu'il venait d'entendre. Dans ses colères, le Führer pouvait se transformer en volcan et sa lave incandescente carbonisait tout esprit critique aux alentours.

Il se souvenait de la réponse qu'il avait osé bredouiller.

Mon Führer, j'étais avec vous en juin 1940 lors de votre visite à Paris. Vous avez dit vous-même que cette cité était aussi désirable qu'une femme belle et parfumée. Et que vous, vous l'aviez conquise. Croyez-vous que ce soit une bonne idée, je…

Le chef avait craché sa coulée rougeoyante au point de le faire reculer d'un pas.

Ne me contredisez pas ! Je n'ai que faire de sa beauté. Elle périra dans les flammes et le sang. Et si nous perdons cette guerre, les autres capitales soumises subiront le même sort. Varsovie ! Rome ! Athènes ! Bruxelles !

Vous minerez tous les points stratégiques, tous les plus grands monuments de la ville. Qu'il n'en reste rien. Le général commandant la place de Paris a ordre de vous donner tout le concours possible pour réaliser votre mission, et un détachement de SS se mettra à votre disposition. Abandonnez vos travaux en cours. Vous m'enverrez les plans de destruction d'ici deux semaines pour que je les approuve.

Avant même d'avoir pu balbutier quelques protestations, il s'était retrouvé congédié par l'aide de camp du Führer.

La nacelle était arrivée au premier étage. Gellen sauta sur une plateforme de fer. L'idée de s'installer dans la tour pour planifier la disparition de la ville lui était venue spontanément quand il l'avait visitée pour étudier ses points faibles. De son bureau, situé dans l'ancien restaurant Le Hollandais, il pouvait observer la capitale. Sa future victime.

Il marcha le long d'une passerelle en longeant un entrelacs de poutrelles d'acier grisé, puis arriva devant la porte en fer forgé de l'ancien restaurant. Comme à chaque visite galante, le garde en faction s'était éclipsé pour le laisser seul. Son antre, qui faisait aussi office d'appartement vaste et confortable, était cerclé de parois vitrées et de colonnes d'acier. Les rideaux avaient été tirés sur toute la paroi intérieure. Gellen n'avait aucun penchant pour l'exhibitionnisme, encore moins devant un simple soldat.

Quand il entra dans son bureau, il remarqua tout de suite la jeune femme en robe longue de satin blanc. Elle se tenait debout de l'autre côté de la pièce, devant la vitre qui donnait sur la rive gauche de Paris. Elle lui tournait le dos et contemplait la ville, une coupe de champagne à la main. Malgré la semi-pénombre qui régnait, il s'aperçut tout de suite que ce n'était pas la pute habituelle. Elle était plus grande, ses hanches semblaient moins larges et sa chevelure plus blonde.

D'excellente humeur, Gellen retira sa casquette et jeta sa vareuse sur le canapé. Un portrait d'Hitler en tenue de campagne devant un ciel tourmenté reposait sur un chevalet, cadeau du chef de la Gestapo parisienne, le général Oberg. Comme pour lui signifier que le Führer veillait jour et nuit sur son travail. Le SS croisa les bras en détaillant la silhouette de son invitée nocturne.

— Bonjour, mademoiselle ! Je ne crois pas avoir l'honneur de vous connaître…

— Louise ne pourra plus venir, répondit la fille sans se retourner. Madame Doriane s'est aperçue qu'elle était juive. Dès qu'elle l'a su, elle l'a dénoncée aux autorités.

— Doriane a bien fait. Louise, une juive…, balbutia-t-il, je ne m'en suis jamais rendu compte. Avec son teint pâle et son allure de dentellière de Vermeer… Étonnant comme cette race réussit parfois à se fondre dans les populations. Si Himmler apprenait ça, il me ferait la morale.

— Vous n'êtes pas fâché au moins ? Je suis Marianne.

— Nullement, j'ai même l'impression de gagner au change.

La fille ne daignait pas le regarder et semblait passionnée par le panorama. Ça l'excitait encore plus.

— Vous ne vous retournez pas ?

— Un peu de mystère ne nuit pas. Prenez une coupe et venez me rejoindre.

Il avisa un plateau avec un seau d'argent qui trônait sur un guéridon. La bouteille débouchée était enveloppée d'une serviette blanche. Gellen jubilait : ses instructions avaient été respectées à la lettre.

— Je suis désolé de ne pas vous recevoir en tenue civile, dit-il d'une voix mielleuse. J'ai eu une journée harassante. Vous ne m'en voudrez pas ?

— Nullement. Ne suis-je pas là pour que vous ne restiez pas longtemps vêtu ?

Il s'avança vers elle, avide de découvrir son visage. Elle n'était plus qu'à quelques enjambées de lui. Il n'avait qu'une envie, lui soulever la robe et la prendre sans attendre.

— Les mystères n'ont plus de place. Et si je contemplais ce joli visage ?

— Ne soyez pas impatient. Je vous ai apporté un cadeau.

— C'est vous le cadeau, Marianne, dit-il en arrivant à son niveau.

— Non, moi je suis payée. Regardez à votre droite, sur la table du bureau.

Il tourna la tête et aperçut une longue lame crénelée, argentée et luisante, posée sur la lourde planche où il étalait les plans de la ville. Les dents de l'outil scintillaient sur dix centimètres de long.

— Une scie. Je ne comprends pas.

— Elle est pour vous. Le modèle n'a jamais servi, neuf. Qualité allemande. On peut tout découper avec ça. Une merveille, selon le quincaillier de la rue de Javel.

L'Oberführer s'approcha d'elle et la prit par les épaules pour la tourner vers lui.

— Vous avez de bien curieux cadeaux, mystérieuse Marianne.

La prostituée se laissa faire et pivota lentement.

L'officier poussa un juron et recula d'un pas.

Un visage rouge sang lui faisait face. Comme si on avait arraché chaque lambeau de peau pour ne laisser que les chairs à vif. Un sourire arqué comme une faucille apparut sur la face écarlate.

— Mon petit maquillage vous excite, colonel ? L'officier s'avança et comprit la duperie. Le front, le nez, les joues, le cou… Des coulures sombres dégoulinaient le long de ses pommettes. Un maquillage sanglant, répugnant et fascinant.

Gellen avait déjà vu couler beaucoup de sang dans sa carrière de SS. Sur des camarades blessés, sur des morts, sur les champs de bataille. Mais jamais sur le minois d'une femme en robe de soirée. On aurait dit un spectre surgi du fond des âges. Ou plutôt un démon jaillit du cercle le plus vicieux de l'enfer.

Elle tendit ses mains rougies vers lui.

— N'approchez pas, gronda-t-il en tentant d'ouvrir l'étui de son pistolet.

— Allons, colonel, dit-elle en grimaçant un sourire, je n'ai pas d'arme. Ne me dites pas que vous avez peur d'une faible femme.

— Qui êtes-vous ? Une terroriste ?

La créature infernale s'arrêta net et écarta ses bras en tournant les paumes vers le haut. Elle pencha sa tête sur le côté droit et le scruta avec acuité.

— Je suis le diable.

— Quoi ?

— Satan peut prendre l'apparence d'une femme, Herr Oberst.

Une folle… C'était une folle. Gellen arma son Luger et le braqua dans sa direction. Soudain, il entendit comme une sorte de froissement derrière lui. Il se retourna, mais pas assez rapidement. Il eut juste le temps de voir la silhouette d'un inconnu. Le choc sur la tempe le fit valser contre la vitre. Son front heurta le verre, il s'affaissa au sol, mais sans perdre connaissance. La femme s'était penchée vers lui et murmura à son oreille :

— Et si nous utilisions votre magnifique cadeau ?

Il était 7 h 45 quand la nacelle émergea des entrailles de la tour et apparut devant le caporal Liebzer qui assurait la permanence de garde. Comme chaque matin, à la même heure. Les premières lueurs de l'aube illuminaient les flancs de la coque en osier. Le caporal se leva de sa chaise, rectifia sa tenue et s'approcha du terre-plein pour accueillir le colonel Gellen.

En levant la tête machinalement, il distingua un détail inhabituel sur la nacelle qui se trouvait encore proche du premier étage. Il y avait une sorte de croix gammée sur l'un des flancs. Le garde secoua la tête avec consternation, le SS avait dû installer l'emblème pour marquer son autorité. Il détestait ces salopards fanatiques ; si ça ne tenait qu'à lui, il rentrerait dans sa ferme familiale en Bavière et oublierait cette foutue guerre déjà perdue.

Ce fut au moment où la nacelle arriva au sol que le caporal comprit de quoi était faite cette swastika. Il resta tétanisé.

Des bras et des jambes, nus, pliés à angle droit au niveau des coudes et des genoux, étaient attachés par de fines lanières dans les fibres de l'osier. Les membres, sectionnés avec précision au niveau des épaules et du haut des cuisses, formaient les quatre bras d'une croix gammée. Les mains et les pieds étaient attachés dans le prolongement des avant-bras et des mollets pour dessiner les extrémités du symbole.

Un autre détail fit dresser les cheveux sur la tête du garde. Chaque tronçon de chair était badigeonné d'une sorte de teinture rouge écarlate et carmin. Le caporal en saisit la nature en un éclair. Du sang.

Une swastika de chair et de sang.

Et il y avait quelque chose au centre de l'immonde symbole. Une tête décapitée. Une tête qui avait les yeux grands ouverts.

Le caporal la reconnut tout de suite…

C'était celle de l'Oberführer Gellen.

Notes

1. Ligne de front qui coupait l'Italie de part en part entre Rome et Naples. Les Allemands au nord et les Alliés au sud. L'un des verrous de cette ligne était le monastère de Monte Cassino où se déroulera une sanglante bataille.

2. L'Allemagne est victorieuse sur tous les fronts.

2.

Genève
Mars 1944

La rue Chausse-Coq, sur les hauteurs de la ville, avait toujours eu les préférences de Tristan. Souvent, plutôt que de rentrer directement chez lui, il quittait la galerie et allait déambuler dans le lacis de rues pavées qui débouchait sur l'Esplanade Saint-Antoine. C'était sa promenade du soir où il fumait une Chesterfield de contrebande en rêvassant devant les hautes façades grises qui, depuis des siècles, protégeaient les secrets de la bourgeoisie genevoise. Il se sentait à l'aise dans cette ville silencieuse, la seule d'Europe pour laquelle la guerre n'existait pas. Il avait l'impression que sa vie passée, faite de tumultes et de tragédies, s'était dissoute à jamais dans les eaux du lac Léman.

Qu'Himmler et son âme damnée, Skorzeny, n'étaient plus qu'un mauvais rêve qu'il finirait un jour par oublier !

Et puis Laure était arrivée dans son magasin d'antiquaire. Surgie de nulle part. Et, avec elle, l'angoisse et la peur qui de nouveau le faisaient se retourner au moindre bruit suspect. Passé le moment de surprise, il n'avait pas voulu poursuivre les retrouvailles dans son antre protecteur. Réflexe instinctif. Elle pouvait être suivie. S'ils devaient remuer le passé, autant le faire dans un lieu plus adapté. Il lui avait demandé de quitter l'échoppe avec un petit vase étrusque empaqueté sous le bras, comme une cliente. Puis, il lui avait donné rendez-vous au café du Four, en haut de la rue Chausse-Coq. De là, on pouvait facilement surveiller les passants. Tristan soupira. Sa quiétude n'avait pas duré très longtemps. Quelques mois de sérénité et voilà qu'il retrouvait tous ses réflexes d'homme de l'ombre.

Tout en s'asseyant, dos au mur, et en commandant un café, il se

demandait encore comment elle l'avait retrouvé. Il avait pourtant une nouvelle identité, un travail d'antiquaire… en même temps, Genève grouillait d'espions. On y préparait déjà le monde d'après, celui où Russes et Américains se partageraient l'Europe. Un monde où les nazis, de chasseurs féroces, allaient devenir du gibier de choix. D'ailleurs, certains prenaient leurs précautions : les banques ne comptaient plus les transferts de fonds d'Allemands en direction de pays exotiques. L'Amérique du Sud avait le vent en poupe : le savoir-faire made in Germany en matière de répression était en train d'y devenir à la mode.

Tristan se demandait s'il avait été repéré par hasard ou si, au contraire, il était surveillé depuis longtemps. En tout cas, Laure ne s'était pas déplacée pour rien. Elle travaillait désormais pour le BCRA, le service de renseignement des gaullistes à Londres. Cette annonce avait laissé Tristan de marbre. Il avait aussi peu d'estime pour le maréchal gâteux de Vichy que pour ce général monté sur ressort, réfugié au chaud à Londres. La seule résistance pour laquelle il avait de la sympathie, c'était celle de l'intérieur. Ces femmes et hommes anonymes qui, chaque jour, défiaient l'ennemi. Il ne s'en était pas caché à Laure dont le regard clair s'était vite assombri. Si elle croyait qu'il allait reprendre du service pour la France Libre, elle se trompait lourdement. Désormais, il était affranchi et il comptait bien le rester.

Un bruit de talons sur le pavé le ramena à la réalité. Laure venait d'arriver. Une robe étroite qui mettait en valeur ses formes, des bas couleur de nuit, des cheveux relevés haut sur le front… La Française savait épouser le chic de son époque. La jeune fille, qui quelques années plus tôt courait sur les pentes du château de Montségur, était désormais une femme au charme assumé et à l'expérience éprouvée.

Tristan allait devoir en tenir compte.

— C'est ici ton repaire ? demanda Laure en jetant un œil sur l'intérieur du café qui avait conservé les boiseries du siècle passé.

— Juste une escale entre la galerie et mon domicile.

À son bref froncement de sourcils, Tristan comprit que la Française avait éventé son mensonge volontaire. Son appartement se situait dans la ville basse : pas besoin de passer par le café du Four pour y accéder. Elle connaissait donc sa véritable adresse et, sans doute, bien plus encore.

— Et si on arrêtait de jouer, reprit Tristan. Dis-moi comment tu m'as retrouvé.

Laure eut un bref sourire.

— Avec toi, j'ai été formée à bonne école : toujours douter de ce que l'on croit certain. J'ai appliqué cette règle.

— Sois plus précise.

— Depuis que les Alliés progressent en Italie et que Mussolini est traqué, beaucoup de collaborateurs notoires à Paris ont pris peur, et certains sont entrés en contact avec la Résistance qui les a retournés. Nous disposons ainsi de beaucoup d'informateurs.

— Tu sais bien que je n'ai aucun contact avec ce monde-là.

— Avec les collabos, non. Mais avec leur progéniture, oui.

Laure laissa à Tristan le temps de digérer l'information avant de reprendre :

— Depuis quelques mois, Genève abrite une colonie de *fils et filles de,* envoyés à l'abri en Suisse. Tu ne vois toujours pas ce que je veux dire ?

Le regard troublé, Tristan fixait le fond de sa tasse à café.

— Alors je vais te rafraîchir la mémoire. Il y a six semaines, un collabo parisien devenu un de nos informateurs nous a fait part de la dernière lubie de sa fille chérie : à Genève, elle était tombée éperdument amoureuse d'un Français, un certain Christian Valrèse, un antiquaire. Comme ce nom nous était inconnu et qu'on soupçonnait un collabo planqué sous une fausse identité, nous lui avons demandé plus de renseignements…

Marcas allait parler, mais Laure lui fit signe de se taire.

— Ç'a été rapide. Papa collabo était très inquiet pour sa progéniture. Il a mandaté un ami à Genève qui a fait suivre la petite fille chérie. Visiblement, elle passait beaucoup de temps à l'hôtel Tiffany. Elle y prenait même souvent son petit déjeuner, en heureuse compagnie…

Laure posa une enveloppe sur la table.

— Tu ne veux pas voir la photo à l'intérieur ? Tu as tort. Tu es particulièrement séduisant.

Les lèvres de Tristan se serrèrent. Il se souvenait parfaitement de ce matin de janvier où, en terrasse du Tiffany, un photographe itinérant tentait sa chance auprès de couples d'amoureux. Il s'était fait avoir comme un amateur.

— Un rapport sur toi est parti pour Londres, accompagné de cette photo. Elle a fini sur mon bureau. Je ne te cache pas que j'ai eu un coup au cœur quand je t'ai reconnu, je te croyais mort. Et une pointe

de jalousie, aussi…

— Écoute, Laure, j'ai changé de vie. Tristan n'existe plus. Il a d'ailleurs disparu, il y a bien longtemps, sur une route d'Espagne et, aujourd'hui, il n'y a plus devant toi que Christian Valrèse.

— Tu t'es refait une mémoire vierge aussi ? Plus d'Himmler, plus d'Erika ?

Les lèvres déjà fines de Tristan se firent aussi tranchantes qu'un couperet de guillotine.

— Mieux vaut que tu ne continues pas…

Prudente, Laure battit aussitôt en retraite.

— Tu as raison. Tu as eu de la chance, beaucoup de chance d'échapper à ton passé. Tant mieux pour toi. Sauf qu'il faut que je te parle de quelque chose.

Elle jeta un regard circulaire comme pour débusquer une oreille attentive.

— Mais pas ici. Dans un endroit plus discret.

— Nous sommes juste à côté du musée d'Art et d'Histoire. À cette heure, la plupart des salles sont quasi désertes…

Laure se leva, posa son talon sur le cuir rouge de la chaise et lissa lentement le liseré noir qui scindait verticalement son bas droit.

— Je préfère chez toi.

Au dernier étage d'un immeuble qui donnait sur le Rhône, l'appartement de Tristan n'avait conservé de son aménagement d'origine que la blancheur de marbre des cheminées et le luisant des parquets. Pour le reste, le Français avait choisi un mobilier résolument moderne, fait d'une table de verre fumé et de canapés aux lignes effilées. Seule concession au passé, une sculpture funéraire posée sur une colonne d'acier. Une œuvre devant laquelle se tenait Laure, fascinée.

— La base est un sarcophage, précisa Tristan, sur lequel a été sculptée une merveilleuse statue de femme en terre cuite. Sans doute un portrait de la morte… Ça date de l'époque étrusque.

Laure regardait cette inconnue dont les traits fins et doux avaient traversé les siècles. Elle tenait dans ses mains une sorte de miroir en forme de cœur, mais son regard portait ailleurs. Au-delà d'elle-même.

— Ce qui est remarquable, c'est le drapé des vêtements, ajouta

Tristan. Un chef-d'œuvre de réalisme pour l'époque.

— Et l'expression de son visage, tu l'as vraiment regardée ?

Surpris, Tristan se pencha pour mieux examiner le relief de la statue.

— Ce qui me frappe, ce sont ses boucles d'oreilles. Si délicatement sculptées. Sans doute inspirées d'un modèle grec.

— Ah tu es vraiment un homme ! soupira Laure. Tu ne te rends pas compte que cette femme souffre ? Tu ne vois pas la douleur sur son visage ?

Tristan eut un regard interrogateur.

— Et tu ne devines pas pourquoi ? Parce que, par-delà la mort, elle attend. Elle attend celui qu'elle aime et elle ne sait pas quand elle le reverra.

— Tu as beaucoup d'imagination, Laure.

— Sans doute parce que j'ai beaucoup attendu, que je *t'*ai beaucoup attendu. Et durant cette maudite guerre, je n'ai pas été la seule.

Laure s'était redressée. Dans l'embrasure de la fenêtre, illuminé par le soleil couchant, son profil paraissait plus dur, plus déterminé. Tristan eut le pressentiment définitif qu'elle n'allait pas le lâcher. Elle était venue, de Londres à Genève, avec un objectif précis. Et ni lui ni elle n'auraient la paix s'ils ne s'expliquaient pas sans délai.

— Ça suffit, Laure. Maintenant, dis-moi pourquoi tu es ici.

— Pas encore. Je t'ai cru mort et maintenant nous sommes réunis, alors je veux en profiter.

Elle ôta ses talons et montra le couloir.

— La chambre, c'est par là ?

Tristan hocha la tête.

— Oui, je veux en profiter… Parce que quand tu sauras pourquoi je suis venue, je doute que nous recommencions.

Quand il pénétra dans la chambre, elle était nue sur le lit. Comme par pudeur, il s'apprêtait à refermer la porte derrière lui. Elle murmura :

— Non, je veux te voir.

Il s'approcha et posa sa main sur la cheville de Laure qu'il caressa du bout des doigts, comme on effleure les touches d'un piano avant

d’en jouer.

— Plus haut, dit Laure. J’ai attendu trop longtemps.

Tristan ne se fit pas prier. Il se coula entre la chair tendre des cuisses et vint s’abreuver à la source de toutes choses. Le corps de Laure se tendit, comme si une brusque décharge électrique venait de la traverser. En même temps qu’elle agrippait convulsivement la chevelure de Tristan, une phrase jaillit de sa bouche :

— Tu m’as tellement manqué !

Tristan plongea plus avant. Lui aussi était assoiffé, d’une soif lointaine que ses amours à Genève n’avaient jamais réussi à désaltérer. Désormais, il savait que seules deux femmes avaient le pouvoir de le conduire aux portes de la plénitude. Erika qui n’était plus, et Laure qu’il allait devoir affronter.

3.

Paris
Mars 1944

— Ça va, commissaire ?

— Non.

— Une pause ?

— Pas question, Delbard. Plus vite j'en aurai fini avec ce maudit escalier, mieux je me porterai.

Le commissaire Henri Montalivet grimpait les marches en ferraille avec peine. Il avait l'impression que son corps pesait deux fois son poids. Comme un bon gros Percheron fatigué à qui on aurait accroché une charrue bien trop lourde pour son âge. Il sortit un mouchoir fripé pour essuyer son visage cramoisi de sueur. Son adjoint, qui grimpait comme un cabri, lui jetait des regards à la dérobée. Le patron avait pris un sacré coup de vieux depuis un an. Les bouées fripées apparues sous ses yeux délavés trahissaient une lassitude du métier, et peut-être de la vie en général. L'horloge de Montalivet n'allait pas tarder à sonner l'heure de la retraite. Le commissaire rangea son bout de chiffon trempé et attaqua le dernier escalier qui menait à la plateforme du premier étage. L'officier de la Gestapo l'avait convoqué, lui et son adjoint, une heure plus tôt. Le vertige était son point faible, si l'on exceptait la consommation de tabac à une échelle trop industrielle pour ses soixante ans révolus.

Un inquiétant hululement jaillissait des intestins de la tour à intervalles réguliers, suivi de sinistres bruits de percussion, comme si les poutrelles s'entrechoquaient entre elles. Montalivet remonta le col de son imper. Un vent antipathique s'était levé depuis le milieu de la matinée et balayait la capitale du nord vers le sud. Et bien sûr, ça

soufflait encore plus en altitude.

— Un autre coup de zef et on va s'envoler, ricana l'inspecteur-chef Delbard.

— Raconte pas de conneries.

Le commissaire regardait droit devant lui, ni sur les côtés, ni en bas. Son cœur battait aussi fort qu'un moteur de Renault Diesel et ses paumes trempées de sueur glissaient sans cesse sur la rampe de l'escalier. Mais il y était presque, ce n'était pas le moment de craquer. Et encore moins devant les Fridolins[1].

Quand il arriva sur la plateforme, il se dirigea avec une lenteur calculée vers le petit groupe d'Allemands qui stationnait à l'autre bout de l'étage, devant l'entrée de l'ancien restaurant.

— Chef, on s'est fait baiser. Regardez ! Il y a une sorte d'ascenseur. Les Boches ont dû le prendre. Et ils nous ont laissés escalader le Mont-Blanc. Les fumiers.

— Les Allemands sont plus roublards que des maquignons auvergnats. Je te parle en connaissance de cause, mon père et mon grand-père étaient les meilleurs vendeurs de vache Salers de tout le Cantal. J'aurais dû maintenir la tradition bovine familiale dans l'Aubrac au lieu de traquer le gibier de potence à Paname.

Ils passèrent sous une oriflamme frappée de la croix gammée. Une de plus.

Montalivet ne comprenait pas la manie des Fritz d'afficher ce foutu symbole sur tout et n'importe quoi. À la rigueur sur les murs des édifices occupés, il pouvait l'admettre. Mais ils en mettaient aussi sur des assiettes, des étuis à cigarettes, des trousses de toilette, des paquets de farine, des crosses de pistolet, des gourdes, des carafes, au revers de leurs vêtements, sur des fanions de capot automobile, et même sur les robes des femmes, en médaillon. Du matin au soir, l'Allemand bouffait de la swastika. Comme si c'était un talisman. Une sorte de pentacle qui les protégerait du mauvais sort et de leurs ennemis. Pas si efficace que ça depuis la victoire des Russes à Stalingrad.

— Commissaire Montalivet, quel honneur !

Il reconnut l'homme qui le hélait sur un ton enjoué. Le Standartenführer Keller, numéro deux officieux de la Gestapo à Paris. Un SS en apparence affable, pas la caricature de brute épaisse que l'on trouvait habituellement dans la police allemande. Montalivet s'était fait briefer sur lui avant son rendez-vous. Ancien flic de la Kripo[2], Keller intervenait auprès du général Oberg dans les affaires délicates.

Sympathique, amateur d'opéra et de bonne chère, il n'en était pas moins l'un des hommes les plus dangereux des services de sécurité du Reich.

Le policier français resta de marbre et ajusta le nœud de sa cravate pour faire bonne impression. Il détestait cet accessoire vestimentaire, mais le portait systématiquement quand il avait affaire aux Boches.

— Veuillez me suivre, votre adjoint restera à l'extérieur.

Delbard murmura à son supérieur :

— Je vois vraiment pas ce qu'on fout ici. Il n'y a que des Boches. C'est pas notre territoire.

Quand il pénétra dans l'ancien restaurant, il fut surpris de la disposition des lieux. Cela ressemblait à une chambre immense qui faisait office de bureau. Un tapis persan aux couleurs vives et chaudes recouvrait la moitié du sol, deux lustres de cristal avaient été installés au plafond. Au fond, contre un pilier, il apercevait une cabine de salle de bains dont il entrevoyait, par la porte entrouverte, un pommeau de douche.

Deux types en imper de cuir noir finissaient de prendre des photos de l'intérieur des lieux. L'un d'eux s'attardait sur la table du bureau.

— Laissez-nous, vous reprendrez quand nous sortirons, lança Keller d'une voix forte.

Les gestapistes disparurent et fermèrent la porte derrière eux.

Montalivet s'avança au centre de la pièce qu'il balaya d'un regard circulaire.

— Vous m'aviez parlé d'un meurtre, Herr Standartenführer. Mais je ne vois aucun corps.

L'officier nazi tendit le doigt vers une cantine de métal verte et longue comme une baignoire, posée à côté de la porte d'entrée.

— Derrière vous, jetez un œil dans ce caisson, lâcha l'Allemand.

Le policier se retourna et aperçut la malle militaire. Il s'approcha avec méfiance.

— Ouvrez, n'ayez pas peur, grimaça le gestapiste. Il n'y a pas d'animal féroce à l'intérieur.

Montalivet souleva l'une des poignées de la cantine avec précaution, comme si un serpent allait en sortir.

Le spectacle macabre qui s'offrit à lui ne provoqua aucune émotion, à la grande surprise du nazi qui l'observait.

— Ça ne vous répugne pas ?

— En vingt-cinq ans de carrière au 36 quai des Orfèvres, répondit le policier en haussant les épaules, j'ai découvert un nombre incalculable de cadavres d'hommes, mais aussi de femmes, d'enfants massacrés à coups de hache, disloqués par des maris et des pères violents. Quant aux corps démembrés retrouvés dans une valise, je dois en être au dixième. Le vôtre est quand même découpé avec soin.

Il extirpa lentement un bras qu'il agrippa par la section de l'épaule et le porta à son regard, puis le renifla. Il tenait le membre mutilé comme s'il s'agissait d'une pièce de gibier. Il l'inspecta dans tous les sens et le reposa dans la malle. Il retira ensuite la tête par les cheveux chatains clairs, les traits du visage étaient nettement germaniques. Il la détailla et la remit soigneusement sur l'amas de chairs disloquées.

— Votre avis, commissaire ? demanda l'Allemand.

— C'est un homme et il lui manque le torse, répliqua le policier d'un ton froid. L'assassin s'est amusé à badigeonner de sang les morceaux découpés.

— Félicitations, mais j'aurais pu arriver à la même constatation. Le ou les meurtriers ont embarqué la partie manquante.

Montalivet referma la malle et se tourna vers Keller.

— Un pauvre type découpé en morceaux au premier étage de la tour Eiffel. Voilà qui va allécher les journaux. Surtout quand il s'agit du corps d'un de vos camarades SS.

— Vous avez repéré le tatouage sur le bras ?

— Oui… Qui est-ce ?

— Ce détail ne vous concerne pas pour le moment. Quant à la presse, elle ne sera jamais mise au courant. Si fuite il y a, ce sera de votre part, vous êtes le seul Français à être mis dans la confidence. Et dans ce cas, je vous réserve le premier train en partance pour Auschwitz.

Le SS avait conclu sa tirade par un grand sourire chaleureux.

— Charmante attention, maugréa Montalivet. Je suppose qu'on a trouvé les morceaux dans cette malle.

— Pas du tout.

— C'est-à-dire ?

— Je n'ai pas à vous communiquer cette information.

Montalivet se passa la main derrière la nuque.

— Écoutez, Herr Keller, je ne vois pas tellement en quoi ce crime me concerne. À l'évidence, il s'agit probablement d'un acte de la Résistance, quoique ce ne soit pas dans leurs habitudes de découper en morceaux vos compatriotes. Et dans ce cas, je ne comprends pas en quoi je peux vous aider. Les assassinats d'un soldat ou d'un officier des troupes d'occupation échappent à mon service. C'est du ressort de la Gestapo ou de mes collègues de la BS2[3].

L'officier SS secoua la tête.

— Je salue le dévouement de nos amis de la BS2, mais ce ne sont pas de fins limiers comme ceux de la PJ. Vos états de service forcent l'admiration. Vous avez élucidé plus de quatre cents crimes dans votre carrière.

— Tout cela est derrière moi. Je suis à trois ans de la retraite et ensuite rideau. Direction Marnes-la-Coquette avec ma femme pour asticoter le gardon. Au 36, vous pouvez réquisitionner d'autres collègues bien plus frais…

— Allons commissaire… Pas de fausse modestie. Comme le dit le Reichsführer, l'humilité, c'est l'orgueil des faibles. Allez voir le bureau et vous comprendrez pourquoi je vous ai fait venir.

Montalivet mit les mains dans les poches de son imper et se dirigea vers la longue table posée sur tréteaux. Elle était barbouillée de sang. Une scie tachée de sang reposait sur un coin. Il parcourut d'un œil expert la planche de chêne. Il y avait l'empreinte rouge d'une main nettement découpée sur le côté droit de la table.

— On peut vous donner un coup de main en regardant dans notre fichier d'empreintes.

— J'y compte bien. Mais observez l'angle du côté droit de la table. Vous allez comprendre pourquoi j'ai voulu vous avoir sur cette enquête. Et pas un autre.

Sur la planche était inscrit un nombre à trois chiffres de la taille d'un doigt.

Un nombre rouge et sombre. Un nombre de sang.

Un nombre que Montalivet connaissait.

Notes

1. Surnom donné aux soldats allemands pendant l'Occupation.

2. Ex-police criminelle allemande, incorporée dans le RSHA, office de sécurité du Reich.

3. Brigade spéciale de quatre-vingt-douze policiers français responsable de la lutte contre le terrorisme et aussi la traque des auteurs d'attentats contre l'armée d'occupation.

4.

Genève
Mars 1944

Quand Tristan ouvrit les volets de la chambre, le soir tombait lentement sur Genève. Dans la rue, des couples d'amoureux se dirigeaient vers les cinémas dont la programmation se partageait entre production allemande et américaine. Mais, signe des temps, depuis quelques mois, Hollywood l'emportait largement sur les films du Dr Goebbels. Au souvenir du *Nabot*, Tristan tressaillit. Accoudé au balcon de la chambre, il se demandait, au moment où toute l'Europe bruissait de rumeurs de débarquement, ce qui pouvait bien se passer dans la tête d'Himmler ou de Goering : pressentaient-ils leur fin proche ou s'enfonçaient-ils dans un déni halluciné ? À moins qu'ils ne soient déjà à la recherche d'une arme ou d'un pouvoir secret terrifiant ? Après les swastikas et le suaire du Christ, Himmler s'était-il lancé dans une nouvelle quête ?

Tristan tourna son visage vers la porte entrouverte de la salle de bains, d'où s'échappait le bruit d'une douche. Et si Laure était revenue parce que, de nouveau, les nazis développaient une menace secrète ? Il alla chercher son paquet de cigarettes, en alluma une et revint s'accouder au balcon. Le lac Léman reflétait une maigre lune qui irisait à peine la nappe sombre de ses flots, comme si jamais la lumière ne parvenait à dissoudre les ténèbres. De nouveau, Tristan avait l'impression d'être rattrapé par la marée rampante de l'Histoire. Sans aucun doute, Laure allait essayer de l'entraîner dans une autre aventure, lui faisant miroiter qu'une fois encore, il pouvait changer le cours du destin. Sauf que cette fois, il dirait non. Ce qu'il avait vu dans le camp de Hartheim l'avait convaincu que l'humanité était irrécupérable. Désormais, l'homme ne se contentait plus d'être un loup pour l'homme, il ne le dévorait plus, mais prolongeait son existence

pour le martyriser, le torturer le plus longtemps possible. De quoi vous dégoûter à jamais de faire partie de cette triste espèce.

— Tristan ?

La voix chaude de Laure traversa la chambre.

— Tu as un peignoir de bain, j'ai pas envie de me rhabiller ?

Tristan ouvrit la penderie, sans commettre l'erreur de prendre un de ces kimonos d'importation dont il couvrait la nudité de ses amours d'un soir : il choisit un de ses propres peignoirs. Pas la peine d'attiser la jalousie de Laure, qui n'en manquait pas.

— Merci, dit la Française. J'ai faim. Tu aurais quelque chose à manger ?

— Je vais faire mieux que ça. Je vais commander le dîner au restaurant du coin et surtout ouvrir une bonne bouteille.

— Tu es vraiment chou !

Tristan se dit que si Dieu existait, lui qui *sondait les cœurs et les reins*, il devait être désespéré de l'hypocrisie des hommes et des femmes qu'il avait créés. La vérité était un mensonge, le mensonge : la vérité. Et tout le monde le savait, mais personne ne tombait jamais le masque. Tristan sortit une bouteille de bourgogne d'avant-guerre pour la déboucher. Il était bien sombre, ce soir. Il venait pourtant de retrouver une femme qu'il aimait en secret, et la réciproque était sans doute vraie. Et pourtant, ils étaient condamnés à se dresser l'un contre l'autre.

Elle avait une mission à accomplir.

Lui, une vie à effacer.

Elle s'était assise, une serviette sur ses cheveux dont les mèches brunes folâtraient sur son cou, son peignoir, subtilement relevé, ne tombait qu'à mi-cuisse, laissant deviner à proximité tout un monde de chaleur et de mystère, propre à attiser de nouveau le désir. Tristan songeait au canapé en cuir sombre et rebondi qu'il avait acheté dans une salle de vente genevoise spécialisée dans les successions. Auparavant, il devait sans doute orner le bureau d'un austère notaire protestant. Son propriétaire, s'il pouvait voir les jambes de Laure voluptueusement lovées sur le cuir noir, devait se retourner dans sa tombe.

— Tu me sers du vin ?

— Bien sûr.

Tristan remplit lentement le verre, laissant son regard errer sur les reflets couleur rubis du Bourgogne. À la vérité, il retardait le plus possible le moment de l'explication. C'eût été n'importe qui, il eût déjà coupé court, mais rompre définitivement avec Laure alors qu'il venait de la retrouver lui était une sensation amère au cœur. Elle était la dernière, l'unique, qui connaissait le vrai Tristan. Comme il relevait la tête, elle prit la parole :

— Évidemment, tu te demandes pourquoi je suis là.

— Tu viens me proposer le mariage ? ironisa Tristan.

— Tu n'es pas un homme qu'on épouse. Ta durée de vie est trop limitée.

Le regard de Tristan se durcit.

— C'est une menace, Laure ?

— Pas encore, mais que ce soit du côté anglais ou allemand, tu avoueras que tes anciens employeurs ont de quoi s'interroger sur ta loyauté…

— Je ne travaille plus pour personne désormais.

Laure enleva sa serviette, faisant rouler sa chevelure humide sur ses épaules.

— Tu veux bien écouter ce que j'ai à te dire ?

Avant de se caler dans son fauteuil, Tristan se resservit un autre verre. Quelque chose lui disait qu'il allait en avoir besoin.

— Voilà, depuis leur entrée à Paris au printemps 1940, les nazis ne cessent de piller les musées nationaux et les collections privées, particulièrement celles des juifs. Cela représente un nombre considérable d'œuvres d'art que les occupants ont réparties dans plusieurs dépôts avant de les envoyer en Allemagne. Or, il y a deux mois, le conservateur du musée du Jeu de Paume nous a fait passer une curieuse information : un des dépôts de stockage avait été cambriolé.

— Tu es certaine que ce ne sont pas les Allemands eux-mêmes qui ne se sont pas volé des œuvres entre eux ? La concurrence est féroce entre les différents services chargés du pillage des pays occupés.

— Je sais que tu connais bien ce milieu parce que tu as travaillé pour Rosenberg, qui ne parvenait à satisfaire ni la boulimie artistique de Goering, ni le désir d'Hitler de créer le plus grand musée du monde dans sa ville natale de Linz.

— Depuis, Rosenberg a été envoyé sur le front de l'Est, ce qui

explique peut-être ce cambriolage : il n'y a plus de chef. Mais en quoi un vol d'œuvres d'art peut intéresser ton patron ? Il me semble que de Gaulle a d'autres problèmes prioritaires à régler, non ?

Au nom du général, les yeux de Laure se mirent à briller.

— Tu ne connais pas de Gaulle, cet homme est vraiment inspiré par le destin ! Lui seul peut sauver la France !

— Une véritable Jeanne d'Arc en uniforme. Alors, espérons qu'il ne finira pas pareil. Mais pourquoi s'intéresser à ce cambriolage ?

— Parce que ce sont des pièces archéologiques très rares qui ont été volées, principalement des bijoux en or d'époque celte. Et qu'elles sont rapidement réapparues à Genève.

— Et la Résistance à Londres t'envoie pour retrouver trois breloques qui pendaient au cou d'un guerrier amateur de cervoise ? Vous avez vraiment du temps à perdre. Je ne m'étonne plus que la France soit toujours occupée par les Allemands.

Le front de Laure se plissa de colère.

— Dis-moi, tu faisais preuve d'autant d'ironie quand tu portais l'uniforme SS ou alors quand tu recevais la croix de fer des mains mêmes d'Himmler ?

— Explique-moi clairement pourquoi tu es ici.

— Nous savons que le dépôt d'œuvres d'art à Paris a été cambriolé par des petites frappes du milieu à la solde de collabos.

Tristan commençait à comprendre. Des Français sans doute compromis avec les nazis étaient en train de se constituer un discret butin de guerre en Suisse. Une assurance vie pour des temps meilleurs.

— En fait, nous soupçonnons une véritable organisation chargée de vendre à l'étranger des œuvres d'art grâce à un receleur en Suisse. Une filière qui permettrait à des traîtres de prendre le large si la situation devenait trop risquée en France.

— Et de disparaître à l'aide de comptes suisses bien fournis.

Laure hocha la tête.

— S'ils parviennent à fuir à l'étranger, nous ne pourrons pas juger des dizaines, peut-être des centaines de collaborateurs notoires… Ce qui aurait un effet désastreux sur l'opinion.

— Oui, et ton de Gaulle aurait bien du mal à assurer son pouvoir s'il devait assumer d'entrée un pareil échec.

Son amante lui lança un regard aussi dur que noir. Visiblement, il

ne fallait pas toucher au général. Marcas reprit :

— Et ce receleur, vous l'avez identifié ?

Laure plongea la main dans son sac et sortit une photo. On y voyait un homme aux cheveux sombres, plaqués sur le crâne, et à la fine moustache d'Errol Flynn.

— Dino Baumann. Un antiquaire qui opère à Lausanne. Spécialiste en art ancien. On dit qu'il a vendu aux musées allemands de nombreuses pièces datant de la préhistoire. Certains à l'authenticité douteuse, d'ailleurs.

Tristan avait entendu parler de cette affaire qui datait de l'arrivée d'Hitler au pouvoir. Beaucoup de conservateurs de musées allemands s'étaient rués sur le moindre objet ancien qui pouvait témoigner de leur passion pour l'histoire antique de l'Allemagne. Et Dino Baumann, disait-on, avait fait des affaires juteuses. Beaucoup de magnifiques épées en bronze, trouvées dans la région du Luristan en Iran, avaient fini dans des musées allemands, estampillées *trésor archéologique national*.

— Baumann a largement fait son beurre avec les nazis, commenta Tristan. Il a d'ailleurs une magnifique demeure sur les bords du lac Léman, près de Morges. Je le vois mal s'acoquiner avec des collabos à deux doigts du poteau d'exécution.

— Tu oublies l'appât du gain. Chez certains hommes, il est sans fin. C'est d'ailleurs sur ça que je compte.

— C'est-à-dire ?

Laure prit une cigarette dont elle avala la première bouffée avec un plaisir évident.

— Réfléchis. Il collecte de l'argent pour des hommes qui risquent la mort. S'il les dénonce, il se débarrasse à la fois de complices et de… créanciers.

Tristan était stupéfait. Comment Laure avait-elle pu devenir aussi cynique ?

— C'est en tout cas ce que je vais lui proposer : il nous donne les noms et il garde l'argent.

— Et s'il refuse ?

— Alors je le tuerai pour tarir cette filière.

— Sauf que tu ne sauras pas qui, en France, faisait appel à ses services.

— À moins que je ne le fasse parler avant.

Le Français vida son verre d'un coup. Tant pis pour les arômes raffinés du bourgogne, mais il avait besoin de sentir la morsure de l'alcool.

— Et moi, je fais quoi dans cette opération ?

— Nous avons besoin de quelqu'un pour prendre contact sans attirer l'attention. Tu es bien antiquaire ?

Tristan éclata de rire.

— Tu penses sérieusement que je vais compromettre ma nouvelle vie pour te permettre de commettre un assassinat, voire pire ? Sans compter que, si ton trafiquant travaille vraiment pour des collabos, il a dû prendre des mesures pour assurer sa protection. Tu crois vraiment que tu vas l'éliminer toute seule ?

— Non, parce qu'on va réaliser l'opération ensemble.

Cette fois, Marcas ne prit pas de gants.

— Jamais je ne travaillerai pour toi, Laure. Jamais.

La jeune femme se leva et posa une chemise sur la table d'où dépassaient des marges annotées.

— Voilà ton dossier, à l'époque où tu travaillais pour le SOE[1]. Je l'ai emporté avec moi lorsque j'ai quitté le service. À ton avis, que va faire Himmler quand il apprendra que tu lui as refilé une fausse swastika ?

— Tu ne ferais pas ça ?

— Moi, non. Mais les gens pour qui je travaille, si. Bien sûr, je n'ai pris qu'une copie de ton dossier, l'original est bien au chaud à Londres.

Tristan tendit la main vers la bouteille avant de se raviser. Il avait besoin d'avoir les idées claires. Laure, elle, se dirigea vers la chambre où étaient restés ses vêtements.

— Je vais te laisser. Demain, je veux que tu aies un plan pour rencontrer Dino Baumann.

— Et si je refuse ?

— Désormais, c'est ta vie ou la sienne.

Notes

1. *Special Operations Executive* : service secret britannique chargé d'opérations en territoires occupés par les nazis.

5.

Allemagne
Château du Wewelsburg

L'élève en short blanc et pull noir dessinait à la craie la troisième rune[1] sur le grand tableau vert sombre. Satisfait, il se retourna vers la classe sous le regard attentif du *Schulungsleiter,* le professeur du corps éducatif de la SS, un homme à l'allure austère, sanglé dans un uniforme couleur ténèbres. Les mains à plat sur son pupitre où trônaient trois dagues réglementaires SS, reconnaissables au manche trapu et à l'inscription gravée sur l'acier, « Mon honneur est ma fidélité ».

— La rune *sowilo*, ou *Sieg* Rune ! lança l'élève qui devait avoisiner les deux mètres au garrot. L'emblème de notre ordre représentait pour nos ancêtres le soleil, la fertilité, la puissance et la force vitale. Et c'est aussi l'éclair qui accorde la victoire contre les forces du mal.

— Et quel est ce mal ?

— Le juif et ses complices. La SS, tel l'éclair, foudroie la race maudite pour ne laisser que des cendres.

— Des cendres… Bien vu Otto, c'est exactement ce que produisent nos camps de purification de l'humanité. Vous pouvez regagner le banc.

Assis sagement sur les bancs de l'amphithéâtre, les trente élèves SS avaient étalé leur cahier de cours, le *SS Leitheft*, à la partie runes et symboles germaniques.

Tous étaient en deuxième année au centre de formation bavarois des officiers de la SS de Junkerschule Bad Tölz. Ils avaient le privilège de passer un mois entier au Wewelsburg, pour parfaire la formation

spirituelle de l'ordre noir. C'était un grand honneur pour eux. Ils avaient suivi le *Grundschulung*, l'enseignement de base obligatoire pour tout SS, qui était divisé en quatre matières principales. Le sang et le sol, juiverie-franc-maçonnerie-bolchévisme, histoire du peuple allemand, calendrier-coutumes-rites funéraires. Le dernier module était enseigné au Wewelsburg.

Assis tout en haut de l'amphithéâtre, sur le côté droit, comme dans une loge de théâtre, caché dans l'ombre, le Reichsführer Heinrich Himmler observait avec satisfaction les têtes blondes sagement alignées en contrebas. Comme tous les deux mois, il rencontrait la nouvelle promotion de cadets invités en stage de spiritualité nordique dans son château. Une onde de tristesse le parcourut. Il savait que la plupart d'entre eux ne passeraient pas l'année. Tous ces superbes spécimens seraient ensuite envoyés sur le front de l'Est et les trois quarts y laisseraient leur vie pour contenir les hordes bolchéviques. Tout ce bon sang aryen perdu lui était insupportable.

La jeunesse allemande, c'était son obsession, au même titre que l'élimination des juifs. En 1935, il avait lancé avec l'accord du Führer des programmes de natalité innovants, et tenus secrets. Les Lebensborn. Ces haras de reproduction humaine dans lesquels des femmes au pur profil aryen se faisaient engrosser par des SS en dehors des liens du mariage. Elles étaient suivies médicalement et accouchaient sous l'œil bienveillant de médecins SS et d'infirmières formés spécialement pour cette tâche exaltante. Hélas, ces dizaines de milliers de bébés d'élite n'avaient pas encore l'âge de prendre les armes pour défendre le Reich.

Il consulta sa montre. Le temps s'écoulait trop vite. Après ce cours, il avait rendez-vous à l'autre bout du château avec Kirsten Feuerbach, la brillante ethnologue, chef de son service Hexen[2]. Une femme précieuse. C'est d'ailleurs elle qui lui avait suggéré l'idée des Lebensborn.

Sur l'estrade, le *Schulungsleiter* traça sur le tableau une autre rune.

— Je voudrais terminer ce cours en évoquant Yr. La rune de la mort. Ou Algiz, en vieux norrois. La rune gravée sur les tombes de nos ancêtres et celles de vos camarades SS tombés au combat. Je pourrais me lancer dans un cours théorique, mais pour comprendre réellement sa signification profonde, je préfère passer aux travaux pratiques. Que

Wotan m'entende et que le ciel s'entrouvre.

Himmler sourit, il savait ce qui allait se produire, c'est lui-même qui en avait eu l'idée.

Le *Schulungsleiter* prit un sifflet dans sa poche et souffla trois fois. Un bruit de poulie retentit au-dessus de l'estrade. Puis, lentement, très lentement, trois hommes descendirent du plafond, le corps et les jambes pendants, chacun les mains attachées à une longue chaîne aux anneaux cliquetants. Ils étaient tous bâillonnés. La descente s'arrêta au moment où leurs pieds touchèrent terre. Maigres, les crânes tondus jusqu'à l'os, ils essayaient de s'arracher à leur lien d'acier. En vain. Ils renvoyaient des regards terrorisés sur la salle. Tous étaient vêtus tous les trois d'une sorte de blouse grise qui descendait jusqu'aux genoux. Et, sur leur poitrine, à l'endroit du cœur, était tracée Yr, la rune de la mort, à la peinture noire.

Le *Schulungsleiter* s'approcha des malheureux et appuya son bâton sur la tempe de l'un d'entre eux.

— Ce sont des travailleurs du camp voisin, vous en avez peut-être croisés pendant votre séjour. Nous avons là un médecin juif, un soldat russe bolchévique et un écrivain homosexuel. Trois éminents représentants des forces du mal évoquées par votre camarade. Ils ont l'air inoffensifs, j'en conviens, et pourtant si nous les relâchions dans la nature, ils s'empresseraient d'empoisonner notre communauté. Le premier par son sang, le second par sa haine, le troisième par sa plume. Nous aurions pu les laisser mourir dans le camp de travaux forcés, mais ils ont eu l'honneur d'être choisis pour le rituel de Yr, la *Bewährung*, la mise à l'épreuve.

En haut de l'amphi, Himmler en personne ajusta ses lorgnons et se pencha légèrement pour ne pas rater une miette de ce qui allait suivre. Il ne s'en lassait jamais.

— Comprendre un symbole ce n'est pas apprendre par cœur sa signification, reprit l'éducateur SS. C'est surtout vivre dans son esprit et sa chair ce qu'il incarne. Je demande trois volontaires pour s'occuper de ces sous-hommes.

Un murmure parcourut l'assemblée, puis une dizaine de mains se levèrent. Himmler hocha la tête de satisfaction, ceux-là seraient les meilleurs, les plus fanatiques, les plus impitoyables. Ils avaient déjà réussi le test avant même de l'accomplir. L'un de ses adjoints, posté en bas de l'amphithéâtre, avait pour mission précise d'identifier ces perles rares.

Le professeur désigna trois des élèves et les fit monter sur l'estrade, leur distribuant une dague SS à chacun.

— Incarnez la mort ! Quand je crierai Yr, plongez la lame droit au cœur, sur la rune dessinée sur leur tunique. Sans faillir. Avec toute la force de votre haine.

Les élèves se disposèrent chacun devant une pauvre victime, le poing crispé sur le manche de leur arme.

— Notez la mansuétude de ma sélection, continuait le professeur. Deux de ces sous-hommes, le médecin et l'écrivain, ont fait des études supérieures. Ils ont passé de longues années dans ce genre d'amphithéâtre. Mourir sur cette scène, quelle consécration pour ces intellectuels dégénérés ! Un retour aux sources.

Le *Schulungsleiter* leva le bras et le suspendit alors que les jeunes bourreaux se mettaient en position d'attaque, poignard brandi, prêts à l'abattre de haut en bas.

— Pensez uniquement à la rune dessinée sur leur poitrine offerte, ne voyez rien d'autre. N'éprouvez aucune pitié.

Himmler se mordit la lèvre inférieure, incapable de contenir son excitation. Il éprouvait toujours la même sensation quand arrivait le moment de la mise à mort. En 1940, lors de sa visite à Barcelone, il avait assisté à une corrida et savouré, de façon quasi hypnotique, sa dimension sacrificielle. À l'issue, on lui avait présenté le matador. Celui qui plonge son épée dans le cou du taureau. L'Espagnol considérait l'exécution comme un acte religieux. Himmler, lui, y avait vu une offrande païenne, fasciné par la bête morte laissant derrière elle une traînée de sang sur le sable.

Il chassa le taureau de son esprit et se concentra sur les trois hommes suspendus comme des quartiers de viande et qui se tortillaient de plus belle, les regards terrorisés. Lançant des implorations silencieuses à leurs jeunes bourreaux. Les cris étouffés grondaient sous les bâillons.

YR ! YR ! YR !

Le triple cri avait jailli des lèvres du professeur. Comme la foudre.

Deux des brutes plongèrent la lame directement dans le cœur, le troisième rata de peu sa proie sur le côté et dut recommencer. Les têtes des victimes tombèrent sur leur poitrine. C'était fini.

Le *Schulungsleiter* récupéra les poignards ensanglantés et se tourna vers la salle.

— Comprenez la puissance de cette rune. Elle sera votre meilleure alliée quand vous serez face à l'ennemi. Quand vous sentirez votre volonté défaillir, votre main trembler, visualisez Yr comme l'ont fait

avant vous les valeureux guerriers germains face aux Francs et aux Romains. Yr efface la faiblesse et la pitié de votre cœur. Elle vous rend plus forts.

Un torrent d'applaudissements fusa des bancs, tandis que les corps remontaient vers le plafond, laissant s'échapper de longs filets de sang dégoulinant sur l'estrade.

Après avoir félicité le professeur pour son excellence pédagogique, le Reichsführer avait quitté la salle de classe pour emprunter l'aile droite du château en direction de la bibliothèque. Sur le moment, le rituel de la rune avait chassé les problèmes qui envahissaient son cerveau. Son esprit était assailli d'un essaim de questions auxquelles il avait bien du mal à trouver des réponses.

La tournure que prenait la guerre l'inquiétait au plus haut point. S'il rejetait l'éventualité d'une défaite, il savait que la période glorieuse des conquêtes était terminée. Le Reich se battait désormais pour sa survie. La puissance des deux swastikas sacrées, cachées dans les profondeurs du château, semblait moins efficace de mois en mois. Comme beaucoup de hauts dirigeants, il fondait ses espoirs sur les Wunderwaffen, les armes miracles qui allaient terrasser l'ennemi. Chasseurs à réaction à la vitesse fulgurante, avions Amerika bombers Me 264 à long rayon d'action, capables de répandre la terreur jusqu'aux États-Unis, sous-marins U-Boot gigantesques, fusées V1 braquées sur Londres… Mais les rapports des unités de production démentaient la propagande enthousiaste du Dr Goebbels.

La question des camps d'extermination le préoccupait aussi. Il avait donné ordre d'accélérer la cadence des fours crématoires, mais en cas d'hypothétique victoire des Alliés, il avait demandé un plan de destruction afin d'effacer toutes les preuves des massacres à échelle industrielle.

Un plan confié à l'Oberführer Gellen avant que celui-ci ne soit réquisitionné par Hitler pour s'occuper de la destruction de Paris… Non seulement Himmler n'avait pas digéré que le Führer lui enlève son meilleur ingénieur, mais il enrageait d'avoir appris son assassinat ce matin même. Sans compter les circonstances macabres qui entouraient le crime odieux. Les membres découpés, assemblés en forme de swastika… Cela relevait d'une volonté d'humiliation intolérable. Personne n'avait osé en parler à Hitler de peur qu'il n'entre dans un accès de colère incontrôlable.

Himmler passa devant un garde qui le salua avec raideur, puis descendit l'escalier qui menait à l'étage inférieur où se trouvait le

département Hexen. Quand il passa la porte de la grande bibliothèque, il aperçut tout de suite la silhouette familière de l'historienne Kirsten Feuerbach, qui était en train de classer des livres sur un rayonnage. La femme aux cheveux blancs se retourna en le voyant arriver.

— Reichsführer. Vous vous faites de plus en plus rare.

— La conduite de la guerre, hélas… J'ai besoin de vos lumières.

— Si mes souvenirs sont bons, la dernière fois que vous m'avez demandé conseil, c'était pour le saint suaire de Turin.

— Qui est conservé dans la salle des reliques en sous-sol, à côté des deux swastikas sacrées et du grimoire *Thule Borealis Kulten*. Cette fois, il ne s'agit pas d'une relique, mais d'un nombre. 669. Ça vous dit quelque chose ?

— Vous voulez dire 666 ?

— Non.

— Je ne vois pas, répondit-elle, le visage soucieux. Pourquoi me posez-vous cette question ? Cela fait-il partie d'une énigme ?

— En quelque sorte. On a assassiné l'un de mes hommes à Paris, et le meurtrier a tracé ce numéro à côté du cadavre. Je pense que c'est l'œuvre de terroristes français, mais il y a peut-être une signification plus symbolique ou ésotérique. Vous pouvez conduire des recherches là-dessus ? Peut-être que l'un de vos ouvrages sur la sorcellerie ou les sciences occultes en parle. Je ne vous cache pas que ma requête est assez urgente.

— Je vais demander à l'un de mes assistants de s'en occuper.

— Je préfère que ce soit vous.

Le ton de la voix était sans appel, Kirsten s'inclina avec raideur. Elle comptait rentrer à Berlin en fin d'après-midi. Mais personne ne refusait d'obéir au Reichsführer.

— Ce sera fait. Je ne pensais pas que les terroristes français pouvaient s'attaquer à un officier supérieur de la SS. La Gestapo n'inspirerait-elle plus le respect ?

Himmler se demandait si la chercheuse mettait une pointe d'humour dans sa question.

— Mes hommes mènent l'enquête, mais il semble que la discipline se relâche un peu trop sur les bords de la Seine. J'ai donné ordre d'organiser une rafle en représailles et de procéder à une vague d'arrestations. La Gestapo ne va pas chômer ces prochains jours.

— Vous comptez exécuter des otages ?

Himmler sourit pour la deuxième fois de la journée.

— Oui, et j'ai un chiffre en tête : 669.

Notes

1. Caractère de l’ancien alphabet des langues germaniques.

2. Unité SS Hexen (Sorcières) chargée de piller dans toute l’Europe les livres d’occultisme et les actes des tribunaux médiévaux sur la sorcellerie.

6.

Paris
Tour Eiffel

Le vent soufflait avec une vigueur accrue derrière les vitres de l'immense bureau. La carcasse de fer commençait à geindre de façon inquiétante, comme si la tour s'était transportée dans le Finistère pour jouer les phares de mer démontée.

Montalivet contemplait le nombre de sang tracé sur la table. 669.

Le petit numéro de flagornerie du SS sur ses états de service était une mise en bouche. L'officier allemand était au courant d'un autre meurtre sur lequel lui, Montalivet, menait l'enquête depuis une semaine.

Un crime qui portait la même signature.

— Ça vous rappelle quelque chose, commissaire ?

— Oui. La dernière fois que je l'ai vu, il était tracé avec du rouge à lèvres écarlate sur le miroir d'une salle de bains.

Le SS sortit une liasse de feuillets de la poche de sa veste. Montalivet reconnut le rapport qu'il avait envoyé à ses supérieurs. Il n'avait été nullement étonné. À peine deux heures après les premières constatations, Montalivet avait vu débarquer deux officiers de la Gestapo dans son bureau au 36 quai des Orfèvres. De notoriété publique, cette chère baronne éprouvait un faible pour les officiers de la Wehrmacht, de préférence avec un grade supérieur à celui de commandant. Et on la soupçonnait de jouer les V-Frauen[1] de haut vol pour la Gestapo.

— En effet… Dans un appartement parisien, rue des Eaux, du côté de Passy. J'ai parcouru votre rapport. Et surtout, il y avait le cadavre.

Celui d'une femme nue, pendue à la barre de douche. *Le visage crayeux piqueté de plaques cramoisies, la bouche tordue comme un pied de vigne.* Vous avez le sens de la description, c'est plaisant à lire.

Montalivet se pencha sur la table, la mine soucieuse.

— C'est bien la même main qui a tracé ce 669. La graphie ne laisse subsister aucun doute.

Le gestapiste tourna les feuillets et s'arrêta sur un passage qu'il lut à haute voix.

— *La victime, la baronne Victoire de Luzy, a été énucléée. Le meurtrier a arraché ses globes oculaires et les a emportés avec lui.*

— Oui, c'était pour le moins déconcertant, répondit Montalivet

— Quelle injustice, je l'ai souvent croisée dans certaines soirées, ajouta le SS, je me souviens de son regard vert émeraude.

Le commissaire hocha la tête.

— Une femme admirable. Connue du grand public, le jour, pour ses bonnes œuvres en faveur des orphelins de guerre. Et la nuit, par la Brigade mondaine, pour ses soirées très spéciales où les invités des deux sexes ne s'embarrassaient guère de leurs vêtements.

— Peu importe. La présence de ce 669 me trouble. Si la presse a fait état du meurtre de la baronne, j'ai fait effacer ce détail du rapport fourni à la presse.

Le Standartenführer Keller rejoignit le policier et tapota la planche de ses doigts gantés.

— 669… Ça fait furieusement penser à un autre nombre, plus satanique… Il suffit de renverser le troisième chiffre, et nous obtenons 666, la marque du diable.

— De l'Antéchrist plus exactement. Je ne savais pas qu'on lisait la Bible dans les bureaux de la Gestapo.

— Himmler nous en préserve, mais il me reste un vieux fonds d'éducation catholique. Allons droit au but, la baronne de Luzy était l'une de nos plus fidèles agentes depuis 1940. J'ai lu dans votre récit préliminaire que vous n'aviez écarté ni la piste de terroristes ni celle d'adeptes de sectes satanistes ou d'illuminés.

— Oui. La belle Victoire organisait des soirées où se croisaient des gens de toutes sortes. Des compatriotes à vous aussi. Et plutôt haut placés. Dans mon métier, il faut flairer toutes les pistes.

Le policier releva la tête pour balayer la salle. À l'extérieur, le vent

avait redoublé de vigueur. Il eut l'impression que le sol bougeait sous lui, mais reprit d'une voix qui se voulait ferme :

— Peut-être que l'homme en morceaux dans la malle était l'un des invités de marque de la baronne. Puis-je enfin savoir à qui appartiennent ces restes ?

— Il s'agit de l'Oberführer Gellen, en poste à Paris depuis deux semaines. Il n'a jamais croisé la baronne de Luzy. Et nous sommes dans son bureau.

— Était-il chargé de réouvrir la tour au public, ou d'installer une batterie de DCA au sommet ?

Deux soldats entrèrent dans la pièce et emportèrent une lourde caisse en bois d'où dépassaient les plans rédigés par l'ingénieur SS.

— Ni l'un ni l'autre, répliqua sèchement l'Allemand. Et vous n'avez pas à le savoir, c'est couvert par le secret militaire. Nous sommes en guerre, ne l'oubliez pas.

— Qui peut l'oublier, colonel ? Mais si vous ne répondez qu'à la moitié de mes questions, je ne vous serai pas d'une grande utilité.

Le SS s'adossa à la vitre.

— Vous me surprenez, commissaire. À l'évidence, ce 669 montre que l'assassin de mon compatriote est le même que celui de la baronne de Luzy. Ça devrait vous aider pour votre enquête. Avez-vous avancé depuis la rédaction de votre rapport ?

— C'est possible…

L'Allemand haussa d'un ton.

— Ne me prenez pas pour un imbécile. Vu la personnalité de la défunte, vous vous doutiez que votre rapport atterrirait dans nos services. Vous pouvez très bien avoir sciemment caché des indices.

— Colonel, ne me prenez pas pour ce que je ne suis pas. Depuis mon arrivée, vous m'interrogez sur le crime de la rue des Eaux et je suis obligé de quémander des informations pour faire le lien avec celui-ci. Vous me cachez la façon dont votre ex-collègue a trouvé la mort. Il n'y avait aucune trace de sang dans cette malle. Les membres y ont été déposés quand le sang était sec, soit plusieurs heures après son décès. Et je doute que le meurtrier soit resté toute la nuit ici. En revanche, quand je suis passé devant la nacelle qui sert d'ascenseur, j'ai remarqué de la peinture à l'hémoglobine sur l'un des flancs. On aurait dit une sorte de croix gammée, mais je peux me tromper.

Le SS scruta longuement le policier avec amusement. Montalivet se

dit que cet homme devait avoir le même regard quand il torturait des suspects.

— Vous faites honneur à votre réputation, finit par répondre le SS. Après tout, il est dans notre intérêt mutuel de collaborer pour mettre la main sur le dégénéré qui a commis ces meurtres atroces. On ne peut pas laisser en liberté un tel individu.

Le commissaire s'abstint de répondre. Venant d'un responsable de la Gestapo qui devait avoir des hectolitres de sang sur les mains, la remarque devenait presque cocasse.

— Peut-être. Ce que je vais vous révéler doit rester strictement confidentiel, reprit le SS. Excepté le soldat qui a découvert le cadavre et mes hommes, personne n'est au courant des circonstances du décès. À part vous, désormais. Me suis-je bien fait comprendre ?

— Vous m'avez déjà proposé un billet de train sans retour tout à l'heure. Je pense avoir compris…

Montalivet avait perçu le sérieux de la menace. À la fin de l'année précédente, deux de ses collègues suspectés de faire partie de la Résistance avaient été déportés du jour au lendemain. Même si les Allemands allaient perdre la guerre, ils étaient toujours maîtres absolus du pays. Keller pouvait même, d'un claquement de doigts, le faire balancer de la tour, la tête la première. Personne n'irait lui demander des comptes.

— Je vous donne ma parole de policier, reprit-il avec gravité.

— Je n'accorde aucune valeur à votre parole de Français impatient de voir débarquer les Anglo-Américains.

— Je suis maréchaliste ! C'est écrit noir sur blanc dans mon dossier.

— Je me contenterai de l'effet dissuasif de ma proposition de voyage en train plombé.

Le SS hocha la tête et sortit une photographie en noir et blanc de la poche de son manteau.

— Voici comment a été découvert l'Oberführer Gellen ce matin.

Montalivet prit le cliché. On y voyait des bras et des jambes former une croix gammée sur l'un des flancs de la nacelle. Au centre, la tête de la victime avait été attachée. À l'évidence, une telle besogne avait pris beaucoup de temps au meurtrier. Découper un homme n'avait pas dû être difficile avec la scie, mais disposer ses restes de façon aussi diabolique, les attacher pour que l'ensemble tienne, cela pouvait demander une bonne heure. Peut-être moins avec un complice. Le tour de force était d'autant plus remarquable qu'il avait été conduit dans

une enceinte militaire allemande. Tout en haut d'une tour.

— Comment avez-vous pris ces photos si rapidement ?

— L'Oberführer avait installé un laboratoire dans un appentis à l'étage. Il prenait des clichés de Paris et aimait les développer lui-même. Quand son cadavre a été découvert, l'un de mes adjoints a tiré des photos sur place.

— Votre collègue se passionnait donc pour la photographie… Compte tenu des circonstances actuelles, c'est remarquable de prendre le temps de faire du tourisme dans notre belle ville.

Le SS s'alluma une cigarette.

— Vous vous dispersez, commissaire. Je vous ai fait venir ici pour échanger des informations. Nous avons affaire au même meurtrier que la rue des Eaux. Nous ne voulons pas d'un troisième crime. Pas question que les Parisiens sachent que l'on peut assassiner et humilier ainsi un de nos officiers de haut rang. Le Reichsführer Himmler suit l'affaire en personne.

Montalivet sentit pour la première fois une pointe d'inquiétude chez le nazi. La machine de la Gestapo fonctionnait par la peur et elle n'épargnait pas ses responsables. La peur était l'huile indispensable aux rouages de la machinerie de la répression.

— D'accord. Pouvez-vous m'en dire plus sur la façon dont il a été découvert ?

— La nacelle avec les restes de Gellen est descendue du premier étage à 7 h 45 du matin. Quand le soldat de permanence a découvert cet horrible spectacle, il a sonné l'alerte. Les escaliers ont été bloqués et les gardes sont montés pour débusquer le coupable. Mais ils n'ont trouvé personne. La tour a été fouillée dans ses moindres recoins jusqu'aux étages supérieurs.

— Le meurtrier aurait pu actionner le mécanisme de l'ascenseur au matin et prendre immédiatement la fuite pendant la descente de l'engin, puis s'enfuir en escaladant les palissades ?

— Non. L'un des gardes a pris son service devant l'entrée de l'escalier. Un dispositif d'horlogerie est couplé au moteur de la nacelle. Il est réglé sur 7 h 45. Le meurtrier a eu tout à fait le temps d'élaborer sa mise en scène, puis de descendre par l'escalier dans la nuit. Il savait que le mécanisme allait se déclencher au matin.

— Il était bien renseigné. Personne n'est monté dans son bureau la veille ?

— Si. Nous avons un suspect, reprit le SS. Ou du moins, une

suspecte. L'Oberführer avait fait venir une prostituée pour terminer sa journée de travail. Une habitude déplorable prise depuis son arrivée.

— Cette ville corrompt même les cœurs les plus purs, commenta le commissaire, vos supérieurs doivent être horrifiés par cet esprit de dépravation.

— Vous seriez étonné de la mansuétude de notre Reichsführer pour les besoins sexuels de ses troupes. Mais reprenons. La fille est arrivée un quart d'heure avant lui pour l'attendre. Nous avons un vague signalement. Et elle était censée venir de la maison de tolérance Le Chabanais, où il avait ses habitudes.

— Je suppose que vous avez envoyé l'un de vos hommes là-bas.

— Oui. La patronne nous a juré que le rendez-vous avait été annulé deux heures avant. Quelqu'un l'a appelée en se faisant passer pour le secrétaire de l'Oberführer.

— Vous la croyez ?

— La taulière travaille pour nous. Enfin voyons, commissaire…

— Elle aussi. Décidément, vous devez avoir un budget indics des plus confortables. Je vous envie.

— L'Allemagne a toujours récompensé ses plus fidèles amis… Pour revenir à l'enquête, il est possible qu'un complice ait rejoint la fille avant l'arrivée de l'Oberführer. Quand elle est montée dans la soirée, le soldat de garde a entendu du bruit dans les escaliers. Il a vérifié sur le moment, mais n'a vu personne.

— Vous n'avez trouvé aucune revendication de la résis… Des terroristes ?

— Non. D'habitude, au moindre assassinat, ils s'empressent de le faire savoir à la Terre entière.

Un soldat allemand héla l'officier depuis le pas de la porte.

— Veuillez m'excuser, dit le gestapiste qui fila vers son subordonné.

Le commissaire inspecta le reste du bureau. Il n'y avait plus aucun papier, rien qui puisse s'apparenter de près ou de loin à une activité administrative. Que pouvait faire un colonel de la SS dans un tel endroit ? Berlin ne l'avait pas expédié dans la capitale pour ouvrir un labo photo dans la tour Eiffel afin d'envoyer des clichés du Paris romantique au Führer.

L'officier de la Gestapo revint vers lui et interrompit ses pensées.

— Commissaire, le tronc de l'Oberführer a été découvert dans la

cage de l'ancien ascenseur. Je dois me rendre à la morgue pour l'examen des restes. Vous voulez m'accompagner ?

— Je ne vois pas très bien en quoi je pourrais vous être utile, avec la partie du corps restant, vous pouvez reconstituer l'ensemble du puzzle.

Le SS le dévisagea de son regard de glace et ignora le trait d'humour.

— Pas tout le puzzle. Vous aviez bien écrit dans votre rapport que le meurtrier de la baronne de Luzy lui avait extirpé ses yeux ?

— Oui, d'un vert magnifique selon son entourage.

— Eh bien, l'assassin de l'Oberführer a arraché son cœur. Et l'a emporté.

Notes

1. V-Frauen pour des indicatrices, V-Männer pour les hommes.

7.

Suisse
Lac Léman

— Monsieur Baumann, vous êtes là ?

Derrière l'épaisse porte de chêne qui séparait la chambre de la salle de bains, Dino Baumann se contemplait dans le miroir. Il jeta un bref regard sur sa montre qu'il venait de poser dans son écrin de velours. 8 h 45. Son domestique de confiance savait pourtant qu'il ne fallait jamais le déranger avant 9 heures. C'était une règle d'or, comme la température du bain du soir qui devait toujours être à 28 degrés.

— Qu'y a-t-il, Victor ?

— Votre client est en avance. Je crois qu'il s'impatiente.

— Il attendra. Comme les autres. Merci Victor.

Dino retourna à son image dans le miroir. Chaque matin, il contemplait son visage pour débusquer les possibles outrages du temps. Il scruta ses tempes à la recherche de blanc dans ses cheveux, puis passa la main sur l'ovale du menton. Malgré une nuit plus que courte, sa peau était ferme et son front toujours aussi lisse. La vie n'usait que les pauvres, et lui ne risquait pas de le devenir. Encore une ou deux affaires comme celle d'aujourd'hui et il devrait prendre un nouveau coffre à la banque. Plus l'Europe sombrait dans le chaos, plus il prospérait et ça se voyait jusque dans son apparence. Jamais il ne s'était senti aussi jeune. Il prit son rasoir et ôta deux poils disgracieux sous sa narine gauche. Dès qu'on se négligeait, on n'inspirait plus confiance. Et la confiance était essentielle dans son travail. Comment s'appelait ce Français qu'il devait rencontrer aujourd'hui ? Ah oui, Nemours. Bien sûr, ça n'était pas son vrai nom, mais peu importe. Il apportait des bijoux, deux valises, et pas de la pacotille comme ces

Allemands qui tentaient de vendre des kilos d'alliances en or dont il valait mieux ne pas connaître l'origine. Dino avait vu quelques photos : ce n'étaient que parures ruisselantes de saphir ou bagues étincelantes de diamants. Il n'en offrirait bien sûr que le tiers de la valeur. Le client tempêterait d'abord, gémirait ensuite, puis finirait par accepter, car Dino payait toujours en dollars, denrée sûre quand on avait la mort aux trousses. Il se regarda une dernière fois dans le miroir. Sans vanité, il était parfait.

Genève
Rue du Soleil-Levant

Tristan avait réussi à organiser un rendez-vous avec Baumann, dans son hôtel particulier de Morges, sous un faux nom, Vignères. Il prétendait avoir une collection familiale à vendre, et notamment une pièce d'exception. Un ensemble inédit de dessins de Rodin. Si tout le monde connaissait le sculpteur, seuls les initiés savaient que le maître était aussi l'auteur secret d'une œuvre clandestine violemment érotique : des dizaines de représentations de femmes aussi provocantes que stupéfiantes. Dispersés après la mort de Rodin, ces dessins envoûtants étaient le Graal de nombreux collectionneurs. À la vérité il n'en avait qu'un, mais cela avait suffi à appâter le marchand d'art.

Quand il avait ouvert sa galerie à Genève, Tristan avait loué une boutique dans la partie la plus ancienne de la ville. Un rez-de-chaussée dont les hauts murs de pierre grisés par le temps exhalaient le parfum de l'histoire. Ses clients appréciaient cette atmosphère surannée et Tristan, mieux que quiconque, savait raconter l'histoire du lieu. Il omettait toujours de parler des caves voûtées, la partie la plus ancienne, dont lui seul détenait la clé. C'est là qu'il se tenait, éclairé par un chandelier, face à deux sacs de cuir. Dans l'un d'eux, il venait de déposer le dessin de Rodin représentant, dans une nuée de couleurs, une femme d'une volupté étourdissante.

Après avoir fermé le premier sac, Marcas ouvrit l'autre. Celui-là ne bougeait jamais de la cave. Il était l'assurance vie de Tristan si, par malheur, il devait changer brutalement d'existence. À l'intérieur, un nouveau passeport qui faisait de lui un citoyen espagnol, domicilié à Majorque. Juste à côté, une paire de jumelles qui dissimulait des rouleaux de dollars américains : de quoi assurer une fuite discrète. Et si ça ne suffisait pas, un automatique Beretta de 1934 : un argument toujours convaincant. Tristan vérifia le chargeur et fit jouer le cran de sûreté. Parfaitement graissé, une balle déjà dans la culasse, il était prêt à l'emploi. Pourtant Marcas le reposa dans le sac. Il voulait encore croire que la situation n'allait pas déraper, que Laure et Baumann

allaient trouver un terrain d'entente. À l'une, sa liste de collabos, à l'autre l'argent de son trafic, et la vie sauve pour tous les deux. Tristan prit le premier sac et remonta de la cave. Comme il traversait la galerie, son regard croisa un long crucifix où agonisait un Christ blafard. S'il avait eu la foi, il se serait fendu d'une prière. Mais depuis qu'il avait vu les nazis à l'œuvre, il savait que Dieu avait abandonné les hommes à leur propre sort.

8.

Allemagne
Château du Wewelsburg

La bibliothèque s'assoupissait dans un silence doux et protecteur alors que la pluie battait les carreaux des fenêtres avec violence, comme si elle voulait les faire voler en éclat et engloutir les livres. La pâle lueur du jour éclairait timidement la vaste salle d'allure médiévale. Juste à côté d'une haute fenêtre ouvragée de pierre brune, une femme aux cheveux tirés en arrière était assise devant l'une des trois tables de lecture. Son visage fatigué se nimbait d'une lueur émeraude diffusée par l'abat-jour de la lampe de lecture. Les yeux rougis, Kirsten reposa le livre à la couverture racornie qu'elle venait de terminer. Une nuée de points lumineux irritants dansait dans son champ de vision. La pointe aiguisée d'un début de migraine raclait sa tempe droite. Des signes qui trahissaient un état de fatigue prononcé.

Kirsten contempla l'immense bibliothèque qui l'entourait, le visage soucieux. Au dernier recensement, il devait y avoir plus de vingt mille ouvrages. Tous pillés aux quatre coins de l'Europe occupée. Le commando Hexen n'avait de commando que le nom, il était composé de bibliothécaires et d'archivistes qui réceptionnaient et triaient les livres spoliés par les SS. Elle se demandait ce que deviendrait toute cette incroyable collection, probablement la plus grande du monde, si le Reich venait à sombrer. Himmler les cacherait-il ? Ou les ferait-il brûler pour que personne après lui n'en profite ?

Elle le maudissait pour lui avoir confié cette nouvelle tâche.

Kirsten. Arrêtez tous vos travaux en cours. Trouvez-moi la signification du nombre 669.

Elle ne connaissait rien à la numérologie ni au sens caché des

chiffres. Ce n'était pas son domaine. Elle avait toujours été nulle en mathématiques. Son rayon c'était la sorcellerie, les religions païennes, la magie sacrificielle des civilisations protoaryennes, les reliques germaniques. Pire, elle estimait que l'usage des mathématiques dans les cultures occidentales les avait fait sombrer dans l'abîme du progrès et de la rationalité. Dès que le cerveau se mettait à triturer des chiffres, il se coupait de l'esprit sacré, originel, de l'univers. Elle n'était pas loin de penser que le chiffre était par essence maléfique. Ses ancêtres germains ne savaient pas compter, ils communiaient avec la nature, les forces immémoriales telluriques et cosmiques. Les sorcières non plus ne comptaient pas, et pourtant leur savoir était immense.

Elle avait eu beau se défausser, Himmler restait inflexible. En tant que directrice du département Hexen, elle se devait de l'éclairer sur tout ce qui touchait à l'occulte et au mysticisme. Et il ne s'en privait pas. Il marchait aux obsessions. L'année précédente, c'était pour mettre la main sur le saint suaire de Turin, prétendument capable d'accorder la vie éternelle. Une foutaise. La pièce de tissu puant ramenée par le Français Tristan n'avait pas plus de pouvoir que sa serviette de bain.

Une pointe brûlante fora à nouveau son cerveau. Elle tourna la tête vers son jeune assistant assis derrière le bureau central, occupé à classer des fiches de lecture. Et le héla d'une voix lasse.

— Dieter ! J'ai besoin de tes mains expertes.

Le nouvel archiviste se leva à la seconde et la rejoignit d'un pas claudicant. Il avait à peine la trentaine, mais en paraissait dix de plus. Le caporal Dieter Orbeck avait seulement passé un an sur le front de l'Est, mais il en était revenu avec une plaque d'acier dans le dos et un doigt en moins. Son passage à l'Ahnenerbe avant l'envoi en Russie, et un coup de pouce de son oncle, le fabricant des chaussettes de la SS, lui avaient facilité sa nouvelle affectation, loin des horreurs du front.

Le jeune homme s'installa derrière elle et lui appliqua ses mains sur la nuque. Ses pouces et ses index intacts remontèrent vers le haut du crâne avec lenteur. Kirsten ferma les yeux et ronronna de contentement.

— Quelle brillante idée j'ai eue d'accepter que tu nous rejoignes. Tu me fais un bien fou.

— Je vous vois éplucher des dizaines d'ouvrages, sans succès semble-t-il. C'est une recherche importante ?

Elle éclata d'un rire mauvais.

— Importante… Quel humour piquant ! Chaque nuit, des milliers de nos compatriotes, femmes et enfants, finissent à l'état de hachis bavarois sous les bombes des Alliés, nos troupes se font déchiqueter par les Russes, les fours des camps d'extermination répandent de la cendre de juifs sur nos belles campagnes… Et tu penses que je fais face à un problème important ?

Le jeune assistant s'interrompit net.

— Continue ! lança la chercheuse irritée.

— Les juifs…

— Eh bien quoi ?

— Vous dites qu'ils sont brûlés dans des fours…

— Tu ne le savais pas ? Comme c'est mignon. On t'a pourtant incorporé dans la SS.

— Dans la Waffen combattante. Je ne suis pas naïf, j'ai assisté à des exécutions en Biélorussie, mais ces fours…

— Birkenau, Treblinka, Belsen, Sobibor, ça ne te dit rien ? Et bon sang, continue de me masser ou je te fais renvoyer sur le front !

Les doigts recommencèrent à courir sur le crâne.

— Des camps de travail, je sais.

— C'est ça. Le travail rend libre ! ricana-t-elle. Un slogan inscrit en toutes lettres à l'entrée d'Auschwitz. Le travail leur donne un seul droit. Celui de mourir. Et notre Reichsführer bien-aimé s'y emploie avec une grande efficacité.

L'assistant n'osait plus prononcer un seul mot. Il ne savait pas si cette femme approuvait ou si elle se moquait. Peu importe, il tenait à sa place et n'avait aucune envie de retourner à la boucherie sur les marches orientales du Reich.

— Je vais quand même répondre à ta question, mon petit Dieter. J'essaie de trouver la signification d'un nombre. Une mission confiée par Himmler en personne. Quel honneur ! ricana-t-elle. Ça ne changera pas le cours de la guerre, mais notre chef bien-aimé a lourdement insisté pour que j'abandonne tous mes travaux afin de m'y consacrer. Comme si je n'avais que ça à faire. J'épluche des dizaines et des dizaines d'ouvrages de symbolisme et d'occultisme. En vain.

— Un nombre… Lequel ?

— 669. Et inutile d'envisager une parenté avec 666, le chiffre de l'Apocalypse. J'ai déjà essayé. Nulle part il n'est question de 669 dans

la Bible. J'ai même demandé conseil à un théologien de mes connaissances. La chrétienté est muette sur le sujet. Et du côté des sciences occultes ou de la sorcellerie, je n'ai rien à me mettre sous la dent.

L'assistant accentua la pression de ses doigts. Il sentit que la chercheuse vacillait de plaisir. Kirsten plaqua ses mains sur les siennes et les pressa. Il comprenait le signal. Il descendit ses mains le long des omoplates, puis appuya encore plus fort sur les nœuds de tension. La directrice d'Hexen ferma les yeux et poussa un soupir de contentement.

— Tu m'as redonné de l'énergie. Ah, si j'avais quelques années de moins je t'aurais volontiers proposé de continuer cet échange de fluides… Bon… Tu peux t'arrêter et retourner à ton classement. Je dois me concentrer pour la plus grande gloire du Reich millénaire.

Le caporal cessa son massage, mais ne bougea pas.

— La beauté du nombre révèle la splendeur de l'univers, articula-t-il d'une voix lente.

— Pardon ?

— C'est de Pythagore. Je l'ai étudié à l'université et ailleurs… Pour lui, les chiffres, les nombres, sont comme les arbres d'une immense forêt, celle de notre monde.

— Comme le chêne sacré de nos croyances, Yggdrasil, qui plonge ses racines dans le centre de la Terre et le cœur des Aryens ?

— Oui. Les comprendre par leur signification profonde et par la géométrie permet d'en saisir l'harmonie secrète. Et donc le sens ineffable de l'univers.

— C'est beau, mais dans le cas qui m'occupe, ce nombre, 669, a été trouvé sur les lieux d'un crime horrible commis sur un haut gradé de la SS à Paris. Je doute que son assassin soit un adepte de Pythagore.

— Il existe aussi une face cachée des nombres. Ils peuvent dévoiler un monde obscur et infernal.

— Jamais entendu parler de ça. Ce n'est pas ce que l'on apprend dans les cours de l'Ahnenerbe ! L'étude des Grecs et la numérologie ont été bannies de notre enseignement, car assimilées à la kabbale des juifs. C'est vraiment à l'université que tu as appris ça ?

Devant son visage étonné, il secoua la tête.

— Non, quand je travaillais à l'Ahnenerbe, le responsable de mon département a découvert que j'avais eu une aventure avec sa fille.

Pour me punir, il m'a envoyé au centre de documentation juive du Reichsleiter Rosenberg à Francfort. À la section classement et archivage. Vous savez, le théoricien officiel du Reich a créé sa propre bibliothèque, mais à la différence de la nôtre, elle est composée d'ouvrages hébraïques, maçonniques, ainsi que de traités provenant de bien d'autres cultures. Son objectif visait à prouver que toutes ces connaissances intellectuelles non aryennes étaient inférieures aux nôtres.

— Je vois très bien. J'y ai donné une conférence il y a trois ans, devant Alfred. Un type désagréable. Et donc ?

— Comme nous n'étions pas submergés de travail, j'ai pu lire un nombre considérable de ces ouvrages, dont les enseignements de Pythagore, mais aussi des néo-platoniciens. Ça m'a même passionné, mais hélas, au fil des ans, l'activité du centre a été réduite. Rosenberg s'est désintéressé de son institut quand il a appris qu'Himmler raflait tous les ouvrages les plus précieux pour son propre compte. Ma section a été dissoute et on m'a expédié sur le front de l'Est.

— Quelle stupidité, répliqua Kirsten. Envoyer des gens comme toi manier le fusil et la grenade.

Il agita sa main avec un sourire amer.

— Je peux m'estimer heureux de n'avoir perdu qu'un seul doigt. C'était l'enfer, vous savez…

— Un conseil, n'exprime pas tes opinions dans ce lieu. Ou tu finiras au peloton d'exécution. Revenons à ce qui m'intéresse. Tu penses être capable de résoudre cette énigme ?

— Je n'en sais rien. L'interprétation de ce nombre peut relever du pythagorisme, mais aussi d'autres sources. Plus suspectes…

— Comment ça ?

— L'ésotérisme chrétien utilise aussi la connaissance des nombres. Un de mes anciens collègues m'a dit un jour que des érudits français du XIX^e^ siècle ont rédigé des ouvrages sur l'interprétation des chiffres et leur signification cachée. Certains d'entre eux ont même fondé des sociétés secrètes pour les étudier.

— Ésotérisme chrétien… Ça ne va pas plaire au Reichsführer.

— Il y a pire… On a aussi la piste d'une interprétation juive.

— Oh non…

— La kabbale est basée en grande partie sur la correspondance entre les lettres de l'alphabet hébraïque et les chiffres. Chaque nombre

correspond à un mot. Vous m'avez dit que l'auteur du crime a laissé ce 669 ? Peut-être est-ce une façon de signer le forfait.

— Explique-toi.

— Le 6 est le chiffre des juifs.

Le jeune caporal prit un crayon et traça une étoile de David sur un papier qui traînait sur la table.

— L'étoile des juifs se termine par six pointes. Le sixième jour de la semaine, shabbat, est leur jour sacré. Pendant les persécutions au Moyen Âge, ils utilisaient le 6 pour se reconnaître entre eux.

— Je vois que ton passage à l'institut de Francfort t'a bien servi. Ton analyse est séduisante, mais si elle était vraie il suffisait de laisser un 6 et pas 669.

— Ce n'est qu'une piste. Je vais consulter notre répertoire de la bibliothèque, peut-être que j'y trouverai un livre sur ce sujet. Je vais voir aussi si l'on trouve des ouvrages d'inspiration ésotérique catholique ou protestante. Mais ça m'étonnerait.

— Moi aussi, Himmler considère sa bibliothèque comme sacrée, il ne veut pas la souiller avec des grimoires juifs ou chrétiens.

Pendant qu'il retournait au bureau, elle sentait son énergie vitale se diluer. L'idée de se plonger dans des écrits juifs ou chrétiens ésotériques la déprimait. Ce n'était pas son monde. La forêt lui manquait. La puissance des arbres tutélaires, l'oxygène gorgé de particules magnétiques bienfaisantes… et ses propres recherches sur la sorcellerie. Il fallait qu'elle sorte d'ici pour se régénérer.

Quelques minutes plus tard, le caporal revint vers elle en secouant la tête.

— Je suis désolé. Nous n'avons rien. Il faudrait avoir accès aux ouvrages de l'Institut Rosenberg. Je peux contacter des collègues pour aller les consulter sur place. Mais il faudra être patient.

— La patience n'est pas la vertu première d'Himmler.

— On pourrait aussi consulter un expert en la matière, mais je doute qu'il y en ait à l'Ahnenerbe. Quelqu'un qui soit expert dans le décryptage d'énigmes ésotériques. Vous en avez peut-être, ici au Wewelsburg ?

Le visage de Kirsten s'illumina.

— Au château, non… Mais j'en connais un qui pourrait faire l'affaire. Je dois appeler le Reichsführer !

9.

Genève
Lac Léman

Le bateau, en quittant le quai de Genève, crachait d'épaisses volutes de fumée qui montaient comme un panache noir dans le ciel limpide. Une odeur lourde de charbon stagna un instant sur le pont, puis la vitesse aidant, un vent frais se leva sous une pluie d'écume. Tristan s'était installé à l'arrière du navire et dévisageait discrètement les passagers. C'était pour la plupart des travailleurs qui se rendaient dans les villages nichés le long du lac. Certains, en bleu de chauffe, portaient en bandoulière des caisses de bois qui devaient contenir leurs outils. Marcas les observait avec attention. Il regardait surtout leurs mains, à la recherche de stigmates du travail manuel.

Depuis que Laure l'avait rejoint, il craignait d'avoir été repéré puis suivi. Des mains blanches aux ongles propres posées sur une caisse de bois, et on risquait de voir surgir une arme automatique plutôt qu'une scie ou un vilebrequin.

Tristan secoua la tête. Il fallait qu'il se reprenne. Il devenait paranoïaque. Il était juste sur le pont d'un bateau qui traversait un des plus beaux lacs d'Europe, accompagné d'une femme avec laquelle il avait fait l'amour la veille. Sauf que cette femme s'apprêtait à assassiner un marchand d'art s'il ne se montrait pas coopératif.

— Nous sommes loin de Morges ? demanda Laure qui venait de le rejoindre.

Marcas se retourna et montra un point de la côte d'où émergeait, dans la brume, la silhouette massive et grise d'un château fort.

— Pas très engageant.

— Ne t'y fie pas. La ville est très belle, même si j'aurais préféré la revoir en d'autres circonstances.

Laure le prit par l'épaule.

— Tu vas voir, ça va très bien se passer. Ce Baumann va vite comprendre son intérêt. Et puis je sais être très convaincante.

C'est bien ce qui m'inquiète, pensa Tristan. Tantôt Laure pouvait se montrer terriblement affectueuse, tantôt elle le traitait comme le pire de ses ennemis. Et ces changements imprévisibles le troublaient de plus en plus.

— Tu as pu repérer l'endroit où se trouve sa demeure ?

— Juste au bord du lac, mais à quelques kilomètres à l'est du centre-ville. Derrière sa maison, il y a un coteau en surplomb planté de vignes. C'est là que je veux me mettre en observation. Nombre de gardes, tours de ronde… et surtout trouver un itinéraire sûr pour fuir rapidement si les choses tournent mal.

— Je vois que tes réflexes d'antan reviennent vite. Ton vernis d'antiquaire n'aura pas tenu très longtemps.

— Ce n'est pas comme si j'avais eu le choix, répliqua Tristan.

La voix de Laure se fit plus grave.

— Écoute-moi bien, j'ai besoin de toute ma concentration pour mener à bien cette mission. Alors je ne veux pas avoir de doute sur ta loyauté.

— Quelle loyauté ? Je ne t'ai jamais trompée.

— Et Erika ?

Marcas recula brusquement.

— Elle est morte ! Et tu veux savoir comment ?

— Non, car tu risques de mentir.

— Dans ce cas, je baisse les bras !

— Je veux juste que tu saches que même si j'ai encore des sentiments pour toi, je n'ai plus confiance. Et que si tu me fais un coup fourré, c'est moi qui m'occuperai personnellement de toi. Et je te jure que ce jour-là, tu regretteras les sbires d'Himmler.

Laure pivota d'un coup, saisit le sac à dos et lança à la cantonade :

— Je suis tellement heureuse que mon mari m'emmène en randonnée ! Vous savez si on arrive bientôt ?

Quand le bateau accosta à Morges, Tristan entraîna Laure vers la terrasse d'un café abritée sous une tonnelle de vigne. Placés au fond, ils étaient quasi invisibles depuis la rue. Pendant que sa compagne commandait, Marcas observait avec soin les passagers qui débarquaient du bateau. Mais ils n'étaient qu'une poignée qui se dispersa très rapidement. Sur le quai quasi désert, ne restait qu'un groupe de débardeurs qui déchargeaient des caisses sur une charrette et un chat solitaire qui s'étirait voluptueusement dans l'air frais. Tristan se tourna vers Laure que la lumière, filtrant entre les feuilles de vigne, dorait de taches de rousseur. En un instant, la guerre qui ravageait le monde disparut et Marcas eut une folle espérance. Ils étaient vivants, jeunes, ils pouvaient s'échapper, s'enfuir, disparaître… Une chance qu'il fallait absolument saisir. Il prit la main de Laure pour lui parler, mais elle se leva sans le regarder.

— On y va ?

Les illusions de Tristan s'effondrèrent. Il eut un sourire que personne ne vit. Le sourire amer de ceux que le destin vient de rattraper. Comme ils longeaient le quai, le chat se roula sur la pierre chaude et tendit ses pattes vers le soleil, libre comme l'air. Tristan l'envia.

Sitôt dépassés l'église et son clocher recouvert d'ardoises, les maisons s'espacèrent et le chemin se transforma en un simple sentier qui longeait le bord du lac. De l'autre côté s'étendaient des champs fraîchement labourés. La campagne, baignée d'une douce lumière, était silencieuse. On entendait juste, sur la droite, le clapotis de l'eau qui venait battre la grève. Bientôt, les champs cultivés laissèrent la place à un bois de chêne qui fit froncer les sourcils de Laure.

— Tu es sûr qu'il faut passer par là ?

— On ne peut arriver au domaine de Baumann que par deux accès : soit par le lac en canot, soit par la route qui relie Morges à Lausanne. Dans les deux cas, on se fait repérer immédiatement.

— Le sentier est plus discret, c'est ça ?

Marcas allait répondre quand une trouée s'ouvrit à travers les arbres. Au fond se trouvaient un embarcadère en bois et un canot bâché, ballotté par le ressac. Une idée derrière la tête, Tristan s'approcha.

— Tu crois qu'on pourrait s'en servir pour prendre le large si la rencontre tourne à l'orage ? demanda Laure.

Marcas montra le cadenas. Le temps de l'ouvrir…

— Je nous vois mal nous enfuir en ramant sous des rafales de

balles ! En revanche, regarde sur ta gauche.

Posée pile sur le bord de l'eau se dressait une masse haute et ocre qui semblait comme un bloc de rocher détaché de la montagne.

— Voici le domaine de Baumann.

La demeure du trafiquant ressemblait à une sorte de palais italien dont la façade donnait directement sur le lac via un ponton où étaient amarrés deux canots à moteur. Laure avait sorti une paire de jumelles de son sac à dos et observait.

— C'est curieux, je ne vois aucun garde.

— Il n'y a qu'une seule porte et toutes les fenêtres sont grillagées. Nul besoin de surveillance externe. Ce qui signifie que Baumann bénéficie à l'intérieur même d'une protection rapprochée. Ça n'arrange pas nos affaires.

— Ils ne se méfieront pas, ce qui nous laisse le temps d'improviser. Et puis, nous venons d'abord pour lui faire une proposition : conserver la vie et l'argent de ses clients contre une simple liste. Il a tout avantage à accepter.

S'il y avait un mot dont Marcas avait appris à se méfier, c'était le verbe *improviser* : le meilleur laissez-passer pour la mort.

— Et s'il refuse ?

Laure remit les jumelles dans son sac.

— C'est mon problème.

— Ça va vite devenir le mien.

— Il ne refusera pas, car même si je ne parviens pas à l'éliminer, d'autres prendront la suite et sa vie deviendra un enfer habité par la peur. Crois-moi, je sais être convaincante. Nous avons assez observé les lieux. Pas la peine de se faire repérer.

Comme elle se levait, Tristan la saisit par les bras.

— Et si ça tourne vraiment mal ? Tu n'as même pas d'arme.

Laure lui lança un regard ironique.

— Il y a bien longtemps que je sais tuer quelqu'un sans une arme.

10.

Paris
Restaurant Les Marguerites

Quand Montalivet poussa la porte du vénérable établissement, une odeur de girolles sautées lui chatouilla les narines et une voix nasillarde les tympans.

Mesdames et messieurs, si le débarquement a lieu demain, ce ne sera ni par la volonté de Roosevelt ni par celle de Churchill qui ont le goût des victoires que l'on remporte sans les gagner, mais ce sera par la volonté d'un seul meneur de jeu : Staline ! La volonté d'un bolchévique qui estime l'heure de réaliser ses desseins qui ne sont pas nouveaux.

La voix haut perchée de Philippe Henriot résonnait dans tout le restaurant par le truchement d'un poste TSF, posé sur le comptoir, aussi joufflu que la tenancière vissée derrière sa caisse enregistreuse. Certains clients attablés tendaient l'oreille, d'autres discutaient à voix basse ou avaient le nez plongé dans leur assiette.

Le secrétaire d'État à l'Information et à la Propagande du gouvernement de Vichy déclamait ses harangues devant le micro de Radio Paris deux fois par jour, à 12 h 40 et à 17 heures. En chemise grise et cravate noire de milicien, qu'il pleuve ou qu'il vente. Il était l'un des chantres les plus enragés de la Collaboration et jouissait d'une curieuse popularité auprès des Français. Adulé par les partisans de l'ordre nazi pour son intransigeance, il était aussi écouté par des centaines de milliers d'auditeurs, pas forcément acquis à ses idées, mais fascinés par sa maîtrise oratoire : la seule vertu que lui reconnaissaient ses ennemis, à commencer par Radio Londres.

Allez-vous enfin comprendre qu'il n'y a qu'un pas à faire pour que le but de Staline soit réalisé. Lui qui disait en 1921, après la Russie et l'Espagne,

la France sera le troisième pays bolchévisé !

Le commissaire déposa son pardessus sur un porte-manteau sous l'œil éteint de la patronne.

— Bonjour, madame Jacqueline, alors comme ça on écoute du Henriot à la place de Mistinguett ?

La tenancière haussa les yeux au ciel et se pencha vers lui en indiquant du côté de la cheminée où se trouvaient six miliciens attablés et bien avinés.

— M'en parlez pas, monsieur le commissaire. C'est mon Jean qui a eu cette idée quand il a appris que ces gars-là avaient réservé une table.

— Votre mari est un homme avisé.

— Remarquez, il dit pas que des bêtises le Henriot. C'est vrai qu'il est vendu aux Boches, mais moi, j'ai pas envie d'avoir les cocos à leur place. Au moins, les Allemands nous laissent notre petite affaire. Votre rendez-vous est assis en fond de salle.

Le tribun de Radio Paris avait terminé ses envolées antibolchéviques pour laisser place aux volutes cuivrées du Grand Orchestre de Jo Bouillon. Le commissaire slaloma entre les tables, sous le regard soupçonneux des miliciens, et fila vers l'autre bout de la salle, à la table d'un homme d'une cinquantaine d'années assis sous une affiche du maréchal Pétain. Au-dessus du visage blanchi, sévère et moustachu, on pouvait lire le slogan : *Je tiens les promesses et même celles des autres*. Les mots résonnaient comme une cruelle ironie : l'affiche datait de 1941.

Ignace Planchet, sous-directeur de la police nationale, à la mine replète et aux tempes aussi dégarnies que les étals de boucherie depuis 1940, lui adressa un petit signe de la main alors qu'un serveur en tablier blanc débouchait sous son nez une bouteille de bourgogne. Montalivet s'assit directement sans lui demander la permission.

— Ah, ce bon Henri, lança le haut fonctionnaire qui noua une serviette autour de son cou. Je me suis permis de commander pour vous. Figurez-vous que c'est jour des paupiettes de veau chez M. Jean. Je n'en ai pas mangé depuis… Je ne m'en souviens même plus.

— Vous avez bien fait. Le discours d'Henriot était-il plaisant ?

Le sous-directeur le gratifia d'un regard amusé.

— C'est un peu toujours pareil, et vous ne me ferez pas émettre une critique ou un soupir de contentement. Je reste neutre…

— Amusant comme notre maison arbore l'étendard de la neutralité depuis quelque temps. On se croirait en Suisse. Enfin… Il paraît que même les collègues des Brigades spéciales antijuives et anticocos seraient moins zélés. Ceux-là vont passer un sale quart d'heure si le vent tourne.

— Bien malin celui ou celle qui pourra prédire ce qui va se passer. Excepté les voyantes. Et encore… En tout cas, ce diable d'Henriot a la langue bien pendue et le verbe aussi haut que sa rancune contre les gaullistes de Radio Londres. Il paraît que la Résistance l'aurait condamné à mort. J'ai reçu une note à ce sujet.

Montalivet ne broncha pas. La Propaganda-Abteilung Frankreich qui dirigeait Radio Paris avait doublé les effectifs de protection autour de la station, rue François Ier.

— Vous saviez qu'il s'est entendu comme larron en foire avec le Dr Goebbels lors de son séjour à Berlin ?

— Ça ne m'étonne pas, répondit prudemment Montalivet. Ils partagent les mêmes opinions. J'ai assisté à la dernière réunion du Rassemblement national populaire : Henriot a le don pour tenir son auditoire en haleine.

Le directeur de la police haussa un sourcil étonné.

— Vous comptez vous engager dans la LVF[1] pour casser du bolchévique sur le front russe ?

Le commissaire secoua la tête.

— Du tout, j'avais rendez-vous avec un suspect dans une affaire d'extorsion de fonds, qui grenouille dans l'entourage de Marcel Déat[2]. Vous devriez le savoir, monsieur le directeur. À la rubrique opinion politique, ma fiche indique : ex-Croix de Feu[3], anticommuniste fervent, fidèle maréchaliste, mais attitude réservée avec les Allemands.

Le serveur leur apporta les assiettes. Les morceaux de viande bouillie, qui ressemblaient plus à du bœuf qu'à du veau, surnageaient dans un bain de pommes de terre huilées. Planchet attendit que le garçon soit reparti, puis planta son regard dans celui de Montalivet. Sa bonhomie avait subitement disparu.

— Nous savons vous et moi que ces fiches sont aussi trompeuses que ces paupiettes qui n'en sont pas. On m'apprendrait demain que vous travaillez pour les gaullistes ou pour la Gestapo que je n'en serais nullement étonné. La maison est truffée des uns et des autres.

— Merci de ne pas me suspecter de manger dans la gamelle de Moscou. Mais je pourrais en dire autant de vous. N'y voyez pas un

manque de respect.

Planchet hocha la tête et attaqua son plat en baissant d'un ton.

— Allons droit au but. Je ne vous cache pas que votre enquête est suivie en haut lieu. Laval désire être informé de vos investigations, il ne veut pas que l'on puisse croire que la police française traîne les pieds.

— Vraiment, mais laquelle ? J'ai une dizaine de dossiers sur le feu. Le cadavre à moitié rôti de la retraitée de la rue Saint-Vincent ? Le poinçonneur de Goncourt retrouvé en plusieurs morceaux sur les rails de sa station ? L'adolescente juive violée et assassinée par un maquereau de la Carlingue[4] et que je ne peux pas coffrer en raison de ses protections ?

— Arrêtez ce cirque, vous savez très bien de quoi je parle. Le meurtre de la tour Eiffel. Les Fridolins sont nerveux comme des poux écorchés et l'ont fait savoir à Laval.

— On peut les comprendre, je n'aimerais pas finir décapité et le corps transformé en décoration de Noël nazie.

Le sous-directeur baissa encore d'un ton en jetant un coup d'œil autour de lui.

— Les Fritz ont procédé à des rafles hier.

— Je croyais qu'ils ne voulaient pas que ça se sache.

— Oui, mais ils raflent et fusillent quand même. Je pense que ça leur fait passer les nerfs. Ou alors c'est dans leurs coutumes ancestrales. J'ai lu dans *Signal*[5] que pendant la période prémédiévale, les tribus germaniques décapitaient cent prisonniers ou esclaves quand un chef passait l'arme à gauche.

— Et donc, que voulez-vous savoir ?

— Vous me parliez de la rue Lauriston. Il a été décidé que vous alliez recevoir leur aide.

Montalivet stoppa sa fourchette à hauteur de sa bouche et fixa son interlocuteur.

— C'est une plaisanterie ?

— Du tout. Les Allemands soupçonnent les résistants. Du coup, ils ont demandé l'aide de leurs sbires pour les interrogatoires d'otages raflés dans les prisons. Il serait bon que vous alliez faire un tour à la Carlingue pour rencontrer Henri Lafont.

— Pas question ! Ce type est une ordure et un truand notoire. Je ne

vais pas m'abaisser à me rendre dans son repaire de salopards. Moi, l'un des patrons de la Crim.

— Pensez à votre retraite, mon ami… Il ne vous reste qu'une poignée d'années à tirer pour profiter de votre traitement à taux plein. Vous n'allez pas la gâcher pour un mouvement de mauvaise humeur ?

Montalivet grommela en avalant un quignon de pain rassis.

— Vous n'avez pas tort…

— Lafont pourrait vous être utile. Victoire de Luzy était l'une de ses maîtresses attitrées. Pas une histoire d'amour, plutôt une favorite. Il a appris la nouvelle de sa mort avant-hier en rentrant d'un déplacement en province avec sa brigade nord-africaine[6].

Au moment où il allait répliquer, des cris fusèrent du côté de la table des miliciens. L'un d'entre eux avait alpagué par le col leur voisin de table, un homme âgé aux cheveux argentés et à la mise impeccable. Les deux policiers stoppèrent leur conversation pour tendre l'oreille aux vociférations du milicien.

— Le Maréchal est un gâteux ! Planqué à Vichy. Qu'il prenne sa retraite, ce vieux con, et laisse tout le pouvoir à Laval.

— Lâchez-moi, vous devriez avoir honte. J'ai fait Verdun, moi.

— On s'en fout. Nous, on veut la victoire de l'Allemagne.

Le ton se faisait plus menaçant, à l'évidence le milicien avait un coup dans le nez, le regard rougi par le vin. Un deuxième collabo se leva et saisit le malheureux.

— Lâchez-moi ou j'appelle la police, hurla le vieux.

— La police, on lui pisse dessus en chantant « Maréchal nous voilà ».

Montalivet voulut se lever pour intervenir, mais son supérieur le retint.

— Laissez…

— On n'est pas censés représenter la loi et l'ordre ? Ils nous insultent.

— Vous avez emmené votre pistolet de service ? Moi pas. Eux, en revanche, ont tous leurs pétoires et le nombre de bouteilles ouvertes me laisse penser qu'ils ne se gêneront pas pour s'en servir. Ça va se tasser, croyez-moi.

Les deux brutes avaient embarqué le pauvre type pour lui faire traverser le restaurant, à coups de pied aux fesses. Aucun client

n'intervint pour le secourir. Ils ouvrirent la porte et le jetèrent dans la rue sans ménagement. Le milicien le plus imbibé balaya la salle d'un regard mauvais.

— Voilà ce qui arrive aux tièdes et aux mous ! Vive Darnand[7] et mort aux traîtres.

Les deux hommes allèrent se rasseoir sous l'œil apeuré de la patronne.

Planchet se servit un verre de bourgogne d'un air débonnaire.

— Où va-t-on si les miliciens et les maréchalistes, tous partisans de la loi et l'ordre, ne peuvent plus s'encadrer ? Quelle triste époque !

— Ça aurait pu dégénérer. Vous auriez fait quoi si l'un de ces types avait troué le ventre du gars ?

— Rien. En ce moment, les miliciens sont à cran. Ils savent que l'avenir ne va pas leur sourire. Ce sont des loups enragés. Et même la police ne peut rien faire contre eux. Vous le savez aussi bien que moi. Revenons à Lafont. Non seulement il n'a pas apprécié la mort de son amie, mais il s'est étouffé de rage quand il a appris que le meurtrier lui a arraché les yeux. Magnifiques, paraît-il. Il a proposé son aide aux Allemands et il est en train de vider les prisons où sont détenus des suspects de tout poil.

— Je suppose que je n'ai pas le choix, maugréa Montalivet.

— En effet. Victoire de Luzy n'était pas que la maîtresse de Lafont, elle faisait partie de l'écurie princière. Vous voyez où je veux en venir ?

Montalivet voyait exactement ce à quoi faisait allusion son supérieur. La baronne n'était pas un banal agent des Allemands. C'était plus que ça. Bien plus.

— Une des fameuses comtesses de la Gestapo ?

— Tout juste. Autant vous dire que sa mort a mis les Allemands en pétard.

Le commissaire avala à son tour son verre de bourgogne d'un trait. *Les comtesses de la Gestapo* était le surnom donné à tout un petit groupe de femmes aristocrates, de fraîches ou longues lignées, mais toutes de petite vertu, appointées par la Gestapo pour la renseigner sur les hautes sphères du pouvoir en France. Princesses, duchesses, baronnes, mais aussi roturières, actrices ou demi-mondaines devenues nobles par la grâce d'un mariage avec de vieux nobles décatis. Pour elles aussi, les jours heureux s'éloignaient à tire-d'aile.

Montalivet reposa son verre et se frotta la joue d'un air ennuyé.

— Reste à trouver un lien logique entre sa mort et celle de l'Oberführer à la tour Eiffel. L'une se fait arracher les yeux, l'autre le cœur. Et ce nombre… 669.

Le sous-directeur humecta ses lèvres avec une serviette tachée de sauce.

— Conduisez votre enquête comme vous le voulez. Mais ne perdez pas trop de temps sur ce nombre. Soit on a affaire à des fous qui pourraient tout aussi bien signer avec leur date de naissance ou 1515, l'année de bataille de Marignan, soit ce sont des résistants qui veulent foutre la pétoche aux Allemands et collabos. Entre nous, cette deuxième hypothèse remporte ma préférence. Le fait d'assassiner un officier supérieur de la SS en haut de la tour Eiffel implique un minimum d'organisation.

— Je suis aussi de cet avis, mais je ne veux négliger aucune piste.

— Parfait et à propos de piste, rendez-vous donc chez Lafont, toute affaire cessante. Comme je vous l'ai dit il n'a pas chômé depuis qu'il est rentré dans la capitale. Ses hommes ont embarqué une dizaine de suspects pour la rue Lauriston.

— Je n'aimerais pas être à la place de ces pauvres types.

— Moi non plus. Mais si les Alliés remportent la partie, croyez-moi, Lafont sera l'un des premiers à se faire cajoler les cervicales par la guillotine. Vous reprendrez bien un peu de paupiettes ?

Notes

1. Légion des volontaires français contre le bolchévisme.

2. Fondateur du Rassemblement national populaire.

3. Parti d'avant-guerre de droite nationaliste. Proche de l'Action française.

4. Siège des bureaux de la Gestapo française surnommée la Carlingue et qui recrutait des délinquants de toutes sortes.

5. Hebdomadaire de propagande allemande rédigé en français.

6. Brigade de trois cents auxiliaires de la SS, pour la plupart originaires du Maghreb, codirigée par Lafont et par le nationaliste algérien Mohamed el-Maadi, qui a été impliquée dans des massacres et des exécutions de résistants et de civils dans le Sud-Ouest.

7. Joseph Darnand, fondateur de la Milice.

11.

Morges

Les deux Français venaient d'entrer dans la demeure de Baumann. Laure jetait des coups d'œil fréquents à la mallette qu'elle serrait dans sa main droite. De petite taille, mais en cuir de Russie, elle pouvait très bien contenir des dessins de Rodin. En tout cas, l'illusion était parfaite et Laure jouait remarquablement son rôle d'héritière troublée qui tenait un trésor familial entre ses mains. Tristan admira la prestation d'actrice, mais non sans inquiétude, car il ignorait totalement ce que contenait la mallette.

— M. Baumann va vous recevoir dans le grand salon, mais avant, je dois vérifier…

Le garde en smoking qui les avait accueillis tendit la main vers la mallette. Laure se raidit en s'écriant :

— Non, jamais. Pas les dessins de papa !

Derrière la porte retentit la voix de Baumann :

— Allons, Gunther, pas de zèle !

Le garde s'inclina et ouvrit grand la porte du salon. La pièce était si vaste d'abord Tristan ne vit pas Baumann. Le Français avait eu le regard happé par une collection d'instruments de musique, dont la valeur comme la rareté étaient vertigineuses.

— Ah, je vois que vous avez l'œil accroché par ma dernière acquisition. Joli, n'est-ce pas ? s'exclama Dino en caressant de la main un clavecin aux touches d'ivoire.

Tristan hocha la tête sans répondre. Ce n'était pas le moment d'étaler ses connaissances d'antiquaire.

— Toutes ces pièces m'ont été cédées par un aristocrate italien. Elles étaient dans son château. Tenez, regardez la harpe, toute dorée à l'or fin. Une pure merveille directement issue du XVIIIe siècle.

Laure décida de jouer les oies blanches.

— Mais pourquoi s'en est-il séparé ?

Baumann s'empêcha de sourire. Si en plus elle était naïve, ça serait beaucoup plus facile.

— La situation en Italie, chère madame, est devenue très compliquée. Pour un oui, pour un non, et surtout quand on a fait de mauvais choix politiques, on se retrouve au bout d'une corde, quand ce n'est pas un croc de boucher.

Dino vit avec plaisir la main de la Française se crisper sur la mallette. Il avait touché juste.

— Mais asseyez-vous, je vous en prie.

Laure et Tristan prirent place chacun au bout d'un canapé.

— Vous êtes un homme très occupé, monsieur Baumann, nous n'allons donc prendre que très peu de votre temps, commença Tristan. Ma femme ici présente a hérité, il y a peu, d'une collection dont elle souhaiterait se défaire. Malheureusement, comme vous le savez, la situation en France n'est guère propice aux transactions. Voilà pourquoi nous sommes ici, votre nom nous ayant été chaudement recommandé à Paris.

— Puis-je vous demander quelle est cette relation commune qui me donne le plaisir de vous rencontrer ?

— Il s'agit de Victor Chenevières, répondit Laure.

— Ah, ce cher Victor. Plus qu'un client, un ami, répliqua Baumann. Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis quelque temps, je vais l'appeler.

Laure sourit. Baumann risquait fort de tomber sur un numéro qui sonnerait dans le vide. Voilà déjà plusieurs jours que ledit Victor, liquidé par la Résistance, nourrissait les fougères du bois de Fontainebleau.

— Maintenant que nous sommes entre gens de bonne compagnie, reprit le trafiquant, si vous me montriez ce que vous souhaitez vendre.

— Avec plaisir, annonça Tristan en tirant de la mallette la chemise en carton bordé de cuir qui protégeait le dessin de Rodin.

Dès qu'il vit l'œuvre, le visage de Baumann se métamorphosa et son regard prit l'expression fixe de l'œil d'un rapace découvrant une proie.

— Vous avez bien dit une *collection* ?

— Oui, feu mon beau-père avait une passion… comment dire ? Dévorante pour les *curiosa*[1]. Acquérir des dessins de Rodin était devenu une de ses obsessions.

— Combien en avez-vous ?

— Onze.

Devant l'air enthousiaste de Baumann, Tristan en profita.

— Alors combien nous en proposez-vous ?

Le marchand se tut quelques instants. Son cerveau fonctionnait à toute vitesse. Il se composa un air ennuyé.

— En vente publique, cette pièce atteindrait des sommets. Mais comme vous désirez la vendre en toute discrétion, je dois être sûr de trouver le collectionneur que ça intéresse.

— Mais vous en connaissez ? répliqua Laure.

— Absolument, j'en *connaissais*. Mais voyez-vous, en Allemagne, en Italie, en Europe… le collectionneur se fait rare. Et comme vous ne souhaitez pas que je vende ce dessin en France.

— Surtout pas ! s'écria Tristan qui se prenait au jeu du collabo qui avait chaud aux fesses.

— Alors, il va nous falloir attendre que le marché américain soit accessible.

— Mais nous ne pouvons pas attendre ! s'écria Laure.

— Ce n'est l'affaire que de quelques mois. Dès que la France sera libérée, je suis certain… répliqua cruellement Dino.

Devant l'air atterré du couple, Dino comprit qu'il avait gagné la partie.

— Bien sûr, si les autres Rodin en votre possession sont aussi qualitatifs que celui-ci, je pourrais, peut-être, vous faire une proposition globale…

— Vous allez les voir tout de suite, dit Laure en ouvrant la mallette et en posant trois chemises noires sur le bureau.

Baumann sentit un sentiment de puissance l'envahir. Il avait gagné.

— Si vous saviez le bonheur que vous me faites…

Brusquement, le trafiquant recula comme s'il avait été mordu par un serpent. Une photo tomba au sol. On y voyait un homme, les yeux ouverts, une balle en plein front.

— Putain ! C'est quoi, ça ?

— Ce qui va vous arriver, monsieur Baumann, répliqua calmement Laure.

Dino avait ouvert les autres chemises. Chacune contenait la photo d'un mort. Laure lui indiqua la dernière.

— Vous ne le reconnaissez pas ?

Baumann resta muet.

— C'est votre ami Chenevières. C'est vrai que son visage est un peu *changé*, mais que voulez-vous, il n'était pas très causant au début. En revanche, quand les résistants ont attaqué son visage au tire-bouchon, il s'est montré beaucoup plus bavard… et il a beaucoup parlé de vous.

— Vous savez que si j'appelle mes hommes…

— Vous serez mort avant, répliqua Tristan.

Le trafiquant se cala dans son fauteuil. C'était un homme d'affaires, pas un héros. Il allait donc faire ce qu'il faisait toujours : négocier au mieux.

— Si vous me disiez ce que vous voulez.

— Depuis un an, monsieur Baumann, vous recevez ici des collabos notoires et vous leur achetez ce qu'ils ont volé à la France, spolié à leurs compatriotes.

— Il m'est impossible de vérifier la provenance de ce que l'on me propose…

Marcas intervint :

— Vous savez très bien d'où viennent les œuvres d'art que vous acquérez, elles ont toutes été volées dans des collections privées. Vous êtes un receleur.

— Qui vous envoie ?

— Ceux qui seront au pouvoir dans quelques mois en France, répondit Laure. C'est vous-même qui nous l'avez dit.

Baumann semblait sidéré. Des gaullistes, venus de Londres, c'était impossible. Ou alors, il était vraiment dans la merde. Pour la première fois, des gouttelettes apparurent au-dessus de sa fine moustache.

— Mais qu'est-ce qui me prouve que vous me dites vrai ? Que vous ne cherchez pas à me faire chanter ?

— Parce que nous n'allons pas vous demander de rendre l'argent de

votre trafic.

— Pas plus que les œuvres d'art qu'on vous a laissées en dépôt, ajouta Tristan.

— Mais alors vous voulez quoi ?

— Les noms.

Baumann se leva pour ouvrir la fenêtre. Il avait besoin d'air. Dehors, le lac était calme. Le monde continuait sa route, mais la sienne venait de dérailler.

— Vous savez très bien que si je vous donne les noms de mes vendeurs français…

— … Avec la liste des œuvres qu'ils vous ont vendues.

— Vous savez très bien, reprit Baumann, que je prends de gros risques. Genève est rempli de collabos, de miliciens en déroute. Des hommes prêts à tout pour une poignée de billets.

— Je crois que nous nous sommes mal compris, répondit Laure. Nous voulons l'identité de ces individus, non pour les exécuter, mais pour les juger afin qu'ils soient condamnés légalement à la Libération. Nous ne sommes pas comme les gens de Vichy qui tuent à tour de bras.

Dino montra les photos.

— Vous me permettrez d'en douter.

— De temps à autre, il faut faire des exemples. D'ailleurs, vous n'êtes pas le seul trafiquant qui nous intéresse, alors ne nous obligez pas à commencer par vous pour convaincre les autres.

Tristan s'était levé pour récupérer le dessin. De là, il était passé sur le balcon. Les deux canots ballottaient le long du rivage. Pour l'instant, il n'y avait aucun garde sur le ponton.

Dino commençait à se sentir sérieusement en difficulté. Qu'allait faire le mari sur le balcon ? S'il le faut, ces salauds allaient le balancer dans le vide.

— C'est quoi ma garantie, si je vous donne les noms ?

Laure ouvrit la mallette.

— Voyez vous-même. Pas d'arme. Et votre sbire nous a fouillés à l'entrée. Nous sommes venus vous parler, monsieur Baumann, pas vous tuer.

Dino entrevit la solution. Les noms de ses clients étaient dans un carnet dans le coffre. Mais il n'y avait pas que le carnet.

— J'ai cette liste. Elle est dans mon coffre. Sauf qu'on procède comme je le souhaite.

Tristan se rapprocha. Le coffre était au bout de la pièce.

— On vous écoute.

— Je veux être seul devant le coffre. Je ne veux pas que vous me voyiez faire la combinaison.

— Arrêtez, Baumann, vous pouvez la changer dès que nous serons partis.

Dino baissa la tête. Ça avait marché. Une technique qu'il employait depuis des années. Lâcher un mensonge vite éventé, pour mieux faire passer le suivant.

— C'est bon ! Je veux juste qu'on ne voie pas ce qu'il y a dedans. C'est ma vie privée.

— C'est quoi ? ironisa Laure. Des soutiens-gorge, des petites culottes ? Je m'en fous de vos perversions, Baumann, ce que je veux, c'est la liste des noms.

— D'accord, ne vous énervez pas. Mais surtout, ne bougez pas.

Le trafiquant se dirigea vers la paroi du coffre dont il commença à tourner les boutons un par un.

Laure était écœurée : ce Baumann était prêt à piller et voler son prochain sans le moindre état d'âme, mais se transformait en serpillière de peur qu'on ne mette le nez dans ses petites saloperies. Décidément, les hommes n'étaient courageux que lorsqu'ils étaient en position de force.

Dino, lui, tentait de contrôler sa respiration. Tu parles s'il allait leur donner le carnet. Le pistolet – un Luger allemand – était à droite. Il le dissimulerait sous un dossier, puis il abattrait en premier le mari. Dès le coup de feu, ses gardes du corps feraient irruption dans le salon et maîtriseraient la femme. Ensuite, il s'occuperait d'elle.

Tristan regardait attentivement Baumann ouvrir le coffre. La porte blindée était illuminée par la lumière du lac qui scintillait sur le métal. Le trafiquant la fit pivoter, mais sa large silhouette empêcha de voir ce qu'il faisait.

— Dépêchez-vous, Baumann, lança Laure.

Le trafiquant se retourna. Il portait à deux mains un large livre de

comptes noir, comme un serveur qui amène un plat. Laure s'avança. Cette fois, elle avait réussi sa mission.

Brusquement, Tristan aperçut un reflet juste sous le livre que portait Baumann. Quelque chose de métallique venait d'accrocher la lumière. Quelque chose qui n'aurait pas dû se trouver là.

Marcas sauta sur le bureau et bondit vers un lourd lustre vénitien qui s'écroula dans un bruit assourdissant, mais sans parvenir à masquer le hurlement d'horreur de celui qui venait de le recevoir en pleine face.

— Laure ! La porte !

La Française se précipita pour tourner la serrure. Tristan contemplait le visage du trafiquant. Les torsades de verre du lustre s'étaient profondément enfoncées dans la chair, mutilant la mâchoire et remplissant les orbites d'éclats rougis. Il bougeait encore, mais plus pour très longtemps.

— Pousse-toi !

Laure tentait de déblayer le corps des éclats de verre pour s'emparer du livre de comptes. Des coups de plus en plus répétés ébranlaient la porte du salon.

— Patron ! Il se passe quoi ? Ouvrez !

Tristan s'avança vers le coffre. Des liasses de dollars attendaient paisiblement qu'il se serve. Il leur rendit poliment ce service. Puis il avisa un carnet relié en maroquin rouge. À la première page, un nom suivi de la description de deux tableaux. Tristan jeta un œil à Laure qui, triomphante, venait de saisir le livre de comptes.

— Je l'ai ! Foutons le camp.

Marcas lui sourit et empocha discrètement le carnet dans sa veste. Il indiqua le balcon :

— On va sauter par là et filer avec un des bateaux… Mais avant, on va se donner un peu de temps.

Il ramassa le Luger de Baumann.

— Mais tu fais quoi ? s'écria Laure.

Le Français tira à travers la porte. Trois coups. Un corps s'effondra, suivi d'une série atroce de hurlements.

— Ça devrait retarder un peu les candidats à notre poursuite. Tu viens ?

Laure le suivit sur le balcon. Marcas lui montra les deux bateaux au

bout du ponton.

— Tu veux prendre lequel, le rouge ou le bleu ? Personnellement, je trouve le rouge un peu voyant.

— Tu me dis ça comme si tu ne venais pas de tuer un homme.

— Et alors ? Tu as remarqué que les hurlements avaient cessé ?

Laure le regarda fixement. Elle se demandait si elle connaissait vraiment cet homme.

— Maintenant, je ne voudrais pas te presser, mais…

Tristan enjamba la balustrade.

— Je vais sauter le premier. Tu n'auras ensuite qu'à te suspendre à la bordure du balcon, je te récupérerai.

Laure, qui serrait précieusement son livre de comptes sur la poitrine, se demanda subitement si Tristan n'allait pas la tuer, elle aussi. Il s'élança par-dessus le garde-corps, se rattrapa au sol, évita de justesse une roche, puis lui tendit les bras.

— Saute, Laure. Ça semble haut, mais je vais te récupérer.

Et si au dernier moment, il s'écartait ?

— Dépêche-toi !

Brusquement, derrière elle, la porte vola en éclats.

La gueule noire d'une arme automatique surgit.

Elle ferma les yeux et s'élança dans le vide.

Notes

1. Nom donné aux œuvres d’art érotiques.

12.

Paris
Siège de la Gestapo française

La Citroën noire s'arrêta rue Lauriston, à quelques pâtés d'immeubles du numéro 93. Le commissaire en sortit, laissa son adjoint au volant et déploya un parapluie gris au-dessus de sa tête. Il n'avait que quelques minutes de marche devant lui pour se rendre au quartier général du truand.

— Commissaire, il ne va pas pleuvoir, lança l'inspecteur adjoint en s'allumant une cigarette au foin.

— Je le sais…

— Je pige pas.

— Pas envie que l'on me voie entrer chez Lafont. Il paraît que des résistants se planquent pour identifier les visiteurs. Ce serait dommage de me retrouver flingué les jours prochains au coin d'une rue. Juste pour un malentendu.

— Vous en avez pour combien de temps ?

— Ne m'attends pas, j'irai ensuite faire un saut rue des Eaux, chez feu la baronne de Luzy, c'est pas loin. La concierge nous a contactés, elle aurait des informations… Je rentrerai au 36 en métro.

— Et moi je fais quoi ?

— Trouve-moi un numérologue.

— Hein ?

— Ce putain de 669, il faut bien qu'on se fasse aider par un spécialiste.

— Ça va pas être facile, regimba son adjoint.

— La vie en général n'est pas facile, surtout en ce moment.

La Citroën démarra doucement alors qu'il commençait à arpenter la rue d'un pas lent. Quand il arriva devant l'immeuble cossu, il pencha le parapluie sur le côté gauche, pour éviter qu'on ne le remarque et leva la tête.

De l'extérieur, le 93 n'était qu'un édifice un peu prétentieux, identique à tous ceux que l'on trouvait dans ce XVI^{e} arrondissement, prisé de la haute bourgeoisie parisienne. Pierres de taille claires, fenêtres hautes et rectangulaires sur les trois premiers étages, mais curieusement en forme de hublots au dernier, l'édifice affichait une bonhomie placide. Difficile de croire que cet immeuble terrorisait les Parisiens. Et pourtant, on y trouvait le siège de la Gestapo française, dirigée par M. Henri Lafont, un ex-voyou reconverti en parrain de la capitale, et zélé auxiliaire de la police nazie. Le 93 était rempli de la cave aux combles d'une petite armée de truands, tous français, transformés par la grâce de l'occupant en représentants légaux de la sinistre police. M. Henri et ses sbires torturaient les résistants et les juifs spoliés dans les sous-sols, négociaient les rapines dans les bureaux du premier étage, recevaient le Tout-Paris dans le salon d'honneur du deuxième, et conduisaient des orgies dans les chambres du troisième. Mais le vent ayant tourné pour l'Allemagne, le Tout-Paris déclinait poliment les invitations de M. Henri. À sa grande fureur.

Le commissaire Montalivet allait sonner à la porte, mais un judas s'ouvrit en un éclair. Un regard noir apparut dans le rectangle.

— C'est pour quoi ?

— Police française, brigade criminelle, articula le flic. J'ai rendez-vous avec votre patron.

Le judas se referma et la porte s'ouvrit, laissant apparaître deux curieux personnages vêtus d'uniformes allemands, mitraillettes en bandoulière, canons braqués devant eux. L'un, petit aux cheveux noirs, ondulés et gominés, comme des anchois baignant dans leur huile, l'autre, rouquin grassouillet dont le ventre débordait de la vareuse. Les cols siglés de la double rune des SS ne laissaient aucun doute sur leur appartenance à l'ordre noir, mais leur apparence ne cadrait pas vraiment avec le modèle aryen standard.

Montalivet brandit sa carte devant le gnome qu'il reconnut sans effort. Mario Strasi. Il avait envoyé le caïd marseillais au trou avant-guerre, pour complicité de vol et de meurtre. La petite frappe avait été l'un des premiers à retrouver le grand air quand Lafont s'était lancé

dans sa campagne de recrutement dans les prisons parisiennes. Le contrat brillait par sa simplicité, libération immédiate, amnistie des crimes passés, fourniture d'une carte de la Gestapo qui ouvrait toutes les portes et leur procurait un statut d'intouchable auprès de la police. En échange, une participation sans états d'âme à la chasse aux communistes, aux gaullistes et aux juifs. Et au passage, extorsion et pillage en tout genre. En quatre ans, Lafont avait amassé une fortune considérable.

— Montalivet, le grand flic de la Crim, si je m'attendais à ça, ricana le voyou. Vous venez pour demander un service ?

— Plutôt me faire gaulliste, Strasi. Alors on continue à faire le guet pendant que les copains charcutent du retraité ?

Le SS marseillais se redressa, l'air mauvais, la main sur la détente de sa mitraillette bien huilée.

— J'ai monté en grade. Je suis capitaine SS, un truc qui finit en Führer. Moi, je travaille pour mon pays. Et la grande Europe.

— Elle est mal barrée ta grande Europe, mon petit Führer de la Cannebière. Si tu m'emmenais voir le taulier ?

Le nain marmonna quelques insultes à voix basse où il était question de salope et de foutre, et indiqua une porte sur le côté de la cour centrale.

— Demandez au secrétariat, au rez-de-chaussée, dit-il en crachant par terre avec dégoût.

Le commissaire poussa une majestueuse porte en verre pour se retrouver dans un hall de taille respectable, au sol de marbre clair. Au centre, un gigantesque vase de grès noir supportait une magnifique gerbe de roses blanches en plastique. Des tentures de velours grises ondulaient devant des murs crème. Une jeune femme brune en robe stricte, mais aux lèvres à la mode cerise de Pigalle, se tenait derrière un bureau, devant une machine à écrire et un téléphone. À sa droite, un escalier de taille respectable, taillé dans le même marbre que le sol, montait vers les étages dans une arabesque harmonieuse. À sa gauche, un couloir s'enfonçait dans une semi-obscurité.

N'eût été la présence d'un portrait d'Adolf Hitler sur le mur principal et celle de deux hommes en complets vestons croisés et pistolets glissés dans leur pantalon, on aurait pu se croire dans la salle d'attente d'un médecin renommé des beaux quartiers de la capitale. Montalivet se crispa, il reconnut l'un des types en faction. Décidément. Victor gueule d'amour, le proxénète qu'il voulait interroger depuis trois mois sur le meurtre et le viol de la petite Sarah, dans un clandé

de République. Deux témoins avaient reconnu sa photo. C'était une occasion inespérée. Au moment où il allait se diriger vers lui, des éclats de voix résonnèrent dans l'escalier. Montalivet leva la tête et aperçut deux hommes qui descendaient les marches. Le premier, corpulent au visage épais et à la peau tourmentée, engoncé dans un uniforme de SS trop serré pour lui, faisait des moulinets avec ses bras. Henri Lafont ressemblait à un pilier de rugby à qui on aurait vissé la tête d'un sanglier. Le second, plus petit, avait le visage d'une maigreur cruelle, barré d'une moustache nerveuse en forme de demi enclume qui écrasait des lèvres étroites et stériles. Pierre Bonny. Il portait tant bien que mal un tableau au cadre doré, rectangulaire et de taille respectable. Montalivet se figea, il n'était entré dans l'immeuble que depuis quelques minutes, mais il n'avait jamais croisé autant de rebuts de l'humanité. Après les deux petites frappes vicieuses, voilà qu'il avait sous les yeux Henri Lafont et Pierre Bonny en personne. Le chef de la Gestapo française et son adjoint zélé. Montalivet ne put réprimer un haut-le-cœur. L'inspecteur Bonny était un ancien de la maison, presque une star avant-guerre, considéré comme meilleur flic de France, avant de mal tourner. On disait de Bonny qu'il était l'homme qui aurait brûlé Jeanne d'Arc et trahi Vercingétorix juste pour le plaisir.

Les deux collabos aperçurent le policier. Le truand se fendait d'un large sourire.

— Commissaire Montalivet, c'est toujours un bonheur de recevoir un représentant des forces de l'ordre, lança Lafont d'une voix tonitruante. Je ne vous présente pas Bonny, vous vous connaissez non ?

Le moustachu dévisagea le flic d'un air hautain et posa son tableau à ses pieds. Montalivet n'y connaissait pas grand-chose en peinture abstraite, mais ça ressemblait à ce que produisait ce peintre espagnol, communiste sur les bords et chauve comme une tête de fémur astiquée.

— On s'est déjà croisés, finit par répondre Bonny. Mais nos chemins ont divergé.

— C'est le moins que l'on puisse dire… Alors, tu t'es reconverti dans la vente de tableaux ? Un emprunt dans un musée parisien ou dans l'appartement d'un galeriste passé à tabac ? Ou peut-être à un juif envoyé avec toute sa famille à Drancy, un pauvre type auquel tu avais promis un Ausweis bidon ?

Le moustachu grimaça.

— Si j'étais toi, je baisserais d'un ton, tout commissaire que tu sois.

Le mois dernier, j'ai emmené un de tes collègues faire un tour dans la cave. On le soupçonnait de perversion gaulliste. Le pauvre garçon, son cœur a lâché pendant l'interrogatoire.

Montalivet ne broncha pas, cela faisait des lustres qu'il avait appris à ne pas répondre aux provocations des voyous. Même quand il s'agissait d'un ancien flic.

Lafont secoua la tête et tapa sur l'épaule de son adjoint.

— Ça suffit, Bonny et va plutôt faire expertiser cette croûte. Celui qui nous l'a… offerte a certifié que ça valait un gros tas de pognon. J'ai du mal à le croire.

Puis se tournant vers Montalivet :

— Franchement commissaire, ça ressemble à rien ce barbouillage. Le fils de ma secrétaire pourrait m'en faire un pareil. De l'art juif et dégénéré.

— Non, Picasso est espagnol. Et si c'est un vrai, je confirme que votre donateur ne s'est pas moqué de vous. Mais ça, Bonny ne peut pas le savoir, l'art, ce n'est pas son rayon. Il est meilleur en torture. Un marché, hélas, sans cotation.

Excédé, Bonny plongea sa main dans son veston et en sortit un pistolet qu'il braqua sur Montalivet. Ce dernier recula d'un pas sous les yeux amusés de Lafont.

— Si je te vide mon chargeur dans le ventre, tout le monde ici témoignera que tu as fait une crise cardiaque.

Montalivet soutint son regard. Lafont soupira.

— Laisse monsieur le commissaire tranquille. Il est venu pour m'aider à retrouver l'assassin de Victoire.

— Je préférerais en discuter en privé.

Le patron des gestapistes acquiesça en indiquant le couloir dans la pénombre.

— Je précède vos désirs : j'allais justement interroger un suspect. Accompagnez-moi en bas. Nos caves sont spacieuses et confortables, une ambiance chaleureuse pour libérer la parole de nos invités.

Au moment où il terminait sa phrase, on entendit un long cri provenant du couloir. Montalivet blêmit. La sinistre réputation des caves de la rue Lauriston n'était plus à faire.

— Je ne suis pas certain d'avoir envie de vous accompagner. Nous divergeons sur les méthodes d'interrogatoire.

Le collabo échangea un regard en coin avec Bonny.

— C'est pas ce que disent tes copains des Brigades spéciales antiterroristes…

— Ils ne s'occupent pas des voyous…

— Alors comme ça, notre brave policier joue les pucelles larmoyantes. Je comprends mieux pourquoi tant d'assassins sont en liberté dans ce pays. Quelle pitié ! Avec moi, n'importe quel coupable crache le morceau. J'ai raté ma vocation : j'aurais dû être flic.

— Permettez-moi de penser que mes méthodes sont plus… humaines, répliqua le policier d'une voix qui se voulait assurée.

Lafont partit d'un grand éclat de rire, puis son visage changea brutalement d'expression. La jovialité s'était évaporée pour se transformer en hostilité glacée. Les yeux du truand arboraient une fixité presque maladive. Les plis de la bouche formaient des virgules de mépris.

— Je ne permets rien ici. Sauf ce que j'ai décidé. Je vais t'expliquer la situation. Un ou des salopards ont buté ma baronne. Ma Victoire. Une femme merveilleuse. Une blonde qui faisait les meilleures pipes de Paris. Et ses yeux magnifiques ! Des joyaux… Une profanation ! Et je ne te parle même pas du colonel SS qu'ils ont découpé à la scie pour en faire des pieds paquets façon swastika. Ces criminels qui se disent résistants sont des tarés, et je peux te dire que dans ce domaine j'en connais un rayon. J'ai quelques gars à mon service qui pourraient donner des cours de charcuterie aux premiers de la classe de la Gestapo.

Il posa sa lourde main sur l'épaule de Montalivet et reprit :

— N'oublie pas que le colonel Keller t'a imposé mon aide.

— Je vous suis, finit-il par lâcher d'un ton résigné.

— À la bonne heure. Et rassure-toi pour ton costume miteux.

— Pardon ?

— Oui, pour le sang. On distribue des tabliers à l'entrée.

13.

Paris
Rue Lauriston
Siège de la Gestapo française

Une odeur de poulet rôti et de lavande défraîchie saturait les narines de Montalivet alors qu'il descendait l'escalier. S'il identifiait la senteur fleurie de l'eau de toilette du patron de la Gestapo, il n'arrivait pas à identifier l'origine de l'effluve de volaille. Peut-être que les cuisines se situaient au sous-sol.

Le bas des marches se prolongeait par un étroit couloir faiblement éclairé, encadré de portes de fer. On entendait des éclats de voix étouffés, comme des murmures, mais hachés. Lafont colla son oreille sur la première porte à gauche.

— Vous entendez, commissaire ? Ici, on travaille vraiment à l'amitié franco-allemande.

Il ouvrit la porte qui laissa filtrer une lumière jaune. Une voix tremblotante s'écoulait de l'intérieur de la pièce.

— *Le Führer est mon ami. Il me soutient et me… Me…*

Le claquement sonore d'une gifle termina la phrase alors que Montalivet et Lafont entraient dans la pièce.

— *Et me protège du péril judéo-bolchévique ! C'est quand même pas compliqué, ducon.*

La seconde voix était mâtinée d'un accent du Sud, presque chantant. Le commissaire marqua un temps d'arrêt devant la scène qu'il avait sous les yeux. Et il comprit en un éclair l'origine de l'odeur de volaille rôtie.

En plein milieu de la pièce, un sbire de Lafont, dos tourné, dominait de toute sa taille un homme assis à califourchon sur une chaise. Entièrement nu. Le visage de la victime était tuméfié, sa tête et son buste pendaient en avant. Une sueur grasse miroitait sur ses épaules osseuses. À la place des deux tétons, deux taches sombres et visqueuses s'épanouissaient en cercles concentriques.

Le tortionnaire tenait dans sa main droite un brûleur à gaz relié à une bonbonne métallisée.

— Qui me pro… protège du péril judéo… bolchévique, glapit le pauvre hère.

— Bravo, mon gars. Adolf ne veut que ton bien. Tes amis cocos t'ont trop lavé le cerveau.

— Arrête-toi deux secondes que je te présente à monsieur le commissaire Montalivet, lança Lafont visiblement amusé par la scène. Ça permettra à ton ami terroriste de reprendre ses forces.

D'un brusque mouvement, le bourreau souleva la bonbonne de gaz et frappa la tempe du pauvre bougre. Son visage fut projeté sur le côté et il perdit connaissance. Le policier remarqua que la chaise était rivée au sol. On avait affaire à des pros de la persuasion.

Le tortionnaire poussa un soupir de regret, posa son instrument à terre et se retourna vers eux avec une souplesse plus étonnante que ne le laissait deviner sa corpulence.

Montalivet n'en croyait pas ses yeux.

La brute était une femme. Les cheveux coupés à la garçonne, rasés au-dessus des oreilles et de sa nuque replète. Elle avait un visage poupin, des lèvres charnues, la tête plantée sur un cou massif. Ses yeux noirs scrutaient Montalivet avec intensité. Lafont tapa sur l'épaule du policier.

— Je n'ai pas besoin de faire les présentations, commissaire. Vous connaissez sûrement notre petite fleur des champs. Notre charmante Violette…

— En effet, j'ai déjà entendu parler de Mlle Morris, répondit Montalivet sans masquer son dégoût. Je ne savais pas qu'elle s'occupait aussi de ce genre de besognes. La Gestapo n'a pas voulu s'en charger ? Ça m'étonne.

— Si, mais ils manquent de bras en ce moment. Et puis vous oubliez que nous aussi on fait partie de la Gestapo.

La femme qu'il avait en face de lui était loin d'être une inconnue, elle avait même fait les titres des journaux avant-guerre. Elle s'était

fait remarquer en devenant championne de France de sports réservés aux hommes, boxe, course automobile, haltérophilie, lutte…[1] La garçonne était devenue une sorte d'icône des mouvements féministes avant de voir son étoile pâlir en raison de bagarres auxquelles elle était mêlée et de fréquentations douteuses avec des truands. Avec l'arrivée des Allemands, elle avait choisi son camp. Montalivet avait vu passer sa fiche de police. Chauffeur particulier pour les officiers allemands, elle avait été repérée par la Gestapo de Paris pour leur prêter main-forte. La sportive n'avait pas son pareil pour repérer les résistants lors d'interrogatoires. Montalivet avait toujours cru que c'était en raison de sa perspicacité. À l'évidence, il s'était trompé. Ses exploits au sein de l'équipe de truands de Lafont lui avaient valu le surnom de la Hyène. La Hyène de la Gestapo.

— Je vous conseille d'arrêter ça tout de suite, gronda le policier.

— Sinon quoi, poulet ? ricana Violette. Tu veux m'arrêter ?

Le policier regretta amèrement d'avoir laissé son arme à l'entrée. Il était impuissant face à cette brute. Elle pouvait même le démolir avec ses poings. Il se souvenait que la Hyène avait mis au tapis deux boxeurs de premier plan avant-guerre. Et si Lafont l'exécutait, le gestapiste s'en tirerait avec une protestation timide de sa hiérarchie.

— Ici, c'est pas toi qui fais la loi. Tu te trouves en territoire allemand.

— Moi je suis aux ordres de la France, du Maréchal.

— Ton Maréchal, il peut se faire mettre.

Lafont intervint d'un ton amusé :

— Montalivet, t'emballe pas. Ce baltringue est un coco, on a saisi dans sa cave un stock de flingues, et il serait peut-être l'un des sous-chefs d'un réseau sur Paris. Et puis, tu ne voudrais pas qu'on dise aux Fridolins qu'un respectable commissaire a empêché l'interrogatoire d'un dangereux terroriste ?

Le policier se figea dans un silence méprisant. Il n'avait aucune marge de manœuvre. Aucune. Son autorité dans cette cave équivalait à celle d'une souris dans une cage remplie de chats affamés.

— Et toi, tout doux, ma Violette, reprit Lafont en se tournant vers elle. On est juste venu te saluer. T'en as tiré quelque chose sur les meurtres de la tour Eiffel et de la baronne ?

— Je le préparais juste au chalumeau, marmonna-t-elle. Il n'a pas l'air très coriace. S'il sait quelque chose, ça sera plié en moins d'un quart d'heure.

La femme prit un seau à moitié rempli d'eau croupie et envoya son contenu sur le malheureux.

— Réveil ! *Schnell !* hurla la femme en lui tirant les cheveux en arrière.

Le prisonnier ouvrit les yeux et cracha une salive rouge.

— … Non… J'ai tout dit.

Il tourna son visage suppliant vers le flic.

— Monsieur, vous êtes… policier… Dites-leur d'arrêter.

— Le commissaire Montalivet ne peut rien faire pour toi, mon gars, jeta Lafont d'une voix suave. Nous travaillons ensemble pour rétablir l'ordre national. Je te conseille de tout déballer à notre petite Violette.

— Pitié… Ne me laissez pas !

Montalivet en avait assez vu. Il n'avait qu'une envie, c'était de décamper de cet enfer.

— Je dois interroger un témoin, raccompagnez-moi, jeta le policier en tournant les talons.

Il entendit un *salaud de flic* émis par le malheureux alors qu'il quittait la pièce. Le policier était écœuré et rempli de culpabilité à l'idée de laisser ce pauvre type dans les griffes de la Hyène. Si le sort des armes tournait contre les Allemands et que les Alliés libéraient Paris, il se jura d'arrêter lui-même Lafont et ses complices pour les traîner devant un tribunal.

Le chef de la Gestapo française murmura à l'oreille de son adjointe, puis rattrapa le policier dans le couloir.

— Ne me dites pas que vous n'avez jamais assisté à un interrogatoire un peu musclé ? Je suis passé entre les mains de vos collègues avant-guerre, j'ai encore le souvenir d'une côte cassée et de deux dents perdues sur le lino de la PJ.

— On ne brûlait pas les suspects avec des chalumeaux.

— Si ce n'est que ce genre de détails… Venez découvrir les autres interrogatoires. J'ai beaucoup réfléchi sur le thème *torture et quatre éléments*. Jetez un œil.

Il ouvrit le judas d'une autre porte. Montalivet ne put s'empêcher de regarder. Une femme était attachée sur une planche basculante fixée sur le rebord d'une baignoire. Elle était trempée de la tête aux pieds et crachait de l'eau, le visage rougi. Un homme qui fumait une cigarette lui assena une claque, puis la fit replonger dans la baignoire remplie à

ras bord. Le hurlement de la fille s'interrompit quand sa tête disparut sous l'eau.

— Mes hommes asticotent trois autres membres de la Résistance extirpés des cachots de Fresnes. Avec un peu de chance, on va en tirer quelque chose.

— C'est quoi cette histoire des quatre éléments ?

Lafont éclata de rire.

— En 1940, je suis allé à l'exposition sur les méfaits de la franc-maçonnerie organisée par la Propagandastaffel au Petit Palais. J'ai découvert plein de choses sur les frères trois points. En particulier sur leurs croyances bizarres. Y avait tout un truc sur les quatre éléments, le feu, l'eau, la terre et l'air, qu'ils utilisent pour initier les gogos. J'ai pas tout compris, mais ça m'a donné l'idée que l'on pouvait torturer avec la même symbolique. Création personnelle. Violette et son chalumeau, c'était l'épreuve du feu. Là, c'est la baignoire pour l'eau. Pour l'air, on leur met un sac sur la tête pour les étouffer. Et la terre, j'ai fait très fort, on creuse un trou dans…

Montalivet l'interrompit en claquant le judas et se dirigea vers l'escalier.

— Épargnez-moi vos saloperies. Pourquoi m'avoir fait venir ?

— Je pensais que vous seriez intéressé par nos méthodes. Elles sont beaucoup plus efficaces que les vôtres. Et puis, en même temps, on les remet sur le droit chemin. Entendre ces gaullistes et ces cocos ânonner des louanges à tonton Adolf, je trouve ça rafraîchissant.

— Vous êtes un malade.

Lafont lui attrapa le bras.

— Et tes petits camarades flics des Brigades spéciales, ils font des pâtés de sable avec leurs suspects ? Vous aussi vous torturez. Et en plus, dans les locaux de la police. C'est vous les représentants de la loi. Alors pas de leçons de morale.

Montalivet ne pouvait pas le contredire. Les collègues de la BS1 et de la BS2 souillaient la police depuis des années avec leurs exactions. Sans compter les autres services spécialisés de la Sûreté nationale, qui opéraient sur tout le territoire.

— Un poulet sensible… reprit Lafont. Vous n'êtes pas comme mon adjoint Bonny, lui, c'est le pire d'entre nous. Au fait, l'un de mes hommes vous rejoindra pour vous aider. Demande des SS.

— Il n'en est pas question. Je conduis mon enquête comme je

l'entends. Ce ne sont pas des truands qui vont m'apprendre mon métier.

— Je pensais que le Standartenführer Keller vous avait mis au parfum. Je lui ferai part de votre manque de coopération. Si j'étais vous, je quitterais Paris quand il l'apprendra…

— C'est bon, Lafont, soupira Montalivet résigné, envoyez-moi la pomme la moins pourrie du panier.

Le chef gestapiste le raccompagna à la porte. Dans le hall d'entrée, il fit un signe à l'un de ses nervis qui revint avec le pistolet du commissaire. Montalivet l'empocha. Il n'avait qu'une envie, c'était fuir cet antre de la mort.

— Je vous souhaite une belle journée, commissaire. La prochaine fois, dites à votre adjoint de vous récupérer directement devant ma porte.

Devant l'air étonné du policier, le truand continua.

— Vous pensez que vous êtes le premier à raser les murs quand il arrive devant mon hôtel particulier ?

— J'aime la marche, grommela le flic.

— Et en plus, ça ne vous sert à rien. J'en connais un qui vous a vu arpenter ma carlingue. Le coco qui roucoule avec la Morris.

Montalivet s'arrêta net.

— Arrêtez vos conneries, vous exécutez la plupart de vos victimes. Mes hommes retrouvent des pelletées de cadavres en provenance de la rue Lauriston.

— Les autres très probablement. Lui, non. J'ai dit à la petite Violette d'arrêter de le charcuter. Considérez-le comme mon assurance vie.

— Je ne comprends pas.

— Imaginons que les Alliés remportent la partie, ma peau ne vaudra pas grand-chose. Il y aura des procès à la Libération. J'aurai besoin de témoignages de soutien. Dont le vôtre. La parole d'un grand flic, c'est pas rien.

— En quoi vous dois-je une quelconque reconnaissance ?

Le visage de Lafont se métamorphosa. Son sourire débonnaire s'était évaporé, laissant place à une expression menaçante.

— Tu vas arrêter de me faire perdre mon temps. Le coco t'a vu entre deux flambées. J'ai prononcé ton nom devant lui. Tu n'es pas intervenu pour le sauver. Je crois même qu'il t'a insulté. Si je le

relâche, il se souviendra de toi. Tu connais les communistes et leur passion pour les procès.

Montalivet ne répondit pas et sortit dans la rue. Il était tombé dans le piège. Comme un bleu. La voix de Lafont résonnait derrière lui :

— Mon gros poulet ! Si ça peut te rassurer, tu n'es pas le seul flic à avoir traîné ses guêtres dans ma cave aux supplices.

Notes

1. Authentique. Violette Morris s'est faite enlever les seins pour augmenter ses performances. Accusée de meurtre avant guerre sur un légionnaire, elle était une célébrité.

14.

Lac Léman

Juste avant de rejoindre Laure, Marcas avait sauté dans l'autre canot et tranché la durite d'alimentation du moteur. Ses poursuivants risquaient d'avoir une mauvaise surprise quand ils tenteraient de démarrer. Une fois assis à côté de Laure, il démarra l'embarcation qui fila comme une flèche sur les eaux. Marcas allait pousser un soupir de soulagement quand Laure se mit à crier.

— On s'est fait avoir !

Elle tenait sur ses genoux le livre qu'elle avait arraché au cadavre de Baumann.

— Ce n'est pas la liste des collabos !

Tristan résista à la tentation de toucher dans sa poche le carnet qu'il avait discrètement emprunté au coffre du trafiquant. Laure pouvait toujours le chercher… Pourtant, il donna un coup sec sur la barre du gouvernail et le canot vira de bord.

— Tu fais quoi ?

— Tu n'as pas ce que tu veux ? Alors on y retourne.

Laure lui saisit le bras.

— Il y a assez de cadavres comme ça ! Et puis, la mort violente de Baumann va faire réfléchir tous ceux qui voudraient s'adonner aux mêmes trafics que lui.

Marcas n'insista pas et réorienta le cap du bateau en direction de Genève. Il n'avait aucun état d'âme : Laure l'avait entraîné dans cette mission sous la menace. Il avait dû tuer pour lui sauver sa peau. Il ne lui devait rien.

— Je quitterai la Suisse dès demain matin, annonça la Française. Il y a de fortes chances qu'on ne se revoie pas. Tu comptes rester à Genève ?

— Pendant quelques jours, oui, pour ne pas attirer l'attention. Ensuite j'irai me mettre au vert. Avec un macchabée dans mon dos, l'air du lac risque de devenir malsain pour moi.

— Je ne manquerai pas de dire à mes supérieurs combien tu m'as été d'une aide précieuse.

Tristan ricana.

— Si de Gaulle veut me décorer, qu'il n'hésite pas ! J'ai déjà deux croix de fer, la Légion d'honneur irait très bien avec.

Laure haussa les épaules. Elle s'était installée à l'avant du canot et fixait l'horizon. Elle était déjà ailleurs. À Londres. Tristan poussa le moteur. Lui aussi était pressé d'arriver.

Ils ne rejoignirent la ville qu'en fin d'après-midi. Par précaution, ils n'avaient utilisé pour se déplacer que des autocars de campagne, s'étaient arrêtés dans des auberges rurales où ils s'étaient montrés très épris. Tout pour donner l'idée d'un jeune couple en balade amoureuse. Arrivés à la gare routière, ils débarquèrent d'un car essoufflé par son périple sinueux au bord du lac et se fondirent dans la masse des employés qui rentraient chez eux. Après l'avoir soigneusement nettoyé pour effacer les empreintes, Tristan s'était débarrassé du Luger. Il avait fait de même pour les balles qu'il avait disséminées tout le long du trajet.

Maintenant, ils marchaient tous les deux, silencieux dans les rues de Genève. Laure l'avait prévenu : elle ne resterait dans son appartement que le temps de reprendre ses affaires. Elle était pressée de se mettre à l'abri chez son contact et de disparaître de la circulation. Dès le lendemain, elle partirait pour Londres. Une autre mission devait déjà l'attendre. Leurs adieux seraient brefs. De toute façon, Tristan n'avait pas la tête au plaisir. Il avait tué avec une facilité déconcertante, un mélange de détachement et d'efficacité qui le sidérait lui-même. Pire, il s'était senti dans son élément, bien plus que dans sa vie sans âme de marchand d'antiquités. Et si Laure avait raison ? S'il était devenu un prédateur ? Un loup qui aimait donner la mort ?

— On est arrivés, fit remarquer Laure.

Marcas était perdu dans ses pensées. Il ne se reprit qu'au moment de tourner la clé dans la porte de son appartement.

— Je sais que tu as très peu de temps, mais…

Laure secoua la tête et se dirigea aussitôt vers le salon. Le moment des effusions venait de passer incognito.

— Tristan ?

Au ton de sa voix, subitement adouci, Marcas se dit qu'elle avait peut-être changé d'avis. Cette pensée lui réchauffa l'âme. Mais quand il arriva dans le salon, il comprit qu'il s'était trompé. Deux hommes en imperméable de cuir noir la tenaient en joue. Comme il s'avançait pour s'interposer, une voix venue du passé surgit dans son dos :

— Ce n'est pas pour elle que je suis venu, Tristan…

Marcas se retourna pour se retrouver face à Otto Skorzeny, l'homme de l'ombre auquel Himmler confiait ses missions les plus tortueuses.

— … mais pour vous.

15.

Paris

La péniche descendait paresseusement le cours de la Seine, se laissant porter par le flot boueux. Une longue bâche de toile grise avait été tendue de la proue à la poupe pour abriter de la pluie, non pas des touristes en goguette, mais deux chars d'assaut Tigre camouflés et une section de soldats de la Wehrmacht. Assis en grappe sur les rebords, fusils posés à leurs pieds, les Allemands observaient la rive droite de la Seine, comme s'ils prenaient du bon temps.

Accoudé au parapet du pont de Passy, Montalivet les détailla le temps de terminer sa cigarette. L'unité descendait la Seine, probablement en direction d'Issy-les-Moulineaux où se trouvait stationné tout un régiment de blindés de la 325e[1] censée protéger la capitale. Mais les conquérants ne semblaient plus aussi fringants qu'en 40.

Montalivet jeta son mégot dans la Seine et continua son chemin pour rejoindre la rue des Eaux. Cela faisait bien vingt minutes qu'il marchait et il ne décolérait pas de s'être fait baiser par Lafont. En beauté. Le collabo était tout à fait capable de laisser le pauvre type en vie pour l'emmerder. Un vicieux de première. Avec un tel témoignage, il serait viré de la police. Il se surprit à souhaiter au coco de crever d'une crise cardiaque entre les mains de la Hyène.

Il traversa à un feu et longea un kiosque. Les journaux se faisaient de plus en plus rares avec la crise du papier et étaient parfois remplacés par des magazines des années précédentes. Il jeta un coup d'œil à la dérobée sur les titres.

Tout pour la victoire allemande.

L'appel des patriotes français au chancelier Hitler.

La France ne se soumettra jamais aux judéo-bolchéviques.

Montalivet eut un léger sourire. Plus la menace d'un débarquement se précisait, plus les journaux collabos durcissaient leur ligne éditoriale et se réfugiaient dans le déni. Le dernier numéro de *Signal*, illustré du visage d'un SS casqué, buriné et souriant, promettait un reportage « exclusif » sur les nouvelles victoires sur le front de l'Est.

Quand il arriva devant l'immeuble de la baronne, la lourde porte cochère était grande ouverte. Il avisa la loge, une magnifique porte en chêne sculptée, et sonna trois fois sur un gros bouton doré. Au bout de quelques secondes apparut le visage d'une femme brune sans âge, aux lèvres minces et pincées. Elle était vêtue d'une blouse bleutée informe qui dissimulait mal ses rondeurs.

— Partez ! C'est interdit aux représentants, lança-t-elle en guise de bienvenue.

Montalivet soupira intérieurement, elle avait la tête d'un cerbère à la porte des enfers.

— Même à ceux de la police ? répondit-il en brandissant sa plaque d'un air blasé.

La figure de la concierge se métamorphosa d'un seul coup. Un large sourire se dessina alors que la porte s'ouvrait comme par enchantement.

— Pardon, je ne savais pas, balbutia-t-elle. On vous a transmis mon coup de fil ? Entrez ! Quelle horrible histoire.

Elle avait prononcé le mot en plissant les yeux, avec une pointe d'excitation non dissimulée.

Il pénétra directement dans un salon spacieux, beaucoup plus agréable et lumineux que la plupart des loges qu'il connaissait. Il y avait même des moulures au plafond.

— Je vous sers quelque chose ? lança la gardienne. Une petite Suze ? Un Picon ?

Le policier secoua la tête alors qu'on frappait vigoureusement à la porte.

— Excusez-moi, jeta la cerbère de l'immeuble, ça doit être un propriétaire, je m'en débarrasse.

— Faites donc… Si vous pouviez m'indiquer les toilettes…

— Tout au fond à droite.

Montalivet passa devant la photographie sépia d'un poilu dans la

force de l'âge, l'arme au pied, tout souriant. Le père de la jeune femme probablement. Avait-il survécu à la grande boucherie ? Le policier détestait tout ce qui se rapportait à la guerre de 1914. Il y avait vu trop d'horreurs. Il sortit des toilettes cinq minutes plus tard. Des éclats de voix féminines résonnaient dans la loge. Il passa le seuil et se figea net.

Violette Morris était plantée au milieu du salon, en imper mastic, cigarette au bec. La gardienne semblait liquéfiée.

— Cette femme travaille pour la Gestapo, j'ai été obligée de la faire entrer, monsieur le commissaire. C'est pas moi qui l'ai prévenue !

— Je sais, rassurez-vous. Puis se tournant vers Violette : Que faites-vous ici ?

— Je visite les loges de concierge, c'est ma passion dans la vie. Non, mais sans blague… Ordre de M. Lafont. Il m'a fait interrompre ma séance d'interrogatoire pour te filer le train. On doit collaborer. Ça m'amuse beaucoup de participer à une enquête policière.

— Pas moi.

Montalivet ne décolérait pas, mais il savait qu'il ne pouvait pas envoyer paître cette femme.

— Faudra faire avec, reprit la Hyène. Continuez, je ne veux pas vous gêner.

— D'accord, finit-il par répondre, résigné. J'étais en train d'interroger madame… Karadec qui appelé mon service.

— Oui. Vous ne me demandez pas d'où ça vient mon nom ?

— Je m'en doute un peu… De Bretagne.

— De Brocéliande ! Comme la fée Viviane. Je suis…

— Kenavo et vous féliciterez vos parents de notre part, la coupa Violette. Si nous en venions à ce qui nous occupe.

Le commissaire lui lança un regard assassin alors que la concierge filait à l'autre bout de la loge.

— Oui ! Je cours chercher les clés de l'appartement de la baronne, elles sont dans ma chambre.

En l'attendant, Montalivet inspecta le reste de la pièce, par réflexe. Violette, les bras croisés, sifflotait « Maréchal nous voilà ». N'eût été le vaisselier branlant, la table de salon en formica et un fauteuil défoncé, on aurait pu se croire dans un appartement bourgeois. Un tableau de mauvaise facture de Pétain égaillait un mur tapissé de jonquilles

défraichies.

Il prit un cadre photo posé sur une commode recouverte d'un napperon de dentelle. On y voyait une femme sans âge, vêtue d'une curieuse tunique blanche, les cheveux de la même couleur. Une inscription était rédigée sur la photo.

À ma petite Lise. Bons baisers de Paimpont.

La mère ou la grand-mère, songea Montalivet. Il reposa le cadre alors que la concierge arrivait d'un pas vif. Elle avait changé de tenue pour se glisser dans une robe noire plus près du corps. La gestapiste la détailla avec intérêt.

— Allons-y, c'est au dernier, mais l'ascenseur fait grève depuis un mois. Plus de pièces de rechange à cause des Allemands. Et essuyez bien vos pieds sur le paillasson, j'ai nettoyé ce matin.

— Vous aviez donc quelque chose à nous dire ?

— Ah oui. J'étais partie à Gisors deux jours pour les obsèques de ma mère quand ça s'est passé. Juste pendant mon absence, c'est pas de chance quand même.

— Chance ?

La concierge leva les yeux au plafond et ferma la porte de sa loge derrière elle.

— Ben oui, il ne se passe jamais rien dans cet immeuble. Que des gens bien, vous comprenez ? À part une fois, le dentiste du deuxième qui avait trop bu avant une intervention. Il s'est fait assommer par son patient.

— Allez au fait…

— Oui. Depuis quelque temps, madame la baronne faisait venir des gens bizarres chez elle. Deux vendredis par mois.

Elle s'arrêtait de grimper à chaque fois qu'elle parlait, mais Violette la poussait pour reprendre son ascension.

— Bizarres ? Des Allemands ?

— Oh non. Les officiers qui venaient voir Madame étaient des gens bien élevés. Il y avait même un général qui me donnait un petit billet à chaque fois qu'il me croisait. Attention, hein ! Je les aime pas plus que vous. Mais il faut reconnaître qu'ils savent se tenir.

— Surtout avec les juifs, s'esclaffa Violette.

— Et ces gens bizarres ? demanda le policier en haussant le ton.

— Ils arrivaient toujours le soir, pour le dîner, et repartaient dans la nuit. Une fois, j'en ai croisé un, à presque 5 heures du matin, quand je sortais les poubelles. C'est pas très catholique de rester aussi tard.

— Vous pensez à quoi ?

— Non, voyons commissaire… répondit la concierge en rougissant. Non, c'était autre chose. Ils n'avaient pas l'air de gens de ce genre-là. Ils faisaient très sérieux.

— Je vous enverrai un dessinateur pour établir leurs portraits-robots.

— Ils n'allumaient jamais les lumières de l'escalier quand ils montaient… J'essaierai quand même, mais je vous garantis rien.

Le policier s'abstint de poser d'autres questions pour arriver plus vite.

Sur le palier de la porte, il arracha les scellés, une plaque de bois clouée, et l'ouvrit. L'appartement était plongé dans la pénombre. Il alluma, laissant la concierge et Violette pénétrer devant lui.

Miroirs rectangulaires et argentés, sculptures de danseuses Art déco, portrait de la maîtresse de maison peint par Tamara de Lempicka, il avait découvert le nom de l'artiste en bas de la toile, la décoration était résolument moderne.

— Ça sent une drôle d'odeur, jeta Violette.

— C'est vrai, quelle horreur ! jeta la concierge.

— Ce sont les produits de détection d'empreinte utilisés par mes collègues. Aérez les pièces pendant que vous me parlerez de ces visiteurs du soir.

Au loin, on entendait des bruits de sirène. Encore un bombardement, songea Montalivet. La concierge semblait s'en soucier comme d'une guigne et s'adressa au policier.

— La dernière fois que madame la baronne a organisé une soirée, il y avait cinq hommes et deux femmes. Bien vêtus, des gens pas comme nous. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Pas vraiment, vous m'avez dit qu'ils s'abstenaient d'allumer les ampoules quand ils venaient.

— Leurs habits… Très chics. Et leurs manières. Toujours silencieux, comme si c'était un groupe de muets. Et moins polis que les Allemands, ils me disaient jamais bonjour.

Elle ouvrit les deux fenêtres du salon, un courant d'air frais balaya

la pièce.

— S'ils ne se livraient pas à des choses que le Maréchal et l'Église réprouvent, que pouvaient-ils donc faire ?

— Une fois, je suis allée coller mon oreille à la porte. Vers minuit. Je crois qu'ils priaient ou quelque chose comme ça.

— Ils priaient… Curieux horaire pour invoquer le Saint-Esprit, minuit c'est plutôt l'heure du diable, s'amusa Violette.

— Quand je vais raconter ça à mes amies du club de lecture… Elles ne vont pas en revenir. C'est comme dans une enquête d'Agatha Christie. Vous connaissez ?

— Je déteste ses romans, répondit Montalivet, dans la vie les crimes sont toujours sales, hideux, et leurs auteurs des animaux à visage humain, qui ne trempent jamais leurs biscuits dans le thé en écoutant les résultats de matchs de cricket.

La concierge se rembrunit.

— Bon… Je vais ouvrir les autres fenêtres.

— C'est marrant, dit Violette, les gens de la haute ont toujours des domestiques à demeure. Elle n'en avait pas ?

— Si, elles logeaient dans l'immeuble. Mais ça tournait beaucoup. Elles ne restaient jamais longtemps, la baronne avait un caractère infernal.

— Vous avez leurs adresses ou leurs noms ? demanda la gestapiste.

— Dites donc, c'est moi qui mène l'enquête, pas vous !

— Pardon.

— Non, je me souviens de prénoms, la dernière c'était Marie, une belle fille d'ailleurs. Mais je peux vous assurer d'une chose, elles ne participaient jamais aux soirées.

— Comment en êtes-vous sûre ?

La concierge prit un air sérieux.

— Pardi ! Je leur avais déjà demandé tellement ça m'intriguait. Non, quand la baronne organisait ses sauteries, elle donnait congé aux filles, c'étaient d'ailleurs les seules soirées où elles pouvaient sortir. Ça m'est arrivé d'aller au cinéma avec Marie. Je peux aérer ?

— Oui, bien sûr.

Alors que la concierge disparaissait, Montalivet soupira.

— Je pense qu'on en a assez vu, dit-il en se tournant vers Violette.

J'essaierai de retrouver la trace des domestiques. Je tiendrai Lafont au courant.

— Ne me prenez pas pour une cave, répliqua Violette avec un air rusé. Vous voulez vous débarrasser de moi. Si ça se trouve, vous allez revenir la voir pour lui poser d'autres questions.

— Vous êtes paranoïaque, mademoiselle Morris.

— Oui, c'est très utile quand on travaille pour la Gestapo. Demandez-lui où la baronne pourrait avoir côtoyé ces gens bizarres, par exemple.

Il haussa les épaules, cette femme était une tique, il n'allait pas s'en débarrasser si facilement. Il cria dans l'appartement :

— Et ces gens, vous pensez qu'elle les a rencontrés où ? Puis se tournant vers Violette : Ça vous va comme question ?

La concierge revint à la vitesse de l'éclair.

— Vous disiez, commissaire ? Je n'ai pas entendu.

— Où la baronne a-t-elle rencontré ses visiteurs du soir ? Vous avez une idée ?

— Vous avez la réponse sous les yeux, dit-elle en tendant un index vers le cadre d'une photographie accrochée au mur.

Montalivet et Violette s'approchèrent du cadre doré. On y voyait la baronne de Luzy, en compagnie d'une femme aux cheveux blancs, devant un cheval noir sellé. La photo était dédicacée.

À ma grande amie qui œuvre pour un monde plus juste.

Montalivet fronça les sourcils, il avait reconnu la femme. C'était la même que celle du cadre photo dans la loge.

Violette s'exclama :

— Mais c'est Geneviève Zaepffel… Ça alors !

— Pardon ?

— Geneviève Zaepffel, la célèbre voyante. Vous n'en avez jamais entendu parler ?

— Une voyante… C'est un milieu que je ne fréquente pas.

— C'était une grande amie de la baronne avant qu'elles ne se fâchent, dit la concierge. Et elle m'a prédit des tas de choses extraordinaires. Je suis allée la voir dans une de ses séances publiques, elle vient du même pays que moi. Une pure Bretonne. La baronne se passionnait pour tout ce qui était surnaturel. Vous voyez ?

— Non.

— Les tables tournantes, les fantômes, l'astrologie… J'ai appris que madame la baronne était allée plusieurs fois dans son manoir à Paimpont. Je crois qu'elle a rencontré ces gens là-bas. Attention… Moi, je les fréquente pas !

— Mais quel rapport avec les gens ? demanda Violette.

— Ben, j'en ai déjà vu. Dans l'entourage du mari de Geneviève, René. D'ailleurs depuis quelques années la baronne était plus proche de lui, au point qu'elles se sont disputées.

— Voilà, monsieur le commissaire, fanfaronna la gestapiste, on a une piste. J'aurais dû faire flic, c'est pas si compliqué.

— N'en rajoutez pas, j'allais le faire. Puis se tournant vers la concierge : Vous dites que cette Geneviève organise des représentations publiques ?

— Oui. À la salle Pleyel, dans le VIII^{e}. Elle et son mari organisent des séances de voyance et de prophéties. Ils prient aussi pour le pays. Vous avez de la chance, elle se produira ce soir.

Violette tapa sur l'épaule de Montalivet.

— Depuis le temps que je veux rencontrer cette voyante. J'aimerais tant qu'elle me prédise mon avenir.

Montalivet était coincé, il répliqua d'une voix aigre :

— Et moi, je veux aussi prier pour le salut de la France.

Notes

1. 325e section, unité de la Wehrmacht appelée à défendre Paris d'une invasion alliée.

16.

Genève

Laure était assise à l'angle du canapé, les poignets étroitement liés par un ruban de soie arraché aux rideaux. Un des hommes de main, dont le chapeau tiré sur le bas du front cachait le visage, tenait une arme de poing sur sa tempe. Skorzeny, lui, était allé directement dans la cuisine, revenant avec une bouteille de bordeaux qu'il avait débouchée avant de poser deux verres sur la table basse.

— En juin 1940, ma division était en France, près de Villers-Cotterêts. Nous stationnions au pied d'un château qui avait été abandonné par ses habitants. Un soir, je me suis aventuré dans les caves. Et devinez ce que j'ai trouvé ?

Otto servit Tristan. Le vin avait la couleur d'un rubis miroitant au soleil.

— Une salle entière remplie de vins de Bourgogne. Certains dataient d'avant la Grande Guerre. Autant vous dire que je me suis sélectivement, mais largement servi.

— J'espère que vous avez laissé votre carte de visite pour indemniser le propriétaire, ironisa le Français.

— Une idée généreuse, malheureusement ma solde n'y aurait pas suffi. Vous savez que nous sommes très mal payés dans la SS. Voilà pourquoi je suis parfois obligé d'accepter des petits à-côtés, comme cette mission.

Tristan ne répondit ni ne toucha à son verre. Skorzeny se tourna vers Laure.

— Mais je ne voudrais pas troubler cette soirée intime qui s'annonçait fort galante, surtout après la dure journée que vous avez

passée.

Laure encaissa la révélation, mais ne broncha pas.

— Ah, cher Tristan, quel plaisir de voir que vous n'avez pas perdu la main, mais quelle déconvenue d'apprendre que vous travaillez pour ce félon de De Gaulle !

— Vous oubliez que je suis français !

Skorzeny sourit.

— Alors, travaillez pour le maréchal Pétain. Au moins, c'est un ami du Führer.

— Vous nous suivez depuis quand ? demanda Laure.

— Je ne suis pas, je piste, répliqua Otto. Et autant dire que vous dégagez un furieux parfum de mort.

— Moins que vous. Votre réputation de sang vous précède. Mais vous devriez vous méfier. Les Alliés vous ont chassés d'Afrique du Nord, ont déjà conquis la moitié de l'Italie et…

— Et ils ne vont pas tarder à débarquer en France, c'est bien ça ? Mais nous les attendons. Avec joie.

— Vous ne ferez pas tant le malin quand les Américains vous écraseront sous des tonnes de bombes.

— Vos amis n'ont aucune idée de ce qui les attend quand ils tenteront de débarquer.

Laure se mura dans le silence. Elle n'ignorait pas les rapports de la Résistance sur les étranges constructions que les Allemands multipliaient. En Normandie et en Picardie. On parlait d'armes secrètes au pouvoir de destruction terrifiant.

— De toute façon, je ne suis pas venu pour parler stratégie militaire. Encore moins avec une jolie femme. D'ailleurs je trouve, chère amie, que vous méritez bien mieux en matière de logement. Vous me permettrez donc de vous offrir l'hospitalité au consulat allemand.

Il fit signe à l'homme de main qui intima à Laure l'ordre de se lever.

— Ce consulat est un des plus agréables que nous ayons en Europe. Un personnel compétent, une table remarquable, vous y serez merveilleusement reçue.

D'un coup Tristan se leva.

— Ça suffit, Otto !

Le SS ricana avant de continuer.

— Et puis, vous pourrez visiter les lieux. Il y a des salles de réception superbement meublées… Mais le plus beau, ce sont les caves. Enfin… pas autant que celles de notre ami Tristan sous sa galerie d'art.

Skorzeny posa une enveloppe sur la table.

— Voici votre passeport espagnol. Je me suis contenté d'arracher quelques pages pour le rendre inutilisable. J'espère que vous ne m'en voudrez pas d'avoir gardé les dollars, pourtant habilement dissimulés dans vos jumelles ? Quant à votre Beretta (Otto tapota sa poitrine), j'ai préféré le conserver sur moi.

Tristan se pinça les lèvres. En un instant, Skorzeny venait de réduire à néant toute tentative de fuite.

— Une voiture vous attend en bas de l'immeuble, mademoiselle d'Estillac. Elle vous conduira directement au consulat. Ah, j'oubliais ces fameuses caves dont je voulais vous parler : elles servent aujourd'hui de terrain de jeu pour la Gestapo.

Laure se figea malgré l'homme de main qui la poussait vers la porte.

— Mais bien sûr vous ne risquez rien…

Tout sourire, le SS se tourna vers Tristan.

— … maintenant que notre ami va travailler pour moi.

Skorzeny dégustait tranquillement son verre. Sa consommation d'alcool n'inquiétait que les amis qu'il n'avait pas. Il savait ce que sa carcasse était capable d'encaisser. Il faut dire que, depuis l'époque où il se battait régulièrement dans des duels étudiants à Vienne, il avait appris à maîtriser son corps. Le souvenir de ces années lui fit machinalement caresser sa cicatrice au visage. Un coup de sabre. L'autre avait été plus rapide. Ça n'était jamais plus arrivé.

— Je suppose que j'ai toujours été sous surveillance à Genève ? lui demanda Tristan.

— Non, le Reichsführer est un homme de parole. Il vous a rendu votre liberté.

— Pour mieux la reprendre.

Otto ne répondit pas tout de suite. Même s'il avait affirmé le contraire à Laure, il savait que la situation du Reich était désespérée. Le front de l'Est *consommait* des milliers d'hommes par jour, l'industrie de guerre s'effondrait et la santé mentale du Führer devenait inquiétante. Si ce nabot de Goebbels croyait encore à ses propres

mensonges d'une prochaine victoire, si Goering, l'esprit embué par la drogue, espérait encore que ses bombes volantes, les V1, allaient anéantir les adversaires du Reich, Himmler, lui, était totalement lucide. L'après-Hitler avait déjà commencé.

— Vous savez comme moi qu'il est très difficile de quitter la table de jeu quand la partie n'est pas terminée.

— Il me semble pourtant qu'elle s'accélère.

— Raison de plus pour être prévoyant.

Brusquement Marcas crut comprendre. Skorzeny préparait sa sortie.

— Vous êtes un homme subtil, Otto. Cela m'étonnerait que vous soyez pris au dépourvu. Sans doute la raison pour laquelle vous êtes en Suisse ?

Skorzeny éclata de rire.

— Vous croyez quoi, Tristan, que je suis comme ces minables petits collabos français dont vous avez tué le receleur ? Vous croyez que je viens planquer mes économies à la banque de Genève ?

Devant le silence de Tristan, Otto reprit :

— À votre avis, pourquoi j'ai jeté votre amie dans les pattes de la Gestapo ?

— Si vous comptez la faire parler…

— Je me fiche qu'elle travaille pour votre général de Gaulle. Elle n'a qu'une utilité, soit vous acceptez une nouvelle mission, soit je vous promets qu'elle avouera même qu'elle a brûlé Jeanne d'Arc.

Tristan décida de boire son verre. Otto n'était pas le genre d'homme avec lequel on négocie. Mais ce qui inquiétait plus encore Marcas, c'est que depuis l'an passé, on ne confiait plus à Skorzeny que des missions d'exception, pour ne pas dire désespérées.

— Vous voulez encore m'entraîner en enfer ?

— Vous ne vous doutez pas à quel point la comparaison est juste.

Marcas se rembrunit. Le téléphone sonna dans la pièce à côté. Tristan se leva, mais le SS le retint.

— Pas la peine. Ce sont mes hommes qui me préviennent : votre amie est bien arrivée au consulat.

— Et si vous me disiez ce que vous voulez, Otto.

Skorzeny regarda avec tristesse la bouteille qu'il venait de finir.

— Vous ramener à Berlin dès demain. Quelqu'un veut vous voir.

— Le Reichsführer ?

Otto secoua la tête.

— Je ne crois pas que Himmler soit déjà en enfer.

17.

Berlin
Chancellerie du Reich

Hitler se leva lentement du canapé où il s'était assis, jambes croisées, pour prendre une tasse de thé. Depuis plusieurs semaines, son dos lui faisait mal. Une douleur brûlante comme un coup de fouet, qui ne s'atténuait que lorsqu'il marchait. Mais ici, à Berlin, il ne pouvait faire un pas sans tomber sur Bormann[1], Keitel ou Goebbels qui le harassaient d'informations, de questions, de décisions à prendre. Un véritable enfer, et son corps s'en ressentait.

Déjà, le sommeil l'avait quitté et ne faisait plus que de brèves apparitions au petit matin, mais le plus grave, c'était sa main. Sa main qui ne cessait de trembler et qu'il était obligé de cacher dans son dos désormais voûté. Parfois, il se faisait l'impression d'un petit vieux qui allait bientôt avoir besoin d'une canne, comme cet obèse de Churchill. Hitler finit par atteindre sa table de travail. De toute façon, il ne ferait pas de vieux os, il le savait. Il avait beau annoncer à tout le monde qu'une fois la guerre finie, il se retirerait sur le Berghof dans la paix et le silence, il savait bien que c'était impossible. Son destin était intimement lié à celui de l'Allemagne et il souffrait dans son corps tout ce que sa patrie endurait maintenant que les dieux de la guerre lui étaient contraires. Il était le nouveau Christ de l'Allemagne, et il saignait de tous les stigmates de la douleur pour la sauver.

Un secrétaire avait déposé le courrier du Berghof sur une table basse. Chaque semaine, Eva lui envoyait un film qu'elle tournait elle-même. On y voyait des jeunes femmes, des actrices, des épouses de dignitaires du Reich, jouer comme des enfants sur la terrasse du chalet, courir avec les chiens sur les sentiers ou se baigner dans des lacs de montagne. Parfois, un peu trop d'ailleurs… La semaine

dernière la sœur d'Eva, Gretl, s'était baignée quasiment nue. Hitler néanmoins n'avait rien dit. Il fallait bien que jeunesse se passe. Ce soir, juste après le repas, il regarderait le film envoyé par Eva. Ça lui permettrait d'oublier les mauvaises nouvelles du jour qui n'allaient pas tarder.

L'horloge sonna. Au même instant, son aide de camp frappa à la porte : il apportait les dernières informations sur la situation militaire. Hitler se raidit, rejeta en arrière sa mèche qui lui barrait le front et tenta de ressembler à sa photo au-dessus de la cheminée.

Une photo de 1933.

L'année où il avait été élu chancelier.

L'époque des victoires.

— … Et pour finir mon Führer, on signale une activité aérienne inhabituelle dans la région du Kent.

Hitler jeta un œil sur la carte d'Angleterre que l'aide de camp venait de déplier sur la table. Le Kent était situé au sud-est de Londres.

— … de nombreux bombardiers anglais semblent se regrouper sur les aérodromes militaires de la région.

— La Luftwaffe a envoyé une mission de reconnaissance ?

— Oui, mon Führer, et les photos aériennes montrent de vastes campements de tentes ainsi que des unités de blindés en masse. Le haut commandement pense que…

De son doigt ganté de blanc, il montra la côte française, située à quelques dizaines de kilomètres.

— … pense que les Anglais préparent un débarquement à Calais.

Hitler ne réagit pas. Il avait le regard immobile, comme perdu dans ses pensées. L'aide de camp commença à déglutir. De peur. Cela faisait des jours et des jours qu'il n'annonçait que des nouvelles catastrophiques. En Italie, Mussolini, en pleine dépression, ne régnait plus que sur un champ de carottes dans le nord de l'Italie. Les fascistes de sa République fantoche de Salo n'étaient juste bons qu'à chasser les partisans, pas à lutter contre les Américains. Dans le Pacifique, les Américains étaient en train de mettre le Japon à genoux. Sur le front russe, la Crimée, l'Ukraine étaient tombées aux mains des Rouges. Bientôt les hordes soviétiques allaient déferler sur l'Europe de l'Est. Hitler leva les yeux.

— Je vous remercie. Goebbels est arrivé ?

— Oui, mon Führer. Il attend dans l'antichambre.

L'aide de camp salua et se retira, croisant le nabot au sourire en faucille. À la Chancellerie, tout le monde détestait le ministre de la Propagande et pour une unique et bonne raison : il était le seul auquel Hitler se confiait.

Un pouvoir que n'avaient ni Himmler ni Goering.

Un pouvoir exorbitant qui faisait de lui le confesseur du diable.

Goebbels regardait la carte du Kent. Juste de l'autre côté de la Manche, se trouvait la ville française de Calais. Un endroit idéal pour débarquer. D'abord des hommes, puis du matériel en profitant des infrastructures du port. En plus, Calais était situé près de la frontière belge. En quelques semaines, les Alliés pouvaient être à Bruxelles, Anvers… Du doigt, Joseph imaginait l'invasion… Et de là, se ruer sur l'Allemagne. Il n'eut pas le temps d'arriver à Berlin qu'Hitler se rappela à lui.

— Ne vous trompez pas, Joseph ! Les Anglo-Américains ne débarqueront jamais à Calais. Leurs préparatifs, que la Luftwaffe a débusqués, ne sont qu'un leurre, j'en suis certain : mon instinct ne me trompe jamais.

Goebbels se tut. Comme chaque fois, il était subjugué par le génie militaire inné d'Hitler. Subjugué au point de ne pas demander pourquoi les Alliés ne s'attaqueraient jamais à Calais. Hitler tendit la main et montra la Normandie sur la carte de France.

— C'est là que Churchill et Roosevelt débarqueront leurs troupes. Et c'est là que je les attends.

Convaincu, Goebbels hocha la tête.

— Les Anglo-Américains ont d'abord besoin d'une victoire psychologique, reprit Hitler, et la Normandie est le plus court chemin vers Paris.

À nouveau, le ministre de la Propagande regarda la carte. Si Paris tombait, la France entière se soulèverait et l'Allemagne aurait contre elle tout un pays ivre de vengeance. Comme s'il devinait ses pensées, Hitler reprit :

— Et puis les Alliés ont besoin de troupes fraîches, les Français leur en fourniront. Roosevelt veut épargner le plus possible le sang américain.

— Donc ce sera la Normandie, puis Paris…

Hitler fit tourner l'insigne en or du parti nazi qu'il portait à la boutonnière. Signe qu'il réfléchissait profondément.

— Oui et il faut qu'il en soit ainsi. Tant qu'ils auront Paris en ligne de mire, les Anglo-Américains ne regarderont pas vers le Rhin. Et j'ai besoin de temps pour que nos ingénieurs achèvent de développer nos armes secrètes. Voilà pourquoi il faut les fixer en France, les épuiser dans une lutte acharnée. Et surtout les manipuler.

Goebbels sursauta.

— Comment ça, mon Führer ?

— J'ai envoyé à Paris un ingénieur SS avec pour mission de mettre en place un plan de destruction de Paris. Tous les monuments devront être détruits. Quand Churchill voudra se faire acclamer sur les Champs-Élysées, ce sera un champ de ruines.

Subitement Hitler sourit.

— Et c'est la Wehrmacht qui sera chargée de la destruction. Quand le commandement militaire de Paris l'apprendra, que croyez-vous qu'il se passera ?

— Ils vous trahiront ! s'exclama Goebbels qui savait très bien qu'étaient réunis à Paris tous les généraux incapables de servir sur le front de l'Est, et surtout dont la foi dans le nazisme ne respirait pas l'idolâtrie.

— Exactement, Himmler a beau les surveiller, ils ne cessent de comploter dans mon dos. Dès qu'ils sauront qu'ils doivent détruire Paris, ils auront tellement peur qu'ils préviendront les Alliés…

— … Qui n'auront plus alors qu'une obsession : se ruer sur Paris. Coûte que coûte.

Joseph était subjugué. Le Führer était un véritable génie. Il allait saigner à blanc les troupes ennemies en France, gagner un temps précieux pour produire ses armes de destruction massive et enfin prouver la trahison des généraux de Paris pour s'en débarrasser. Définitivement.

— Dites-moi, Joseph, ça se passe comment avec Magda en ce moment ?

Goebbels blêmit. À Berlin tout le monde savait que son couple battait de l'aile, car le ministre de la Propagande avait une fâcheuse tendance à coucher avec des actrices de cinéma. Le problème, c'était que Magda, chaque fois qu'elle soupçonnait une liaison, débarquait chez Hitler comme une furie et que le maître du Reich lui donnait systématiquement raison.

— Comme vous le savez, nous avons eu des problèmes, mais nous tentons de les surmonter.

Joseph commençait à suer. Comment avouer à Hitler qu'il ne supportait plus sa femme ? Que cette beauté parfaite et aryenne était un vrai glaçon ? Qu'il préférait cent fois la compagnie aguichante d'une actrice, même de seconde zone, que le regard toujours glacé de sa femme.

— Plus que jamais, le Reich a besoin de modèles, Joseph. Et votre épouse et vous êtes le couple emblématique de la nouvelle Allemagne que je veux construire.

Franchement, Joseph se demanda comment avec ses cheveux noir de jais et sa taille de nabot, il pouvait incarner l'aryanité de l'Allemagne.

— Magda est d'une beauté céleste et d'une intelligence hors norme, vous ne connaissez pas votre chance, Joseph.

Goebbels pensa que sa femme était surtout douée pour casser la vaisselle à la moindre dispute et ne faire l'amour que pour tomber enceinte. Ils en étaient d'ailleurs à six enfants…

— Votre soutien, et votre amitié ont toujours été le ciment de notre couple, mon Führer.

Hitler hocha la tête et regarda vers l'horloge. L'entretien était terminé. En bon courtisan, Joseph se leva aussitôt.

— Prévenez Himmler. Qu'il renforce la surveillance des généraux à Paris. Je veux que pas un de ces traîtres n'en réchappe.

— Tout sera fait selon vos ordres, mon Führer.

Quand Goebbels passa la porte du bureau, un large sourire découvrait ses dents de fouine : il imaginait la tête d'Himmler quand il allait lui apporter un ordre direct d'Hitler. Le chef des SS allait être vert de jalousie.

Notes

1. L’influent secrétaire personnel d’Hitler.

18.

Paris
Salle Pleyel

Les chants et contre-chants de l'Aria ondulaient en majesté dans le vaste auditorium. Les chanteurs n'avaient pas besoin de pousser leurs voix, l'acoustique exceptionnelle de la salle garantissait une qualité sonore incomparable. Les quarante membres du chœur étaient tous vêtus d'une tunique noire. Ils appartenaient à l'orchestre philharmonique de Paris.

Sur scène, la lumière baissa graduellement alors que les derniers échos du chœur s'évanouissaient. Un silence s'abattit sur la salle remplie à craquer. On entendait seulement, çà et là, des raclements de gorge et des murmures. Tapi dans la pénombre, le commissaire Montalivet était resté debout, contre l'une des portes d'accès, pour jauger l'assistance. Curieux mélange de bourgeois et de prolos. Les visons aux premières rangées, les pelures rapiécées vers le fond. Violette Morris, elle, s'était assise au dernier rang dans l'assistance.

Les chanteurs quittèrent la scène d'un pas souple et cadencé. Soudain le bruit d'un gong déchira le silence. Les claquements métalliques augmentèrent alors que la scène restait déserte. On aurait dit que celui qui frappait avec son maillet voulait achever la plaque de cuivre. Montalivet croisa les bras, curieux de découvrir ce qui allait se passer. Un faisceau de lumière blanche jaillit du plafond vers le plancher.

Une silhouette de femme apparut. Elle était vêtue d'une tunique immaculée. La silhouette élancée, son visage lisse et sans âge était nimbé d'une couronne de cheveux ivoire. On aurait dit un ange tombé du ciel, sans aile. Elle affichait une expression de bienveillance. Son sourire semblait presque irréel.

La devineresse ouvrit lentement les bras, les paumes vers le plafond. Elle s'avança devant le micro et approcha sa bouche.

— Je reviens de ma forêt magique de Brocéliande. Emplie d'amour et d'énergie à vous offrir. Que la paix aryenne soit dans vos cœurs !

D'un seul mouvement, les spectateurs se levèrent et brandirent leurs mains en l'air.

— À toi aussi, Geneviève.

Montalivet n'en revenait pas. Ils s'étaient tous levés au même moment. Ils arboraient tous la même expression sur le visage, extatique, exaltée. Les rideaux de velours rouge s'écartèrent pour laisser apparaître une gigantesque colombe qui planait au-dessus du symbole d'une croix du Sud. Montalivet reprit la brochure entre ses mains.

« Geneviève Zaepffel, voyante médium, sera en représentation exceptionnelle à la salle Pleyel. Elle lancera son spectacle en faveur des déshérités. Entrée gratuite pour les Aryens. Interdit aux juifs. » [1]

La voix de femme s'éleva à nouveau.

— Vous le savez, je suis en contact avec mon ami le chancelier Hitler. Il m'appelle souvent dans mon manoir de Paimpont pour prendre mes conseils. N'écoutez pas ce que disent les Alliés à son propos, c'est un homme bon et généreux, mais qui ploie sous les soucis. Il aime la France et les Français, même s'il les trouve encore trop impressionnables.

Montalivet n'était pas surpris par le ton pronazi de la médium. Il avait consulté son dossier aux sommiers généraux[2], madame Geneviève battait l'estrade depuis l'Occupation au profit des Allemands dont elle recevait de généreux subsides. Son épaisse chemise révélait même qu'elle avait été appointée avant-guerre par le service de renseignement de la Gestapo, pour diffuser des prédictions pacifistes. L'arrivée des Allemands à Paris lui avait donné un sacré coup de pouce dans sa carrière. Non seulement ses conférences se déroulaient à guichets fermés, mais elle recevait aussi le Tout-Paris dans son cabinet, à qui elle prédisait fortune, amour et gloire.

— Mes très chers amis, de partout montent les rumeurs sur un possible débarquement. Le chancelier et mon autre ami, le maréchal Pétain, m'ont confirmé que nous n'aurons rien à craindre, le peuple de France sera protégé par nos frères allemands.

Des applaudissements crépitèrent un peu partout dans la salle, le type d'ovation que Montalivet avait déjà entendue dans les meetings des partis collaborationnistes.

— J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Notre mère à tous, la Sainte Vierge, m'a parlé hier alors que j'étais dans ma salle de bains. Elle est apparue dans mon miroir pendant que je me brossais les dents. Elle avait un message pour vous !

Un murmure parcourut l'assistance. Montalivet ne pouvait détacher son regard de cette petite bonne femme. Tant de crédulité…

— Elle veut que nous organisions un immense défilé pour aller de l'autre côté de la Seine. Pour nous recueillir à la chapelle Miraculeuse et prier pour le salut de la France. Ce doit être un cortège majestueux. Propagez la nouvelle, mes très chers amis. Des milliers de Français – parisiens et provinciaux – doivent se joindre à moi pour honorer la Vierge. Notre salut en dépend ! Et maintenant… Attendez… Il se passe quelque chose… La Vierge…

Tout d'un coup, la médium glissa à terre. Les gens se levèrent à nouveau, les visages étaient tendus, inquiets. Un homme en complet veston sortit des coulisses et arriva à son niveau pour l'aider à se relever. La voyante se redressa et s'accrocha au micro.

— Ce n'est rien… Rassurez-vous. Mais la communication avec les esprits me vide comme une… Je vais passer aux prédictions. La Vierge me parle. Elle voit de grandes choses survenir dans les prochains mois. Le chancelier Hitler va éblouir le monde entier avec de nouvelles armes stupéfiantes. Il va apporter le feu du ciel sur ses ennemis. Les Wunderwaffen, issues de technologies incroyables.

Montalivet haussa un sourcil. La pythie ne faisait que reprendre les discours de Goebbels, relayés par les collabos français. Mais ajouter la Vierge, il fallait vraiment oser. Et apparemment, ça marchait. Les gogos dans la salle se signaient à tour de bras.

— Attendez… Attendez… J'ai une autre nouvelle. Roosevelt, le président américain, souffre d'un mal incurable. Ses jambes le lâchent, son corps le fait souffrir. Il va mourir avant la fin de l'année. L'Amérique sera plongée dans les ténèbres. Heureusement, un nouveau président, ami des Allemands et du peuple aryen, va le remplacer. C'est un ange. Un bel ange. Un grand aviateur. Charles Lindbergh ! Le héros qui a traversé l'Atlantique !

Le commissaire était fasciné. La voyante mélangeait le vrai et le faux avec talent. Tout le monde savait que la santé de Roosevelt était défaillante et, quant à Lindbergh, il suffisait de lire les comptes rendus des envoyés spéciaux avant-guerre aux États-Unis pour savoir que le célèbre aviateur se pâmait d'admiration pour Hitler et le nazisme.

La voyante continuait de pérorer. Ses paroles incandescentes enflammaient la salle. Ses trémolos poussés au paroxysme oscillaient

entre incantations et prophéties échevelées. Une main se posa sur son épaule. Violette Morris était arrivée sans qu'il ne s'en aperçoive.

— On fait quoi, commissaire ?

— On va l'attendre dans sa loge, ses élucubrations me donnent la migraine.

Notes

1. La voyante collaboratrice Geneviève Zaepffel a vraiment existé. Elle donnait des conférences dans les salles Pleyel et Wagram.

2. Fichiers de police.

19.

Berlin
Quartier de Friedrichshain

La voiture remontait lentement Andreasstrasse, longeant de hautes façades austères à peine marquées par de minuscules balcons aussi gris que la pierre des immeubles. Le quartier, situé près de la rivière Sprée, avait une raideur toute prussienne. On s'attendait à tout moment à voir des soldats portant le casque à pointe et la longue moustache copiée du Kaiser. Il y avait une ambiance de caserne qui déplaisait à Tristan, déjà irrité de se retrouver en l'envahissante compagnie de Skorzeny. Il faut dire que ce dernier avait mis le paquet. Grand uniforme noir, bottes cirées comme des miroirs et le torse constellé des dernières décorations que lui avait remises Hitler, pour avoir sauvé Mussolini. Bientôt Otto ressemblerait à un magasin de quincaillerie.

— Vous ne m'avez toujours pas indiqué qui je dois rencontrer.

— D'abord, on se détend, répliqua Skorzeny en exhibant une bouteille à reflets d'or. C'est un whisky écossais de quinze ans d'âge. Cadeau personnel du Duce. Vous saviez que Benito avait un penchant pour la dive bouteille ?

— Méfiez-vous, votre patron, lui, déteste la viande autant que l'alcool.

— Sans compter le tabac, rajouta Otto, en sortant un cigare long comme sa main. Au Berghof, il y a un périmètre d'interdiction de fumer tout autour de la résidence du Führer. Il est capable de sentir la moindre odeur de tabac à des distances inouïes.

— Pas d'alcool, pas de viande, pas de tabac… pour un grand carnassier comme vous, être invité par Hitler en week-end, ce doit être

l'enfer.

Otto cligna de l'œil.

— Je m'arrange avec Eva. Je lui apporte des cigarettes turques de contrebande. Elle adore ça !

Tristan se demanda dans quel monde il vivait, où un dictateur devenait végétarien, sa petite amie fumait des cigarettes en douce pendant que des hommes, des soldats, mouraient en masse chaque seconde. La voiture freina brusquement. Otto tapa sur l'épaule du chauffeur.

— Il se passe quoi ?

— Une opération de police, Sturmbannführer.

— Curieux, c'est pourtant un quartier résidentiel.

Tristan n'intervint pas, mais le mot *résidentiel* avait sans doute fait son temps si on en jugeait par le nombre de femmes court vêtues qu'il avait entraperçues dans l'ombre complice des portes d'immeubles.

— Et si on allait voir ça ?

Après avoir promptement avalé une rasade du whisky préféré de Mussolini, Skorzeny ouvrit la portière et, sans lui demander son avis, entraîna Tristan dans la rue.

— Une opération de la Gestapo, c'est toujours un spectacle à ne pas manquer !

— Pas pour moi, merci.

Skorzeny posa sa paume massive sur l'épaule de Tristan.

— Croyez-moi, demain va être une dure journée pour vous, alors vous avez intérêt à vous changer les idées.

— Pas en assistant à une arrestation arbitraire !

Otto éclata d'un rire encore plus tonitruant que dans la voiture.

— La Gestapo, arrêter des innocents ? Quelle vilaine idée !

Ils arrivèrent devant la porte de l'immeuble. Devant l'uniforme SS, galonné sous toutes les coutures, le silence tomba comme un couperet.

— Ça se passe où ? demanda Otto.

Un policier en faction indiqua le deuxième étage. Skorzeny monta l'escalier au pas de charge, suivi d'un Tristan dont la mine s'assombrissait à chaque marche. Ils pénétrèrent dans un appartement dont le décor raffiné n'était plus qu'un souvenir. Au sol, un homme recroquevillé tentait encore de protéger son visage tuméfié. Skorzeny

interrogea le gradé de la Gestapo.

— Un juif ?

— Non.

— Un homosexuel ?

— Peut-être.

— Un opposant ?

Le gestapiste sourit. Il y avait longtemps qu'il n'y avait plus d'opposants à Berlin. Communistes ou simples démocrates, ils avaient tous fini dans un camp.

— Alors c'est quoi ?

— Un trafiquant de cocaïne.

Sous la république de Weimar, la cocaïne était en vente dans les pharmacies comme simple médicament. Il suffisait d'une ordonnance pour repartir avec sa dose de poudre blanche. Et pour ceux dont la consommation devenait systématique, le marché noir fournissait le complément. Les revendeurs foisonnaient et on trouvait de la drogue aussi bien dans son café que chez son vendeur de journaux favori. Les nazis y avaient mis un terme, sans pour autant parvenir à tarir le commerce clandestin. Otto se tourna vers Tristan.

— Vous voyez que nous n'arrêtons que les délinquants.

— Vous appelez ça *arrêter* ?

Un flic sortit de la chambre.

— J'ai trouvé ça.

C'était un calepin rouge où, à chaque page, se voyait une succession de noms et de chiffres. Avant même que le responsable de l'enquête n'y jette un œil trop intéressé, Skorzeny s'en empara d'un revers de main.

— Je le transmettrai moi-même au Reichsführer. En attendant, amenez le suspect sur le balcon pour qu'il reprenne conscience. L'air frais lui fera du bien.

— Vous comptez faire chanter qui avec ça ? demanda Tristan en montrant le carnet.

Le sourire d'Otto ne se fit pas attendre.

— *Faire chanter*. Quelle vilaine expression ! Comme je suis certain que dans ce carnet se trouvent des personnalités connues, je vais juste les informer que, grâce à moi, aucune publicité ne sera faite sur leur

nom. Vous ne pouvez pas savoir combien je suis serviable !

— Vous oubliez un détail.

Tristan montra le trafiquant sur le balcon.

— Si vos amis gestapistes l'interrogent, je doute qu'il reste discret très longtemps sur l'identité de ses clients.

Skorzeny se frappa ironiquement le front comme si l'évidence venait de lui apparaître.

— Mais que ferais-je sans vous, Tristan ? Venez avec moi.

Sur le balcon, le suspect tentait de reprendre sa respiration, affalé sur le garde-corps. Otto fit signe aux gestapistes de rentrer dans l'appartement.

— Écoute-moi bien, raclure. Ce carnet, c'est le seul ?

— Oui, je le jure.

— Tous tes clients sont dedans ?

Le trafiquant hocha la tête, tentant de retenir les bouts de dents qui fuyaient à travers ses lèvres.

— La drogue, elle est où ?

— Je ne conserve rien. J'achète au coup par coup.

Otto lui montra les gestapistes qui fumaient nerveusement des cigarettes à l'intérieur.

— Tu sais que si je te laisse aux mains de ces gentils messieurs, tu jureras avoir fourni de la coco à la Vierge Marie… En revanche, si tu me dis ton gros secret, je t'embarque avec moi et je te relâche.

— La drogue est dans la bouteille de schnaps posée sur la table du salon. Il suffit de chauffer l'alcool et…

— Plus un mot. J'ai compris.

Le SS lui tapa sur l'épaule pour le rassurer avant de se tourner vers le Français.

— Dites-moi, Tristan, vous connaissez Guillaume d'Ockham ?

— Non.

— C'était un philosophe anglais de l'époque médiévale. Il avait une théorie toute personnelle pour prendre une décision.

Marcas regardait le trafiquant qui reboutonnait sa chemise et tentait de se recoiffer. Au moins, celui-là ne finirait pas assassiné par la Gestapo.

— Il affirmait que face à un dilemme moral, il fallait toujours prendre la décision la plus simple. Vous êtes d'accord ?

Tristan était sidéré.

— Sans doute, mais pourquoi vous me dites ça ?

Otto éclata de rire, saisit le trafiquant par le collet et le balança par-dessus le balcon. Un long hurlement s'interrompit brusquement en un choc sourd.

— Vous m'avez ouvert les yeux. Ce type était une planche pourrie. Il fallait s'en débarrasser. C'était la solution *la plus simple* comme dirait ce cher Ockham.

Quand ils rentrèrent, les gestapistes reculèrent comme une meute qui venait de trouver son maître.

— Le suspect a tenté de s'enfuir, je ne l'ai pas retenu.

— Bien sûr, Sturmbannführer.

Tristan fixait les sbires de la Gestapo. Leurs yeux luisaient d'admiration. Hurler, frapper, torturer était leur quotidien, mais tuer ainsi de sang-froid, c'était réservé aux grands seigneurs comme Skorzeny. *Si on reste encore,* pensa le Français, *ils vont lui demander un autographe.* Otto s'approcha :

— Venez, je vais vous amener dans un endroit qui va vous inspirer, j'en suis sûr.

Tristan restait immobile, les bras ballants, encore sous le choc de la scène du balcon. Depuis que Laure était venue le chercher à Genève, il avait la sensation d'avoir plongé à nouveau en plein cauchemar.

— Eh bien, Tristan, remuez-vous ! La fête ne fait que commencer ! Et puis ne partez pas les mains vides : embarquez la bouteille de schnaps sur la table. Ça peut toujours servir.

Ils avaient continué à pied, s'enfonçant dans les ruelles qui se rétrécissaient entre des immeubles aux façades qui menaçaient de tomber en ruine. Des draps en loques séchaient aux fenêtres, tandis que, sur le pavé, des gravats encombraient le passage. Une femme en noir sortit d'un temple protestant à la façade lépreuse.

— Berlin est désormais une ville de veuves. Et toutes celles qui ne le sont pas encore vont le devenir. Ici, la mort est le grand maître du destin.

— Surtout quand vous balancez un malheureux par-dessus un

balcon.

— Allons, j'ai purgé la société d'un déviant. Il était sûrement homosexuel en même temps que drogué. D'une pierre, deux coups.

Skorzeny s'arrêta devant un escalier qui dégringolait vers un sous-sol.

— Nous y voilà.

À l'entrée, un invalide ouvrit la porte en tendant misérablement la seule main qui lui restait. Otto la garnit d'une liasse de Reichsmarks.

— Bois tout à la santé du Führer !

L'intérieur surprit Tristan. Il y découvrit un zinc de café comme à Paris et, sur une scène, une femme fardée qui chantait de l'Édith Piaf.

— J'ai pensé que ça vous préparerait à votre future mission.

— Et vous ne voulez toujours rien me dire ?

— J'ai des ordres, assena Skorzeny en clignant de l'œil vers une copie délavée de Marlène Dietrich qui vint aussitôt s'asseoir près d'eux.

Tristan ne put s'empêcher de remarquer que son tailleur noir était élimé aux manches et que ses bas allaient très vite rendre l'âme. Elle n'avait pas trente ans, mais ses traits étaient déjà profondément tirés.

— Elle s'appelle Greta, lança une voix en français. Son mari est tombé sur le front de l'Est et, avec deux enfants, elle ne s'en sort pas. Alors, elle vient ici…

Marcas regarda l'officier SS qui les avait rejoints. À sa grande stupéfaction, il portait un écusson frappé du drapeau tricolore sur la manche de sa vareuse.

— À Berlin, les veuves allemandes font les putes et nous autres Français, nous nous faisons tuer pour Hitler. C'est le monde à l'envers. Je m'appelle François Le Guermand et toi ?

Tristan ne répondit pas. Il était stupéfait de rencontrer des SS de son propre pays.

— J'appartiens à la Division *Charlemagne*. Je suis en permission avant de rejoindre mon unité en Poméranie.

— Et vous êtes nombreux ?

— Environ dix mille.

Skorzeny qui caressait déjà les cuisses maigres de Greta s'écria :

— Himmler ne tarit pas d'éloges sur les SS français. Le fer de lance

de la nouvelle aristocratie qui dirigera l'Europe après la guerre ! Rien à voir avec ces dégénérés d'Espagnols de la Division *Azul* ou ces couards d'Italiens que nous a envoyés Benito.

Un éclat de rire général suivit cette tonitruante déclaration. Visiblement, la cote du Duce était en baisse. Profitant du bruit, Tristan interrogea son voisin :

— Mais pourquoi s'engager dans la SS ? Surtout maintenant !

Le Guermand sourit.

— Tu crois que je ne sais pas que la guerre est perdue ? Que les Russes ont dix fois plus de matériel et d'hommes que nous ? Que les Alliés vont bientôt débarquer ? Que les fameuses armes secrètes de tonton Hitler, c'est du pipeau ?

— Mais alors pourquoi ?

Le SS alluma une cigarette dont il aspira voluptueusement la première bouffée.

— Certains d'entre nous se sont engagés par anticommunisme, convaincus que c'était le mal absolu. D'autres, des catholiques, pensent qu'ils font partie d'une nouvelle croisade : la spiritualité de la foi contre le matérialisme athée…

Tristan était abasourdi. Il découvrait une France qu'il ne connaissait pas. Une France qui était pour Hitler.

— … d'autres, des collabos, ont le feu au cul à Paris et tentent de se refaire une virginité en Allemagne. Et puis, il y a des fascistes, de purs fascistes, ceux qui se battent pour un monde meilleur.

— Comme toi ?

— Oui.

— Un monde meilleur sans juifs, sans démocrates, sans homosexuels… j'en oublie ?

Le regard de Le Guermand se fit plus dur.

— Moi, je me bats pour un monde où aucune femme ne sera obligée de faire la pute parce que son mari est tombé en héros en défendant son pays. Moi, je me bats pour Greta.

Tristan n'insista pas. Parfois dans la folie des hommes se glissait une parcelle d'humanité imprévue. Lui aussi se battait pour une femme, pour que Laure garde la vie et retrouve la liberté. Il interrogea Skorzeny juste avant que celui-ci ne débouche la bouteille de schnaps mélangé à la cocaïne.

— Une dernière fois, Otto, où avez-vous ordre de m'emmener ?

Le SS, qui venait de faire jaillir les seins menus de Greta, répondit brusquement :

— À l'Ahnenerbe.

Le Français se raidit. L'Ahnenerbe, cet institut SS avait pour but de prouver la supériorité raciale allemande. Mais maintenant, il collaborait à l'élimination en masse de tous ceux que le Reich considérait comme inférieurs ou subversifs.

— L'antre du diable, murmura Tristan.

— Oui, reprit Skorzeny. Mais aujourd'hui, le diable est une femme.

20.

Paris
Salle Pleyel

Montalivet avait entraîné la Hyène dans les coulisses et intimé l'ordre au pompier de service de déguerpir.

— Je mène une enquête criminelle. Vos talents de bourreau ne me sont d'aucune utilité, cette fois ne posez pas des questions à ma place.

— Ne vous énervez pas, je me ferai aussi petite qu'une souris, même si c'est pas gagné, vu ma carcasse.

Violette Morris ne semblait nullement impressionnée par l'air courroucé du policier. Elle arborait même une expression goguenarde.

Montalivet jeta un œil en coin sur la scène. La devineresse continuait de déverser son torrent d'imprécations hallucinées, interrompue de temps à autre par des applaudissements nourris.

Ils longèrent un couloir encombré d'accessoires de théâtre et arrivèrent dans une salle circulaire où l'on avait dressé une longue table recouverte d'une nappe blanche. Deux serveurs en costume blanc posaient des bouteilles de champagne dans des seaux et remplissaient des plats argentés de petits-fours de toutes les couleurs. De somptueux bouquets de lys blancs agrémentaient le buffet. Un petit homme à la quarantaine lustrée, aux cheveux qui semblaient plaqués avec de la glu noire, façon Tino Rossi, roucoulait avec une ouvreuse en petite robe lamée. Il s'interrompit en voyant Montalivet et la gestapiste et se précipita vers eux.

— Que faites-vous ici ?

— Police, dit Montalivet en brandissant sa carte, et vous êtes ?

— René Zaepffel, le mari de Geneviève.

Le gominé scruta Montalivet avec méfiance. Il avait une petite cicatrice sous l'œil gauche.

— C'est à quel sujet ?

— Au sujet du meurtre de la baronne de Luzy…

— Mon épouse va bientôt terminer ses prophéties et prendre une coupe avec quelques amis, répliqua le mari d'une voix hostile. Je ne crois pas que le moment soit bien choisi. Et puis je ne vois pas en quoi Geneviève peut vous aider.

— Ce sera à moi d'en juger.

Le petit homme se haussa vers le policier.

— Le chef de la Propagandastaffel et le ministre de l'Information, M. Philippe Henriot, nous font l'honneur de saluer Geneviève. Vous voulez que je leur touche un mot de votre présence ?

Violette prit le petit bonhomme par l'épaule et lui sortit sa carte de la Gestapo.

— Tranquille, René, tranquille et obéis sagement.

Le barbichu se radoucit en un éclair. À l'évidence, la Gestapo lui inspirait plus de respect que la police. Il tendit la main en direction d'une porte couleur vert pomme acidulée qui donnait sur la salle.

— Allez l'attendre dans sa loge, elle n'en a plus pour longtemps.

Montalivet et la gestapiste entrèrent dans une pièce vaste et éclairée par des spots encastrés dans les murs. Deux fauteuils étaient insérés sous une longue table de maquillage ornée d'un miroir doré. Des photos de musiciens classiques, dédicacées, étaient scotchées un peu partout sur les murs. Un paravent coupait l'espace en deux. Violette s'assit pesamment sur un canapé Chesterfield collé sous une fenêtre à carreaux opaques. Montalivet était resté debout et s'alluma une cigarette. Un silence glacé s'abattit dans la loge.

— Avec le coup du chalumeau dans la cave de M. Lafont, vous devez me prendre pour un monstre ? lança Violette en s'allumant à son tour un cigarillo.

— Je n'ai pas à vous juger.

— Si ça peut vous rassurer, au début c'était pas si facile d'interroger tous ces pauvres types. La première fois que j'ai trempé un gaulliste dans la baignoire, je me suis saoulée toute la nuit.

— J'ai eu pourtant l'impression que ça se passait plutôt bien entre

vous et votre conscience.

— À partir du dixième interrogatoire, je n'ai plus fait attention. Je ne revois même plus leurs visages. Je suppose que c'est comme pour les bouchers dans les abattoirs, au bout d'un moment c'est de la viande à travailler. Au corps.

— Vous savez que vous aurez à rendre des comptes si les Alliés chassent vos amis allemands. Pourquoi ne levez-vous pas le pied ?

— Trop tard, poulet. Cela fait belle lurette que je suis passée de l'autre côté. Et à la différence de M. Lafont, je n'ai pas de réseaux d'amis puissants à qui j'ai rendu des services. Je suivrai les Allemands, et j'ai mis suffisamment de côté pour passer en Espagne ou en Suisse. J'aimerais bien ouvrir un garage, je sais réparer n'importe quel modèle de voiture. Vous saviez que j'ai été championne de course automobile ?

Au moment où Montalivet allait répondre, on entendit des cris de femme provenant de derrière la porte. La poignée tourna lentement.

— J'en ai assez, René ! Je t'ai vu faire avec cette petite grue.

— Mais chérie, je t'assure. Ce n'est qu'une amie.

— Une amie ?

Le claquement d'une gifle accompagna l'entrée du couple dans la loge. Geneviève Zaepffel arborait un visage couleur pivoine qui tremblait d'une fureur contenue. À ses côtés, le gominé frottait sa joue.

— On m'a dit que vous vouliez me parler, commissaire et vous aussi madame ? Si je peux aider la police et la Gestapo réunies, c'est avec grand plaisir.

La devineresse retira sa cape et la jeta à son mari, puis s'assit devant la table pour se démaquiller.

— Je vous écoute. Comme le dit notre Maréchal, obéir à la police, c'est obéir à la France.

Montalivet lui résuma le meurtre de la baronne et lui fit part des commérages de la concierge. Le visage de la devineresse se rembrunit au fur et à mesure que le policier lui livrait les informations. Elle paraissait sincèrement interloquée par ce qu'elle entendait.

— Je voudrais donc savoir…

Elle leva la main d'un geste brusque.

— N'en dites pas plus !

La voyante prit sa tête entre ses mains et ferma les yeux. Un long silence s'écoula. Montalivet lança un regard interrogatif en direction de Violette qui lui fit signe de se taire.

Quelque chose de curieux se produisit alors. La voyante bascula en arrière violemment contre le dossier de la chaise, ses yeux toujours fermés, un sourire étrange découpait son visage. Sa tête tournait lentement, puis sa bouche se déforma dans une grimace. Elle murmurait quelque chose d'incompréhensible. Soudain, son corps tressauta comme s'il était parcouru par une décharge électrique. Ses mains agrippèrent le col de sa tunique.

— J'étouffe ! À l'aide… Il me…

Son mari se rua vers elle et l'aida à reprendre ses esprits.

— Je… Je suis désolée, monsieur le commissaire, glapit madame Geneviève. Quand vous m'avez raconté cet horrible meurtre, un esprit s'est emparé de moi. Dans ces cas-là, je ne peux rien faire. C'est comme une vague monstrueuse qui vous submerge.

La voyante se releva pendant que son mari tamponnait son visage en sueur. Montalivet l'observait avec curiosité. C'était la première fois qu'on lui faisait ce coup-là.

— J'étais engloutie dans un océan de souffrance et de noirceur. Les limbes, commissaire, les limbes, ne sont que désespoir. Mais l'esprit m'a parlé.

Il haussa le ton, cette comédie avait assez duré :

— J'espère que vous avez pu reprendre les vôtres, madame. Et qu'ils puissent vous laisser répondre à mes questions.

Elle le prit par le bras, le visage anxieux.

— Vous ne comprenez pas ! L'esprit qui m'a parlé, c'est celui de mon amie. Ma Victoire. La baronne de Luzy !

Montalivet restait incrédule.

— Je croyais que vous vous étiez disputées.

— Broutilles, commissaire. Je communique aussi avec les morts. Ils me parlent, comme nous le faisons en ce moment. Je ne choisis pas d'entrer en contact avec eux, ça me tombe dessus comme la foudre sur un chêne en pleine campagne. Quand vous m'avez raconté son meurtre, j'ai senti tout d'un coup cette pièce s'obscurcir, un courant glacé m'a saisie. Et puis Victoire est apparue. Elle est entrée en moi. Son âme est prisonnière des limbes. Tant que son meurtrier ne sera pas arrêté, elle restera en errance. Mais je suppose que vous ne me

croyez pas, vous êtes un esprit rationaliste comme tous les gens de votre profession.

— Disons que je suis comme saint Thomas.

— Moi ça m'impressionne, lança Violette qui semblait fascinée par le petit numéro de Geneviève.

Comment une femme aussi dure et violente que la Hyène pouvait-elle faire preuve d'autant de naïveté ?

— Vous pourriez aussi communiquer avec les victimes de Mlle Morris ? interrogea, ironique, Montalivet. Vu son palmarès ça va se bousculer dans votre tête.

La gestapiste fit craquer les jointures de ses mains en guise de réponse alors que la voyante passait derrière un paravent pour se changer.

— Vous ne me croyez pas ? Pourtant ce que m'a révélé Victoire de Luzy devrait vous intéresser.

21.

Berlin

Tristan n'était pas revenu à l'Ahnenerbe depuis la disparition d'Erika. Il avait une répulsion marquée pour ce lieu qui symbolisait de plus en plus la folie mortelle d'un régime aux abois. En quelques mois, les archéologues, anthropologues ou philosophes des religions avaient disparu au bénéfice de chercheurs traquant les juifs, de médecins cherchant à accélérer l'hécatombe des déportés. Désormais, l'Ahnenerbe était le royaume de la Mort.

— Attention !

Marcas se poussa pour laisser passer deux manutentionnaires qui transportaient une lourde caisse de bois. Derrière eux, un fonctionnaire en blouse grise notait scrupuleusement la destination. Sa taille très réduite et ses yeux chassieux lui avaient sans doute évité de se retrouver sur le front russe.

— Cette caisse part pour la Bavière en camion spécial.

— Vous évacuez ? demanda le Français.

Le gratte-papier considéra avec respect l'uniforme SS de Tristan et répondit aussitôt :

— Oui, ce sont des preuves scientifiques extrêmement précieuses. Ordre absolu du Reichsführer pour éviter qu'elles ne soient endommagées ou détruites par des bombardements.

Devant l'air dubitatif de Marcas, le fonctionnaire expliqua :

— Pensez donc, ce sont des crânes de purs juifs récupérés dans le Caucase. Grâce à leurs dimensions spécifiques, on peut désormais définir qui est juif et qui ne l'est pas, simplement en mesurant sa boîte

crânienne. Vous vous rendez compte ?

— Pas vraiment.

— Le Reich va pouvoir ainsi débusquer tous ses ennemis sémites et les éliminer un par un. Un progrès considérable pour en finir avec les juifs partout en Europe !

Tristan se dit que s'il entendait encore une parole de ce misérable, il allait lui enfoncer le crâne d'une telle manière que personne ne pourrait jamais le mesurer.

— J'ai rendez-vous, salle Hetzeldorfer.

Le gratte-papier se rembrunit brusquement. Ses épaules déjà étroites se mirent à trembler sous sa blouse.

— Deuxième étage, près de la bibliothèque. Je dois y aller.

Marcas le retint par la manche.

— Pas avant de m'avoir dit ce qui se passe dans cette salle.

Affolé, l'avorton se mit à siffler comme un serpent menacé. D'un index frémissant, il montra la croix de fer sur l'uniforme de Tristan.

— Vous vous croyez courageux, parce que vous êtes décoré ? Attendez donc de *la* rencontrer.

Partout, les locaux de l'Ahnenerbe présentaient des signes de départ. Même le bureau qui avait été celui d'Erika avait été déménagé de ses dossiers. *Les rats quittent le navire*, pensa Marcas. Mais, ce qui l'étonnait, c'est qu'en plein désastre annoncé, Himmler prenne le temps d'évacuer l'institut. À croire que, pour lui, les recherches pourtant délirantes de l'Ahnenerbe étaient sans prix. Longeant un couloir, Tristan arriva devant une porte où une plaque de cuivre portait le nom qu'il avait donné à l'avorton nazi. *Hetzeldorfer*.

Il frappa à la porte et une voix sèche lui intima d'entrer. Assise derrière un bureau envahi de livres anciens, une femme l'attendait, un sourire déjà narquois aux lèvres. Tristan se sentit examiné, détaillé de la tête aux pieds. Il eut l'impression de passer une radiographie tant le regard bleu-gris de l'inconnue était perçant.

— Je suis le Dr Kirsten Feuerbach, directrice du département Hexen.

Tristan avait beau pratiquer l'allemand malgré lui depuis des années, ce mot lui était inconnu.

— Je travaille directement pour le Reichsführer. Je suis chargée de la récupération de livres et de manuscrits sur le génocide des femmes

allemandes de la fin du Moyen Âge à l'époque classique.

Marcas la regarda avec des yeux ronds. Jamais il n'avait entendu parler d'un pareil massacre.

— Génocide commis par les chrétiens contre des femmes qui voulaient vivre leur véritable foi : le paganisme germanique. Les églises, catholiques comme protestantes, les appelaient des *sorcières*. C'est ce que signifie le mot Hexen.

— Un génocide, vraiment ?

— Absolument ! Des milliers ont été tuées, brûlées, noyées, étranglées, après avoir été torturées, partout en Europe, mais surtout en Allemagne. Car ce qu'on leur reprochait, c'était de pratiquer la foi de leurs ancêtres. Vous avez remarqué le nom sur la porte ?

Le Français acquiesça.

— Elle s'appelait Katherina Hetzeldorfer. Elle a été accusée d'être habitée par le démon et on l'a noyée en 1477. En vérité, elle n'avait qu'un tort : elle aimait une autre femme.

— En matière de répression, le diable a souvent bon dos !

Kirsten se leva et montra une gravure encadrée au mur. On y voyait trois femmes se consumer vives sur un bûcher béni par la croix noire d'un moine.

— Katherina n'est que la première d'une longue liste de victimes que le patriarcat chrétien n'a cessé de persécuter, parce qu'elles voulaient vivre librement.

— Pourquoi me parlez-vous de tout ça, Frau Doktor ?

Kirsten lui jeta un regard aigu.

— Parce qu'en Angleterre, aux États-Unis, on nous accuse de persécuter les juifs… Mais c'est nous, les femmes allemandes, qui avons été pourchassées, arrêtées, violentées, assassinées pendant des siècles. Aujourd'hui, ce qui arrive aux juifs n'est qu'un juste retour des choses.

— Je ne vois pas bien le rapport entre le quincaillier juif dont les nazis ont brûlé la boutique et envoyé toute la famille dans un camp de travail avec la mort, il y a des siècles, d'une paysanne qui croyait qu'en chevauchant un balai, elle allait s'envoyer en l'air avec le diable…

— Vous êtes bien un Français et un homme, répliqua Kirsten. Rationaliste et misogyne. Savez-vous que ce sont les protestants qui ont assassiné le plus de sorcières ? Et de quel livre sacré se réclament

les protestants ? L'Ancien Testament, le livre des juifs !

Depuis qu'il avait remis les pieds dans l'Ahnenerbe, Tristan ne comptait plus le nombre de fois où il avait entendu le mot *juif*. Une véritable obsession. Kirsten reprit sa diatribe exaltée :

— Ce sont les juifs qui ont imposé le patriarcat, la domination des mâles sur la société. Ce sont les juifs qui ont créé un dieu homme pour asservir les femmes. Ce sont les juifs qui…

— Excusez-moi, Frau Feuerbach, mais je ne pense pas que le Reichsführer m'ait envoyé vous voir pour un cours d'anthropologie comparée.

Le visage de l'universitaire se ferma aussitôt.

— Vous avez tort, Herr Marcas. Car nos ennemis de toujours viennent encore de frapper.

Elle ouvrit un dossier dont elle tira deux photos. Instinctivement, Tristan recula.

— Il s'agit de Victoire de Luzy. Elle a été assassinée à Paris, il y a quelques jours. Comme vous l'avez déjà remarqué, elle a été énucléée.

— Vivante ?

— Nous ne le savons pas encore, mais les yeux n'ont pas été retrouvés.

Tristan secoua la tête.

— Je ne vois pas très bien ce que j'ai à voir avec un crime de maniaque à Paris.

— Ce n'est pas un maniaque qui a tué cette femme, mais un *préleveur*.

Marcas ne comprenait plus. Skorzeny l'avait enlevé à Genève, s'était emparé de Laure, l'avait séquestrée, pourquoi ? Pour écouter les délires d'une folle obsédée par une conspiration des ténèbres.

— Ce n'est pas tout. Avant-hier, un haut gradé SS a été tué à la tour Eiffel. Voilà ce qu'il en reste.

Deux autres photos firent leur apparition sur le bureau. On y voyait un corps entièrement démembré, jeté en vrac dans une sorte de caisse.

— Cette fois, *le préleveur* a pris le cœur. Ce n'est pas un hasard. Il y a une volonté.

— Si vous le dites.

— Au début, nous avons pensé que c'étaient des meurtres

commandités par la Résistance française. La baronne de Luzy était une collaboratrice notoire et l'officier SS, chargé d'une mission spéciale par le Führer lui-même. Une stratégie délibérée pour effrayer et les collaborateurs et les militaires allemands était donc plausible.

— Sauf que les résistants ne seraient pas partis avec un cœur et des yeux. On ne garde pas de preuves d'un pareil meurtre, beaucoup trop risqué, ne put s'empêcher de préciser Marcas.

Pour la première fois, Kirsten sourit.

— Le Reichsführer a raison, vous êtes un enquêteur doué.

— Oui, à ceci près que je suis un historien d'art, pas un policier.

— Vous êtes ce qu'Himmler veut que vous soyez. Surtout quand votre amie gaulliste est entre nos mains.

Elle posa sur la table un papier sur lequel n'était inscrit qu'un seul nombre : *669*.

— Voilà ce qui était présent sur chaque scène de crime. Comme une signature. Pensez à votre amie à Genève, et dites-moi ce que vous inspire ce nombre. Skorzeny prétend que vous êtes très doué pour démêler les énigmes.

La seule idée de Laure aux mains des nazis le révulsait. Cette ordure d'Otto l'avait bien piégé. S'il ne s'exécutait pas, cette obsédée des sorcières était bien capable du pire.

— Vu le contexte, il y a sans doute une référence au nombre 666, celui de la Bête dans l'Apocalypse, le symbole de l'Antéchrist, l'envoyé du diable, qui détruit toute vie. Mais le fait qu'on ait modifié le dernier chiffre, en retournant le 6 pour en faire un 9, change la donne.

— Continuez.

— Dans ce cas, le nombre a sans doute une valeur symbolique opposée. Il incarne le Bien : la justice et la vérité.

— Ce qui signifie ?

— Que les tueurs tuent pour anéantir le Mal. Pour vous anéantir.

La chercheuse hocha lentement la tête, comme si elle avait du mal à acquiescer.

— Pour un Français, vos capacités analytiques sont surprenantes. Je comprends mieux pourquoi Himmler veut vous envoyer à Paris.

Tristan sursauta. Paris ? S'il y a bien une ville où il ne souhaitait pas retourner, c'était bien Paris, souillée par la présence des nazis, défigurée par l'activité des collaborateurs et à deux doigts de devenir

un champ de bataille. Feuerbach reprit :

— Si les tueurs veulent combattre le mal, pourquoi alors prélever un organe sur chaque victime ?

Marcas réfléchit. Sa seule chance de ne pas se retrouver sur les bords de Seine, c'est d'aider les Allemands ici, à Berlin.

— Parce que chaque mort incarne un aspect du Mal qu'il faut détruire. En arrachant le cœur de cet officier SS, on lui ôte son courage.

— Même les chrétiens n'ont jamais fait ça à leurs ennemis !

Tristan laissa échapper un bref sourire, avant de répondre.

— Vos ancêtres dont vous êtes si fiers, les Celtes, coupaient bien la tête de leurs ennemis pour l'exposer en public ! Ce n'était pas une humiliation, mais un moyen magique de faire dépérir la puissance de leurs adversaires.

— Vous êtes vraiment français : toujours la volonté d'avoir le dernier mot !

Kirsten se leva. Visiblement, l'entretien était terminé.

— Vous partirez pour Paris après-demain.

Si Tristan ne pouvait pas résister, il pouvait encore négocier.

— Uniquement si vous relâchez Laure.

Feuerbach haussa les épaules. Elle avait déjà anticipé cette réaction.

— Votre amie est entre nos mains à Genève. Penser à elle, ce sera très stimulant pour votre enquête.

Pris de court, Marcas ne répliqua pas. La chercheuse reprit :

— Vous concernant, le Reichsführer a aussi pris une autre décision. Depuis longtemps, il s'inquiète pour vous.

— Vous le remercierez pour sa bonté.

— Il s'inquiète surtout de votre pureté idéologique. Il se demande si après vos séjours en Angleterre, en Russie…

— Séjours bien involontaires dont je ne le remercierai jamais assez, ironisa Tristan.

— … Il se demande si vous êtes toujours quelqu'un de fiable. Il m'a donc confié le soin d'éprouver votre loyauté.

— Loyauté ? Vous savez qu'Himmler en personne m'a décoré à deux reprises ? J'ai beau regarder, je ne vois rien d'épinglé sur votre

tailleur…

Kirsten ne releva pas la provocation.

— Le Reichsführer pense que vous pourriez être un agent double. Tout comme l'ancienne directrice de l'Ahnenerbe, que vous avez bien connue…

— Je vous conseille de ne pas vous en prendre aux morts.

— Vous avez raison : vous risquez fort de les rejoindre rapidement. Dès ce soir, vous participerez à un rituel inspiré des cérémonies du sabbat. Vous allez franchir des portes interdites pour entrer dans le royaume de la Vérité. Si vous avez menti…

Tristan se mit à rire. Cette femme se prenait pour une sorcière, elle était juste folle.

— Vous me donnerez la fessée ?

— J'ai ordre de vous tuer. Vous et comment s'appelle-t-elle déjà ?

Marcas se raidit.

— Ah oui, Laure. Elle aussi mourra de vos mensonges.

22.

Paris
Salle Pleyel

Le commissaire Montalivet écrasa son mégot dans un cendrier de nacre et leva la tête en direction du paravent. La voyante faisait voleter au-dessus d'elle un corset de couleur chair.

— Je brûle d'entendre ce témoignage en direct de l'au-delà, demanda le flic.

— L'esprit de Victoire m'a affirmé que son assassin était un horrible terroriste, métèque et communiste. Elle m'a même fait une description. Petit, les mains nerveuses comme des pattes de poulet, les cheveux bruns et frisés, le nez crochu. Ça ne me surprendrait pas qu'il soit juif aussi.

— Le contraire m'eût étonné, répondit Montalivet. Elle vous a dit pourquoi cet affreux personnage l'a fait passer de vie à trépas ?

La voyante réapparut dans une robe bleu lavande qui descendait jusqu'en dessous des genoux. Elle portait autour du cou un pendentif de bronze représentant la croix du Sud.

— Non, juste que le meurtrier avait sonné en prétextant une livraison. Quand elle a ouvert, il s'est rué sur elle en hurlant qu'elle faisait la pute pour les Allemands. Une vraie bête féroce, ses yeux étaient injectés de sang, son haleine fétide. Je peux vous assurer que j'ai ressenti, un bref instant, la même douleur quand il l'a pendue. C'est tout ce que je peux vous dire. Ma pauvre amie… Tout le monde aimait Victoire.

En particulier les officiers de la Wehrmacht, pensa Montalivet. Mais il s'abstint de faire part de ses commentaires.

— Je vous enverrai un dessinateur de la police pour faire son portrait-robot. Votre amie ne vous aurait pas parlé d'un nombre ?

— Un nombre… C'est-à-dire ?

— L'assassin a écrit un nombre sur la glace de sa salle de bains avec le rouge à lèvres de la baronne. Je cherche sa signification.

— Quel est-il ?

— Vous ne l'avez pas vu ?

La voyante se rembrunit.

— Non, vous savez, je ne vois que ce que l'esprit de mon amie a bien voulu me dire. Vous m'intriguez avec ce nombre.

— 669.

— Vous voulez dire 666 ! Le chiffre de la Bête de l'Apocalypse !

— Non, 669. Mais revenons à ce qui m'amène. Les fameux gens bizarres qu'elle recevait chez elle. Sa concierge m'en a longuement parlé. Se pourrait-il que ce soient des gens que vous fréquentez ou qui assistent à vos prestations publiques ?

On entendait de l'autre côté de la porte des éclats de voix qui fusaient de partout.

— Nos invités arrivent, dit le mari en tournant la tête. Il faudrait peut-être continuer cet entretien un peu plus tard.

Geneviève leva la main pour l'arrêter.

— Non, René. Je me dois d'aider la police à retrouver le coupable. Puis se tournant vers Montalivet : Il y a tant de personnes qui viennent assister à mes représentations, je ne saurais pas vous dire qui Victoire a pu voir en particulier.

— Quand elle vous rendait visite, n'avez-vous pas remarqué des gens avec qui elle discutait ? La concierge m'a dit qu'elle les suspectait de faire des réunions de prières un peu bizarres la nuit, dans l'appartement de votre amie. Ils avaient l'air… étranges.

On frappa à la loge. Le mari se rua pour entrebâiller la porte. Derrière lui, on apercevait une foule d'hommes et de femmes massés devant le buffet. Des bruits de bouchons de champagne ponctuaient les éclats de rire.

— Elle arrive, elle arrive ! Encore cinq minutes, glapissait le mari qui revint en s'épongeant le front. Il faut vraiment y aller, le ministre de l'Information doit repartir pour préparer son allocution. Je vais les faire patienter.

— Ce cher Philippe Henriot, quel homme charmant et cultivé, commenta Geneviève. Et sa diction ! Je lui ai révélé qu'il était la réincarnation du grand Cicéron. Vous saviez que les gaullistes et les communistes l'ont condamné à mort pour ses discours ?

— Oui, il bénéficie désormais d'une garde rapprochée…

— Je suis désolée, mais je ne peux pas le faire attendre. J'ai l'impression de ne pas vous avoir beaucoup aidé.

— Je reviendrai avec les portraits-robots des possibles visiteurs du soir de la baronne… Peut-être que ça vous rafraîchira la mémoire.

— Oui, bien sûr, voulez-vous vous joindre à nous ?

— Sans façon, merci. Je dois retourner à la morgue… revoir votre amie, mentit Montalivet qui ne voulait pas s'attarder avec le Tout-Paris de la collaboration. Peut-être qu'elle me parlera à moi aussi. D'ailleurs, si vous voulez m'accompagner…

— La morgue ! Mon Dieu, quelle horreur ! Ne tardez pas pour l'enterrer, dit-elle en secouant la tête avec un air de dégoût. Son âme souffre tellement. Lui accorder une sépulture chrétienne sera le premier pas vers son ascension au paradis.

Ils sortirent de la loge, la salle circulaire était bondée de monde. Montalivet ne put s'empêcher de balayer l'assistance du regard. À l'évidence, les invités de la voyante appartenaient tous au premier rang de la salle. Çà et là, quelques uniformes allemands apportaient une touche de vert-de-gris au noir des smokings et au marron soyeux des visons.

La voyante s'arrêta au seuil de la salle, jeta un regard à son mari en pleine conversation avec un homme à la silhouette dégingandée, sanglé dans un uniforme de la Milice, et murmura à Violette et Montalivet :

— Il y a peut-être un endroit où vous pourriez continuer votre enquête.

Elle avait l'air gênée.

— Lequel ?

— En parallèle de ses activités d'imprésario, mon mari a créé une association, le Cercle spiritualiste. Il organise ses propres conférences sur tout ce qui touche à l'ésotérisme, au paranormal. C'est assez fermé.

— Une société secrète ?

— Mon Dieu, non ! Ne nous dénoncez pas au SSS[1].

Montalivet sourit intérieurement. En octobre 1940, Vichy avait interdit toutes les associations considérées comme appartenant aux sociétés secrètes. Les sanctions pouvaient aller jusqu'à l'emprisonnement.

— Rassurez-vous, ce n'est pas de ma compétence et je n'ai aucun contact avec eux.

— Bref, le Cercle spiritualiste attire beaucoup de personnes qui cherchent à percer les mystères de l'invisible. Des gens honorables je précise… Mais c'est vrai qu'il y en a certains qui sont excentriques, voire étranges. Je ne me mêle pas des affaires de mon mari, mais je lui ai déjà fait remarquer qu'il devrait mieux filtrer ses adhérents.

— Quel rapport avec la baronne de Luzy ?

— Elle a beaucoup fréquenté ce cercle ces derniers mois. Je ne voulais pas le dire devant mon mari, car il aurait cru que je voulais me venger de ses incartades en vous mettant dans ses pattes.

Elle leur glissa deux cartons illustrés d'une colombe et d'une croix celtique enflammée.

— Il tient sa prochaine réunion samedi soir. À vous de voir…

Montalivet jeta un œil à la carte.

Cercle spiritualiste

Causerie sur racialité et surnaturel

Orateur : René Zaepffel

Invitation

Elle l'entraîna vers le ministre de l'Information qui avalait une coupe, le teint déjà fleuri. Montalivet ralentit le pas, il n'avait aucune envie d'adresser la parole au collabo enragé de Radio Paris.

— Mon cher Philippe ! Quel bonheur de vous revoir parmi nous, lança la devineresse.

L'homme en costume de milicien s'inclina pour lui faire un baisemain.

— Chère Geneviève, c'est toujours un plaisir. J'ai beaucoup aimé votre représentation. Elle nous redonne à tous un moral d'acier !

— Pourquoi ne pas les diffuser sur Radio Paris ?

— J'aimerais tant, mais je ne veux pas me mettre l'Église catholique à dos en ce moment. Vous savez que ces grenouilles de bénitier réactionnaires à la sauce vichyssoise ne sont pas aussi ouvertes que

moi sur vos dons surnaturels. Nous serions à Berlin, ce serait différent : le clergé sait rester à sa place et ne se mêle pas des contenus radiophoniques.

Montalivet et Violette étaient restés dans un coin.

— Qu'en pensez-vous commissaire ?

— Tout ça me paraît bien fumeux. J'ai une grande envie de convoquer le mari et ses associés de ce cercle sataniste à la PJ, mais je n'ai pas la liste des participants. Peut-être faudrait-il y faire un tour. Je ne sais pas. Et je suis un peu claqué ce soir.

— Donc l'enquête est close pour aujourd'hui ?

— Oui, je rentre chez moi, retrouver mon épouse. Vous n'allez pas quand même m'accompagner.

— Pour vous non, pour votre femme, oui… Je vais rester boire un verre, je connais quelques têtes ici. Je glanerai peut-être quelques informations.

— Grand bien vous fasse.

— Je ferai mon rapport à M. Lafont ce soir.

— Et moi je ferai le mien à mon supérieur. Je n'ai jamais eu autant de gens qui s'intéressaient à l'une de mes enquêtes. Bonne soirée.

— Mon bonsoir à Mme Montalivet, ricana Violette. Quelle chance d'être mariée à un type aussi flamboyant que vous.

Montalivet la planta et fila en direction de la sortie. Cette atmosphère lui répugnait au plus haut point. C'était comme si tous ces gens n'avaient pas réalisé que le vent tournait. Ces Français s'enivraient avec l'occupant dans une étreinte mortelle. Quand il sortit sur la rue du Faubourg-Saint-Honoré, le trottoir était mouillé, mais le ciel dégagé. De rares étoiles brillaient tout là-haut. Il allait se diriger vers la station de métro place des Ternes quand un homme s'approcha de lui, une cigarette à la main.

— Vous auriez du feu s'il vous plaît ?

Montalivet sortit un briquet de sa poche et l'alluma avec précaution, en le serrant fort entre ses mains. Il s'était fait rouler une fois avant-guerre : un pickpocket lui avait subtilisé son Dupont, cadeau de sa femme, alors qu'il le lui tendait. Toute la PJ s'était foutue de lui pendant une semaine.

Le jeune homme entoura ses mains autour des siennes et murmura :

— J'aimerais avoir une discussion en privé.

Montalivet se raidit et remit le briquet dans sa poche.

— Qui êtes-vous ?

Une traction avant noire surgit au niveau de la chaussée. Deux hommes étaient assis à l'avant.

— Vous allez bientôt le savoir. Montez dans la voiture de mes amis.

— Pas question !

Le commissaire voulut sortir son arme, mais il sentit un objet dur pressé contre ses lombaires. La voix d'un autre homme résonna à son oreille droite.

— Il te reste dix secondes pour choisir. Soit tu montes, soit je t'abats tout de suite.

Notes

1. Service des Sociétés secrètes, unité de police.

23.

Berlin
Siège de l'Ahnenerbe

Une fois Tristan sorti de son bureau, Kirsten Feuerbach se cala dans son fauteuil face à la cheminée en bois. L'ébéniste qui l'avait sculptée à la fin du siècle dernier avait parsemé le bois de figures inspirées des opéras de Wagner. La directrice du département Hexen avait toujours détesté le créateur du *Ring*. Elle trouvait sa musique aussi lourde et indigeste qu'un strudel après une choucroute garnie. Mais bien sûr, elle n'en soufflait mot. Hitler ayant décrété que Wagner était le plus grand compositeur de tous les temps, les dignitaires nazis bêlaient d'admiration dès la première note du *Crépuscule des dieux*.

À propos de crépuscule, Kirsten s'interrogeait de plus en plus sur son avenir. On disait que les Russes n'allaient plus tarder à atteindre la frontière de la Pologne. Bientôt, il ne resterait plus à Staline qu'une simple plaine à traverser pour atteindre Berlin : il ne ferait plus bon du tout avoir été une proche collaboratrice du Reichsführer. Certes, Kirsten n'avait participé à aucune des recherches et expériences de l'Ahnenerbe sur les juifs, mais les Alliés comme les Russes risquaient de ne pas faire de différence. Il était peut-être temps de préparer sa reconversion professionnelle. Et pour ça, elle avait une idée.

Kirsten était passée dans la bibliothèque de l'Ahnenerbe. Himmler avait ordonné le transfert des livres les plus précieux vers la Bavière, et les rayonnages étaient désormais quasiment vides. Elle se dirigea vers un tableau de Frédéric le Grand qu'elle déposa au sol, découvrant, encastrée dans le mur, une porte en acier bruni. Officiellement, ce coffre était vide. Pourtant, quand Kirsten l'ouvrit, elle en retira trois volumes reliés en peau jaunie. Il s'agissait de manuscrits prélevés dans la bibliothèque consacrée à la sorcellerie

qu'Himmler avait réunie au Wewelsburg. Sur les treize mille volumes pillés dans toute l'Europe, dont Kirsten dressait le catalogue, elle avait *oublié* de ficher ces trois livres pour les rapatrier en secret à Berlin.

Elle les posa un à un sur le bureau.

Ils étaient sensiblement de la même taille et reliés de manière anonyme, sans aucune inscription. Il s'agissait du compte rendu des interrogatoires, faits dans la Forêt noire, par un inquisiteur du nom de Wilhem Bernharht. En l'an de grâce 1447, ce dominicain avait ratissé toute une région reculée de villages ruraux suite à des dénonciations de sorcellerie. Il avait fini par arrêter plusieurs personnes, toutes des femmes, qu'il avait enfermées et interrogées. Au début, Kirsten n'avait pas été surprise. C'étaient toujours les mêmes questions et, au fur et à mesure que la torture s'intensifiait, les réponses devenaient les mêmes pour chaque accusée : les malheureuses, les os des pieds brisés et les seins tailladés à vif, disaient tout ce que l'Inquisiteur voulait entendre. Sauf que, parmi les questions, l'une d'elles ne faisait pas partie des questions récurrentes que tout inquisiteur posait à des suspects.

Kirsten s'était alors intéressée à ce Wilhem Bernharht et avait découvert que, avant de devenir moine, il avait étudié la médecine à l'Université. D'un coup, elle comprit pourquoi cet inquisiteur acharné s'intéressait autant aux drogues et autres philtres dont se servaient les sorcières pour aller au sabbat. Elle comprit aussi très vite tout le bénéfice qu'elle pourrait en tirer.

En étudiant avec précision la composition de ce que les différentes sorcières appelaient *l'onguent du diable*, Kirsten avait fini par déterminer une recette composée de trois plantes… qu'elle n'était pas parvenue à identifier. Kirsten se leva et remit les manuscrits au coffre. Pas pour longtemps. Avec les risques de bombardements ennemis, ils pouvaient partir en fumée à tout moment. Elle profiterait d'un séjour chez sa sœur, qui vivait près de Bonn, pour les emporter et les cacher. En attendant, elle avait une visite à faire.

Berlin

Le taxi déposa Kirsten devant l'immeuble qui abritait la filière allemande des laboratoires Sandoz. Basée à Bâle, cette entreprise pharmaceutique avait vite compris quel marché fabuleux pouvait être une Allemagne en guerre avec le monde entier. Pourtant, ce n'était pas un commercial que venait voir Kirsten, mais un chimiste, le Dr Grimm, qui avait découvert avec d'autres une nouvelle molécule aux propriétés stupéfiantes – c'était le cas de le dire – et qui avait été baptisée du délicat acronyme de LSD. Depuis cette découverte, Albert

Grimm se passionnait pour les hallucinogènes et autres psychotropes. La *recette* venue du fond des âges que lui avait transmise Kirsten l'avait fasciné.

— Bonjour, Herr Doktor, le salua Feuerbach. Vous avez avancé dans vos recherches ?

Le chimiste s'inclina avant de répondre :

— Tout à fait, nous avons enfin pu identifier les trois éléments entrant dans votre brouet de sorcières. Ça n'a pas été facile. Votre inquisiteur a traduit en latin des noms de plantes prononcés par des femmes qui parlaient une variante locale de l'allemand de l'époque. Nous avons dû nous faire aider par des linguistes mais, désormais, nous sommes sûrs de nous.

Kirsten remarqua avec satisfaction que Grimm employait le pronom *nous*, preuve qu'il avait constitué une équipe de recherche.

— Dites-moi tout.

— D'abord, il y a de la datura, une solanacée qui pousse souvent dans les champs de céréales. On s'en servait, dans l'Antiquité, dans des rituels d'initiation. Ensuite de l'ergot de seigle, un parasite du blé qui a fait des ravages à la fin du Moyen Âge. On le soupçonne d'être à l'origine des épidémies de danse de Saint-Guy.

Feuerbach hocha la tête. À la fin du Moyen Âge, dans plusieurs villes du nord de l'Europe, des hordes d'habitants s'étaient mises à danser frénétiquement, le corps agité de convulsions incontrôlables. Une transe irrépressible, vite assimilée à une possession diabolique.

— Et le dernier composant ?

— C'est le plus étonnant : la mandragore.

Kirsten parut stupéfaite.

— Mais c'est une plante légendaire !

— Elle existe pourtant bel et bien. On la trouve surtout près de la Méditerranée. Vos sorcières ont dû l'acheter sous le manteau.

— Mais pourquoi se servir d'une plante si lointaine ?

Le Dr Hofmann sourit.

— Vous avez raison. Elles auraient pu utiliser beaucoup plus facilement la belladone ou la jusquiame. Sauf que la mandragore a, en plus de ses propriétés hallucinogènes, une autre qualité : elle se diffuse très vite dans le sang à partir des muqueuses.

Kirsten réagit aussitôt.

— Voilà pourquoi les sorcières, quand elles avaient réalisé leur onguent, s'en enduisaient les poignets ou les aisselles… Pour que la drogue agisse plus vite.

— Et plus intensément.

Le Dr Grimm posa sur son bureau une fiole qui contenait une crème vaguement rougeâtre.

— Nous avons fait plusieurs tentatives afin d'équilibrer les différents principes actifs. Voilà votre *onguent du diable*.

— Vous l'avez essayé ? interrogea aussitôt Feuerbach.

Le scientifique s'offusqua.

— Nous sommes une entreprise pharmaceutique respectable, Frau Feuerbach. Nous ne procédons pas à des essais humains avec pareille substance. En Suisse, c'est rigoureusement interdit.

Kirsten saisit la fiole qu'elle glissa dans son sac.

— En Suisse, oui.

— Vous n'allez pas…

— Faire le travail à votre place, si ! Et en plus, j'ai un cobaye tout trouvé.

24.

Paris

On lui avait trop serré le bandeau sur les tempes. Comme si un étau lui broyait la tête. Montalivet avait retrouvé ses esprits dans le noir total. Il était assis sur une chaise en fer, les mains attachées derrière le dossier. Il n'avait aucune idée d'où il se trouvait. Mais le repaire de ses ravisseurs devait se situer dans Paris ou sa proche banlieue. Ses kidnappeurs étaient restés muets tout au long du trajet qui n'avait pas duré longtemps. Peut-être un quart d'heure ou un peu plus.

Curieusement, la privation de la vision diminuait sa perception du temps et augmentait son angoisse. Néanmoins, sa lucidité lui permettait encore de s'autoanalyser. Lui qui avait traité un nombre incalculable d'affaires d'enlèvements crapuleux comprenait maintenant les témoignages des rares victimes sauvées. Une gamine lui avait raconté qu'elle s'était sentie comme un lapin dans une cage, à qui on aurait arraché les yeux. L'image n'était pas si mauvaise, le lapin et ses chasseurs, en l'occurrence ses ravisseurs, qui ne manquaient pas de culot. Enlever un commissaire de sa trempe en plein Paris n'était pas si courant. Montalivet entendit le ronflement très net d'une locomotive et les cliquètements des rails. Son cerveau marchait à toute allure. Il se remémora les gares des alentours de la salle Pleyel. La plus proche était Saint-Lazare, dont les lignes partaient vers la banlieue ouest. Mais compte tenu du trajet, il pouvait aussi se trouver non loin de la petite ceinture, dont une voie ferrée encerclait la capitale.

Il n'eut pas le temps de continuer. Des raclements résonnèrent autour de lui. Il n'était plus seul. Il entendit des bruits de pas et d'une chaise qu'on déplace. On lui arracha brutalement le bandeau. Une lueur blanche, aveuglante, lui déchira les rétines. Il cligna des yeux et tourna la tête sur le côté. Tout était sombre autour de lui, mais il

discerna deux voitures, des bidons d'essence et des outils pendus au mur. Un garage probablement.

— Alors commissaire, on fricote avec la Gestapo française ?

Le ton de la voix était étouffé, métallique, comme si on lui parlait dans un cornet.

— Relâchez-moi immédiatement.

Une gifle vint lui balayer la joue pour toute réponse.

— On ne se comprend pas. Ne me donne plus jamais d'ordre. Être policier ne donne aucun droit avec moi. Je me suis bien fait comprendre ?

— Oui… Que voulez-vous ?

— Il paraît que tu t'occupes de l'enquête sur la mort d'un SS et d'une collabo notoire, la baronne de Luzy. Et que tu fais équipe avec cette salope de Hyène. C'est exact ?

— Oui. Vous êtes bien renseigné. Des collègues vous ont tuyauté ?

— Les questions, c'est moi qui les pose. La Hyène a torturé et abattu trois de mes amis. Le choix de tes relations me pose un sérieux problème…

Montalivet ne broncha pas, ça pouvait tout aussi bien être une intox pour le forcer à se dévoiler. La Gestapo employait un bataillon de bons Français qui se faisaient passer pour des résistants afin d'infiltrer leurs rangs.

— On me l'a imposée, merde. Vous croyez que ça me fait plaisir de me balader avec cette horrible femme ?

— Que faisais-tu au spectacle de la mère Zaepffel ?

— J'aime bien entendre des prophéties. C'est mon côté Nostradamus.

Un coup de poing lui fracassa sa joue droite. Montalivet se courba sous l'impact. Une onde de douleur envahit son visage. De toute sa vie de flic, c'était la première fois qu'il se faisait tabasser. Des mains le repositionnèrent sur sa chaise.

— Vous… êtes fou. Je suis commissaire… Personne ne…

— Tais-toi ! La police n'est plus rien en France ! hurla l'homme. Tu comprends ? Ce qui se joue, c'est un combat à mort entre les nazis, leurs copains et nous. Toi et tes collègues, vous n'avez plus de pouvoir. Fini. Terminé !

Montalivet releva la tête, le souffle encore coupé par le coup. Il avait l'impression que le sol s'ouvrait sous sa chaise. Son grade de commissaire ne valait pas plus qu'un ticket de rationnement périmé. Tout ce qui avait structuré sa vie s'effondrait. On n'apprenait pas à recevoir des dérouillées à l'école de police. Et encore moins à se faire humilier. Il comprit en un éclair ce qu'avaient ressenti les suspects qu'il avait interrogés avant-guerre.

— Ne me force pas à te démolir, continua son ravisseur. Que foutais-tu à la salle Pleyel ?

— Je continuais mon enquête ! Bon sang, mais qui êtes-vous ?

— Des patriotes.

— De nos jours ça ne veut rien dire. Tout le monde se dit patriote, les résistants et les collaborateurs.

— Oui, mais nous, nous sommes du seul bon côté. Celui qui renverra ces salopards de Boches par-delà le Rhin. Nous avons des amis partout. Y compris chez les flics. Pas beaucoup, mais on en a. Hélas pour toi, tu ne fais pas partie de ceux qui ont choisi le camp de l'honneur.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— J'ai lu ton dossier. Commissaire Henri Montalivet, classé comme maréchaliste de cœur et anticommuniste viscéral. Félicitations…

Le pouls du policier s'accéléra, s'il était tombé entre les mains des FTP[1] alors sa vie ne tiendrait même pas à un fil. De toutes les composantes de la Résistance, les cocos étaient les plus expéditifs. Il pria pour qu'il ait affaire aux gaullistes. Autant qu'il soit fixé tout de suite.

— Moi, je n'ai pas soutenu le pacte entre Hitler et Staline en 39. Pas de leçons de patriotisme à recevoir de Français qui prennent leurs ordres de Moscou.

Des éclats de rire ponctuèrent sa tirade.

— Tu en as dans le ventre, c'est bien. Heureusement pour toi, on n'est pas non plus des rouges. Ici, on chante la *Marseillaise*, pas l'*Internationale*.

L'angoisse de Montalivet baissa d'un cran. Il avait affaire à des gaullistes, voire à des membres de l'Armée secrète, la branche la plus à droite de la Résistance. Le ton et le vocabulaire employés par son ravisseur, le martèlement des mots de façon saccadée le faisaient pencher vers un militaire. Ou un policier.

— *Maréchal, nous voilà*… fredonna son interlocuteur. À la rigueur, je pouvais le comprendre en 40, mais maintenant… Tu as vu ce qu'ont donné quatre ans de compromissions et de lâchetés avec les Allemands. Pourquoi n'as-tu pas rejoint nos rangs ?

— Pas le temps, trop de travail, marmonna le flic. Bon, allez droit au but. Vous ne m'avez pas kidnappé pour m'enrôler dans vos rangs.

— Exact… Si tu es bien obéissant, nous te relâcherons et dans une heure tu seras chez ta bourgeoise, les pieds dans tes pantoufles. Nous sommes intéressés par ton enquête. Tu vas nous faire parvenir régulièrement un résumé de tes investigations.

— Pourquoi ?

— Tu n'as pas à le savoir. Contente-toi d'obéir.

— Et sinon quoi, vous me tuerez ? Vous égorgerez ma femme ? Je croyais que les résistants ne pratiquaient pas les mêmes méthodes que les truands et les miliciens.

— Je m'attendais à ta réponse.

Du plafond, on entendit un cliquetis métallique de chaîne qui se déroulait. Montalivet leva la tête et vit descendre du ciel Violette Morris. Ses vêtements étaient déchirés, du sang maculait son pantalon. Le visage bâillonné, elle lançait des regards d'éclair. Le cliquetis s'arrêta. La tête de la Hyène était positionnée exactement au niveau des yeux du commissaire. Mais à l'envers. Derrière lui, la lumière du projecteur qui l'éblouissait avait baissé d'intensité. La face était baignée de sang et couverte d'ecchymoses.

— Je ne te présente pas cette salope de Morris. Elle te filait le train quand tu sortais de Pleyel. L'occasion était trop belle de la choper. Heureusement que nous avions deux voitures... La Hyène de la rue Lauriston, où tu étais il n'y a pas si longtemps.

— Comment savez-vous que…

— Tais-toi, nous avons des yeux et des oreilles partout. Donc, nous avons fini par mettre la main sur ce salopard.

Montalivet aperçut la silhouette d'un autre homme qui venait de surgir sur sa droite. L'éclair métallique d'un pistolet jaillit dans la pénombre.

— De toute façon, elle rien voulu craché et on pas le temps de la torturer. Il est temps de purifier l'air ambiant de son haleine fétide de collabo.

Montalivet vit distinctement les yeux de la Hyène s'écarquiller. Puis

sa tête explosa.

Des giclées de sang, des débris d'os et de chair éclaboussèrent le visage du commissaire. Et entrèrent dans ses yeux et sa bouche.

— Bon sang ! Vous êtes malades.

— Non. C'était juste pour te montrer de quoi nous sommes capables envers les ennemis de la France.

Montalivet cracha de toutes ses forces, il avait envie de vomir ses tripes. Le corps mutilé de Violette Morris oscillait devant lui comme un pendule. Il ferma les yeux pour ne pas voir le visage déchiqueté.

Une main lui appliqua un linge humide pour le débarbouiller des restes de son collègue.

— Vos méthodes… gémit-il. Elles sont pareilles à ceux d'en face.

— Ne crois pas ça. La Gestapo et ses amis font mille fois pire. Disons que nous sommes devenus plus expéditifs avec le temps. Trop de nos camarades sont morts à cause de salopards comme lui. Tu n'as pas répondu à ma question. Acceptes-tu de collaborer avec nous ?

— Oui… Laissez-moi partir. Je…

Il ne put terminer sa phrase. Une compresse lui ferma la bouche et le nez. L'odeur de chloroforme fut le dernier parfum qu'il emporta avec lui avant de sombrer.

Notes

1. Francs-Tireurs et Partisans.

25.

Berlin

Le camion freina brusquement et Tristan manqua de rouler au sol. Une main anonyme le rattrapa et le maintint fermement debout. Derrière le bandeau dont on lui avait masqué les yeux, il en était réduit à deviner où il se trouvait. Une odeur forte d'humus montait à travers les bâches du véhicule. Il était incapable de dire combien de temps avait duré le voyage, pas plus que la direction prise. Simplement, il faisait plus froid et humide. Un choc sourd ébranla l'arrière du camion et on le poussa à nouveau.

— Sautez ! *Schnell !*

Il se lança dans l'inconnu, mais pour atterrir sur un sol meuble. Une branche craqua sous ses bottes. Entre l'odeur et le bruit – tous deux caractéristiques – il devait être dans une forêt. Le camion redémarra dans un parfum âcre de gasoil. Derrière lui se tenaient deux gardes. Il sentait leur respiration rapide. Trop rapide. Eux aussi devaient avoir peur. Il fit un pas en avant.

— Ne bougez pas !

Il avait l'impression néfaste de devoir tourner dans un film d'horreur dont on préparait les décors. Qui sait ce qui l'attendait ? Cette Kirsten, fascinée par la sorcellerie, semblait avoir perdu tout sens commun. Elle avait parlé de sabbat : ces réunions clandestines où les sorcières invoquaient le diable et se donnaient à lui. La vérité historique était tout autre, car ces femmes livrées au démon n'existaient que dans les fantasmes des religieux. Le plus souvent dénoncées par leurs voisins ou leur famille, ces malheureuses étaient systématiquement torturées et finissaient par avouer tout ce que leurs persécuteurs souhaitaient entendre. La voix de Kirsten le rappela à la

réalité :

— Vous êtes dans une forêt au nord de Berlin. En face de vous, il y a une trouée dans les arbres qui mène à une clairière. C'est là que se passe la cérémonie.

Tristan ironisa.

— C'est là que m'attend un grand bouc aux yeux de braise et à la queue nue ?

— Ce qui vous attend, Tristan Marcas, c'est vous-même. Et je ne suis pas sûre que vous soyez capable de l'affronter.

Le Français haussa les épaules.

— Amenez-le.

Les deux gardes le saisirent sous les épaules pour le guider. Il avançait, les yeux toujours masqués, quand il entendit un bruit régulier qui montait. Bientôt, ce son devint obsédant. Tout autour de lui, des mains tapaient frénétiquement sur des tambourins, tandis que des cris déchiraient la nuit où il était plongé. Il avait l'impression d'être agressé par une armée déchaînée de démons. On essayait de le conditionner pour que la peur s'empare de lui. Tristan se redressa, garda la tête haute. Quand on avait vu de près les horreurs que les nazis étaient capables d'imposer à des êtres humains, ce n'étaient pas des pseudo-sorcières qui vous effrayaient. Il trouvait totalement ridicule cette reconstitution d'un prétendu sabbat.

Comment Himmler, dont la tête allaient bientôt être mise à prix, pouvait encore laisser des hallucinées s'imaginer que la magie noire, la sorcellerie, allait sauver le nazisme à l'agonie ? Les tambourins venaient de s'arrêter. Désormais, des voix de femmes chantaient une mélopée rauque dans une langue inconnue. Il entendait aussi comme un crépitement. Sans doute un feu.

Les deux gardes s'arrêtèrent.

Une main lui dénoua le bandeau tandis que la voix de Kirsten sifflait à ses oreilles.

— Et maintenant, voyez la lumière des Ténèbres.

Devant lui se dressait un cercle de femmes, revêtues de longues robes blanches. Elles portaient des tresses de feuilles autour de la tête. Chacune brandissait une torche vers un bûcher dont la volonté de sacrilège tournait à la profanation. Des bibles souillées de sang, des crucifix portant des christs aux membres ou à la tête arrachés, des vêtements sacerdotaux tailladés et mutilés, des statues de saints mutilées, jusqu'à une Vierge de bois dont on avait décapité l'enfant.

Tristan fut révulsé. Même si, durant la guerre d'Espagne, il avait vu des monastères vandalisés et pillés, il supportait mal de voir des témoignages de la foi des hommes être ainsi profanés.

Kirsten s'approcha et saisit une torche. Le cercle s'ouvrit.

— Mes sœurs, après des siècles de répression, de violence de la part des fanatiques du Christ, l'heure de la vengeance a sonné !

Un hurlement de joie lui répondit.

— Mes sœurs, à notre tour de détruire cette civilisation qui a écrasé la femme, l'a dominée, l'a violentée. À notre tour de répandre le feu et d'incendier leurs symboles. Aujourd'hui, nous brûlons leurs statues, leurs livres sacrés. Demain, nous réduirons en cendre leurs églises et élèverons des bûchers pour leurs prêtres.

Les cris devinrent frénétiques. Autour du bûcher, le cercle devint une ronde tandis que les tambourins se mettaient à nouveau à résonner. Kirsten haussa la voix à la manière d'un prophète :

— Le temps est venu de libérer la femme germanique de l'oppression dans laquelle la religion venue de Rome la maintient en esclavage. Le temps est venu d'abattre le patriarcat divin ! Ici, il n'y a plus de Führer.

Elle jeta la torche dans le bûcher qui s'embrasa aussitôt. La couronne d'épines d'un christ en bois se tordit dans les flammes.

— Dieu n'est plus un homme !

Tristan était stupéfait. Ces exaltées prétendaient se battre contre le patriarcat alors que, pour les nazis, les femmes n'étaient que des ventres à ensemencer pour produire des Aryens à la pelle ? La certitude de la vérité les empêchait de voir la réalité. Ou alors… Tout cela se faisait à l'insu du chef nazi. Cette femme et ses disciples avaient créé cette société secrète au nez et à la barbe du pouvoir le plus machiste qui soit.

Brusquement, Kirsten frappa dans ses mains. On n'entendit plus que le crépitement du feu.

— Mais pour atteindre au sacré, dont les prêtres nous ont privées, il nous faut retrouver l'antique chemin des magiciennes.

Elle désigna une forme assise sur un trône de pierre.

— Pour retrouver la divinité de la Terre mère, il nous faut reconquérir le chemin perdu des ensorceleuses.

Tristan voyait maintenant mieux l'étrange créature assise en majesté. Si elle avait un corps de femme, révélé par deux seins

proéminents, en revanche son visage était celui d'un bouc à la bouche bavante et aux cornes en spirales. Un instant, Marcas crut que le diable venait de se joindre à la fête.

— Pour ressusciter la puissance du Très-Bas, nous devons révéler la voie cachée des sorcières.

Marcas fixait toujours la créature hybride qui venait de décroiser ses jambes, révélant un bas-ventre tatoué d'un pentacle.

— Désormais, il nous faut traverser la nuit jusqu'à la lumière des ténèbres.

Elle se tourna vers les amazones vêtues de cuir.

— Installez l'autel.

Tristan reconnut aussitôt une planche de torture, avec ses lacets de cuir pour immobiliser la victime et la corde rêche enroulée autour d'une poulie, pour lui disloquer les membres. Elle semblait ancienne, comme si on l'avait dérobée dans un musée. Juste à côté, une des amazones installa une coupe emplie de braises et une pince à feu, une autre apporta un étau de métal avec des coins de bois. Tristan frissonna. Il y avait là tout l'attirail du bourreau pour brûler, briser et démembrer. La mise en scène de Kirsten devenait lugubre.

— Mes sœurs, voici la table de torture où tant de femmes germaniques ont souffert jusqu'à l'agonie. Désormais, qu'elle soit notre autel sacré. Mes sœurs, je vous avais promis de retrouver la voie, celle qui nous permettra de traverser les ténèbres, pour nous unir à la vraie lumière, celle du Mal, expliqua Kirsten.

Un mugissement d'excitation lui répondit.

— Cette voie sacrée, nos sœurs du passé l'ont trouvée auprès de la Terre mère. C'est Elle qui leur a fourni les éléments nécessaires pour devenir semblables aux dieux du passé.

Et elle brandit une fiole rougeâtre. Cette fois, Tristan se dit que Kirsten avait quitté le monde de la raison.

— Durant des siècles, nos ennemis ont cherché quelle était la composition de ce qu'ils appelaient *l'onguent des sorcières* : ce philtre magique qui permet de ressusciter les forces des ténèbres.

À nouveau, elle brandit la fiole.

— Désormais, le secret est retrouvé !

Tristan remarqua tout de suite que cette nouvelle n'entraînait pas une ovation immédiate et enthousiaste. Pour beaucoup de ces *sœurs*, le sabbat était sans doute plus un mythe qu'une réalité, plus un jeu

qu'une expérience. Et la plupart n'avaient sans doute aucune envie de tester cette potion qui venait du fond des âges. Marcas se tourna vers Kirsten pour évaluer sa réaction. Bizarrement, elle n'avait pas l'air surprise. Un étrange sourire flottait même sur son visage.

— Mes sœurs, regardez bien cette table de torture où tant des nôtres ont souffert. Elle va devenir l'autel du sacrifice.

La sorcière d'Himmler se tourna vers Marcas qui sentit la poignée des gardes se raidir autour de ses bras.

— C'est vous qui allez faire le premier voyage.

Tristan tenta de se débattre alors qu'on le menait vers la table de torture.

— Vous êtes folle !

— Le Reichsführer m'a demandé de vérifier votre loyauté.

— Je doute qu'il soit au courant du but réel de votre confrérie !

— Taisez-vous !

Une première lanière lui emprisonna la main droite.

— Cet onguent va ouvrir toutes les portes de votre esprit et d'abord celles que vous cachez.

Désormais même ses chevilles étaient entravées.

— Et il se passe quoi si je meurs ? Qu'allez-vous dire à Himmler ? Que vous avez foiré la mission pour Paris avant même qu'elle ne commence ?

Kirsten déboucha la fiole dont elle versa le contenu légèrement pâteux sur ses doigts.

— Vous ne mourrez pas…

Elle s'approcha du Français et lui massa le cou juste à l'endroit de la veine jugulaire. Tristan comprit tout de suite. La substance infernale allait directement se répandre dans son sang.

— … mais vous allez le regretter.

26.

Forêt de Grunewald
Près de Berlin

Tristan sentait ses pulsations cardiaques s'accélérer. Était-ce déjà l'effet de la drogue administrée par Kirsten, ou alors la peur était-elle en train de s'emparer de lui ? Plus loin, le crépitement du bûcher baissait d'intensité. Marcas écoutait tous les bruits de la nuit, jusqu'au craquement sec des branches brisées par le passage des animaux sauvages. Il avait l'impression que quelqu'un avait monté le son, comme sur un poste de TSF. Surtout, il entendait de plus en plus distinctement un grondement sourd, qui devenait angoissant. La main de Kirsten se posa sur son front : elle était glacée.

— Vous entendez, n'est-ce pas ?

Tristan hocha la tête, mais ne répondit pas. Sa respiration devenait trop haletante.

— C'est la Havel, la rivière qui passe en bas de la colline. On l'appelle la rivière aux suicidés. Depuis le début du siècle, on estime à près de deux mille le nombre de désespérés qui s'y sont volontairement noyés.

Le Français sentit un froid subit l'envahir. Ses jambes avaient la densité du plomb. Il fallait réagir.

— Je ne veux… pas savoir…

Kirsten s'approcha plus près de son oreille.

— Vous imaginez deux mille âmes en peine qui stagnent sur cette colline, car l'au-delà leur est interdit ? Vous les voyez ? Vous les sentez ?

— Arrêtez ça !

Kirsten leva la main vers un sentier qui s'enfonçait dans la forêt.

— Tous les corps des suicidés sont inhumés au bout du chemin, dans le cimetière sans nom[1]. Maintenant, on y enterre les victimes des bombardements aériens. On les enfouit de nuit pour ne pas effrayer la population. Vous les voyez, tous ces cadavres brûlés vifs par les bombes au phosphore ? Ces femmes carbonisées, ces enfants calcinés ? L'odeur est épouvantable, vous la sentez ?

Marcas fermait les yeux, mais des images d'horreur l'envahissaient. Le pire, c'était ce parfum de mort…

— Je vais vous expliquer : tout ce que vous voyez, entendez, sentez, c'est vous seul qui le créez. Vous êtes l'esclave de votre imagination folle, que la peur surexcite. Et elle peut tout créer, même ce qui n'existe pas. Croyez-vous vraiment que les sorcières voyaient le diable ?

Tristan entendit son bourreau ricaner.

— Non, la drogue réveillait en elles les pulsions primordiales, trop longtemps étouffées par la morale : la volonté de puissance, la sauvagerie du désir…

D'une voix suave, Kirsten se pencha encore plus près de son oreille.

— Et vous, Tristan, quel est le monstre qui sommeille en vous et que vous allez ressusciter ?

Marcas revit le camp d'extermination d'Hartheim, spécialisé dans l'élimination des handicapés. Rien ne pouvait dépasser en horreur ce que les nazis étaient capables de faire.

Le Français perdait pied. Il entendait la voix de Kirsten varier, comme si elle ne cessait de s'éloigner et de se rapprocher.

— Si vous me parliez d'Erika… Vous avez déjà pensé à son corps enterré dans la nuit et le froid de la terre ?

Marcas se sentit suffoquer. Cette vision était insupportable.

— Vous voyez son corps se putréfier, la chair se corrompre, les yeux qui sombrent dans les orbites…

— Arrêtez !

Kirsten saisit la fiole qui contenait la substance créée par le Dr Grimm. Jamais elle n'aurait pensé qu'elle soit si efficace et surtout que les effets coïncident autant avec ce que les sorcières avaient révélé de leurs propres hallucinations. Elle allait contrôler Tristan jusqu'au

plus profond de son être.

— Cette drogue a une particularité dont je ne vous ai pas encore parlé : vous vivez absolument tout ce que l'on vous raconte. Vous sentez les vers qui fourmillent dans la bouche d'Erika ?

Le ton de l'Allemande se fit plus impérieux.

— Dites-moi pour qui elle travaillait, qui elle informait. Vous ? Les Russes ?

Comme si les vers imaginaires s'étaient emparés de sa gorge, Tristan avait l'horrible sensation de leur chair molle et gluante qui grouillait dans sa bouche. Il ne pouvait plus ni crier ni parler. Comme elle n'obtenait rien, Kirsten tenta une autre approche :

— Et si vous pensiez à Laure ? Une très jolie femme, elle aussi. Qui va empêcher les mâles de la Gestapo de s'amuser un peu avec elle ? Vous voulez que je continue ?

La bouche ouverte sur un hurlement muet, Tristan ne contrôlait plus rien.

Il ne voyait plus rien, le monde extérieur venait de s'éteindre. Il entendait seulement, et chaque parole devenait une image.

Soudain elle apparut.

Laure.

En haillons, les mains suspendues à deux anneaux rouillés. Son visage était tuméfié, son corps luisant de sueur sous le halo d'une lumière jaune et poisseuse. Tristan n'en revenait pas, il voyait le moindre détail. Elle était dans une cave humide où résonnaient des insultes et des rires gras. Deux hommes se tenaient devant elle, torse nu, matraque à la main. L'un d'entre eux se débraguettait, la face empourprée d'un sourire malsain.

La voix de Kirsten résonna dans son cerveau :

— Dites-moi, Marcas, vous voulez vivre quel rôle ? Celui du gestapiste qui va s'envoyer votre petite copine ? Ou vous préférez connaître ce qu'est un viol ? Ça ne ferait pas de mal à un homme de découvrir ça, de ressentir la peur, la douleur, la honte…

C'était un cauchemar. La vision changea d'un coup.

Tristan regardait Laure de face, ses mains baissaient son propre pantalon. Il était le SS. Et il se sentait durcir. Et pourtant il était toujours lui-même. Il allait violer la femme qu'il aimait. C'était monstrueux. À cause de cette drogue, la sorcière manipulait son cauchemar à sa guise. Il n'était qu'un pantin. Tristan hurla de

désespoir, mais il était seul à s'entendre.

— Une dernière fois, reprit la voix de Kirsten. Erika travaillait-elle pour les Russes ? Bougez votre main droite si c'est vrai et j'arrête votre supplice tout de suite.

Il lutta de toutes ses forces, puisant ce qui lui restait de volonté dans son esprit gorgé de poison, et ne bougea pas sa main droite.

La sorcière se pencha sur lui. Il fallait le briser.

— Ne résistez pas. Ça ne sert à rien. On va changer de scène. Vous entendez le bruit de la pelle qui fouille le sol, Tristan ?

Le cerveau de Marcas n'était plus qu'un écho, celui de l'acier qui s'enfonçait dans la terre.

Laure apparut à nouveau. Nue. Les cheveux remplis de poussière. Elle était couchée dans un trou rectangulaire de glaise et de boue.

— C'est long et dur un trou à creuser. Surtout avec une jeune femme morte devant les yeux.

La main de Marcas ne se crispa toujours pas.

— Après l'avoir assassinée, ses bourreaux viennent de la jeter comme un déchet, reprit Kirsten. Puis ils envoient la première pelletée. Sur les jambes d'abord. Mais attendez… Ils ont commis une erreur.

Soudain, le visage de Laure s'anima. Ses yeux s'ouvrirent, ses pupilles ressemblaient à deux soucoupes noires. Une pelletée de gravier et de boue gifla son pauvre visage. Elle crachait du sang et de la boue et levait les bras en l'air.

— Pauvre enfant, elle n'est pas morte. Sa bouche… Vous sentez le goût de la terre dans sa bouche, Tristan ? Travaillez-vous pour les Russes, les Anglais ? Répondez ou vous mourrez !

La voix de la sorcière cognait dans les parois de son crâne. Soudain, une clarté violette inonda sa conscience. C'était comme si son cerveau allait exploser. Il n'avait plus de corps, plus aucune sensation à laquelle se raccrocher. Comme mû par un ressort invisible, Marcas se redressa et un hurlement longtemps contenu jaillit de sa gorge. Puis, il retomba d'un coup alors que sa conscience sombrait dans un maelström incandescent violet.

La chef du groupe Hexen et ses acolytes restaient silencieuses. Tout autour d'elles, les arbres eux-mêmes semblaient guetter une réaction de Tristan. Mais le Français avait perdu connaissance.

— C'est terminé, on n'en tirera rien de plus, murmura la sorcière. Il

dit peut-être la vérité.

— En êtes-vous certaine ? demanda l'une des prêtresses.

— La certitude est le refuge des faibles et des esprits bornés, je me contenterai d'une intuition.

Kirsten était satisfaite, la substance élaborée par Grimm fonctionnait vraiment à merveille. Quant à Himmler, il serait rassuré : Tristan n'avait rien avoué. Soit il était innocent, soit il résistait mieux que prévu.

— Ou vous êtes innocent ou vous êtes très fort, conclut Kirsten qui se pencha à l'oreille de Tristan. En tout cas, vous partez pour Paris.

Notes

1. Le cimetière existe toujours, mais ne procède plus à des inhumations depuis la fin des années 90.

27.

Sud de Berlin

C'est quand il sortait de la capitale que Goebbels s'apercevait à quel point il était citadin. La nature qui défilait derrière les vitres de la voiture l'ennuyait. À la cime des arbres, il préférait la façade des immeubles ; aux prés verdoyants, les ruelles longues et grises. La campagne le déprimait. Elle ne lui offrait aucune excitation de l'esprit. Tandis que Berlin, la ville qui avait mis le monde entier à feu et à sang, la capitale de l'apocalypse, n'en finissait pas de l'exalter. Ce n'était pas le cas d'Himmler qui, dès qu'il le pouvait, fuyait la capitale du Reich. Il ressemblait à ces princes itinérants du Moyen Âge, qui se déplaçaient de forteresses en châteaux. Lui naviguait de camps d'entraînement en camps de déportés, d'industries de guerre en domaines agricoles. Car la SS était un royaume dans l'État. Elle n'était plus seulement la garde prétorienne d'Hitler, mais l'armée d'élite du régime : des centaines de milliers de volontaires combattaient sous ses deux runes d'argent. Elle contrôlait aussi la police et le renseignement en Allemagne, comme dans les pays occupés. La Gestapo régnait partout en Europe. Mais Himmler ne s'était pas arrêté en si bon chemin, il avait étendu partout l'empire de son organisation. Telle une pieuvre secrète, on ne pouvait faire un pas dans l'Allemagne nazie sans découvrir un de ses tentacules. Depuis le début de la guerre, la SS avait investi dans l'industrie de l'armement, mais aussi dans le système bancaire et on retrouvait des proches du Reichsführer dans la plupart des transactions économiques clandestines destinées à fournir des devises au Reich. Mais plus que l'argent, c'était l'avenir qui fascinait Himmler. Un futur où le Reich vainqueur imposerait sa loi de l'Atlantique à l'Oural. Les Russes avaient beau enfoncer tous les fronts, les Alliés s'approcher des Alpes, Himmler continuait son rêve fou d'une Europe transformée en royaume SS.

Seul au fond de sa voiture, Goebbels secoua la tête. Parfois, il se demandait comment Hitler avait réussi à arriver au pouvoir avec Hess qui entendait des voix, Goering qui se défonçait à la morphine et Himmler qui cherchait le Graal dans toute l'Europe. Une véritable équipe de bras cassés auxquels, bien sûr, le ministre de la Propagande ne se comparait même pas. Et il se mit à ricaner au souvenir du jour où Heinrich lui avait confié son nouveau rêve grandiose : une fois conquise, toute l'Europe devrait revenir à l'état de nature, à une civilisation débarrassée des miasmes de l'industrie, où les SS seraient les maîtres d'immenses domaines agricoles cultivés par des troupeaux d'esclaves slaves. Voilà pourquoi il se passionnait pour les questions d'agriculture et se rendait régulièrement dans des fermes expérimentales, comme aujourd'hui, où Joseph était en train de le rejoindre.

— Monsieur ?

Le chauffeur indiquait de la main une longue allée de gravier blanc bordée de pins séculaires. Au bout se distinguait le fronton orné d'une demeure à l'imposante toiture. Goebbels manqua de ricaner. Quand il jouait à l'agriculteur, Himmler ne le faisait pas dans une ferme boueuse qui sentait le purin, mais dans un manoir historique. Le ministre de la Propagande fit signe à son chauffeur de tourner, il était vraiment curieux de découvrir Heinrich en gentleman-farmer.

Le manoir avait été récemment restauré, sans doute par des prisonniers de guerre, les mêmes que Goebbels voyait saluer respectueusement Himmler alors qu'il déambulait dans ce qui se révélait être un immense jardin potager entouré de serres et de vergers. Derrière le Reichsführer, des officiers en uniforme noir portaient des paniers de concombres et de salades. Goebbels n'en revenait pas. Il remarqua qu'Himmler tenait un sécateur à la main et de la pointe indiquait des légumes que ses aides de camp s'empressaient de ramasser. Le Reichsführer remarqua Goebbels et s'avança, le sourire aux lèvres.

— Ah, Joseph ! Maintenant que vous voilà, j'espère vous convaincre des vertus d'une nourriture saine.

Goebbels fit la grimace. Apparemment, Himmler partageait désormais une des obsessions d'Hitler : vivre en pur végétarien.

— Vous savez que notre Führer bien-aimé a banni la viande de tous ses repas et, bien sûr, je vous ne parle pas du tabac et de l'alcool, un véritable suicide et un vice de dégénérés.

Joseph était sidéré. Il devait déjà subir les interminables discours

d'Hitler sur les bienfaits des flocons d'avoine… Et maintenant, Himmler allait lui chanter les louanges du chou fermier et de la rave élevée en pleine terre.

— Voilà pourquoi j'ai créé cette ferme : pour apprendre aux jeunes générations la nécessité d'une nourriture rigoureusement saine. Voyez-vous, Joseph, si nous voulons que notre race germanique soit la plus pure possible, il faut que son alimentation le soit aussi… Avec des fruits qui poussent dans une terre vierge, des légumes fertilisés par des engrais naturels…

Goebbels décida de répliquer par son arme favorite : l'ironie.

— Cher Heinrich, je ne doute pas que ce soit cette alimentation d'une pureté quasi absolue qui vous donne ce mental exceptionnel et à notre Führer cette clairvoyance parfaite.

Derrière ses lunettes rondes, les yeux d'Himmler brillèrent de plaisir. Il y avait longtemps que le Reichsführer prenait tout compliment pour argent comptant. Il saisit Joseph par le bras.

— Vous et Magda devriez suivre les conseils diététiques du Führer. La Grande Allemagne a besoin de dirigeants sains et en bonne santé.

Goebbels laissa échapper un sourire anguleux.

— Pour l'instant Hitler ne m'a donné aucune consigne alimentaire. En revanche il m'a chargé de vous transmettre un ordre.

Himmler, qui était en train de couper des roses blanches, se retourna.

— Vous les prendrez pour Magda. Un ordre du Führer, vous dites ?

Au regard d'intense jubilation du *nabot*, Himmler comprit que son intermède bucolique venait de prendre fin. Il fit signe à ses aides de camp de s'écarter.

— Marchons jusqu'au verger. Nous serons plus tranquilles pour parler.

Joseph attaqua aussitôt :

— Le Führer souhaite que vous renforciez immédiatement la surveillance de l'état-major de la Wehrmacht à Paris.

À la différence d'un Goering qui répondait toujours avant qu'on ait fini la question, le Reichsführer, lui, prenait son temps. Le fait qu'Hitler envoie Goebbels plutôt que de téléphoner directement renforçait sa méfiance.

— Considérez que c'est déjà fait. Je reçois un rapport hebdomadaire

sur l'état d'esprit de nos *amis* de la Wehrmacht à Paris, il sera désormais journalier.

— Vous voudrez bien le transmettre directement au Führer avec vos remarques personnelles.

Himmler hocha la tête. Le ton de Goebbels commençait de l'insupporter. Ce nain prétentieux, tout gonflé de vanité par sa mission, n'allait pas lui gâcher la journée.

— Je suppose, cher Joseph, que si vous avez pris la peine de vous déplacer ici, c'est que vous prenez un intérêt tout particulier à cette affaire ?

Goebbels sourit. Himmler ne le roulerait pas dans la farine avec ses phrases trop polies pour être honnêtes…

— Ne croyez pas, cher Heinrich, que je ne sache pas combien il vous est pénible de recevoir un ordre de ma part. Mais si j'ai accepté de m'en charger, c'est que je veux avoir un échange sincère avec vous.

Himmler s'inquiéta. Il avait choisi de ne pas encore informer Hitler de la mort violente de son envoyé, Gellen, à Paris. Pas avant d'avoir une piste sérieuse afin de ne pas risquer de déclencher une colère incontrôlable du Führer, et des représailles démesurées. Mais si, par malheur, Hitler l'avait appris par lui-même…

— Heinrich, je voudrais vous parler du débarquement.

Quoique surpris, le Reichsführer fut brusquement soulagé.

— Je voudrais avoir votre avis, continua le *nabot.* Le débarquement est-il inévitable ?

Cette fois, Himmler répondit sans attendre :

— Il ne fait aucun doute. Depuis des mois, les Américains envoient du matériel militaire en Angleterre par paquebots entiers. Même nos sous-marins, qui sont les meilleurs du monde, ne parviennent plus à ralentir le flot de navires qui traversent l'Atlantique.

— Selon vous, il est imminent ?

— Oui, Staline harcèle Churchill pour qu'il ouvre un nouveau front à l'ouest et, à partir de l'automne, il devient trop dangereux pour une armada de traverser la Manche.

— Vous voulez dire que le débarquement aura lieu cet été ? s'alarma Joseph.

— Au début de l'été. Les Anglo-Américains ne prendront pas le risque de débarquer des dizaines de milliers d'hommes sous une

possible canicule. Mais je réponds avec franchise à vos questions, Joseph. À vous maintenant…

Ils marchaient sous une rangée de poiriers dont les fleurs éclatantes de blancheur laissaient présager la promesse de fruits éclatants. En regardant les arbres, Goebbels se demanda en frissonnant combien de printemps il verrait encore, mais il se reprit aussitôt.

— Pour la première fois, le Führer m'a parlé du débarquement. Et il est en désaccord total avec le Haut Commandement sur le lieu où nos ennemis vont tenter de prendre pied.

— Que dit le Führer ?

— Il est certain que le débarquement aura lieu en Normandie. Pour s'emparer d'abord de la capitale de la France. Créer un choc psychologique.

Voilà pourquoi Hitler s'intéresse à Paris, pensa Himmler, *il veut être sûr de la loyauté de la Wehrmacht.*

— Les militaires, eux, penchent pour la région de Calais. Or, si nous voulons avoir une chance de rejeter nos ennemis à la mer…

— … Il faut que nos unités menant la contre-attaque soient prépositionnées au bon endroit.

— Exactement.

Himmler hocha la tête.

— Si nous parvenons à rejeter les Anglo-Américains à la mer, ils ne pourront pas remonter une opération similaire avant deux ans.

Joseph regarda les poiriers en fleur. Deux ans ! Le temps de bloquer les Alliés en Italie le long des Alpes et de déployer des dizaines de divisions sur le front de l'Est. Et si les armes secrètes du Führer entraient en jeu…

— Nous pourrions gagner la guerre, conclut Himmler.

Goebbels prit un ton solennel.

— Écoutez, Heinrich, nous sommes les seuls à être encore lucides, Goering sombre dans la drogue et Bormann n'est qu'un lèche-bottes. Si nous nous allions tous deux, nous pouvons convaincre le Führer de faire le bon choix : et pour ça, il nous faut absolument connaître le lieu du débarquement.

Himmler posa le sécateur sur un muret. Durant la conversation, il n'avait cessé d'en actionner nerveusement les lames.

— Sauf que nous n'avons plus aucun réseau d'espionnage efficace,

ni en Angleterre ni aux États-Unis. Nous sommes sourds et aveugles.

Goebbels découvrit ses dents de carnassier.

— Oui, mais vous savez mieux que moi que les Anglo-Américains ont un besoin vital des Français pour réussir leur débarquement. Sans informations, sans opérations de sabotage en France, leur opération s'enlisera et s'effondrera. Ce qui signifie que la Résistance, comme ils s'appellent, est déjà au courant.

— J'y ai réfléchi… Mais si nous arrêtons en masse ces terroristes pour obtenir des informations, les Anglo-Américains risquent de se méfier et de changer leur plan.

Le front du *nabot* déjà raviné se plissa intensément. Il n'avait pas pensé à cette objection.

— Je dois rentrer à Berlin. Je vais réfléchir à un moyen. Je suis sûr que je vais trouver.

Himmler acquiesça en silence avant de raccompagner son hôte. Le temps que Goebbels trouve une solution viable, les Anglo-Américains seraient à Berlin. Lui avait une bien meilleure idée. Alors que tous deux traversaient la cour, Goebbels s'arrêta, la main tendue.

— Désormais, Heinrich, nous sommes alliés.

— Absolument, Joseph.

Comme la voiture accélérait dans l'allée, Himmler interpella son aide de camp :

— Organisez-moi une réunion d'urgence avec Kaltenbrunner et Schellenberg, ainsi que leurs adjoints. Tout le RSHA est désormais en alerte. J'ai une mission prioritaire à leur confier. Qu'ils soient disponibles demain à la première heure. Et surtout, appelez-moi Skorzeny… Qui sait, ce diable d'homme nous sera peut-être utile ?

Himmler ferma les yeux. Avec un peu de chance, il connaîtrait le lieu exact du débarquement en France et il serait le premier à l'annoncer au Führer.

28.

France
Champagne

Le convoi venait de s'arrêter dans une gare. Tristan releva brusquement la tête. Il s'était endormi, bercé par le rythme monotone du train. Il voyageait, depuis des heures, épuisé, laminé par ce que lui avait fait subir Kirsten, cette folle qui se prenait pour une sorcière des temps modernes. Il avait tout le corps rompu, comme s'il était passé sous une meule, et l'esprit pareil à une armée en déroute. Mais il n'avait rien lâché. C'était sa victoire.

Après l'avoir ramené à Berlin, des SS l'avaient mis dans un train en direction de Paris. Il avait traversé toute l'Allemagne jusqu'à la frontière où se pressaient des volontaires français pour travailler en Allemagne. De *volontaires*, ils n'avaient que le nom, et le désespoir se lisait sur leur visage. Ils n'étaient plus que des esclaves, raflés par la Milice ou par les Allemands, et condamnés à alimenter de leur sueur et de leur sang l'infernale machine de guerre nazie.

Du revers de la main, Tristan nettoya la poussière de la vitre grise. Le train s'était immobilisé le long d'un quai. Sans doute pour laisser passer un convoi de soldats qui remontaient vers le front. Deux jeunes femmes, une marmite fumante à la main, proposaient des bols de soupe aux voyageurs. Tristan entrouvrit la fenêtre, fouilla ses poches et en tira un billet allemand. Quand il le tendit, il vit le dégoût se peindre sur le visage des deux femmes. Pour elles, il n'était qu'une ordure de collabo, du fric allemand plein les poches. Un chien de Judas.

De retour sur sa banquette, Tristan trouva que la soupe avait un goût amer. Il venait brusquement de comprendre que, si la France était libérée, il se retrouverait dans la peau exiguë d'un Français qui

avait servi les nazis. D'autant plus que beaucoup de monde, en France comme en Allemagne, pourrait témoigner de ce qu'il avait œuvré avec zèle pour les SS. Et les deux croix de fer octroyées par Himmler en étaient la preuve éclatante. En revanche, qui restait-il pour prouver que, depuis sa première mission à Montségur, il travaillait pour le renseignement britannique ? Plus personne. Malorley, le patron du SOE, était mort, et lui seul connaissait son statut d'agent double. Personne…

Sauf Laure.

Et si elle disparaissait, nul ne pourrait plus parler en sa faveur. Et c'est le peloton d'exécution pour les traîtres qui l'attendait.

Le train redémarra. La porte du compartiment s'ouvrit et un prêtre âgé entra, suivi par un couple. Tristan restait plongé dans ses pensées. S'il survivait à cette mission, il ne pourrait même pas rentrer à Genève. Si Laure l'avait débusqué, ses amis gaullistes du BCRA le pourraient aussi. En clair, il avait le choix entre une balle dans la peau à Paris et une tombe anonyme au fond du lac Léman.

Un grondement sourd fit vibrer les vitres du wagon. La femme leva un regard inquiet tandis que son mari tortillait sa moustache.

— C'est sur Reims, dit-il. Les Anglais bombardent la gare de triage de Bétheny.

Il jeta un œil furtif sur la porte du compartiment et baissa la voix.

— C'est pour empêcher les Fridolins de faire remonter des troupes en Allemagne.

— Et nous, on passe par où ? demanda Tristan.

Le prêtre quitta un instant son bréviaire pour répondre.

— Mais, par Reims, mon fils.

Les explosions redoublaient d'intensité, mais le train ne ralentissait pas. Au contraire, il semblait accélérer comme s'il voulait atteindre Reims le plus vite possible. D'ailleurs, les premières maisons grises de banlieue commençaient à apparaître.

— Pourris d'Allemands, s'écria le mari. Je suis sûr qu'ils ont donné l'ordre au conducteur de foncer vers la gare pour qu'on serve de cible !

— Arrête, Joseph, dit sa femme en regardant Tristan. Tu ne sais pas devant qui tu parles !

Marcas se demanda s'ils l'avaient vu payer sa soupe avec un Reichsmark. En tout cas, il avait commis une erreur. Alors que le train prenait un virage, un panache de fumée apparut. Le mari se prit la tête entre les mains.

— On va droit dedans !

Le prêtre lui tapota l'épaule.

— Calmez-vous. Les bombardiers volent trop haut. Ils sont incapables d'apercevoir ce train et de diriger leurs bombes contre nous.

— Vraiment, monsieur le curé ?

— Oui, en plus ils ont un plan de bombardements précis et ne se consacrent qu'à leurs objectifs.

— Et si leur objectif est la gare centrale vers laquelle nous fonçons ? interrogea Marcas.

— Alors que Dieu nous protège tous.

Une explosion fit tanguer le wagon. Un éclair de lumière illumina le compartiment. Tristan se jeta à terre. La bombe avait dû tomber juste à côté. Recroquevillé sur la banquette, le couple hurlait de terreur. Marcas essaya de se relever, mais une nouvelle déflagration le propulsa à nouveau au sol. Il avait eu seulement le temps de voir le prêtre, imperturbable, continuer de lire son bréviaire. Tristan roula sous la banquette. Quand cette sorcière de malheur l'avait drogué, Marcas avait eu un étrange retour en arrière. On racontait que les agonisants voyaient leur vie défiler à l'envers, lui avait revu les femmes de sa vie. Et même, cette jeune Espagnole au regard si doux, Lucia, qu'il avait connue en Catalogne, juste avant que Weistort ne le conduise à Montségur. Mais, durant ses quatre ans de guerre, seulement deux femmes avaient partagé ses pensées, Erika et Laure. Et il n'avait jamais su trancher. Jusqu'au moment où cette drogue lui avait ouvert les yeux.

— On passe la gare, hurla le mari.

Tristan se releva. Des bâtiments défilèrent à toute vitesse. Une autre déflagration retentit, mais elle était plus lointaine. Le prêtre fit le signe de croix.

— Nous sommes sauvés.

Fébrile, Marcas s'assit sur la banquette, il avait encore échappé à la mort… mais désormais, c'est Laure qu'il devait sauver

Et il savait pourquoi.

Il l’aimait.

29.

Paris

Les assassins reviennent toujours sur les lieux de leur crime.

Sous le slogan de l'affiche, une frêle Jeanne d'Arc au bûcher adressait sa supplique au ciel. À ses pieds, on apercevait une ville ravagée par les flammes. Tristan s'était arrêté sur le trottoir, impressionné par la composition artistique, simple et efficace. La propagande de Vichy, comme celle des Allemands, adorait mettre en scène les ravages des bombardements alliés, sur des affiches ou dans les actualités cinématographiques. Tristan imaginait l'état de Reims. Arrivé à la gare de l'Est, un officier SS lui avait remis une réservation pour un hôtel près de l'Opéra avant de lui ordonner de se rendre au QG de la Gestapo, avenue Foch, pour y rencontrer le colonel Keller. Marcas avait préféré y aller à pied pour prendre le pouls de Paris occupé.

— C'est-y pas terrible, mon bon monsieur !

Tristan se retourna. Une femme âgée, vêtue d'un manteau noir, usé et blanchi aux coutures, poussait une carriole remplie de petits bouquets de jonquilles. À ses côtés, une gamine qui ne devait pas avoir plus de dix ans tenait un ours en peluche rose. Ce n'était pas une heure pour arpenter la ville. La fillette le dévisageait avec un mélange de curiosité et de méfiance. Depuis son retour, il était frappé par la misère des Parisiens. Ils offraient des visages tristes et fatigués. La plupart semblaient nager dans leurs vêtements. Quant aux mendiants échoués dans les rues, il ne les comptait même plus.

— Pourquoi dites-vous ça, madame ?

— Les deux parents de ma petite-fille sont morts le mois dernier dans un bombardement. La pauvre enfant n'a plus que moi. Voulez-

vous un bouquet de jonquilles pour votre bien-aimée ? Ça porte bonheur.

— J'ai une compagne, mais elle est bien loin.

Le visage de Laure apparut dans son esprit et son cœur se serra. Il ne devait pas se déconcentrer. Pas maintenant, alors qu'il se rendait au siège de la Gestapo…

— Allons… Un beau monsieur comme vous a toujours une dame dans chaque ville, répliqua la vieille avec malice. C'est vingt sous la botte. Et ça nous permettra de manger autre chose que du bouillon demain. Les tickets de rationnement valent pas tripette.

Tristan hocha la tête, engourdi dans son impuissance. Il tendit un billet de son portefeuille. Les yeux de la vieille prirent la couleur du brasier de sainte Jeanne.

— Votre Seigneurie ! À ce prix-là, prenez toutes mes fleurs.

— Donnez-moi seulement une botte… même si je me demande à qui je vais les offrir.

— Soyez béni.

— Ça risque d'être compliqué…

Il regarda la vieille s'éloigner avec sa gamine et reprit sa marche d'un pas sombre, son bouquet à la main. Le quartier général de la Gestapo n'était pas précisément le genre d'endroit où l'on entrait avec des fleurs. Ou alors des couronnes mortuaires.

Il arriva enfin avenue Foch, au quartier général de la Sipo SD à Paris. Les deux oriflammes noires siglées des deux runes d'argent qui pendaient sur la façade et la dizaine de SS en tenue de combat plantés devant des herses de béton et de barbelés ne cadraient pas avec l'élégance de l'immeuble haussmannien. Tristan exhiba sa convocation à un garde aussi affable qu'un char Panzer.

— Tenez, c'est cadeau, dit Tristan en offrant le bouquet jaune vif au SS. Cette touche de couleur embellira votre uniforme.

En guise de réponse le SS lui rendit ses papiers et écrasa le bouquet avec le talon de sa botte. Tristan entra dans un hall vibrionnant. Des SS pour la plupart, mais aussi une escouade d'impers qui encadrait des prisonniers menottés en file indienne. Les visages suant de peur. Après avoir montré ses papiers une nouvelle fois, et s'être fait palper des pieds à la tête, un garde escorta Tristan au dernier étage. Il se retrouva devant le bureau d'une secrétaire en uniforme réglementaire de souris grise[1]. Elle était plutôt mignonne, avec un air de Mireille Balin[2]. Il regretta d'avoir offert son bouquet au soudard.

— Tristan Marcas, j'ai rendez-vous avec le colonel Keller.

— Il va vous recevoir dans un instant, dit la secrétaire d'un air enjoué.

Tristan se demanda si elle gardait le même sourire quand elle voyait passer des résistants torturés. La porte s'ouvrit sur un officier SS. De taille moyenne, les cheveux châtain clair, un peu plus longs que la coupe réglementaire, il arborait un visage placide, plutôt avenant pour un officier de haut rang de la Gestapo. Il ressemblait à l'image que Tristan pouvait se faire d'un notaire bavarois.

— Monsieur Marcas, avez-vous fait bon voyage depuis Berlin ? Suivez-moi dans mon modeste bureau.

— Pas vraiment… Vos ennemis ont la fâcheuse manie d'occuper le ciel de France avec leurs gros avions remplis de bombinettes. À croire que votre maréchal Goering fait la sieste.

Ils entrèrent dans une pièce vaste, aux murs crème, qui offrait une vue panoramique sur Paris. Un portrait du Führer en uniforme d'apparat était posé sur un chevalet. Au centre de la pièce, une table en acajou brillait par sa sobriété, le sous-main en cuir rouge recouvert d'un parapheur, d'un stylo et un carnet de notes. Pas de photos de famille ou de souvenir de régiment. Sur l'un des murs se déployait une immense carte de Paris recouverte de flèches et de cercles.

Le SS et Tristan s'installèrent de chaque côté du bureau. L'Allemand prit un sourire poli.

— Vous devez être quelqu'un d'important pour un Français. Le Reichsführer en personne m'a appelé pour vous procurer toute l'aide dont je dispose.

— Votre chef me surestime, mais si je peux rendre service… J'ai déjà travaillé pour lui dans ce genre d'affaires. Je résous des énigmes.

— Ça doit être un métier passionnant, ironisa le SS, surtout en pleine guerre mondiale.

— Je n'ai pas chômé ces derniers temps. J'ai lu une copie des rapports que vous lui avez envoyés, je crois comprendre que ces deux crimes sont liés par la signature, 669.

— Oui. J'ai demandé au policier chargé du meurtre de la baronne, le commissaire Montalivet, de continuer son enquête. Il est aidé par une agente de la Gestapo française.

La rue Lauriston… Tristan se souvint avec effroi de son bref passage dans cet antre de la mort et n'avait aucune envie d'y remettre les pieds.

— Aidé ou surveillé ? demanda Tristan d'un ton léger.

— Les deux…

— Selon le Reichsführer, ce nombre, 669, laisse croire à une intention mystique ou démoniaque.

— Je sais, il m'a demandé de vous trouver un spécialiste sérieux en numérologie à Paris. Un oxymore, si je me souviens bien de mes cours de français au lycée.

— Oui… La numérologie n'est pas une science que l'on pourrait qualifier d'exacte.

— Notre chef bien-aimé adore le monde obscur des contes et des légendes. Je suis allé dans son château du Wewelsburg, prendre des cours de spiritualité raciale. À l'invitation d'un collègue, le colonel Weistort.

Tristan se raidit. C'était en partie à cause de l'ex-chef de l'Ahnenerbe que son destin avait basculé dans un monde dangereux, manipulé par des forces obscures.

— Je l'ai bien connu. J'ai moi-même fait un séjour prolongé au château.

Le SS semblait impressionné.

— Étonnant pour un Français. Quel honneur… Bon, vous voyez ce à quoi je fais allusion. Les runes, le sang magique, les rituels aux flambeaux… Tout ce folklore.

— Vous n'avez pas l'air de partager son enthousiasme.

— Heinrich Himmler est le deuxième plus grand chef que l'Allemagne ait porté, après notre Führer bien-aimé. Mais au sein de la SS, il y a ceux qui croient à ce genre de légendes romantiques et ceux qui ont les pieds sur terre. Quand on travaille pour la Gestapo, mieux vaut faire partie de la seconde catégorie.

Le SS qu'il avait sous les yeux le désarçonnait. Il était aimable, presque enjoué. Il ne dégageait rien de menaçant. N'eût été son sinistre uniforme, il aurait pu être un Allemand sympathique et chaleureux. Tristan conclut que, dans le panier de serpents de l'ordre noir, il devait faire partie des plus venimeux.

Le colonel prit son téléphone et marmonna un ordre bref, puis raccrocha.

— Nous avons rassemblé les renseignements nécessaires pour vous fournir un numérologue. En questionnant des personnes intéressées, nous avons relevé le nom de trois personnes. Mme Freya, mais elle

végète dans un hôpital, l'immeuble de son cabinet a été bombardé. Il y aurait ensuite le grand Kerim Bey, fakir de son état, mais qui se prélasserait après une tournée sur une plage espagnole. Reste le Sâr Necroman, qui tient la librairie ésotérique des Pommes Bleues dans le Marais, 66 rue des Francs-Bourgeois.

Tristan faillit demander comment ils avaient obtenu des renseignements aussi précis, mais se ravisa.

— Vous voulez que mes hommes aillent chercher ce Necroman ?

— Non, merci, dit Tristan en se levant, il n'avait nulle envie de prolonger cet entretien. Je préfère le rencontrer dans sa librairie.

Le SS lui tendit une carte siglée de l'aigle allemand avec la croix gammée. Et sa bobine.

— Le Reichsführer nous a transmis votre photo par bélino[3]. Voici une carte provisoire de la Gestapo française. Vous verrez comme ce sésame ouvre les cavernes d'Ali Baba de cette ville.

Tristan contempla sa photo avec dégoût. C'était une chose de travailler pour les SS, c'en était une autre de se voir estampillé avec le mot infâme de Gestapo au-dessus de la tête.

— J'espère m'en servir le moins possible. Après ma visite chez le numérologue, vous pourriez m'arranger un rendez-vous avec le commissaire chargé de l'affaire ?

— Montalivet… Il est en poste au 36 quai des Orfèvres. Je vais le prévenir. N'oubliez pas de me rédiger un compte rendu journalier de votre enquête.

— Vous autres, Allemands, adorez la paperasse. Ce n'est pas mon fort.

— Évitez l'ironie et élucidez rapidement ces meurtres : vous sauverez les vies de vos compatriotes.

— Pardon ?

Le colonel SS se leva de son bureau, prit une règle de fer et la pointa sur la carte de Paris punaisée sur le mur. Des flèches remplies de chiffres partaient de gros cercles. Au-dessus de la carte était inscrit le nombre 669 en lettres rouges.

— En guise de représailles, Himmler m'a ordonné de rafler 669 suspects qui croupissaient dans nos prisons. Si vous ne trouvez pas une piste très vite, je les ferai exécuter au mont Valérien. Et après, j'irai faire bombance à la Tour d'Argent ou chez Maxim. Vous serez le bienvenu, naturellement.

Le SS ne s'était pas départi de son sourire chaleureux.

— 669 Français passés par les armes… balbutia Tristan. Mais c'est dément !

— J'en conviens, mais la mise en scène du meurtre à la tour Eiffel a écœuré le Reichsführer. Vous connaissez sa sensibilité…

Tristan baissa le regard pour ne pas exploser. De colère et de haine.

— Si je vous livre le coupable, vous relâcherez les otages ?

— Oui. Et j'espère qu'il n'y aura pas d'autres meurtres. Sinon ce sera 1338.

— Pardon ?

— Je croyais que vous étiez un spécialiste des énigmes… C'est l'addition des 669 otages à exécuter pour la tour Eiffel et de 669 supplémentaires si ce mystérieux assassin recommence. Mes hommes, eux non plus, ne vont pas chômer. Pour reprendre votre expression.

Notes

1. Surnom donné par les Parisiens aux Allemandes en uniforme.
2. Actrice de l’époque.
3. Procédé qui permettait l’envoi d’images par le réseau téléphonique.

30.

Paris
Quartier latin

La voiture à gazogène remonta la rue Soufflot pour s'arrêter le long de la mairie du V^e^ arrondissement. Juste au-dessus du fronton municipal, un portrait du maréchal Pétain, en père de la nation, tentait de redonner courage aux rares passants qui cherchaient un magasin d'alimentation ouvert. Des femmes, avec des filets à provisions désespérément vides, faisaient la queue devant une boulangerie grise, tandis qu'un mutilé de guerre mendiait en vain dans la file.

Plus haut, à l'angle de la rue d'Ulm, des militaires allemands surveillaient la place derrière un rempart de sacs de sable. Désormais, les soldats nazis se retranchaient dans des fortins aux endroits stratégiques de la capitale. Les risques d'embuscades et d'attentats s'intensifiaient dans un Paris électrisé par les rumeurs d'un prochain débarquement.

Seuls les miliciens et les gestapistes français continuaient de se montrer arrogants et provocateurs, comme des têtes brûlées qui n'avaient plus rien à perdre. D'ailleurs, deux d'entre eux traversèrent la place à grands pas pour ouvrir la portière de la voiture qui venait de se garer. Des talons luisants firent leur apparition sur le pavé, précédant une paire de jambes gainées de soie que les deux jeunes miliciens tentèrent de ne pas regarder.

— Madame, si vous voulez bien nous suivre.

La chevelure et le visage dissimulés sous une mantille, la femme qui venait de surgir, en tailleur de jais, attira rapidement l'attention des mères de famille qui faisaient la queue depuis des heures. Un

murmure houleux monta avant de s'arrêter brusquement face à la gueule noire de la mitraillette qu'un des miliciens venait de brandir. Le troupeau, vaincu et affamé, rentra dans l'obéissance. Mais des éclairs de haine parcouraient toutes les prunelles. Arrivés devant les marches du Panthéon, les miliciens se retirèrent. Ils avaient d'autres invités à accueillir.

— Bonne soirée, madame.

La femme salua d'un signe de tête avant de sourire devant l'affiche qui recouvrait le fronton du sanctuaire républicain. On y voyait les visages de Doriot, Déat et Darnand, les chantres de la Collaboration, avec cette légende : *Des chefs pour la France.* Un ricanement moqueur fit voleter la mantille. Il y avait longtemps qu'elle ne croyait plus en la politique. Et puis, ce n'était pas avec ces trois imbéciles qu'on allait sauver le pays. Elle haussa les épaules de mépris : de toute façon, les hommes croyaient toujours que tout se gagnait par la force. Une vision strictement matérialiste. Une erreur typiquement masculine.

Elle regarda à nouveau l'affiche, elle aussi avait connu la notoriété sur les murs de Paris l'an passé : son film *Le Loup des Malveneur* avait remporté un beau succès. Et même si elle n'y tenait pas le premier rôle, son nom de scène, Marie Olinska, était apparu en lettres capitales sur toutes les affiches placardées dans Paris.

Une fois passées les portes imposantes de l'ancienne église, un homme en smoking lui tendit un masque avant de lui indiquer le fond de l'édifice, encombré de sculptures glorifiant la Nation.

— Prenez les escaliers, la cérémonie se passe au sous-sol.

Tout en faisant claquer ses talons sur le marbre, elle regardait l'immense dôme d'où tombait une pâle lumière. À peine de quoi distinguer les fresques qui couvraient les murs. Tant mieux. Elles avaient été peintes par un certain Puvis de Chavannes dans un style qui désormais révulsait l'œil. Malgré elle, elle aperçut un profil féminin auréolé de lumière. Elle la reconnut aussitôt : Geneviève. La sainte qui, au début du Moyen Âge, avait sauvé Paris de la fureur d'Attila et des Huns. Cette fois, la jeune femme éclata d'un rire ouvertement méprisant. Désormais, les saintes étaient passées de mode, car, ce soir, c'est le Très Bas qu'elle allait invoquer pour sa cérémonie d'initiation.

Si ça pouvait faire avancer sa carrière d'actrice, elle était même prête à prier une idole africaine ou une pantoufle du pape.

Juste à l'entrée de l'escalier, deux hommes armés lui demandèrent son nom et une pièce d'identité.

— Je suis Marie Olinska.

Nullement impressionné par son ton arrogant, un des gardes lui demanda :

— Veuillez ôter votre masque, je vous prie, je dois vous voir.

La visiteuse du soir s'exécuta, goûtant à l'avance l'effet qu'elle allait produire. Son visage était d'une beauté blonde parfaite, immaculée, irréelle, mais le plus stupéfiant était la profondeur bleutée de son regard, pareil à un glacier s'abîmant dans un gouffre. Les deux gardes la fixaient, ébahis comme si une statue venait de jaillir du sol.

— Un problème, peut-être ?

— Non, balbutia l'un d'eux. C'est que…

— Alors vous permettez que je passe ?

Sans attendre la réponse, elle disparut dans l'escalier. Les deux gardes se regardèrent comme s'ils venaient de croiser une apparition.

— C'est la beauté du diable.

Comme elle descendait lentement les marches à cause de ses talons, Marie Olinska réalisa que c'était la première fois qu'elle rentrait dans le Panthéon. Un monument honni dans sa famille et par l'occupant. Avec une mère qui ne jurait que par Maurras et un père admirateur de la Cagoule[1], on finissait par trouver aux nazis un charme certain : celui de restaurer l'ordre et de rétablir l'autorité. Marie, elle, leur trouvait un autre charme : celui d'une virilité hautaine et affirmée. Tout le contraire des petits intellectuels français qu'elle fréquentait avant, falots et minables. Dès l'entrée des Allemands à Paris, elle avait choisi sa collaboration. À géométrie variable : souvent verticale et parfois horizontale.

Juste après l'escalier se dressait l'antichambre qui menait à la salle des sépultures. Depuis la Révolution, c'est là que la République enterrait ses grands hommes. Un sanctuaire sans dieu et où seuls des morts étaient honorés. Des sortes de saints laïcs, mais bien incapables de faire le moindre miracle. Un bal figé de cadavres. Comme elle s'avançait, elle croisa plusieurs femmes dont les tenues lascives et parfois minimalistes faisaient sensation dans une pareille nécropole. L'une d'elles, dont la robe avait roulé au sol, s'était assise à cheval sur une tombe réchauffant de l'ardeur de ses cuisses la froideur de pierre de la sépulture. Plus loin, un couple, couché au milieu d'un amas de couronnes mortuaires, attirait les regards d'un groupe d'hommes vêtus de longues capes noires. L'un d'eux, sans doute exalté par le spectacle, s'écria :

— Que la débauche commence ! Il est grand temps de profaner ce cimetière où pourrissent toutes les immondices de la République.

Comme elle avançait, une main avide la saisit par la taille. Elle la repoussa brutalement. Elle n'était pas là pour se donner des frissons d'orgie. Au bout de quelques pas, elle s'arrêta devant un grand rideau sombre qui isolait strictement une partie de la salle souterraine. Elle frappa deux fois du talon, attendit, puis recommença.

— Que demandez-vous ? répondit une voix sépulcrale.

— L'entrée des ténèbres.

— En êtes-vous digne ?

— La lumière noire m'est intimement connue.

— Quel est votre maître ?

— Le seigneur d'En-Bas.

Le rideau s'entrouvrit. Marie sourit de plaisir.

Cette fois, elle était dans le saint des saints.

Face à face se trouvaient deux tombes, celles de Rousseau et de Voltaire : les deux ennemis irréductibles que la République n'avait réconciliés que dans la mort. Voltaire, le fossoyeur de la religion, reposait dans un tombeau de marbre ocre, surmonté d'un globe noir. Sans doute pour symboliser l'universalité de sa pensée qui s'était répandue en tout lieu. Comme ses restes d'ailleurs, que l'on retrouvait aux quatre coins de Paris. La sépulture du Panthéon n'abritait plus qu'un Voltaire en pièces détachées.

La tombe de Rousseau, elle, était en bois sombre. Sa face principale décorée d'un flambeau comme si l'auteur du *Contrat social* était destiné à illuminer l'univers. C'était Robespierre qui avait décidé de sa panthéonisation…

Fascinée, Marie contemplait les tombes de ces deux hommes, dont l'un avait enterré la religion et l'autre la société. Après eux, Dieu, le roi n'étaient plus que des souvenirs. Mais il restait pourtant une autre puissance que ni Rousseau ni Voltaire n'avaient réussi à abattre. Une puissance que les adeptes de sa confrérie adoraient : celle de Lucifer. Elle s'approcha d'un homme aux cheveux argentés, adossé à une des tombes, qui se déchaussait. Autour du cou, il portait une croix d'or à l'envers.

— Mon cher Arnaud, c'est la première fois que je vous vois avec cet accoutrement, dit-elle en l'embrassant sur la bouche trois fois, comme

le voulait le rituel.

Quand il eut ôté ses chaussures, Marie remarqua que sous chaque talon était tatouée une croix. Elle eut un mouvement de surprise.

— C'est pour fouler au pied l'image du Christ, répondit l'homme.

— Vous haïssez Dieu à ce point ?

— Je hais ce que les hommes en ont fait : la morale, l'interdit… Et je vénère le prince des Ténèbres.

Marie tressaillit de plaisir. Depuis que ses parents l'avaient fait éduquer dans une institution catholique, elle abhorrait la religion dont elle ne supportait pas les préceptes ressentis comme une oppression intolérable. En revanche, le diable ne lui avait jamais fait peur. Lucifer la fascinait. Mais durant des années, cette passion diabolique était restée virtuelle, comme une croyance adolescente que l'âge adulte se chargerait d'effacer. Jusqu'au jour où elle avait rencontré les membres de la Confrérie. Depuis toujours, à Paris, les adeptes du diable avaient existé. Parfois même, ils se dévoilaient par esprit de provocation. À la fin du XIXe siècle, les adorateurs du Malin avaient défrayé la chronique littéraire et journalistique. S'ils étaient plus discrets aujourd'hui, c'est parce qu'après une Première Guerre mondiale et l'ascension d'Hitler, ils avaient la sensation de voir Satan à l'œuvre partout en ce monde. L'homme aux cheveux argentés s'approcha de Marie.

— Tu sais pour quelle invocation nous sommes réunis ?

Marie prit son temps pour juger de la bonne réponse. Depuis le début de la guerre, la Confrérie avait initié des hommes et des femmes fascinés par le nazisme et d'abord par sa dimension antireligieuse. Ils ne croyaient pas qu'Hitler allait régénérer l'Europe, mais qu'au contraire il allait déclencher l'Apocalypse. Et ils l'attendaient avec passion. L'actrice finit par répondre :

— Pour invoquer le maître du néant, le maître de toutes choses.

Le tintement d'une cloche retentit tandis que de nouveaux venus prenaient place. Tous portaient un masque grimaçant sous une capuche sombre. Avec l'homme aux cheveux d'argent et Marie, ils étaient treize. L'actrice les reconnut pour la plupart. L'un d'eux, dont les gants étaient frappés de têtes de mort brodées d'argent, s'avança.

— Mes sœurs et mes frères d'en bas, il est temps pour nous de souiller ce temple de la République en célébrant le culte de Lucifer. Le pourfendeur des races impures.

Il tourna la main vers une très jeune femme blonde, à peine une vingtaine d'années, vêtue d'une cape noire et encadrée par deux

hommes masqués. Elle souriait fixement, les yeux dans le vague, et semblait tituber. Marie l'observa attentivement et n'eut pas grand mal à comprendre que la fille avait été droguée.

— Ôte ta cape ! lança l'officiant.

Comme hypnotisée, la fille s'exécuta, révélant un corps nu et voluptueux dont les poses provocantes fascinèrent violemment Marie, car elle était l'antithèse de sa beauté froide et minérale.

— Que tous, ici, honorent cet ange aryen dont le ventre est fécond de tous les désirs de l'Enfer et du paradis.

Marie s'aperçut alors que l'inconnue arborait deux serpents entrelacés tatoués au-dessus du pubis. Les deux hommes l'aidèrent à s'étendre au-dessus du tombeau de Voltaire.

— Tu représentes ce que la race aryenne nous offre de plus beau, dit le maître de cérémonie en s'agenouillant devant la femme et en baisant la plante de ses pieds. Je me prosterne devant toi, fille et mère de la race supérieure. Elle-même engendrée par notre maître. Et vous tous, adorez-la !

Un par un, les douze participants se mirent à genoux, en levant le bras droit en signe de soumission.

— Ô, Lucifer, toi l'éveilleur de la seule race élue, entends notre appel.

L'officiant posa alors un ciboire d'or sur le ventre de la jeune femme qui semblait ne pas réaliser ce qui se déroulait autour d'elle.

— Ô prince de la Tentation, donne-nous le pouvoir de communier dans l'exaltation.

L'officiant prit le ciboire et en retira une à une des hosties, qu'il posa sur le corps tressaillant de la jeune femme.

— Ô Toi, le grand Diviseur du monde, accorde-nous de nous fondre en ta puissance par le sacrilège.

L'officiant prit chaque hostie une à une, les plongea dans l'intimité ouverte devant lui, puis les ressortit pour les offrir à chaque adepte.

— Que la chair de notre maître soit en vous.

Au moment où Marie avala son obole, le maître de cérémonie se leva, lui frôlant l'épaule. Elle le regarda, les pupilles dilatées par la jouissance de la transgression.

— Lucifer est entré en nos corps. Maintenant, nous devons lui rendre ce qu'il nous a donné. Marie, approche et viens te faire baptiser

dans le sang.

Tous les visages se tournèrent vers elle.

— Comment ? demanda Marie qui pensait que la cérémonie était terminée.

— Agenouille-toi et écoute. Nous allons offrir au prince des Ténèbres ce qu'il y a de plus pur.

Il tira une dague en or de sa tunique. À sa vue, l'actrice sentit la peur l'envahir. Son prénom, Marie… La mère de Jésus. Et s'ils l'avaient choisie pour cette raison ?

— N'aie crainte, Marie, murmura l'officiant qui vit son trouble. Ce n'est pas toi l'élue du sacrifice. Mais elle.

L'officiant s'approcha de la femme toujours étendue et brandit la dague au-dessus de sa poitrine, elle souriait toujours sous l'emprise de la drogue.

D'un geste brutal, il plongea la lame dans le cœur et la retira. La fille ouvrit grand les yeux et poussa un cri aigu. Puis sa tête retomba sur le côté. Un filet de sang dégoulinait par la blessure pour goutter sur le sol de pierre. Le maître de cérémonie contemplait le cadavre avec bienveillance. Il caressa sa chevelure dorée.

— Ô, Lucifer, nous t'avons offert cette vestale sacrée, fille et mère de notre race aryenne, au sang le plus pur. Afin que par son sacrifice notre sœur, Marie, puisse entrer dans ta famille.

Marie réprima un frisson de dégoût. Personne ne l'avait prévenue qu'il y aurait un meurtre. C'était abject. Pourtant, elle restait figée, fascinée par ce filet de sang qui s'écoulait sous ses yeux. Le maître de cérémonie prit la lame ensanglantée et traça sur le front de l'actrice une croix inversée.

— Sois la bienvenue. Par ce baptême de sang, gloire, honneurs et fortune te seront accordés par Lucifer. Le Grand Aryen.

Notes

1. Mouvement subversif et terroriste d’extrême droite avant-guerre.

31.

Suisse
Village de Gimel

Assis près de la fenêtre, le consul tamponnait son front avec un mouchoir brodé de ses initiales : H. S.

H pour Herbert, *S* pour Siegfried. Il jeta un coup d'œil à sa montre, son rendez-vous n'allait pas tarder à arriver. D'un commun accord ils avaient décidé de se rencontrer hors du consulat. À Gimel, à une demi-heure de Genève, dans un discret chalet caché au milieu d'une forêt de sapins sombres et protecteurs. Deux agents du consulat surveillaient les accès. Personne ne pouvait venir les espionner.

Les temps avaient changé en Suisse pour l'Allemagne et pour Herbert en particulier. Il faut dire que les autorités helvétiques étaient devenues beaucoup plus tatillonnes depuis quelques mois. Désormais, des policiers en civil surveillaient l'entrée du consulat et n'hésitaient plus à intercepter et à interroger les visiteurs qui en sortaient.

Herbert avait plusieurs fois protesté, mais sans le moindre résultat. Les Suisses, qui ne voulaient pas être accusés de complaisance envers les nazis, multipliaient en conséquence les signes politiques de bonne volonté envers les Alliés. Mal inspiré, le consul avait transmis un rapport indigné à son ministre de tutelle, les Affaires étrangères. Ce dernier l'avait transmis aussitôt à Himmler qui avait envoyé une équipe de la Gestapo sur place. Berlin avait jugé qu'il était temps de muscler sa présence à Genève. Depuis, le consul vivait dans les transes, d'autant que les sbires du Reichsführer s'intéressaient de près à son administration qui n'était pas réputée farouchement nazie.

Mais ce n'était pas le pire. Non. C'était l'arrivée de cette Française, débarquée de force au consulat par la Gestapo, qu'il n'avait pas eu

droit de voir et que l'on retenait enfermée dans une chambre.

Le diplomate en avait des sueurs froides. Si les Suisses apprenaient qu'il détenait une citoyenne française, ils étaient capables de fermer la représentation diplomatique et de le renvoyer illico en Allemagne.

Derrière la porte en rondins, la voix d'un des gardes se fit entendre.

— Monsieur le consul, le colonel Skorzeny est arrivé.

— Faites-le entrer.

Un courant d'air froid s'engouffra dans le chalet alors qu'entrait le colosse en tenue civile, un chapeau incliné sur la tête, une mallette à la main. Herbert ne connaissait Otto Skorzeny qu'au travers de photos vues dans la presse. L'homme était encore plus impressionnant au naturel : son visage était sauvagement balafré et son sourire cruel semblait attendre sa proie. Le consul se précipita vers lui en ouvrant ses mains.

— Permettez-moi d'abord, Sturmbannführer, de vous adresser mes plus vives félicitations pour votre exploit digne des héros de la mythologie : libérer Mussolini, gardé par toute une armée et dans des conditions qui défient l'imagination, sincèrement bravo !

— Vous connaissez le Duce ? demanda Otto.

— Je n'ai pas cet honneur.

— Il est trop gros.

Herbert se raidit. Ce n'est pas possible, il avait dû mal entendre.

— Je dis que Benito est un gros lard. Et qu'à cause de lui, nous avons manqué de nous écraser au décollage. Mais bon, le Führer voulait qu'on le ramène…

Le consul était sans voix. Otto reprit :

— Et nous sommes tous aux ordres du Führer, n'est-ce pas ?

— Bien sûr… bien sûr.

— Vous me rassurez. Au fait, on me dit que votre invitée vous cause un problème ? Peut-être ne vous a-t-on pas précisé que c'était moi qui lui avais *conseillé* de résider chez vous ?

Herbert balbutia :

— Je ne savais pas… mentit-il. Je comprends mieux… Mais c'est-à-dire que… Elle est française… Si son ambassade se manifeste… Les Suisses risquent de…

Skorzeny sortit de sa poche intérieure une photo qu'il tendit au consul.

— Vous le reconnaissez, n'est-ce pas ?

Le consul se figea, comme pris par la glace.

— C'est bien Gottfried von Nostitz-Drzewiecky, votre adjoint ?

Muet d'effroi, Herbert hocha la tête. Otto reprit :

— Un brillant diplomate, mais qui laisse trop parler son cœur. L'an dernier, il a accordé un laissez-passer à une certaine Barbara Borsinger, une directrice de clinique en Allemagne.

Le consul souffla. *Ce n'était que ça ! Cet imbécile de Gottfried avait fait venir sa maîtresse à Genève !*

— Sans doute une amie proche dont il souhaitait la visite. Vous savez, Gottfried est loin de sa famille et…

— Mais qui lui en voudrait de prendre un peu de bon temps ? l'interrompit Otto. Vraiment pas moi ! Dommage seulement que Frau Borsinger en ait profité pour faire passer la frontière à douze enfants… juifs.

Herbert manqua de s'effondrer.

— Et plus regrettable encore que vous ayez contresigné ce laissez-passer. Je m'interroge : négligence ou complicité ?

— Que voulez-vous ?

Tout sourire, Skorzeny se leva.

— Mon petit Herbert… À partir de maintenant, je vais vous simplifier la vie, désormais mon autorité s'étend sur tout ce que je juge essentiel à ma mission. La présence de cette Française en fait partie. Veuillez m'attendre dans l'auto.

Le consul disparut comme s'il avait le diable à ses trousses.

Skorzeny s'installa tranquillement dans un fauteuil à côté de la cheminée. Il avait besoin d'être seul pour réfléchir.

Himmler l'avait appelé la veille pour lui confier une mission impossible. Depuis qu'il avait délivré ce crétin de Benito, tout le monde était convaincu qu'il pouvait faire des miracles. Et puis, il n'appréciait pas la petite voix flûtée du Reichsführer. Surtout au téléphone. Sauf que ce n'est pas la voix d'Himmler qui avait été le pire, mais l'ordre qu'il lui avait donné : trouver où devait avoir lieu le débarquement en France. C'était la priorité numéro 1 donnée à tous les organes de renseignement du RSHA, mais aussi à une dizaine

d'officiers SS détachés aux missions spéciales. Il n'en était toujours pas revenu. Otto se servit un verre. Découvrir le secret le mieux gardé de la planète. Ils étaient devenus fous à Berlin !

Heureusement, Himmler lui avait fait passer une note explicative. D'abord, il n'y avait que deux possibilités de localisation pour ce débarquement : les plages de Calais ou celles de Normandie. Ensuite, la date était quasiment connue : au début de l'été. Dans quelques semaines, donc. Ce qui signifiait, selon Himmler, que la Résistance française était au courant. Et que c'était donc là qu'il fallait obtenir des informations. Seul problème : la Gestapo en France ne ménageait pas ses efforts, mais les arrestations et les interrogatoires se succédaient, toujours sans le moindre succès.

Otto haussa les épaules. Évidemment que personne ne savait rien. Les Anglo-Américains n'allaient pas prévenir la Résistance dans un territoire occupé. Trop de risque. Les réseaux seraient activés au dernier moment et, en quelques heures, toute la France prendrait feu. Les ponts allaient sauter, les trains dérailler… Mais pour les Allemands, il serait trop tard, les Alliés seraient déjà sur les plages.

Skorzeny n'avait pas jugé bon de faire part de ses analyses au Reichsführer. Il savait qu'apparaître plus subtil qu'un supérieur était toujours un risque. Surtout avec les nazis. En revanche, il s'était posé une question : si la Résistance intérieure française ne pouvait pas connaître le lieu du débarquement, en revanche, qu'en était-il de De Gaulle et des Français de Londres ? Le général français devait être fatalement au courant. Or quelqu'un pouvait le renseigner, quelqu'un que les services allemands avaient déjà identifié comme un agent de De Gaulle, quelqu'un qu'il avait déjà rencontré.

Laure d'Estillac.

Une Laure d'Estillac qui venait de réapparaître à Genève, où elle en avait déjà beaucoup fait pour neutraliser un simple trafiquant d'art. Skorzeny avait toujours eu une confiance innée dans son instinct. Et son instinct lui disait que cette femme lui cachait quelque chose.

Otto se frotta les mains de plaisir. Il avait l'impression d'avoir enfin une piste. Il se leva pour rejoindre le consul dans la voiture. Dans moins d'une heure, Laure d'Estillac allait subir le pire interrogatoire de sa vie.

Et sans doute le dernier.

32.

Paris
Marais

Tristan repassa deux fois devant la passementerie à la devanture toute de boiserie jaune canari, aux étals remplis de caisses de boutons, d'aiguilles à tricoter et de volumineux rouleaux de tissus. À l'évidence le client y venait pour piquer et coudre, pas pour déchiffrer les mystères de l'univers et de l'au-delà.

Il vérifia à nouveau le numéro, la librairie des Pommes Bleues s'était évaporée.

Tristan poussa un soupir, l'enquête commençait mal. Il faillit buter contre la carriole d'un rémouleur qui sortait de la porte cochère attenante à l'échoppe. Saisi d'une inspiration subite, il entra dans l'immeuble et avisa la loge du concierge. Un homme au visage gris et lunaire apparut.

— Bonjour, je cherche le propriétaire de l'ancienne librairie à côté. Il ne vous aurait pas laissé d'adresse pour réexpédier le courrier, par hasard ?

L'homme se gratta un menton mal rasé.

— Necroman… Vous voulez dire Grégoire Saunières ? Mmm… Je dois avoir son adresse au fond d'un tiroir.

Tristan commençait à espérer, mais le concierge ne bougeait pas d'un pouce.

— Euh… Vous pourriez fouiller ce fameux tiroir ?

— C'est que parfois, j'ai des trous de mémoire, dit le concierge en tapotant son crâne d'un index furtif. Si vous voyez ce que je veux dire.

Tristan sortit un billet de vingt francs de sa poche et le lui tendit. La face lunaire s'ensoleilla et le type rentra dans sa loge. L'homme s'absenta une courte minute et revint vers lui, les mains dans les poches, toujours aussi souriant.

— Vous l'avez trouvée ?

— Le tiroir, oui. Vous savez, en ce moment c'est bien dur pour nous les petites gens. Et j'ai une grande famille. Pas plus tard qu'hier ma petite Camille est tombée malade et…

— C'est bon, j'ai compris.

Tristan piocha un autre billet qu'il fourra dans la pogne calleuse du concierge.

— Avec ça votre Camille retrouvera la santé. Donc cette adresse ?

Le type brandit l'index en direction de l'autre côté de la cour.

— Porte B, dernier étage. La porte est ouverte, il faut que je répare la serrure.

— Vous vous foutez de moi ?

— Pas du tout. Il habite au dernier étage. Quand il a vendu sa librairie, il n'a pas voulu quitter son appartement. N'espérez pas qu'il vous ponde un thème dans la minute. Il met une bonne semaine pour les rédiger, il croule sous la clientèle.

— Merci du conseil, maugréa Tristan en se dirigeant vers le fond de la cour.

Il prit l'ascenseur, arriva devant une porte ouvragée et sonna avec agacement. Un domestique lui ouvrit la porte.

— Le Sâr ne reçoit plus à cette heure. Vous avez rendez-vous ?

— Non. C'est pour une consultation express.

— Je crains que cela ne soit pas possible, précisa le larbin d'un air suffisant. Le Sâr ne reçoit que sur rendez-vous.

Tristan commençait à s'impatienter. Il brandit sa carte de la Gestapo.

— Sésame, ouvre-toi !

— Tout de suite, monsieur, glapit le domestique en décampant comme s'il avait vu un loup affamé.

Il remit la carte dans sa poche et pour patienter extirpa de son portefeuille une des photos de la scène du crime chez la baronne. Le 669 tracé au rouge à lèvres sur le miroir de la salle de bains le

narguait. Quel esprit criminel et malade pouvait prendre plaisir à ce genre de mise en scène macabre ? Sans compter les risques insensés pris en allant découper un officier SS en haut de la tour Eiffel. Il fallait une bonne dose de courage. Et de folie.

L'apparition d'un homme boudiné dans un peignoir de soie mauve le sortit de ses réflexions. La soixantaine passée, le visage rose et poupin, il se précipita vers Tristan en se dandinant.

— Je suis le Sâr Necroman.

— Grégoire Saunières ?

— Euh, oui… J'ai toutes les autorisations de la préfecture, je peux vous les montrer.

— Je me fous de vos papiers, j'ai besoin de vos lumières…

— Bien sûr, bien sûr, suivez-moi dans mon cabinet.

Marcas pénétra dans une bonbonnière. Des tentures de velours, de la même couleur que la robe de chambre de son propriétaire, garnissaient les murs. Une boule de cristal de la taille d'un ballon de football trônait sur un piédestal au milieu de la pièce. Une roue astrologique en argent occupait le mur principal. Sur une console, des livres étaient posés, face couverture, autour d'une photo Harcourt du mage. Ça empestait l'encens et le mimosa fané.

— Je vous en prie, que puis-je pour vous ? demanda le Sâr en s'asseyant devant un bureau grenat, sur lequel était posée une statuette égyptienne en albâtre.

Tristan fit de même et se cala contre le dossier. Il nota que le fauteuil du mage était surélevé par rapport au sien.

— On dit que vous êtes le meilleur astrologue numérologue de Paris.

— On le dit et on le répète, mais je suis avant tout un esprit rationnel.

— Comme en témoigne cette boule de cristal…

— Accessoire de décoration uniquement, cher monsieur. Mon travail s'apparente plus à des mathématiques, à des probabilités… Les probabilités du bonheur ou du malheur. En tout cas, si ça peut vous rassurer, j'ai tiré le thème astral du Führer pour cette année 1944. Les étoiles le protègent ! C'est un bélier ascendant vierge, or leurs planètes maîtresses Saturne et Pluton renforcent leurs pouvoirs. Je vois aussi Mercure et Mars dans son signe. La conjonction de…

— Vous m'en direz tant, l'interrompit Tristan qui commençait à se

demander si l'homme en face de lui n'était pas qu'un charlatan de bas étage. Allons droit au but. Est-ce que le nombre 669 représente quelque chose pour vous ?

— 669… Mmm… Intéressant, répondit Necroman d'un air inspiré. Vous pouvez me donner le contexte ? Je veux dire, pourquoi la Gestapo s'y intéresse-t-elle.

— Il a été trouvé sur la scène de deux crimes. À côté de cadavres.

Le mage ferma les yeux.

— Je m'en doutais… Un nombre puissant. Maléfique. Le 6 désigne le juif.

— Ah bon ?

— Oui. L'étoile de David possède six pointes et six côtés, cher monsieur. Enfin, voyons ! Dans l'Apocalypse, saint Jean de Patmos nous enseigne que 666 représente l'Antéchrist. Le juif en l'occurrence, dont la puissance est multipliée par trois. Moi j'y ai ajouté mon interprétation personnelle. L'Antéchrist se sert de trois hommes puissants pour provoquer l'Apocalypse.

— Vraiment ?

— Ces trois hommes sont Churchill, Roosevelt et Staline. Ils vont déclencher la fin du monde aryen s'ils triomphent en Europe. La Bible ne ment jamais !

Tristan s'impatienta. Si Necroman était expert en numérologie, lui était archevêque.

— Ça ne me dit pas ce que représente 669.

— C'est évident, voyons. Le 9 est un 6 inversé, c'est un 6 qui a été déchu et veut redevenir puissant. C'est le général de Gaulle ! Votre criminel doit être juif et gaulliste. À vous de chercher, je vous ai mis sur une bonne piste.

Tristan observait attentivement le bonhomme qu'il avait en face de lui. Pendant cette guerre, il avait rencontré des dingues de toute sorte, mais celui-là battait tous les records.

— C'est tout ce que vous pouvez me dire ?

— Je vous en ai déjà beaucoup dévoilé.

Necroman affichait un sourire de suffisance, mais quelque chose clochait dans son attitude, il tapotait sans cesse du pied sous la table et détournait son regard dès que Tristan le fixait. Ses explications mielleuses de numérologue antisémite lui paraissaient d'une simplicité

primaire. Tristan inspecta les ouvrages du mage.

— Vous avez écrit tous ces livres ?

— Oui. Hélas, le temps me manque pour continuer cette conversation. Si vous voulez bien m'excuser.

Tristan se leva et prit l'un des livres, intitulé *Nombres et conscience divine*. Il prit l'ouvrage et le feuilleta d'un air curieux. Certaines des pages ressemblaient à des traités de mathématiques alambiqués.

— Voyons voir… « Chapitre cinq, chiffres, anges et démons. » Ça m'a l'air passionnant. Vous avez vraiment écrit tout ça ?

— Euh, oui…

— Quels sont les chiffres sacrés des archanges ?

Le mage tortillait ses mains dans tous les sens.

— L'écriture du livre remonte à quelques années. Vous savez…

— Passons à un autre chapitre. Le huitième. « La kabbale et la spiritualité des nombres sacrés. » La kabbale, c'est juif, non ? Vous pouvez m'en dire plus ?

— Les juifs aimaient les chiffres, balbutia le mage. Et, euh, ils les employaient pour mieux nous imposer leur domination.

— Vous mentez, il est écrit là-dedans que les juifs sont « des esprits éclairés. Des phares de la connaissance ».

— Le livre a été écrit avant-guerre ! Je n'avais pas encore conscience de leur pouvoir maléfique et puis mon éditeur était lui-même israélite.

Tristan referma bruyamment le livre.

— J'ai l'impression que vous n'avez pas écrit une ligne. Vous allez m'accompagner au siège de la Gestapo. Je crois que vous connaissez la véritable signification de 669, mais vous ne me la révélez pas. Prévoyez un bagage conséquent. La Gestapo, on sait quand on y rentre, jamais quand on en sort… À moins que vous ne connaissiez un confrère qui s'y entend un peu plus que vous. Le véritable auteur de vos livres par exemple.

Le mage suait à grosses gouttes. Il joignit ses mains.

— Je vais tout vous expliquer. C'était une commande de l'éditeur, à l'époque j'étais connu comme libraire ésotérique et il voulait profiter de ma notoriété. Je me suis fait aider par un expert.

— Et il vous aide toujours ?

Le mage pâlissait à vue d'œil.

— Non… Je l'ai perdu de vue.

Le type mentait à l'évidence. Tristan se leva d'un bond et frappa du poing sur la table. La petite statuette d'Isis vola à terre.

— Soit vous me déballez tout, soit je vous embarque. Dans moins de deux heures, vous n'aurez plus d'ongles aux mains. Pour commencer.

Le mage prit son visage entre les mains, anéanti.

— Simon… Simon Eisenberg. C'est lui qui me donne un coup de main. Je risque quoi ?

— Faire travailler un juif, c'est dix ans de prison ferme. Mais on verra plus tard. On le trouve où, ce Simon ?

— Dans ma cave.

33.

Paris

Le vénérable bâtiment du 36, quai des Orfèvres vibrait de nuit comme de jour. L'Occupation et le couvre-feu n'y changeaient rien, on s'étripait comme avant, et le ballet des flics et des truands continuait de tourner même à cette heure avancée.

Assis sur une chaise de l'infirmerie, Montalivet poussa un petit cri de douleur.

— Faites attention, bon sang !

— Désolé, commissaire, glapit l'infirmier de permanence.

Montalivet jeta un œil dans le miroir et grimaça. Il avait vraiment une sale mine, avec la moitié de son visage couleur violacée et un magnifique œuf de pigeon en guise de pommette. Déposé en bas de son immeuble par les ravisseurs, il avait appelé son adjoint. Il se mettait en congé pendant vingt-quatre heures au moins. Privilège du patron, enquête ou pas. Devant ses collègues, il avait prétexté une chute dans des escaliers. Un mensonge plus que crédible vu sa forme de pensionnaire de maison de retraite.

On frappa à la porte de l'infirmerie. C'était son adjoint, l'inspecteur Delbard, qui arriva en trombe.

— Commissaire, on vous demande au téléphone. Urgent.

— J'ai assez dégusté comme ça.

— Vous devriez venir. Keller, le colonel SS de la tour Eiffel. Ça fait trois fois qu'il essaie de vous joindre. Je lui ai dit que vous aviez eu un accident d'escalier, mais il n'a pas semblé me croire.

— Et merde, c'est pas le moment.

— Si vous ne répondez pas, il va nous envoyer une panzer division pour raser le quai des Orfèvres.

Montalivet prit son temps pour retourner à son bureau, la mine renfrognée, et saisit le combiné.

— Oui, colonel… Ça va mieux merci. Une chute sans gravité. Oui… Je continue l'enquête. De l'aide ? Mais vous n'arrêtez pas de me fournir de l'aide qui ne me sert pas à grand-chose… Ah, un Français envoyé par Himmler. Vous plaisantez ? Non. D'accord, je le verrai demain.

Il raccrocha et contempla le combiné noir comme si c'était une grosse araignée malveillante. Après Violette Morris, les nazis lui refourguaient un autre adjoint. Ou ils le prenaient pour un incompétent, ou ils n'avaient aucune confiance. Peut-être les deux. Le cadavre suspendu de la Hyène surgit dans son esprit. Et son crâne explosé. Il grimaça et joignit les mains sous son menton.

— Vivement que ces connards de Fritz aillent au diable. Et les résistants aussi. Je les déteste tous.

Marais

Tristan et le Sâr Necroman arpentaient un sol de terre brunâtre. Ça empestait l'humidité et le salpêtre. Ils avaient déjà croisé deux rats efflanqués qui s'étaient enfuis en les voyant.

— Ça veut dire quoi, *Sâr* ?

— Une référence au Sâr Peladan, l'un des plus grands occultistes du siècle passé.

Le couloir n'en finissait pas. Le courant électrique vacillait au fur et à mesure de leur progression.

— Vous ne craignez pas que d'autres habitants de l'immeuble rappliquent dans cette cave ? Surtout avec les bombardements.

— Non, je l'ai achetée pour une bouchée de pain, je comptais m'en servir pour stocker du vin. Les caves sont reliées au réseau d'égouts et aux catacombes, l'air circule normalement. La température reste constante, été comme hiver. Dix-huit degrés.

— Et ça fait combien de temps que vous cachez ce M. Eisenberg ?

— Deux ans. Il a échappé de peu à la rafle du Vel d'Hiv. À la différence de sa femme et sa fille qui sont parties directement pour Drancy.

— La police française a été bien efficace ce jour-là, remarqua Tristan d'une voix sèche.

— S'il vous plaît, ne me dénoncez pas. Je connais d'autres Français qui cachent, eux aussi, des juifs dans le quartier. Des tailleurs qu'ils font travailler en sous-main.

— On verra… Ne dites pas à cet Eisenberg que j'appartiens à la Gestapo. Je veux le mettre en confiance.

— Vous pourriez me le laisser quelques mois encore ? J'ai tant de travail…

Tristan se retint de lui mettre son poing dans la figure. Charlatan, lâche, collabo et négrier. On pouvait difficilement faire mieux dans l'abjection. Ils arrivèrent dans un cul-de-sac qui se terminait par une porte de bois noirci, fermée par un énorme cadenas. Necroman frappa cinq fois à la porte, trois coups brefs, deux coups longs. Puis il sortit une clé et ouvrit le verrou. Un filet de lumière jaillit dans l'entrebâillement et la tête d'un homme aux cheveux de neige, en forme de couronne autour de son crâne à moitié chauve.

— Ah, mon ami Necroman… Je n'ai pas encore terminé les thèmes que vous m'avez confiés. (Puis se tournant vers Tristan, son visage se voila.) Qui est ce monsieur ?

— Un ami, Simon. Il s'intéresse à la numérologie et je lui ai avoué que mes connaissances ne valaient pas les vôtres.

— Ce doit être quelqu'un de confiance pour que vous le fassiez venir dans ma modeste demeure. Entrez…

Simon Eisenberg clignait des yeux comme un hibou. Quand Tristan pénétra dans son repaire, il ne put réprimer sa surprise. Il y avait une table recouverte d'une nappe écrevisse, des chaises défoncées et plus loin un canapé marron déglingué. Les murs de la cave étaient peints par endroits avec des symboles étranges, géométriques, et des chiffres. Sur le côté, un tableau d'écolier reposait contre le mur. Il était rempli de roues astrales et de nombres griffonnés dans tous les sens. Juste derrière trônait une bibliothèque branlante, gorgée jusqu'à la gueule.

Tristan s'approcha de la table. À sa grande surprise, deux poupées grandes comme des enfants de dix ans étaient assises et se faisaient face. Elles avaient un sourire de porcelaine et des yeux globuleux.

— Léa et Ida, dites bonjour à nos amis, dit le bonhomme d'une voix enjouée. Ces deux gamines me tiennent compagnie. Elles appartenaient à ma fille, Sarah.

Il y eut un court moment de silence, Eisenberg laissait son regard

divaguer, puis il reprit d'une voix triste :

— Je ne l'ai plus revue depuis longtemps, tout comme sa mère, Rachel. Mais mon ami, le Sâr, me donne de leurs nouvelles depuis qu'elles sont en sécurité à la campagne.

— Il est bien généreux, votre ami, siffla Tristan entre ses dents.

— Il nous a sauvés d'une mort certaine, ma famille et moi. Il me nourrit aussi en échange de quelques menus travaux.

Necroman se voûta et évita de croiser le regard de Tristan.

— Comment faites-vous pour l'eau courante ? demanda Marcas.

— J'ai tout ce qu'il me faut. Un coin cuisine et une salle de douche alimentée par une déviation des canalisations. Et si vous me posez la question pour le petit coin, un peu plus loin j'ai accès à une tubulure d'égout. Il faut juste bien refermer la trappe pour les mauvaises odeurs.

— Le paradis… En quelque sorte.

Malgré son ironie, Tristan se sentait honteux de participer à une si ignoble mascarade. Et ces poupées lui foutaient la chair de poule avec leurs yeux exorbités.

— Votre bienfaiteur me dit que vous êtes le meilleur expert en numérologie de la capitale.

— Le Sâr est trop bon. Disons que les nombres chantent dans ma tête. Ce sont les notes qui composent la partition invisible de la symphonie de l'univers.

— Simon ! l'interrompit Necroman en consultant sa montre avec nervosité. Mon ami ici présent n'a pas le temps d'écouter votre métaphysique mélodique. Il est venu pour une question précise.

— Retournez chez vous, Saunières, s'agaça Tristan. Je vais prendre mon temps avec votre protégé.

— Merci… Je reste à votre disposition.

Necroman s'éloigna à reculons vers la porte, puis disparut dans le couloir. Il s'écoula un léger silence, puis Eisenberg porta son regard sur Tristan. Son visage s'était métamorphosé. Il avait perdu toute bonhomie.

— Auriez-vous l'obligeance de me dire qui vous êtes ?

— Un ami du grand Necroman. Quelqu'un d'intéressé par vos explications sur la magie des nombres.

— Mmm… Vous mentez mal. Il a peur de vous, ça crèverait les yeux d'un aveugle. Et ce n'est pas un homme impressionnable. Seriez-vous policier ?

— Non, mais j'enquête.

— Depuis les lois antijuives de Vichy, je me méfie des gens dont le métier est d'enquêter. Et vous êtes le premier être vivant que Necroman fait rentrer dans ce taudis, excepté les rats.

L'érudit sortit un pistolet de sa poche qu'il braqua sous le nez de Tristan. Un Walther PP à crosse noire.

— Cadeau d'un ami armurier résistant, avant qu'il ne se fasse arrêter. Vous croyez que je suis dupe des mensonges de mon protecteur. Ma femme et ma fille ont été déportées. Et mortes probablement.

— Je suis désolé…

— Épargnez-moi votre hypocrisie… Je savais qu'un jour ou l'autre cette crevure de Necroman me dénoncerait. Je m'y prépare depuis le premier jour de mon installation dans ce taudis.

Eisenberg arma le pistolet et tendit le bras.

— Ce sont vos salopards de collègues qui ont raflé Sarah et Rachel. Au moins j'aurai la joie d'abattre un flic français avant de me donner la mort.

34.

Genève
Consulat du Reich

L'immeuble qui abritait la délégation diplomatique du Reich brillait par sa discrétion. Une façade, longue et grise, des fenêtres scellées de lourds rideaux, même le drapeau nazi au-dessus de la porte d'entrée semblait en berne.

Dans sa chambre, Laure se félicitait d'être entrée en Suisse sous son vrai nom et non sous un pseudo. Elle savait que la police de Vichy la recherchait et dès que le consulat français ferait le lien, ils mettraient tout en œuvre pour la retrouver. La police suisse n'allait pas tarder à se manifester. En attendant, il fallait tenir. Deux gestapistes ouvrirent la porte de sa chambre.

— Suivez-nous.

Quand elle se retrouva devant le bureau du consul, elle se demanda ce qu'il pouvait bien lui vouloir. Sauf qu'à l'intérieur, c'est quelqu'un d'autre qu'elle trouva : Otto Skorzeny. Il lui fit signe de s'installer sur un canapé.

— Bonjour, mademoiselle d'Estillac. Je suis ravi de vous revoir.

Devant le silence de Laure, il ajouta :

— Vous ne me demandez pas des nouvelles de notre ami commun ?

— Je suppose qu'il a recommencé à travailler pour vous, alors non.

Le SS ricana.

— Tristan a bien travaillé pour vous, dernièrement, non ? On peut même dire qu'il s'est beaucoup impliqué.

Laure ne répliqua pas.

— On le retrouve avec vous à Morges où vous rencontrez tous les deux un trafiquant notoire, puis où vous mettez à feu et à sang la demeure de feu Baumann.

La Française semblait abîmée dans la contemplation du tapis.

— Deux cadavres en quelques minutes ! Rien que ça. Tristan est vraiment d'une efficacité redoutable. C'est pour ça que vous l'avez engagé ? Il est vrai que vous le connaissez depuis Montségur, en mai 1941. C'est bien là que vous l'avez rencontré, non ?

— Vous comptez me raconter la belle histoire de ma vie ?

Satisfait d'avoir une réponse, Skorzeny continua sans attendre :

— Je veux surtout la comprendre. Il y a quelques trous noirs dans votre biographie que j'aimerais bien éclaircir. Comment passe-t-on de Montségur à Londres, par exemple ? Qui vous y a aidée ? Je me demande si ce n'est pas Tristan.

— Vous voulez parler de l'homme deux fois décoré par Himmler ?

— Qui sait s'il n'a pas reçu d'autres décorations à Londres ou des mains de De Gaulle, votre nouveau patron ?

— Si vous avez des doutes sur sa fidélité, pourquoi le reprendre à votre service ?

— Peut-être pour l'éprouver ? Nos services progressent tous les jours dans les techniques d'interrogatoires. Aujourd'hui, personne ne peut nous cacher la vérité. Qui sait, Tristan a peut-être déjà parlé ?

De mépris, Laure haussa les épaules.

— Pour vous apprendre quoi, qu'il a été mon amant ?

— Ce genre de détails ne m'intéresse pas.

— Ou celui d'Erika von Essling, la directrice de l'Ahnenerbe ?

Le ton de Skorzeny se fit plus sec.

— Elle est morte.

La Française se mit à sourire

— Pourquoi êtes-vous à Genève, mademoiselle d'Estillac ?

— Vous le savez déjà.

— Pour éliminer un trafiquant douteux qui fait des affaires avec des collabos français ? Vous avez vraiment du temps à perdre au BCRA !

— J'exécute les ordres, je ne les discute pas.

Le SS se leva. Il avait toujours détesté rester assis. Sauf pour boire.

— Et pour neutraliser un simple trafiquant, vous le tuez avec son garde ? La discrétion n'est pas votre fort. À croire que vous l'avez fait exprès.

— Pensez ce que vous voulez.

— Vous débarquez à Genève sous votre propre nom. Vous embarquez Tristan dans votre périple et vous semez trois cadavres en quelques heures. Vous cherchez quoi, mademoiselle d'Estillac ?

— Encore une fois, vous perdez votre temps.

— Je vous repose la question. Qu'êtes-vous vraiment venue faire à Genève ?

Le silence lui répondit.

— Je crois qu'il est temps de descendre à la cave. Vous allez recevoir la visite d'un des plus remarquables spécialistes des interrogatoires au sein de la Gestapo. C'est presque un honneur pour vous.

Il fit un signe à ses deux hommes qui entraînèrent Laure avant même qu'elle ne puisse répondre.

35.

Paris
Marais

Tristan fixait Eisenberg dans les yeux en tentant de garder son sang-froid. Lui qui avait survécu à tant d'épreuves effroyables, croisé nombre de tueurs patentés, nazis et fascistes, il allait crever dans cette cave de la main tremblotante d'un vieux juif.

— Vous faites une monstrueuse erreur, Simon. J'enquête sur des meurtres. L'auteur a laissé comme seule signature le nombre 669.

— Vous mentez.

— Non. Tenez ! dit-il en sortant de sa poche la photo du cadavre de la baronne.

Le juif prit le tirage tout en gardant son pistolet braqué.

— Bon sang, si j'avais voulu vous arrêter, reprit Tristan, j'aurais été accompagné de policiers ou d'agents de la Gestapo. Il n'y a personne d'autre que moi. Allez voir dans le couloir, si vous ne me croyez pas.

— Vous n'êtes pas policier et vous enquêtez sur un meurtre… Pourquoi ?

— La police fait appel à moi, car j'ai l'esprit ouvert sur certaines choses.

Désormais l'érudit le regardait avec plus d'étonnement que de suspicion.

— Quelles choses ?

— Les chemins de traverse… On suspecte un message sataniste ou mystico-religieux.

Simon abaissa lentement son arme.

— Et je gagne quoi, à vous aider ?

— Je peux vous sortir de ce taudis, dit Tristan en posant la main sur le cœur.

— Peut-être que je préfère mon taudis au monde d'en haut, livré à la cruauté des hommes ? Je n'ai aucun avenir dans votre France cruelle, aryenne et éternelle.

— Éternelle ? Vous êtes au courant que la roue a tourné pour Hitler ? La défaite de Stalingrad, la chute de Mussolini, l'invasion alliée de l'Italie, l'imminence d'un débarquement en France ?

Le visage d'Eisenberg se liquéfia.

— Vous vous moquez de moi.

— Pas du tout. Les nazis perdent pied un peu partout.

— Non ! Necroman m'a dit que tous les journaux étaient interdits. Et on ne capte pas la radio sous terre.

Des larmes coulaient sur ses joues.

— Ce n'est plus qu'une question de mois, dit Tristan, avant que les Américains et les Anglais n'affrontent les Allemands sur la terre de France. L'avenir va bientôt changer de camp.

L'érudit jeta son Walther sur la table.

— Merci, monsieur. C'est Dieu qui vous envoie. Dites-moi comment je puis vous aider.

— Vous rédigez les livres de votre généreux protecteur depuis combien de temps ?

— Oh, ça date d'avant-guerre.

— C'était votre activité principale ?

— Non. À l'époque, j'étais professeur de mathématiques au lycée Montaigne. Mais je m'intéresse à la magie des nombres depuis mon enfance. La vie sur Terre, les guerres, les mouvements de notre globe autour du soleil, le ballet des étoiles dans le ciel, tout peut se ramener à des chiffres et à leurs combinaisons. Il suffit d'observer et de comprendre.

Ce lyrisme étonna Tristan.

— Les mathématiques sont faites pour ça non ?

— Ce n'est que le niveau visible de ce merveilleux univers, reprit l'érudit. Leur signification quantitative. Par exemple, cette cave peut

se résumer à une suite de mesures chiffrées objectives : la surface de cette pièce, sa hauteur et sa largeur, le nombre de briques ayant servi à la construire, le poids exact de chacune d'entre elles et le nombre d'atomes contenus à l'intérieur, mais aussi dans chaque objet qui la meuble, la température, le niveau d'humidité, le nombre de molécules d'oxygène présentes…

— D'accord, le coupa Tristan. Et alors ?

— Eh bien, dans l'absolu, si l'on faisait la somme de toutes ces mesures, nous aurions alors un nombre d'une taille prodigieuse qui constituerait pour ainsi dire la formule mathématique de cette cave. Une sorte de matrice composée uniquement de chiffres.

— Le réel transformé et quantifié, ça j'arrive à voir et comprendre…

— Alors, passons au second niveau d'interprétation. J'ai disposé ces deux poupées autour de la table pour me donner l'illusion d'une présence féminine. Je leur parle tous les jours. Mais c'est aussi pour garder à l'esprit la symbolique du chiffre deux. C'est mon talisman pour ne pas basculer dans la folie. Si le un représente Dieu, ou l'homme dans son individualité, le deux signifie ce qui est différent, la dualité. Le masculin et le féminin. Moi et l'autre. Ce chiffre, en tant que symbole, me rappelle que ma solitude n'est pas la réalité.

Tristan hocha silencieusement la tête. Il n'avait jamais envisagé les mathématiques ainsi.

— Chaque chiffre de 0 à 9 est un des éléments constitutifs du monde des nombres et possède sa propre symbolique. Ainsi les chiffres influencent notre vie. Donnez-moi votre nom et votre prénom.

— Tristan Marcas.

L'érudit passa devant le tableau d'écolier, effaça des calculs et traça à toute vitesse une grille de chiffres et de lettres.

— Il s'agit du niveau le plus élémentaire de la numérologie, mais ça va vous permettre de saisir. À chaque lettre de l'alphabet, un chiffre.

— Je connais un peu, répondit Tristan, on l'utilise dans des opérations de décryptage de codes.

1	2	3	4	5	6	7	8	9
A	B	C	D	E	F	G	H	I
J	K	L	M	N	O	P	Q	R
S	T	U	V	W	X	Y	Z	

— En effet ! Eh bien, je vais calculer votre valeur numérale en additionnant chaque lettre de vos nom et prénom.

Il mit moins d'une minute pour tracer deux chiffres.

— Tristan donne 2, la dualité, et Marcas 1, le divin. Intéressant, vous avez une nature double, mais au fond de vous-même vous œuvrez pour une cause juste, divine.

— C'est fort aimable de votre part, mais je ne suis pas adepte à titre personnel de ce genre de pratiques, répliqua Tristan. On peut s'intéresser à mon 669 ?

Marcas se leva pour se rendre devant le tableau noir. Il prit une craie et écrivit le nombre avec application. L'érudit contempla le tableau et ferma les yeux.

— Je suppose que vous avez déjà pensé à une variante du nombre de l'Antéchrist de l'Apocalypse ?

— Oui, mais ça ne mène pas loin.

— Essayons autrement. Selon la tradition, les chiffres pairs sont matérialistes, les chiffres impairs sont divins. Le 6 représente le mouvement, la matière qui s'anime, la réalisation d'idées. Songez que Dieu a créé le monde en six jours. Le septième est consacré au repos. Il y a six pointes à l'étoile de David. Mais le 6 incarne aussi les hommes sur Terre. Six représente les six directions qui nous délimitent dans l'espace. Vous avez les quatre points cardinaux, sud, nord, est et ouest. Et ensuite hauteur et profondeur. À l'aide de ces coordonnées, vous savez exactement où vous vous trouvez. Quant au 9, c'est aussi un chiffre impair. Mais selon certaines traditions c'est le chiffre maléfique par excellence, le 6 de l'homme inversé. C'est le chiffre de Satan.

— Je ne comprends pas, si le meurtrier voulait nous indiquer que ses meurtres étaient dédiés à Satan, il lui suffisait d'écrire 9, ou 999, ou encore 666.

L'érudit sourit en hochant la tête.

— Nous sommes bien d'accord. Votre criminel est un esprit subtil, il nous pose une énigme. Il s'exprime dans une langue à l'aide d'une langue basée sur les chiffres.

— Necroman m'a expliqué que 669 signifiait deux hommes debout et le troisième inversé. Pour lui c'étaient Roosevelt, Staline et de Gaulle. Donc que le meurtrier était un gaulliste. Doublé d'un juif, puisque le 6 représente les juifs à cause de l'étoile de David.

— L'incommensurable, l'abyssal, le sublime crétin ! Il n'a rien compris. Soyons sérieux et procédons par le commencement. Si votre

meurtrier est un adepte de la numérologie, alors il en maîtrise les connaissances de base. Le nombre qu'il nous propose dissimule peut-être d'autres nombres plus intéressants. Un peu comme ces poupées russes qui s'emboîtent les unes dans les autres. Je vais présupposer qu'il n'est pas juif et donc ne pas vous obscurcir l'esprit avec l'enseignement de la Kabbale.

— Pourquoi ne serait-il pas juif ?

— 669 est une variante de 666, référence à l'Apocalypse du Nouveau Testament. Une création ou révélation chrétienne. Un peu de logique ! Posons donc l'addition théosophique utilisée par les ésotéristes chrétiens et qui consiste à extraire le corps, l'esprit et l'âme de votre nombre sanglant.

— Expliquez-moi ça

— 669 est le nombre visible, un peu comme le vêtement que vous portez. Nous allons le dépouiller en additionnant chacun des chiffres qui le composent.

L'érudit prit la craie et posa une addition sur le tableau.

$$6 + 6 + 9 = 21$$

— 21 est ce que l'on appelle le corps imparfait, il masque le véritable corps. Il nous faut donc continuer nos additions sacrées.

$$21 = 2 + 1 = 3$$

— Un corps de 3… Merveilleux ! poursuivit l'érudit, tout nombre, quelle que soit sa valeur, se réduit à un chiffre compris entre 0 et 9. Selon cette symbolique il n'existe que neuf types de corps, avec pour chacun des caractéristiques précises. En l'occurrence, nous avons 3. Le symbole du ternaire que l'on retrouve dans les étapes de la vie. La naissance, la vie, la mort. Mais aussi le passé, le présent et le futur. Le matériel, l'intellect et le divin. C'est l'un des plus beaux chiffres d'harmonie. De rétablissement de la vérité basée sur l'équilibre du monde. Les francs-maçons le symbolisent avec le triangle que l'on voit dans leur temple. La justice repose aussi sur le chiffre 3, l'équilibre des deux plateaux de la balance engendre le jugement parfait.

— Et donc ?

Le vieux juif affichait un sourire malicieux.

— Je n'ai pas la prétention de me mettre dans le cerveau de votre assassin, ce n'est qu'une supposition. Mais il pourrait nous indiquer son objectif : rétablir une harmonie perdue. Appliquer la justice. Je

vois à votre regard que j'ai réussi à vous captiver.

— En suivant votre logique, répondit Tristan, si nous avions trouvé un *corps* de 9, le chiffre de Satan, cela aurait voulu dire que le but aurait été maléfique ? Je commence à comprendre. Donc s'il s'était contenté de signer 666 au lieu de 669, nous aurions eu…

Tristan prit la craie et posa 666 sur le tableau.

$$6 + 6 + 6 = 18 = 1 + 8 = 9$$

— Le chiffre du diable ! s'exclama Tristan, craie en l'air. Donc une volonté délibérément satanique.

— C'est bien, cher monsieur, vous vibrez aux premiers accords de l'harmonie secrète qui réside en toute chose.

— Continuez… Je suis curieux de savoir où vous voulez en venir.

— Essayons maintenant de connaître ce que l'on appelle l'esprit d'un nombre. Pour cela il faut lui soustraire son corps imparfait, à savoir 21.

L'érudit posa une soustraction.

$$669 - 21 = 648$$

$$6 + 4 + 8 = 18 = 9$$

Tristan l'interrompit.

— Le 9 ! On retombe donc sur le diable.

— Oui, mais ne vous y fiez pas, répliqua l'érudit en secouant la tête. C'est l'une des beautés métaphysiques de cette méthode. Quand vous retirez le corps imparfait à l'apparence du nombre, vous tombez toujours sur le chiffre 9. Quel que soit le nombre de départ. En symbolique, cela veut dire que nous portons tous en nous une part diabolique.

Devant la mine dubitative de Tristan, le juif se retourna vers lui, l'air agacé.

— Donnez-moi n'importe quel nombre !

— Au hasard, voyons… 15 342.

L'érudit noircit le tableau à toute allure.

$$15\,342 = 1 + 5 + 3 + 4 + 2 = 15$$

— 15 est son corps imparfait, dit-il en continuant à la même vitesse, je vais le soustraire pour obtenir le chiffre maudit caché en toute chose. Celui qui existait à la naissance même de toute chose.

$$15\,342 - 15 = 15\,327$$

$$1 + 5 + 3 + 2 + 7 = 18$$

$$1 + 8 = 9$$

— Le 9 ! Le diable est partout. Ne l'oubliez jamais !

L'érudit écarta les bras, l'air exalté. Son regard avait basculé, comme s'il était possédé.

— Comprenez-vous ma passion pour l'harmonie sacrée des chiffres ? Nous ne sommes plus dans cette cave qui pue l'égout, la solitude et le désespoir. Nous évoluons dans un autre univers. Un univers où la seule race supérieure est celle de l'intelligence et de l'intuition. Au commencement était le nombre, pas le verbe !

Tristan le regardait avec un mélange d'effarement et de fascination. Le type pouvait avoir perdu la raison comme être parvenu à un autre niveau de conscience.

— Je m'excite un peu trop… Continuons nos recherches.

Il continuait à griffonner des chiffres dans tous les sens. S'arrêtait pour réfléchir puis effacer d'un air rageur.

— Non ! Quelque chose ne va pas, il me faut plus de temps pour aller jusqu'au bout.

— Combien de temps ?

L'érudit se massait les tempes avec force, le regard enflammé.

— Le temps. Vous n'avez que ce mot à la bouche. Quand on vit dans les entrailles de la Terre, sans jour ni nuit, loin des hommes, le temps ne compte pas plus qu'une paire de lunettes pour un aveugle. Revenez plus tard ! Vous me dérangez avec vos incessantes questions ! Le diable rôde autour de nous, il m'empêche de nous concentrer.

Simon lui avait tourné le dos. Sa personnalité avait brusquement changé comme si, en s'immergeant dans son univers, il avait aussi plongé dans la folie.

— Laissez-moi avec mes poupées, elles seules me comprennent.

Sans un mot, Tristan se dirigea vers la sortie. Au moment où il passa le seuil de la porte, la voix de l'érudit siffla.

— 9, c'est aussi le chiffre d'Hitler !

36.

Paris
Jardin des plantes

Assis sur un banc, Tristan contemplait les deux élégantes qui déambulaient devant lui. Bibis penchés sur le côté, robes ajustées ni trop longues ni trop courtes, et surtout coutures de bas peintes à l'arrière des mollets et des jambes. Elles pouvaient se le permettre, l'air était subitement devenu plus printanier. Avril promettait d'être plus enchanteur que prévu. Il lui fallait bien reconnaître que, même frappées par la pénurie, les Parisiennes continuaient de soigner leur tenue. À Genève, excepté dans les classes bourgeoises supérieures, les femmes adoptaient des vêtements à la coupe plus sobre.

Marqué par sa rencontre avec Simon Eisenberg, Tristan n'avait pas eu le cœur de passer la soirée dans un restaurant. À son hôtel, on lui avait donné un message du colonel SS qui avait organisé une rencontre au Jardin des plantes avec le commissaire chargé de l'enquête. Il avait décidé de taire son entrevue souterraine. Depuis la rafle du Vel d'Hiv, les policiers français lui inspiraient autant de méfiance et de répulsion que les Allemands.

— Marcas ?

Tristan tourna la tête. Un bonhomme tout en rondeur avec un chapeau incliné sur le front était planté devant lui. Il jetait des regards de gauche à droite, l'air soucieux.

— Lui-même… Vous êtes le commissaire Montalivet ?

— Oui, si tant est que commissaire ça veuille encore dire quelque chose en ce moment, répondit le policier en s'asseyant à ses côtés.

Tristan remarqua que le visage du flic était déformé par une

boursouflure violette sur sa pommette droite.

— Vous vous êtes cogné sur un panzer en faisant votre marché ?

— Escalier trop ciré par ma concierge.

— J'en suis navré. Allons droit au but, je suppose que Keller vous a fortement recommandé mon aide. Ça a dû vous surprendre, non ?

— Pas vraiment. Depuis le début de mon enquête, les Allemands n'arrêtent pas de me fourguer des gens de votre espèce. J'ai déjà eu droit à l'aide de la Gestapo française… Une femme. Ça ne lui a pas porté chance. Il paraît qu'on a retrouvé son cadavre. Le bon côté des choses, c'est qu'avec vous je n'ai plus la rue Lauriston dans les pattes. Le colonel Keller a ordonné à Lafont et Bonny de me laisser tranquille.

— Mon espèce… Vous me prenez pour un auxiliaire de la SS ?

Deux ouvriers en bleu de travail et casquette passèrent à leur niveau. Le flic les regarda fixement puis attendit qu'ils s'éloignent pour répondre d'une voix agacée :

— Quand le numéro deux du RSHA à Paris pique une crise de nerfs parce qu'il n'arrive pas à me joindre pour m'annoncer la présence d'un Français sorti de nulle part, vous voulez que je pense quoi ? Que vous faites partie de l'alliance cinématographique franco-allemande ?

Tristan alluma une cigarette et tendit le paquet à Montalivet. Celui-ci refusa net.

— Et en plus un Français qui fume avec un paquet de dotation de la SS… Ne perdons pas de temps, qui êtes-vous ?

— Je suis antiquaire à Genève, répliqua Tristan en hochant la tête, mais ce serait trop long à vous expliquer. La présence du nombre 669, lors du meurtre de la tour Eiffel, renvoie peut-être à des doctrines ésotériques ou mystiques, domaine dans lequel j'ai acquis certaines compétences. Quant au reste, je n'ai aucune sympathie particulière pour le Führer. Disons, pour faire simple, que les Allemands m'ont forcé moi aussi à collaborer avec vous.

— Je ne vous crois pas.

— Je m'en doute et je m'en fous. Tout ce que je veux c'est essayer de mettre un peu de lumière dans les ténèbres de votre enquête. Et de sauver 669 pauvres gens qui risquent d'être exécutés si on ne trouve pas l'assassin. Et ensuite de prendre le premier train pour Genève et retrouver ma neutralité tout helvétique.

Et surtout retrouver Laure, saine et sauve.

— 669 otages… Que Dieu nous vienne en aide, murmura le flic.

— Dieu est aux abonnés absents depuis le début de cette guerre, mieux vaut compter sur notre intelligence.

Le commissaire le jaugea avec méfiance, muré dans un silence qui s'éternisa.

— Écoutez, si vous ne voulez pas collaborer, ce n'est pas un problème, reprit Tristan, faites-en part à Keller. Ça me facilitera la vie.

— C'est bon, soupira le flic, qui jetait des regards de tous côtés. Je suppose que vous avez déjà lu mes rapports sur le meurtre de la baronne et celui de la tour Eiffel.

— Oui, je ne vous cache pas que la signification possible du nombre 669 m'a bien occupé l'esprit pendant mon trajet en train depuis…

Il s'interrompit, il avait failli dire Berlin. Il toussa pour la forme.

— Et vous, vous avez du nouveau depuis votre dernier rapport ?

— Peut-être. Depuis quelque temps, la baronne fréquentait un groupe d'illuminés. Le ou les meurtriers pourraient en faire partie. Elle les faisait venir chez elle pour pratiquer je ne sais trop quelles cérémonies qui n'avaient rien de catholique. J'ai retrouvé la trace de ce groupe. Je dois passer les voir ce soir.

Le visage de Tristan s'éclaira.

— Quand vous parlez d'illuminés, vous faites allusion à quoi ?

— Magie, astrologie, alchimie et foutaises pour gogos. Je n'y connais rien, mais j'ai l'intuition que ces dingos évoluent dans une mare sombre et vaseuse.

— Le destin vous sourit, vous avez devant vous quelqu'un habitué à nager dans ces eaux ténébreuses. À quelle heure nous retrouvons-nous ce soir ?

37.

Genève
Consulat du Reich

Sepp Barthus était un artiste dont le talent n'avait pas eu l'opportunité de se révéler. Il avait pourtant tout essayé, commençant par la peinture, ce qui ne lui avait valu que des ricanements, puis passant à la sculpture, où il s'était ridiculisé. Hitler était arrivé au pouvoir au moment où il pensait devenir compositeur à la manière et à la hauteur de Wagner. C'était un de ces ratés, incapables de reconnaître leur absence absolue de talent et à qui le nazisme avait enfin ouvert les yeux sur les raisons de leur insuccès. Si Sepp n'avait pu réussir, c'est que les galeries, les journaux étaient tenus par des juifs. Cette révélation avait bouleversé sa vie. Désormais, plus question de se livrer à l'art, il fallait d'abord *nettoyer*, *purger* la société. Une haute ambition qui avait directement conduit Sepp Barthus à offrir ses services à la Gestapo. L'officier recruteur n'avait pas caché son embarras : que faire de ce trentenaire, maigre comme un clou, dont même l'armée n'avait pas voulu ? Pour s'en débarrasser au plus vite, il l'avait affecté aux interrogatoires, convaincu qu'il s'évanouirait dès la première goutte de sang. Ce fut tout le contraire.

Une révélation.

Sepp Barthus avait enfin trouvé sa voie.

Il allait devenir un artiste de la torture. Sa réputation vint aux oreilles du Reichsführer qui l'employa rapidement pour faire parler les plus récalcitrants. On lui avait donné le surnom de *monsieur le 3*, car aucun des malheureux tombés entre ses mains expertes n'avait dépassé le troisième interrogatoire. Tous avaient avoué.

Comme Sepp ébauchait un nouvel instrument de torture sur son carnet à dessin, la porte de son bureau s'ouvrit sur la silhouette imprévue de Skorzeny. Sans se gêner, le SS s'assit à califourchon sur une chaise qui trembla sous son poids.

— Alors, mon petit Sepp, on fait du coloriage ?

L'âme d'artiste de Barthus se sentit piquée au vif.

— Du coloriage, alors que je tente de créer la machine à torturer absolue ?

— Vous m'en parlerez plus tard. J'ai une mission pour vous.

Sepp se leva d'un coup. Il se sentait l'âme d'un sculpteur qui, un burin et un marteau à la main, allait faire chanter le marbre.

— Un interrogatoire ?

— Oui.

— Une femme ?

Otto hocha la tête. Aussitôt, Sepp lui saisit les mains avec ferveur.

— Vous ne serez pas déçu. Je vais me surpasser.

Laure attendait dans le salon. Un garde la surveillait, mitraillette au poing. Si elle tentait de fuir par une des fenêtres qui donnaient sur la rue, une rafale lui faucherait sûrement les jambes. La blesser, sans la tuer, pour qu'elle puisse subir un interrogatoire. Elle tentait de se rappeler les techniques enseignées au SOE pour résister à la douleur, à sa propre douleur. Car, quand on était torturé, on ne se battait pas contre son bourreau, mais contre soi-même. Tous ses instructeurs le lui avaient répété : la capacité du corps à encaisser la souffrance pouvait se révéler étonnante, en revanche, l'esprit, lui, avait une limite très vite atteinte. Il ne s'agissait pas de reculer cette limite, mais de l'atteindre le plus tard possible.

— Et si vous avez de la chance, avait dit un instructeur, votre cœur cédera peut-être avant.

Laure regarda la pointe effilée de ses chaussures. Par quoi son bourreau allait-il commencer ? Les pieds ou les mains ? S'il décidait d'arracher les ongles, ce serait la main. Elle contempla son vernis couleur carmin. À croire que c'était prémonitoire. Lui banderait-il les yeux pour qu'elle imagine pire que ce qu'elle allait subir ? Lui mettrait-il un bâillon dans la gorge pour étouffer ses hurlements ? Sans doute, car la cave donnait sur la rue par des soupiraux. Elle ne pourrait donc ni supplier ni implorer… La porte s'ouvrit. Skorzeny

apparut. Laure se leva et s'arrêta devant le miroir à l'angle de la fenêtre.

Elle voulait voir son visage.

Une dernière fois.

Avant qu'elle ne se reconnaisse plus.

L'escalier qui descendait à la cave sentait l'humidité confite des lieux restés trop longtemps clos. Les yeux bandés, Laure entendait résonner ses pas sur la pierre usée. La descente lui parut interminable, comme si on la conduisait aux enfers. Par moments, des images traversaient son esprit. Elle se revoyait enfant, courant, libre et joyeuse, sur les barres rocheuses qui entouraient le château de Montségur. Son père l'emmenait toujours voir le lever du soleil pour le solstice d'été. Le temps de l'innocence avant que les nazis ne déferlent sur le monde, que sa vie bascule et qu'elle n'ait d'autre destin que la douleur et la mort. Elle ne regrettait rien. Elle avait choisi. Loin de ses amours éphémères à Londres, elle pensa au seul homme qui avait vraiment compté dans sa courte vie : Tristan. Et si elle avait accepté de fuir avec lui ? Dans une existence, il y avait toujours une poignée de minutes décisives. Elle aurait pu décider de suivre Tristan, de lui faire confiance… Désormais, il était trop tard. Elle avait une mission et elle la remplirait jusqu'au bout.

Skorzeny dénoua son bandeau. Laure se retrouva devant un inconnu dont le physique dégingandé lui déplut aussitôt.

— Laure, je vous présente Sepp.

La Française se mura dans un silence hostile. Que venait faire là ce type à l'allure d'un étudiant attardé ? Il ne ressemblait à rien à côté des gros bras de la Gestapo au crâne rasé et à l'œil luisant.

— Enlevez vos chaussures.

Laure ne réagit pas. Dès maintenant, il fallait gagner du temps. Comme s'il avait déjà oublié son ordre, Sepp recula et la fixa. Son regard était étonnamment morne. Il semblait regarder le monde à travers un verre opaque.

— Vous mesurez 1,66 m et vous ne pesez pas plus de 52 kilos. Vous êtes déjà allée à Venise ?

La Française était déroutée. Comment avait-il deviné sa taille et son poids exacts ? Et surtout, pourquoi lui parlait-il de Venise ? Les Allemands connaissaient-ils l'opération qu'elle y avait menée avec Tristan ?

— Peut-être avez-vous visité le palais des Doges, continua Sepp, une merveille d'architecture, même si je préfère la cathédrale Saint-Marc. Plus orientale, plus mystérieuse, plus ténébreuse… Qu'en pensez-vous ?

Cette fois, Laure répondit :

— Je ne suis jamais allée à Venise.

— Un tort, un grand tort ! s'exclama Sepp. Surtout que vous auriez découvert que, derrière la blancheur de ses façades, le palais des Doges cache d'obscurs secrets. Il y a en particulier, au premier étage, une petite salle, haute de plafond, qui mérite l'attention. On l'appelle la chambre de l'estrapade.

Derrière elle, la Française sentait la présence de Skorzeny. Elle tenta de se retourner, mais la poigne du SS la contraignait à l'immobilité. Sepp s'était rapproché. Si ses yeux semblaient éteints, en revanche, son visage luisait déjà de sueur. *Cette ordure est en train de prendre son pied*, pensa Laure.

— *L'estrapade* est une technique de supplice, inventée par l'Inquisition. On dénude d'abord le suspect, puis on attache ses bras dans le dos. Ensuite on passe une corde autour de ses poignets et on soulève, lentement, avec un treuil. Peu à peu, le poids du corps disloque d'abord les avant-bras, puis les épaules. Il n'est pas rare que les os se brisent et qu'ils perforent la peau.

Sepp sourit.

— Voilà pourquoi le suspect doit être nu. Pour que le spectacle soit total. Mais je vous rassure, ce supplice n'est pas létal. Il n'est que souffrance.

Laure pâlit.

— À Venise, les bourreaux rajoutèrent un raffinement. Quand le torturé était au sommet du treuil, ils lâchaient la corde d'un coup, puis la bloquaient juste avant que le corps ne touche le sol. C'est là que les tendons cédaient.

— Des artistes dans l'âme, ces Vénitiens ! ironisa Laure dont la respiration s'accélérait.

— Je vous l'avoue, je ne suis pas aussi raffiné. Et puis j'aime créer mon propre style. Ainsi, quand le suspect est maintenu en hauteur, je suspends à ses pieds des poids. D'abord un kilo, puis deux… À trois les hurlements cessent. À quatre, c'est tellement insupportable que le suspect vous supplie de violer sa femme devant lui. À cinq, il vous propose de tuer ses enfants de ses propres mains.

Les jambes de Laure s'affaissèrent d'un coup. Skorzeny la rattrapa avant qu'elle ne s'effondre. Sepp ouvrit la porte de la cave et s'inclina :

— Bienvenue dans mon royaume.

38.

Paris
Square Rapp

Niché au fond d'une impasse cossue, le majestueux hôtel particulier, de brique et de pierre, arborait un mélange de style troubadour et Art déco, unique en son genre. Sa façade principale offrait au regard une gigantesque ogive, ornée de larges vitraux dont la couronne supérieure grimpait jusqu'au quatrième étage de l'édifice. L'immeuble haut et large offrait quatre portes d'accès, dont l'une ressemblait à celle d'une salle de spectacle.

Il était presque 20 h 30. Montalivet et Tristan s'étaient donné rendez-vous avenue Rapp, au croisement avec le square du même nom, qui se résumait à une courte rue clôturée par une grille. Derrière eux la tour Eiffel étendait son ombre sous la clarté lunaire.

— Ce Cercle spiritualiste ne se refuse rien pour délivrer la bonne parole, commenta Marcas sur un ton acide.

— Ils ne viennent qu'en tant qu'invités occasionnels. C'est le siège d'un service de la Gestapo, spécialisé dans les enquêtes sur les sociétés secrètes et mis en sommeil depuis peu. Les Allemands ont le don pour se choisir des nids douillets de grand luxe. Ils l'ont prêté à la section parisienne de la Milice.

— C'était quoi avant ?

— L'ancien siège de la société des Théosophes. Je me suis renseigné. Il a été construit juste avant la Première Guerre mondiale, financé par de riches donateurs américains. Quand le Maréchal a interdit les sociétés secrètes en 40, les Allemands sont arrivés, ils se sont empressés de chasser ses occupants et d'y installer un service antisectes.

— Les Théosophes… J'ai connu avant-guerre un peintre de renom qui en faisait partie. Piet Mondrian.

— Connais pas… C'est quel genre ?

— Des lignes horizontales et verticales… Abstrait, vous n'aimeriez pas, murmura Tristan. Piet était un homme très intéressant. Si je me souviens bien, le mouvement a été fondé par une Russe, Mme Blavatsky, une aventurière qui a parcouru l'Inde et le Tibet où elle a puisé son enseignement. Un mélange de doctrines issues de plusieurs religions.

— Si vous le dites, tout ça pour moi ce sont des loufoqueries. La conférence a commencé depuis un quart d'heure, je vais m'y rendre en premier. Attendez encore une demi-heure avant de me rejoindre.

— Et ensuite ?

— Je compte interroger l'orateur sans vous.

— Pourquoi m'avoir fait venir ?

— Pour montrer que je ne cache rien à votre ami le colonel Keller sur le déroulement de l'enquête. Puisque votre spécialité c'est les énigmes, mêlez-vous à l'assistance. On ne sait jamais, il y aura peut-être des six-cent-soixante-neufologues.

— Vous vous foutez de moi ? Et ensuite, après l'interrogatoire ?

— Vous je ne sais pas, moi je rentrerai à la maison. Ma petite épouse me bichonne en ce moment. Et ma fille doit venir dîner.

— Ravi pour les retrouvailles familiales. On dirait que cette enquête ne vous passionne guère. Vous savez que des vies sont en jeu ?

— Oui, pas besoin de me le rappeler. Démerdez-vous pour rentrer, mais avec le laissez-passer de vos amis SS, vous n'aurez aucun mal après le couvre-feu. On se retrouve à mon bureau demain. Bonne soirée.

Vieux con, marmonna Tristan alors que le flic le plantait sans attendre de réponse. Une demi-heure pile plus tard, il arriva devant l'entrée principale gardée par cinq miliciens, mitraillettes flambant neuves au poing. Tristan brandit le carton d'invitation sous l'œil suspicieux, et bien français, de celui qui faisait office de chef.

— Ouvrez votre manteau, s'il vous plaît, demanda le milicien avec politesse. En ce moment les terroristes sont assez actifs.

— Pas de souci, répondit Tristan. Vous avez reçu des menaces précises ?

— Non, mais l'organisateur nous a demandé d'être vigilants, et comme c'est un ami du ministre de l'Information…

— Je comprends… Où se déroule la petite causerie ?

— Tout au fond, dans l'amphithéâtre. On va vous accompagner.

À peine arrivé dans le hall, un jeune homme en chemise marron et cravate noire se leva d'un siège et vint à sa rencontre.

— C'est déjà commencé !

— Les embouteillages…

Les deux hommes traversèrent un immense patio intérieur éclairé par de larges verrières au plafond, encastrées dans des caissons de pierre ouvragée. Des palmiers avaient été disposés aux quatre coins de la pièce et apportaient une touche d'exotisme insolite. Sur l'un des murs était gravé un large blason composé d'un enchevêtrement de symboles, dont une étoile de David et une swastika.

Quelle cruelle ironie, pensa Tristan.

Ils arrivèrent à la salle de conférence, un petit amphithéâtre plongé dans une semi-pénombre.

— Prenez place, dit le jeune homme. Un verre de l'amitié sera servi dans la salle voisine après la conférence de M. Zaepffel.

Le tiers des bancs était occupé par des spectateurs, hommes et femmes. Tristan aperçut Montalivet assis en contrebas sur la droite.

Un orateur aux cheveux gominés arpentait l'estrade de long en large en agitant ses mains avec emphase. En arrière-plan derrière lui, deux oriflammes avec l'emblème de la Milice pendaient du plafond, lettre Gamma grecque stylisée noire sur fond blanc. Sous l'estrade, trois miliciens se tenaient raides comme des piquets, les bras croisés, l'air aussi spirituel que la matraque attachée à leur ceinturon.

— Le monde des esprits est comme celui ici-bas, s'exaltait d'une voix tonitruante l'orateur gominé. L'univers astral se divise en plusieurs cercles concentriques. Les esprits de la race supérieure trônent tout en haut. Ils ont la beauté des anges, leur peau blanche translucide, leurs yeux bleus incandescents, leurs cheveux couleur soleil… Des esprits purs et bienfaisants. Mais au fur et à mesure que l'on descend dans les couches infernales, continuait le prédicateur, les races inférieures grouillent comme des vers de terre. Tout en bas, on trouve les esprits juifs et noirs. Ils ont l'apparence de démons à la peau sombre.

Tristan écoutait avec attention. Ça lui rappelait furieusement les

analyses surnaturello-antisémites du Sâr Necroman. Mais, à la différence de l'astrologue du Marais, le conférencier avait vraiment l'air de croire à ses imprécations délirantes. Comme le reste de la salle. René Zaepffel était revenu à son pupitre et croisa les bras en bombant le torse.

— Eh bien, je vous le dis, les esprits aryens mènent une guerre impitoyable contre les démons juifs ! Et de ce combat dépend celui d'ici-bas que mènent les soldats du grand Reich. Merci pour votre attention. Je serai ravi de répondre à vos questions, dans dix minutes, autour d'un bon verre de vin de Bordeaux. Cadeau de nos amis de la Milice.

Un tonnerre d'applaudissements ponctua son intervention. Les lumières furent rétablies, inondant l'amphi d'un halo doux et jaune.

— Heureux les faibles d'esprit, le royaume des cieux leur appartient, murmura Tristan.

Tristan vit Montalivet embarquer Zaepffel. Il les regarda s'éclipser par une porte de côté et se mêla, lui, à la file qui ondulait vers la sortie. Cinq minutes plus tard, Tristan se trouvait dans une salle étonnante. On aurait dit l'intérieur d'un temple égyptien. Des pans entiers de murs reproduisaient des hiéroglyphes, frappés à intervalles réguliers d'immenses croix ankh. Au centre de la pièce se dressait une statue égyptienne qu'il identifia comme Anubis, le dieu des morts. Juste devant la statue, une longue table recouverte de nappes blanches faisait office de buffet et des miliciens avec leur sinistre béret de la même couleur que la statue remplissaient les verres des invités. À côté des bouteilles trônait une caisse en carton, qui ressemblait à une grosse tirelire. Une pancarte indiquait :

Dons pour les orphelins de la Milice.

Tristan s'approcha d'un groupe d'une dizaine de personnes qui devisaient un verre à la main. Il ouvrit à nouveau ses oreilles. Les discussions allaient bon train.

— Vous direz ce que vous voudrez, mais le meilleur médium de tous les temps a été le Grand Kerim Bey, pérorait un homme à l'allure élégante et aux cheveux argentés. Je l'ai vu avant-guerre dans une soirée à l'Alcazar, il avait rappelé l'esprit de Raspoutine. J'en ai encore la chair de poule.

— Mon cher Arnaud, un ami évêque m'a dit que le pape voudrait excommunier Hitler. Il est persuadé que le Führer est possédé par le diable.

— À ce compte-là il devrait commencer par Staline ! Ce cul-bénit a

senti le vent tourner, voilà tout. Il veut se faire bien voir des Alliés.

Tristan n'en ratait pas une miette. Ce n'était pas la première fois qu'il frayait dans des cénacles pronazis, mais jamais dans des milieux où l'on discutait tarot et invocation de fantômes. Cette frange insolite de collabos le fascinait. S'il leur racontait ce qu'il avait vécu ces dernières années dans sa quête des swastikas et du saint suaire, il passerait pourtant pour encore plus illuminé qu'eux. L'homme qui avait raconté l'anecdote de Raspoutine surprit son regard insistant et s'interrompit pour le scruter. Tout autour de lui, les conversations cessèrent net. Les visages se tournèrent vers Tristan.

— Je vois que nous avons un nouvel arrivant, monsieur… ?

— Tristan Marcas. J'ai assisté à la représentation de Mme Zaepffel, il y avait des cartons d'invitation pour ce soir. Je suis fasciné par l'occulte en raison d'une… expérience personnelle. Liée à Raspoutine.

L'une des femmes, une blonde un peu trop blonde, ravissante, aux yeux clairs, lui envoya un sourire enjoué. Son visage était familier à Tristan, mais il n'arrivait pas à mettre un nom.

— Enfin, un bel homme dans notre groupe ! s'exclama-t-elle en riant. Racontez-nous ou sinon nos amis miliciens vous passeront par les armes !

Tristan ne pouvait pas se défiler.

— Soit… Je suis antiquaire à Genève. Un jour, une cliente m'a apporté une poupée de taille respectable au visage fort étrange, très expressif. Le genre de poupée dont les yeux bougent quand vous la remuez. Elle avait appartenu à Anastasia, l'une des quatre filles du tsar de Russie, Nicolas II, assassinées avec leurs parents à Ekaterinbourg en 1917. La cliente m'a expliqué que la poupée avait été récupérée par l'un des auteurs du massacre. Anastasia la tenait encore dans ses bras quand les Rouges l'ont criblée de balles.

— Quelle horreur, mais c'est fascinant… Continuez !

— Quand je l'ai prise en main, j'ai senti comme une décharge électrique. J'ai eu l'impression que cette poupée était vivante. Je me suis méfié. D'un autre côté je savais qu'elle pouvait valoir pas mal d'argent pour des admirateurs de la famille impériale. J'ai demandé à la cliente de revenir le lendemain, je voulais le conseil d'un de mes amis, libraire, exilé russe et versé dans l'étrange.

— Et alors ? demanda la ravissante blonde qui s'était approchée de lui.

— Il a poussé un cri d'effroi. La poupée était maudite. Elle avait été

offerte par Raspoutine à Anastasia. Après son assassinat, les malheurs se sont abattus sur la famille impériale. On pense que la poupée a transmis la malédiction. Elle serait possédée par l'esprit du moine fou. Mon ami m'a dit que tous ceux qui l'ont eue entre les mains ont été tués ou se sont suicidés, sauf s'ils arrivaient à la vendre.

— Vous l'avez achetée ?

— J'ai bien failli, sa valeur était inestimable et je suis un esprit fort… Le lendemain, j'ai vu apparaître la cliente sur le trottoir en face de ma boutique, la poupée à la main. Au moment où elle traversait la rue, un camion dont les freins avaient lâché l'a fauchée en un éclair. Elle est morte sur le coup, son corps projeté à une dizaine de mètres.

— Et la poupée ?

— Quand je suis sorti de ma boutique pour lui porter secours, j'ai vu une gamine la ramasser pour l'emporter. Un tram est passé devant moi et la fillette avait disparu. Je me souviens encore du prénom de cette poupée. Annabelle.

Le groupe affichait des regards satisfaits, à l'évidence, il avait réussi à capter leur attention.

— Belle histoire, s'inclina l'homme aux cheveux gris. Et que faites-vous à Paris ?

— Je devais rencontrer une cliente parisienne pour lui vendre un retable Renaissance. Hélas, quand je suis arrivé dans la capitale, j'ai appris qu'elle avait été assassinée.

Tristan observa les réactions des participants, mais ils conservaient tous un visage neutre. L'homme aux cheveux argentés s'inclina.

— Nous vivons des temps bien durs, mon cher monsieur. L'ordre et l'autorité se flétrissent comme les jonquilles du premier printemps. (Puis, se tournant vers l'entrée de la pièce, il ouvrit les bras.) Ah ce cher René vient d'arriver ! Allons tous le saluer.

Le petit groupe s'éparpilla en un clin d'œil sauf la jeune femme qui regardait Tristan avec insistance.

— Nous sommes-nous déjà rencontrés ? demanda Marcas. Votre visage m'est familier.

— Je suis actrice. Marie Olinska. Vous avez sûrement vu mon premier film. *Le Loup des Malveneur*. L'histoire d'un descendant d'une famille maudite qui se transforme en loup.

— Ça y est, je me souviens. Ils l'ont projeté au Luxor, à Genève, en décembre dernier. C'était avec Madeleine Sologne et vous, vous

incarniez l'épouse du noble frappé par le sortilège.

— Oui… Estelle. Pas un grand rôle, mais le film a eu beaucoup de succès. Et je joue bien mieux que cette bécasse de Madeleine.

— Tout à fait. Pour tout vous dire, vous m'aviez tapé dans l'œil.

L'actrice sourit et se tourna vers l'orateur, puis son visage s'assombrit.

— Votre cliente assassinée, c'est la baronne de Luzy, n'est-ce pas ?

— Oui… Pourquoi, vous la connaissiez ?

— Et comment. J'étais l'une de ses meilleures amies. Vous n'auriez jamais dû parler d'elle devant ces gens.

39.

Paris
Square Rapp

La jeune actrice jetait des regards inquiets en direction de la salle.

— Ne les prenez pas pour de doux illuminés, parmi eux il y en a de pas très recommandables. Vous devriez quitter cette soirée.

Tristan esquissa un sourire. Il n'osa pas lui répondre que, depuis le début de la guerre, il avait croisé des gens autrement plus redoutables que ces ésotéristes de salon. Il pouvait se targuer d'avoir côtoyé les pires salauds que l'Europe ait portés en cette moitié du XX^e^ siècle. De grands bouchers de l'envergure d'un Hitler, Himmler et autres spécimens de la SS, en passant par les sbires du NKVD ou des exécuteurs des basses œuvres de tout poil. Les notables endimanchés qu'il avait sous les yeux lui paraissaient aussi dangereux que des poulets de basse-cour.

— Je suis un grand garçon, rassurez-vous. Qu'entendez-vous par là ?

— Victoire s'est laissé embringuer dans des soirées très spéciales. Je veux dire… Enfin… Pas ce que vous pensez.

— Vous croyez que cela a un rapport avec son assassinat ?

— Je n'ai jamais dit ça. Je voulais juste vous avertir que ces gens n'aiment pas les intrus. L'assassinat de Victoire nous a tous plongés dans la stupeur. Ils se méfient de tout le monde.

Elle lâcha son avant-bras et jeta un œil vers le groupe qui entourait l'orateur.

— Je dois vous quitter pour assister au dîner mensuel au dernier étage, en l'honneur de M. Zaepffel.

— Invitez-moi, j'ai une foule d'anecdotes suisses et fascinantes.

— Hélas, c'est strictement privé. En quelque sorte le premier cercle de ses amis. Mais liez connaissance avec les autres spectateurs de la conférence.

— Pourquoi m'avoir pris à part alors ? Vous m'en avez trop dit ou pas assez.

L'actrice lui décocha un regard étrange alors qu'elle fouillait dans son sac à main en crocodile brun.

— N'insistez pas. Les gens vont finir par jaser de nous voir ensemble. Disons que…

Tristan balayait à nouveau la salle et remarqua que certaines personnes les observaient avec insistance, dont le chef des miliciens et l'orateur de la soirée. Il se retourna vers elle quand il sentit qu'elle glissait quelque chose dans sa poche.

— … Votre naïveté m'a touchée, reprit-elle. Et vous êtes quand même plus mignon que le reste de la troupe. Maintenant, tendez-moi votre joue.

— Pourquoi ?

— Faites ce que je vous dis.

Au moment où il s'exécuta, il reçut une gifle mémorable.

— Monsieur ! Vous devriez avoir honte, je ne suis pas une femme facile, cria l'actrice avec un visage outré.

Elle lui tourna le dos et rejoignit le petit groupe. Des regards amusés se rivèrent sur lui. Il se sentit confus et stupide. Il retourna vers le buffet et se refit servir un verre par le jeune milicien.

— Vous n'auriez pas dû toucher à cette greluche. Les actrices, elles couchent seulement avec les gens importants.

— Qui vous dit que je ne suis pas important ?

Il plongea sa main dans sa poche et en retira une carte de visite au nom de Marie Olinska avec une adresse rue de Rivoli et un numéro de téléphone. Il mit la carte dans son portefeuille. Ça lui faisait au moins un début de piste. Pour le reste il n'allait pas traîner longtemps ses guêtres dans cette soirée surréaliste.

Un petit homme, vêtu d'un costume de flanelle grise et d'un nœud papillon vert pomme, s'était rapproché du buffet et commanda un verre. Tristan le reconnut, il faisait partie du petit groupe qui avait écouté son histoire. L'homme avait un visage anguleux, les cheveux

noirs gonflés comme des voiles au-dessus des golfes, le regard vif et mouvant. Il plissait ses lèvres avec régularité comme s'il mâchait quelque chose. Sa bouche longue et fine s'étira dans un sourire chaleureux.

— J'ai apprécié votre histoire de poupée, susurra le petit homme, mais je me suis demandé si vous ne l'aviez pas inventée.

— Nullement. Hélas.

— Félicitations. Se confronter au surnaturel, quoi de plus beau ? Pour ma part, je suis fasciné par les histoires de revenants et de maisons hantées. Avant, il m'arrivait parfois de communiquer avec les morts lors de réunions de spiritisme, mais je n'ai plus trop le temps.

Tristan avala son verre de vin en jaugeant le bonhomme.

— La vie n'est qu'énergie ! continuait-il, le regard exalté. Après la mort, l'esprit migre dans une autre dimension. J'ai mené quelques expériences qu'il serait fastidieux d'énumérer devant vous, mais la science finira un jour par confirmer la réalité de la vie après la mort.

— Passionnant, mentit Tristan qui se demandait comment il allait se détacher de cette sangsue.

— Alors comme ça vous avez tenté de circonvenir notre chère Marie ? continua son interlocuteur sur un ton plus badin.

— Il faut croire qu'elle n'est pas sensible à mon charme.

Le petit bonhomme se pencha vers lui.

— Et pas plus à celui des Français. Elle préfère les Allemands. Au fait qu'allez-vous faire de votre retable ?

— Il va falloir que je trouve un client, mentit Tristan. Vous seriez intéressé ?

— Oh non, je collectionne peu. Je n'ai pas trop les moyens.

— Vous êtes dans quel domaine ?

— Je suis médecin. Je possède mon propre cabinet. J'essaie, dans la mesure du possible, de soulager mes compatriotes… Et je peux vous dire que je ne chôme pas. C'est une mission âpre et solitaire. Et ingrate aussi, je suis le réceptacle de bien des malheurs.

Tristan écoutait d'une oreille distraite son interlocuteur. À son grand regret, il vit s'éloigner le petit groupe avec l'actrice. Ce qu'elle lui avait dit l'avait intrigué. À l'évidence, elle lui avait fait passer un message. Il devait en savoir plus.

— On dirait que ce que je vous raconte ne vous intéresse pas, jeta le

médecin.

— Pas du tout, mentit Tristan en reposant son verre. Vous connaissiez la baronne de Luzy ?

Le petit homme le regarda avec insistance.

— Pourquoi me posez-vous cette question ?

— On m'a dit qu'elle venait souvent à ce genre de conférences. Ça devait être une personne très portée sur la spiritualité et le monde invisible. Moi aussi.

— J'ai croisé Victoire une ou deux fois, en effet. Ne m'en veuillez pas, mais je n'aime pas évoquer les défunts. J'ai l'impression qu'ils sont encore parmi nous. Et certains détestent la curiosité des vivants. Je dois vous quitter, on m'attend.

— Le dîner au dernier étage ? Peut-être pouvez-vous m'y introduire. Vos amis ont sûrement des objets dont ils auraient envie de se séparer. Les temps qui se préparent vont être agités et je paie en francs suisses.

— Vous êtes au courant pour ce dîner ? répliqua le médecin sur un ton soupçonneux. Vous êtes bien informé pour un antiquaire qui débarque de Genève.

— La baronne m'avait proposé d'y assister. Du temps de son vivant.

— Vraiment ?

— Oui, pour évoquer toutes ces merveilles du monde invisible et pourquoi pas me mettre en rapport avec des amateurs éclairés d'art.

— Hélas pour vous, c'est sur invitation uniquement.

Tristan nota le changement de ton du praticien. Son visage s'était altéré, il pouvait nettement discerner de l'hostilité. Il y avait même quelque chose d'halluciné dans son regard.

— Vous ne m'avez pas dit votre nom, insista Tristan. Si je tombe malade pendant mon séjour… Docteur ?

— Allez à l'hôpital, je ne donne que des consultations privées. Bonne soirée, monsieur l'antiquaire.

Le petit homme s'inclina avec raideur et se dirigea vers la sortie en compagnie du petit groupe. *Déconcertant bonhomme*, songea Tristan qui les regarda s'éloigner en direction d'un ascenseur à l'autre extrémité de la salle. Il croisa le regard de l'actrice. Il aurait juré qu'elle avait esquissé un petit sourire à son intention. Elle disparut dans la cabine.

Tout autour de lui, la salle commençait à se vider, la foule des

invités se pressait vers la sortie. Les miliciens s'activaient pour débarrasser le buffet. Tristan profita de l'effervescence des serveurs pour s'éclipser vers les toilettes. Il vérifia que personne ne faisait attention à lui et emprunta le couloir indiqué par le gamin. Il était temps de jouer à nouveau les espions. Son cœur s'accéléra. Il sentit l'excitation monter en lui. Ce n'était pas la première fois, mais pour le coup, la situation devenait bien singulière. Il travaillait pour les Allemands et il infiltrait des collabos français. La peste et le choléra.

40.

Genève
Consulat du Reich

La cave était éclairée à l'électricité, car les soupiraux avaient été condamnés par d'épaisses plaques de liège. Au centre s'élevait une large dalle de pierre.

— Ce qu'on perd en lumière naturelle, on le gagne en acoustique, déclara Sepp comme s'il faisait visiter une salle de concert. Saviez-vous qu'un de vos compatriotes, Marcel Proust, avait fait tapisser toute sa chambre en liège pour pouvoir écrire en paix ? Un très grand écrivain, dommage qu'il ait eu une mère juive.

Laure ne l'écoutait plus. Elle était intriguée par un groupe de gestapistes, torse nu, rassemblés autour d'une sorte d'établi.

— Mes apprentis vous intéressent, lança Sepp, allons les voir.

Comme ils s'approchaient, Laure aperçut une carcasse sur la table déjà noire de sang. Instinctivement, elle recula.

— Rassurez-vous, c'est un mouton. Nous sommes justement en train de le *travailler*.

Il montra une épaule, mise à nu, dont on voyait le système d'emboîtement des os et des connexions nerveuses.

— Tout le travail d'un boucher, c'est de sectionner les tendons, désarticuler les os, sans abîmer les muscles qui vont fournir la viande. Tout notre travail, c'est le contraire.

Armé d'un marteau, un des gestapistes pulvérisa l'extrémité d'un os qui vola en éclats. Sepp applaudit à deux mains.

— Bravo, Karl. Exactement comme il faut.

Il se tourna vers la Française qui s'était figée.

— Le but n'est pas de casser l'os en deux, mais d'en éparpiller des fragments, des esquilles acérées qui vont se ficher dans les muscles et pire encore, les nerfs. La douleur est insupportable. D'ailleurs, vous allez voir par vous-même.

Il fit un signe brusque de la main.

— Mettez-la sur la table de travail.

En un tournemain, Laure fut soulevée et posée sur la dalle de pierre au centre de la cave. Des liens de cuir s'abattirent sur ses poignets et ses chevilles. Sepp lui caressa délicatement le cou, puis arrêta la main sur son épaule.

— Juste à ce niveau, trois os s'articulent : l'humérus, la clavicule et l'omoplate. Un point extrêmement sensible. Karl, viens ici !

Le gestapiste se précipita, son marteau à la main. Laure le regarda, terrifiée : des fragments d'os étaient comme soudés à la masse de métal.

— Karl ne rate jamais son coup. Vos os vont exploser, mais avant, je crois qu'Herr Skorzeny a une question à vous poser.

Otto se pencha à l'oreille de Laure.

— Je ne vous conseille pas de souffrir dans les mains de Sepp. La douleur est son art. D'abord il détruira chacun de vos bras, os par os, puis il s'attaquera à vos jambes…

— Que voulez-vous savoir ?

La voix de Laure n'était plus qu'un suintement.

— Pourquoi avez-vous tué ce trafiquant suisse ?

— C'était un receleur. Il revendait des œuvres d'art volées en France.

Otto secoua la tête. Il n'aimait pas quand on se moquait de lui.

— Et donc, de Londres, on vous a fait traverser la moitié de l'Europe pour sauver le patrimoine français ?

— Non, l'argent des œuvres volées servait à financer un futur réseau de fuite. Des collabos notoires qui ainsi échapperaient à la justice.

— Ainsi, ce général félon, de Gaulle, se préoccupe du bon fonctionnement de la justice de son pays ? Quel homme prévoyant ! Il se voit déjà à Paris ?

— Nous devons absolument juger ces…

Skorzeny lui empoigna les cheveux.

— Ne vous foutez pas de moi ! Il suffisait de menacer ce trafiquant et il aurait fait dans son froc. Or, vous l'avez assassiné. Sans compter le meurtre de son garde du corps !

— C'est Tristan, il…

Otto fit un signe de dénégation de la tête.

— Écoutez-moi bien. Il n'y a que deux possibilités : soit, il fallait absolument que ce trafiquant meure, c'est-à-dire qu'il se taise. Soit, vous avez envoyé un message à quelqu'un pour que, lui aussi, se taise. Quelle est cette information que vous protégez à coup de cadavres ?

Laure déglutit.

— C'est seulement la mission qui a mal tourné. On voulait absolument un carnet que possédait Baumann, avec tous les noms de ses clients français. Il n'a pas voulu nous le donner. Voilà pourquoi ça a dégénéré.

— Ça n'a pas dégénéré. Je suis convaincu que votre mission était tout autre. Ce Baumann ne se contentait pas de trafic d'œuvres d'art. Il faisait aussi commerce de renseignements. Tantôt pour un camp, tantôt pour un autre.

— Le carnet… Je voulais seulement le carnet.

Otto se releva.

— Je ne vous crois pas. Sepp, elle est à vous !

Le tortionnaire se précipita. Il posa sa main sur celle de Laure.

— Au début, je voulais que ce soit Karl, mon apprenti, qui vous brise en petits morceaux. Mais il manque encore d'entraînement : je crains que vous ne souffriez pas assez.

Il saisit le marteau dont il caressa amoureusement la tête sombre.

— Et puis, c'est un tel plaisir pour moi.

Il leva son arme.

Une cavalcade retentit dans l'escalier et le consul Herbert Siegfried apparut.

— Les Suisses sont à l'entrée. Ils réclament la Française. Ils ont des témoins qui l'ont vue entrer. Il faut la leur rendre tout de suite.

— Vous êtes fou ? s'écria Otto.

Le consul exultait. Il tenait sa revanche.

— La police suisse est en train d'encercler le consulat. Bientôt, personne ne pourra plus sortir. Que va dire Himmler quand il comprendra que vous vous êtes fait piéger comme un imbécile ?

Skorzeny ne répondit pas. Il évaluait la situation.

— Et il va faire quoi votre patron ? Envahir la Suisse pour vous délivrer ? Ou alors, envoyer un commando comme pour votre ami Benito ?

Otto se tourna vers les gestapistes.

— Détachez-la.

Mais le consul était lancé.

— Personne ne viendra à votre secours, Skorzeny. Et vous savez pourquoi ? Parce qu'il y a trop de dignitaires à Berlin qui ont des avoirs en Suisse. Leurs coffres regorgent d'or volé dans toute l'Europe. Alors s'ils veulent sauver leur peau, vos amis n'ont aucun intérêt à se mettre mal avec les Suisses. On peut se battre contre un État, pas contre la Banque. Désormais vous êtes un homme seul.

Le SS ouvrit la bouche pour répondre.

— Je n'ai pas fini ! Je vous conseille de rendre rapidement la fille et surtout en bon état. Car, si par malheur il lui arrive quelque chose, vous ne sortirez d'ici qu'à la fin de la guerre et pour partir directement en prison pour longtemps. Très longtemps.

Le consul sourit avant de continuer :

— À moins évidemment que les Italiens ne demandent votre extradition… pour vous pendre.

Otto fit signe de conduire Laure à l'étage avant de se planter devant Herbert.

— C'est vous qui allez moisir dans ce trou à rats. Moi, je vais sortir d'ici avec elle. Et libre comme l'air.

41.

Paris
Square Rapp

Tristan n'avait pas eu grand mal à trouver un escalier de service. Il grimpait les marches de marbre à la vitesse d'un cabri. Dans sa tête, il s'était fait une représentation approximative du bâtiment. Au rez-de-chaussée, l'ascenseur emprunté par le petit groupe se situait dans l'aile droite de l'édifice et lui se trouvait dans la gauche.

Il arriva au dernier étage et repéra une porte. Il colla son oreille et n'entendit aucun signe de présence humaine. Il actionna la poignée, mais la serrure était fermée. C'eût été trop beau, songea-t-il en inspectant le verrou. Avec soulagement, il identifia un modèle à simple clenche. D'une main experte, il enfonça une épingle à cravate, accessoire indispensable qui ne le quittait jamais. Crocheter les serrures, du moins les modèles les moins évolués, faisait partie de ses talents depuis la guerre d'Espagne.

Un déclic rassurant se fit entendre. Il poussa la porte et pénétra dans une pièce baignée d'une lumière blanche et lunaire qui se réverbérait sur des murs nus. Au centre trônait un sarcophage égyptien de basalte noir et dans lequel étaient placés un oreiller et un drap blanc. Tout autour du sépulcre, douze chaises de bois blanc étaient disposées en cercle parfait. À quel rituel théosophique était destinée cette étrange pièce ? Il n'en avait aucune idée, mais la présence du sarcophage devait s'inspirer de la légende d'Osiris, le dieu mort démembré et ressuscité par son épouse Isis. Il imaginait la tête des Allemands et des collabos quand ils étaient tombés sur cette exotique pièce. Hélas pour lui il n'y avait aucune porte.

Un cul-de-sac.

Il ouvrit l'une des fenêtres. Sur la droite, à moins d'une vingtaine de mètres, de la lumière et des éclats de voix jaillissaient d'une autre fenêtre. Pour y accéder, il n'avait qu'une solution, emprunter une corniche de pierre brune, large comme un battoir de lavandière et qui courait tout le long d'un mur de brique. Il allait devoir jouer les alpinistes à vingt mètres au-dessus du sol et le risque de terminer prématurément son passage sur Terre.

Le visage de Laure dansa dans la nuit. Et la silhouette de la tour Eiffel prit la forme d'un peloton d'exécution.

Et merde…

Il enjamba le bord de la fenêtre et posa un pied sur le parapet, puis il prit une profonde inspiration et se glissa contre le mur de brique froide. Il ne voulait pas voir en dessous, son regard était aimanté par les toits des immeubles mitoyens. Lentement, très lentement, il progressa le long du mur. Il n'avait jamais été sujet au vertige, mais il n'en menait pas large. Le moindre faux pas et c'était la mort assurée. Il était arrivé presque au milieu de sa progression quand son corps buta sur une sculpture fixée sur les briques. Il devina le profil d'un visage au nez grec et rectiligne, orné d'une chevelure de pierre exubérante. Au moment où il posa sa main dessus pour prendre appui, il entendit un curieux cri qui sortait de la bouche de la sculpture. Soudain, deux pigeons jaillirent.

Tristan perdit l'équilibre. Ses pieds glissèrent.

Dans un ultime réflexe, il agrippa les excroissances capillaires de la statue. Son cœur allait jaillir de sa poitrine. Dans un effort infini, il se hissa au niveau du visage. Et découvrit une femme grimaçante, la bouche tordue dans un rictus désespéré. Ce qu'il agrippait n'était pas des cheveux, mais des têtes de serpents. Il se hissa péniblement et se plaqua contre le mur de brique. Au même moment, le visage cramoisi et hautain d'un homme apparut à la fenêtre du salon. Tristan ne bougea plus d'un millimètre. Si le type tournait sa tête dans sa direction, il était découvert. De longues secondes s'écoulèrent. Une voix jaillit de l'intérieur du salon.

— C'était quoi ce bruit ?

— Rien, des pigeons.

Il disparut sans fermer la fenêtre. Tristan remercia silencieusement la Gorgone et avança jusqu'au renfoncement de pierre. Le parapet d'angle était plus large, il passa de l'autre côté et put voir à l'intérieur.

Une dizaine d'hommes et de femmes, la plupart faisant partie du petit groupe que Tristan avait croisé, étaient assis autour d'une longue

table ovale, dont l'actrice, et le curieux docteur. La pièce était brillamment éclairée par un lustre dégoulinant de cristal et de pampilles. Les invités n'avaient pas encore été servis, mais des coupes de champagne étaient remplies. Des bouteilles avaient été déposées dans un seau au centre de la table. À l'évidence, le Cercle spiritualiste avait plusieurs niveaux de réception. Le vin pour la piétaille et les miliciens, le champagne pour l'élite. Occupation ou pas, rien ne changeait.

Il essaya de mémoriser les visages, mais il devait se baisser rapidement quand les serveurs longeaient la fenêtre. La position était inconfortable, mais il pouvait la tenir.

Un tintement retentit.

— Mes amis, j'aimerais vous faire part de certains éléments fâcheux.

Les murmures des conversations se turent. Tristan leva la tête de quelques centimètres et aperçut l'orateur aux cheveux gominés qui s'était levé. Son visage luisait comme de la cire sous la lueur du lustre.

— J'ai eu la visite d'un commissaire, ce soir, juste après ma conférence. Il m'a posé des questions sur le meurtre de notre regrettée amie, Victoire de Luzy. Je lui ai fait part de ma profonde tristesse.

— Pourquoi est-il venu ?

Le champ de vision de Tristan était obstrué en partie par une statue de Vénus, il n'arrivait pas à voir qui intervenait.

— Arnaud ! Vous devriez vous en douter. C'est encore un sale coup de Geneviève, mon épouse… Vous savez qu'elle voit d'un mauvais œil nos activités spirituelles. Elle me soupçonne de la tromper avec une ouvreuse de Pleyel. Du coup, elle a aiguillé ce flic sur nous. Elle lui a dit que la baronne fréquentait nos petites réunions.

— Vous nous aviez assuré qu'elle n'était pas au courant !

— Oui, elle ne connaît pas la nature exacte de nos cérémonies. Mais le plus important n'est pas là. Le policier m'a révélé des détails surprenants sur le meurtre de la baronne, détails dont les journaux n'ont pas parlé. Je voulais vous en faire part. Son meurtrier lui a arraché les yeux.

— Quelle horreur…

— Ce n'est pas fini. Il a tracé un nombre sur le miroir de sa salle de bains. 669. Vous voyez où je veux en venir ?

Tristan entendit des échanges de conversations indistinctes.

— Je ne crois pas à une coïncidence. Je pense que le ou les

meurtriers nous envoient un message. Ils sont au courant du lien qui les unissait… le même lien qui nous unit tous.

— 669… Une allusion à nos… inclinations luciférienne ?

— Probablement.

Tristan n'en perdait pas une miette. Ainsi donc, ce groupe d'apparence bien inoffensive cachait des satanistes patentés. Dont faisait partie la baronne. Tristan ne regrettait pas sa séance d'alpinisme impromptue. Les informations qu'il enregistrait valaient de l'or. Pas mal pour son premier jour d'enquête.

René Zaepffel s'exprima à nouveau :

— Si notre groupe a été identifié, alors il se peut que chacun d'entre nous soit menacé. L'assassin ne va pas s'arrêter là. Donc je vous pose la question : avez-vous vu ces derniers temps des personnes ayant des comportements suspects ?

Les murmures enflèrent. Un autre verre tinta.

— Oui… Dr Petiot ?

— J'ai discuté avec l'antiquaire de Genève, le type qui s'est fait gifler par notre amie Marie. Il m'a paru suspect dès le début, avec son histoire de poupée maléfique.

Tristan reconnut la voix du petit bonhomme fasciné par l'au-delà. Dr Petiot… Avec celui de l'actrice, Marie Olinska, cela faisait au moins deux noms qu'il pouvait fournir au commissaire Montalivet. La voix haut perchée du praticien monta encore d'un cran :

— Je l'ai un peu sondé, cet homme cache quelque chose. Il a voulu me tirer les vers du nez sur la baronne. Mais Marie pourrait nous en dire plus…

— Oui. J'ai eu des soupçons quand il nous a parlé de Victoire.

Tristan reconnut tout de suite la voix de la jeune actrice.

— Vous savez tous autant que moi qu'elle détestait les vieilleries. Elle ne jurait que par l'Art déco. Ça m'a donc paru bizarre qu'elle ait été en affaires avec un antiquaire.

— Et moi qui croyais que vous étiez tombée sous le charme, très chère.

Quelques éclats de rire fusèrent çà et là.

— Ne soyez pas moqueur, docteur. Donc, cet homme – charmant je vous l'accorde – récupère des antiquités à bas prix. Il m'a expliqué que beaucoup de Français trop impliqués dans la collaboration étaient en

train de brader des œuvres d'art en Suisse. En prévision de jours sombres. D'ailleurs, Dr Petiot, il ne vous a pas proposé de vous acheter de la marchandise ?

— C'est exact… Mais pourquoi l'avez-vous giflé ?

— Oh, il s'est cru en terrain conquis. Je pense que le vin lui était un peu monté à la tête.

L'esprit de Tristan filait à toute allure. Cette fille mentait à ses amis pour le couvrir. Il ne comprenait pas pourquoi, mais il allait avoir une explication avec elle.

— Ou pas, répliqua l'orateur. Et si cet homme était le meurtrier ? Et qu'il soit venu ici, ce soir, pour identifier les membres restants de notre groupe ? Au regard de la situation, je propose d'interrompre notre rituel au Panthéon.

Un murmure agita l'assemblée.

— Vous avez peur, René. Ça se sent. Pitoyable. Vous vous comportez comme un rat. Notre maître à tous nous a appris à surmonter cette faiblesse.

Tristan reconnut la voix arrogante qui venait de s'exprimer. C'était celle de l'homme aux cheveux argentés qui l'avait interrogé avant son anecdote sur la poupée russe.

— Non, Arnaud ! lança l'actrice, René a raison de faire preuve de la prudence la plus élémentaire. Si en plus la police vient fouiner dans nos affaires, je n'ai pas envie d'être mêlée à un scandale. Ma carrière pourrait en pâtir.

— Taisez-vous ! répliqua son interlocuteur. Vous venez juste d'entrer dans notre cercle. Et vous en avez accepté les règles.

— Avant mon initiation, vous ne m'aviez jamais dit qu'il s'agissait de véritables sacrifices humains, répliqua Marie d'une voix sèche, j'ai été mise devant le fait accompli quand vous avez poignardé cette pauvre fille au Panthéon.

L'esprit de Tristan tournait à la vitesse d'un avion Spitfire. Ces satanistes étaient aussi des meurtriers. De la pire espèce. Des crimes rituels au Panthéon, la nécropole de la République défunte, le temple de la Raison, c'était tout simplement inconcevable. Mais il tenait enfin un mobile pour le mystérieux 669. Pourtant, un détail clochait. Personne dans ce groupe de tarés n'avait fait une seule allusion au meurtre du colonel SS dans la tour Eiffel.

La voix de l'homme aux cheveux argentés résonna à nouveau.

— Ma chère Marie, je n'ai pas eu l'impression que vous étiez si bouleversée que ça.

— J'ai du sang-froid, voilà tout. Mais je ne retournerai pas assister à une nouvelle mise à mort. Vous devriez suivre le conseil de René et mettre vos cérémonies en sommeil.

— Parce que vous croyez pouvoir faire marche arrière, petite sotte !

Tristan n'arrivait pas à voir les protagonistes, mais l'échange tournait au duel. Il fallait vraiment qu'il rencontre cette femme. Le plus vite possible.

— Si c'est pour me faire insulter, je préfère quitter ce dîner, répliqua l'actrice sur un ton courroucé. Personne ne me parle de la sorte.

Un verre tinta à nouveau.

— Allons, mes frères et mes sœurs, gardons notre calme. Je propose un vote à main levée. Qui est pour l'interruption de nos rituels ?

Tristan eut l'impression d'une majorité de mains levées.

— Parfait, reprit Zaepffel… La messe est dite, sans mauvais jeu de mots. Dans ces conditions que faisons-nous pour les autres filles prévues pour la prochaine cérémonie ? Que comptez-vous faire ?

Tristan se tortillait sur lui-même, la position devenait vraiment difficile à tenir. Ces salauds retenaient donc d'autres brebis à sacrifier et c'était le médecin leur pourvoyeur.

— Ce n'est pas un problème, répondit l'homme aux cheveux d'argent, il suffit de passer un coup de fil à notre fournisseur.

— Bien, un autre sujet avant de passer au dîner ? Oui, Dr Petiot.

— Je vais m'absenter un temps de la capitale. Ne comptez pas sur moi pour la suite.

— Les rats quittent le navire ! gronda celui qui se prénommait Arnaud.

— Un rat qui vous a sauvé la mise, répondit le médecin en haussant le ton. Dois-je vous rappeler les débuts artisanaux de vos cérémonies ? Quand vous ne saviez que faire des corps des victimes ? Que vous les balanciez dans la Seine. Jusqu'à ce que vous me demandiez mon aide.

Des corps dans la Seine… Tristan sentit son pouls s'accélérer.

— Nous savons ce que nous vous devons, calmez-vous, Petiot.

— Moi, un rat ! s'énervait le médecin. Voulez-vous que je vous

rafraîchisse la mémoire sur la cérémonie du pavillon de Meudon l'année dernière ? Quand vous avez failli tous vous faire arrêter, car les voisins avaient entendu la fille crier avant de se faire poignarder. Vous aviez même oublié le couteau sur place avant de vous enfuir. Je suis le plus professionnel d'entre vous.

— Et vous êtes payé en conséquence pour les faire disparaître, mon cher docteur. Je n'ai jamais su si vous nous aviez rejoints pour l'amour de Lucifer ou celui du dieu argent.

— La discussion est terminée, lança l'orateur qui agita une clochette, je vous propose maintenant de profiter du dîner qui s'annonce.

La porte du salon s'ouvrit et trois miliciens pénétrèrent dans la pièce avec des plats recouverts de cloches en argent. René Zaepffel claqua des mains.

— En ces temps de disette généralisée, trois superbes poulardes aux morilles, ça ne se refuse pas. Quel plus bel hommage à rendre à notre maître Lucifer que de satisfaire nos sens quand les inférieurs, eux, souffrent de privations.

— Vous avez raison, René, comme souvent, répliqua Marie qui s'était rassise sur son siège. Et fermez les fenêtres, ce petit courant d'air est insupportable.

Tristan eut juste le temps de quitter son perchoir pour se cacher derrière le mur qui faisait l'angle. Il en avait assez entendu pour ce soir.

Tout au long de son trajet laborieux en sens inverse, il tenta de classer les informations qu'il avait récoltées. Dès qu'il retrouverait Montalivet il lui ferait part de ses macabres découvertes. Le Dr Petiot et Marie Olinska seraient les premiers à être interrogés.

En moins d'un quart d'heure, il se retrouva avenue Rapp en train de reprendre son souffle. À quelques pâtés de maisons, la silhouette gigantesque de la tour Eiffel se découpait dans la clarté lunaire. S'il n'avait pas le début d'une piste pour identifier le meurtrier, il venait d'apprendre que ses victimes ne valaient pas mieux.

Et peut-être étaient-elles encore plus maléfiques.

42.

Paris
Rue du Chemin-Vert

À peine entré dans le vestibule de son luxueux appartement, l'homme aux cheveux argentés retira ses chaussures cirées qui le faisaient horriblement souffrir et les jeta au sol. Pas de femme pour l'attendre au lit, pas d'enfant hystérique pour l'importuner, il appréciait son refuge. Aucune entrave. C'était comme cela qu'Arnaud Fontdaumier concevait la vie.

Mais son esprit était troublé. La soirée du Cercle spiritualiste tournait dans sa tête. Qui pouvait être l'assassin de la baronne ? En dépit du somptueux dîner, le groupe s'était séparé dans une ambiance lourde. Désormais chacun allait se sentir épié, menacé. Il allait devoir passer un coup de fil pour annuler la livraison des deux futures victimes. Ou peut-être qu'il s'en réserverait une pour son usage personnel.

Il sourit dans la pénombre. Il se ressaisissait vite : la peur ne faisait pas partie de ses sentiments. Contrairement à certains autres membres du groupe, il ne regrettait aucune des actions qu'il avait commises. Pactiser avec le diable comportait toujours des risques. L'Occupation l'avait rendu riche, mais il devait graisser la patte à une foule d'emmerdeurs potentiels, de la police aux douanes, en passant par les pontes de l'administration aussi corrompus qu'un panier de pommes pourries. À tout moment, ils pouvaient le dénoncer. Et il finirait dans une fosse commune, une balle dans la tête. Il aimait le risque, c'était sa drogue. Comme quand il sacrifiait de jeunes beautés dans une orgie. Ça l'excitait.

Fontdaumier longea le couloir qui menait au salon et passa devant l'affiche du *Loup des Malveneur*, l'un des films qu'il avait produits. Une

œuvre dont il était fier, à la différence du talent de son ex-maîtresse. Et dire qu'il avait ouvert les portes du Cercle à cette garce de Marie Olinska. Il se maudissait de sa stupidité. D'autant qu'il était maintenant convaincu qu'elle finirait par tout déballer en cas de coup dur. Une raison de plus pour lui régler son compte. Et peut-être aussi à ce vicieux de Petiot. Il en savait beaucoup trop. Mais pas tout de suite.

Le vaste appartement baignait dans un silence réconfortant, pourtant Fontdaumier n'avait pas sommeil. Il tira sur le cordon pour réveiller Gwenaelle, sa femme de chambre bretonne, hébergée dans un réduit à l'étage supérieur. Ses pieds le faisaient souffrir et elle n'avait pas son pareil pour les masser. Et s'occuper ensuite du reste de son anatomie. Il appréciait d'avoir des êtres humains à son service jour et nuit.

Il passa dans sa bibliothèque, encombrée de photos de lui avec des pontes de la Collaboration. Le genre de photos qu'il faudra bientôt mettre à la poubelle… Puis il croisa le regard aveugle de l'idole de pierre, posée dans sa niche.

Lucifer en majesté sur son trône.

Son maître. Il lui adressa un petit salut. Il avait vendu son âme au diable, avant de la vendre aux nazis. La seule différence c'est que Lucifer, lui, vous laisse tranquille jusqu'à votre mort. Les Allemands, eux, ne cessaient de négocier. Une sale engeance, mais nécessaire pour les affaires.

Fontdaumier se déshabilla et s'assit nu dans un fauteuil de style gothique qui trônait au milieu de son salon et se servit un verre d'armagnac. Il ferma les yeux pour mieux sentir l'alcool couler dans sa gorge. Une chaleur bienfaisante s'empara de lui. Son irritation refluait progressivement. Il était temps que son esclave vienne s'occuper de lui. Il aimait les femmes uniquement pour le bien-être qu'elles lui procuraient. Conquêtes d'une nuit, professionnelles tarifées ou domestiques, peu importait. Elles faisaient partie d'une race inférieure, mais, contrairement aux juifs, une race nécessaire à l'épanouissement de l'homme. Un jour ou l'autre il se choisirait une pondeuse pour transmettre son sang, mais à cinquante ans, il se considérait encore trop jeune.

Il entendit une porte s'ouvrir et des pas se presser sur le parquet du couloir. Il sourit. Sa Bretonne était une femelle obéissante.

Au moment où il ouvrit les yeux, une femme se tenait devant lui. Mais ce n'était pas Gwenaelle. Elle avait le visage rouge sombre. Rouge sang. Une apparition infernale.

— Tu as passé une bonne soirée avec tes amis, Arnaud ?

Elle s'adressait à lui avec naturel, comme s'ils étaient intimes.

— Qui… êtes-vous ! dit-il en tentant péniblement de se redresser.

La fille braqua le canon de son pistolet sur son ventre.

— Je viens te soulager.

— Vous voulez de l'argent, c'est ça ?

Son esprit tournait à toute allure. Il n'allait pas perdre son sang-froid devant une femme. Il se redressa et bomba le torse. Les cambrioleurs pullulaient dans les beaux quartiers, mais il n'en avait pas peur.

— Jamais je n'aurais pensé que ce métier pouvait être exercé par une personne de votre sexe, lança-t-il avec ironie.

— Vraiment ? De l'autre côté de la loi, les femmes ne peuvent donc être que putes ou mères maquerelles ?

L'homme d'affaires s'était ressaisi, cette fille s'était peinturluré la face pour lui faire peur. C'était raté.

— C'est un peu ça… Écoutez, mon petit, vous m'avez l'air charmante, je ne suis pas convaincu que vous sachiez vous servir d'une telle arme. Et puis ça ferait un tel raffut que vous allez réveiller tout le quartier. Je dois encore avoir quelques billets dans mon portefeuille. Prenez-les et j'oublierai tout ça.

— Mon petit… Comme c'est mignon, lança un homme dont la silhouette venait d'apparaître dans le couloir. Je crois que ce petit collabo te sous-estime, ma douce.

Un individu au visage large et inexpressif avait surgi dans l'encadrement de la porte. Il tenait le Lucifer de pierre dans sa main droite. Cette fois, Arnaud Fontdaumier sentit son pouls s'accélérer. L'inconnu vint se placer derrière lui et posa sa main sur son épaule.

— C'est joli, cette petite sculpture. Ça représente quoi ?

— Une divinité païenne, originaire de Mésopotamie.

— Ah oui… On dirait plutôt un diable. Il paraît qu'il a beaucoup d'amis à Paris ces derniers temps.

Le visage d'Arnaud se figea alors que celui de son interlocuteur s'éclaircit.

— Je vois à la figure de notre ami qu'il commence à prendre la situation au sérieux. Tu sais, ce n'est pas moi le plus dangereux.

— Le coffre est… derrière le tableau du Maréchal. Il y a cent mille

francs et trois lingots.

— Parfait. Ça nous aidera, mais on n'est pas venus pour ça. On vient te soulager.

— Mais de quoi ?

— Dans un premier temps de ta conscience.

D'un geste ample, l'intrus le frappa à la volée avec l'idole. Arnaud roula à terre, la tempe en sang.

Quand il reprit conscience, il était attaché, jambes et bras écartés sur son lit. La fille au visage de sang se tenait devant lui, l'observant fixement. Il essaya de se détacher, mais les cordes l'enserraient comme des bracelets de pierre.

— Vous ne savez pas qui je suis ! Mes amis allemands vous pendront par les tripes. Relâchez-moi tout de suite.

La blonde restait impassible. Son complice lui tournait le dos et semblait aspiré dans la contemplation d'un tableau de Gustave Moreau représentant un ange penché à l'oreille d'un berger.

— Emportez cette toile, elle vaut une petite fortune, dit-il en changeant de ton.

— Au lieu de dire des conneries, ouvre les yeux.

Le colosse se retourna vers lui, il avait un pinceau dégoulinant et un petit pot de peinture à la main. Il se décala sur le côté, l'air satisfait. Un nombre avait été peint sur toute la largeur du tableau. Un nombre qui glaça le sang d'Arnaud.

669

La peinture coulait du bas de chaque chiffre, laissant comme un trident de sang sur la partie inférieure de la toile.

— Tu aurais pu mieux t'appliquer, c'est un peu bâclé, murmura la jeune femme. Puis se tournant vers leur prisonnier : Je suppose que tu as déjà entendu parler de ce nombre ?

— Oui… Je vous en prie, ne me faites pas de mal.

Il avait abandonné toute sa morgue, des larmes coulaient le long de ses joues.

— Par curiosité… Les victimes de ta confrérie, elles t'ont supplié de la même façon ?

— On m'a forcé. Je ne voulais pas. Ce sont des fous, moi je n'ai rien fait.

L'homme avait ramassé l'idole de pierre tachée de sang et la posa sur le ventre d'Arnaud.

— C'est pourtant ton dieu.

Au moment où Fontdaumier allait hurler, la fille le bâillonna avec une écharpe de laine. Puis elle sortit un couteau, court et cranté, qu'elle exhiba sous ses yeux terrorisés.

— Il est temps de soulager ta conscience par une mort miséricordieuse, mais d'abord il me faut te soulager de tes attributs.

Avec un sourire bienveillant, elle s'assit entre ses cuisses ouvertes et fit tourner le poignard sous la lumière. Des éclats argentés dansaient sous ses yeux.

L'homme écarquilla de grands yeux. Pour la première et dernière fois de sa vie, il comprenait la signification du mot peur.

43.

Genève
Consulat du Reich

Assis dans son bureau, le consul Herbert était dans l'embarras. Il venait d'envoyer deux courriers officiels. L'un au ministère des Affaires étrangères suisse, pour protester contre le siège de son consulat. L'autre à Berlin, pour se plaindre du chaos engendré par Skorzeny. Toutefois, il ne se faisait guère d'illusions sur ses messages. Les Suisses l'oublieraient dans un dossier, quant au ministre Ribbentrop, à Berlin, il le transmettrait directement à Himmler, comme d'habitude.

— Allez me chercher Skorzeny, tout de suite.

Installé sur la terrasse, face au parc, Otto dégustait sa bouteille de schnaps en profitant du soleil généreux qui commençait à chauffer son corps. S'il l'avait pu, il se serait mis tout nu pour offrir toute la surface de son épiderme à la lumière. Plus jeune, il avait pratiqué le naturisme comme beaucoup de futurs nazis pour qui le culte du corps et celui du soleil allaient de pair. Une saine pratique qu'il espérait bien reprendre après la guerre, mais sûrement pas en Allemagne. Otto prit une gorgée de schnaps. D'ailleurs, où irait-il, s'il parvenait à échapper aux Alliés ? À la vérité, Skorzeny ne doutait nullement qu'il s'en sortirait sain et sauf. Il se savait beaucoup plus malin que les autres. Et puis, il n'avait jamais mis la main dans les rouages infernaux des camps de concentration. Pas de juif déporté à son actif. Il n'avait pas non plus trempé dans des massacres sur le front de l'Est. En fait, il le savait déjà, il resterait l'homme qui avait délivré Mussolini. Une carte de visite qui pourrait lui servir partout. Otto ouvrit sa vareuse, puis sa chemise.

Une ombre s'interposa entre le soleil et lui.

— Excusez-moi, Sturmbannführer, le consul désire vous voir tout de suite.

Quand Skorzeny entra dans le bureau, Herbert contenait sa colère avec peine. Il marchait d'un pas agité et jetait des coups d'œil fréquents à travers les fenêtres.

— Je pense que vous connaissez la situation aussi bien que moi. À cause de cet enlèvement, la police suisse cerne le consulat. La rue d'accès est bloquée et les jardins avoisinants sont surveillés. Personne ne peut sortir.

— Ni entrer. Je vous rappelle que vous êtes protégé par l'immunité diplomatique.

Le consul faillit bondir. Ce SS de malheur se foutait vraiment de lui.

— Vous ne comprenez pas : ils peuvent nous rendre la vie insupportable. Réduire l'eau, l'électricité, rationner la nourriture. Voire couper toute source d'énergie et de ravitaillement. Vous imaginez les conséquences ?

À son tour, Otto se pencha discrètement à la fenêtre. La police avait installé des barrages filtrants aux extrémités de la rue, mais en respectant un large périmètre autour de l'ambassade. La légendaire prudence helvétique.

— Nous sommes en état de siège et si nous ne rendons pas cette maudite Française…

Comme s'il n'avait rien entendu, le SS montra les façades de l'autre côté de la rue.

— Ce sont des immeubles résidentiels ou des bureaux ?

— Les deux. Pourquoi ? Vous ne comptez quand même pas…

— Traverser la rue au pas de charge, défoncer la porte en face et fuir par les jardins, pourquoi pas ? Le temps que la police réagisse, nous serions loin, mais ce n'est pas assez discret. Surtout avec une prisonnière.

Cette fois, c'en était trop pour le consul.

— Je vous le redis une dernière fois. Rendez cette fille. Sinon…

— Sinon quoi ? Votre consulat est un repaire de traîtres. Il suffit que j'en informe le Reichsführer et vous serez destitué dans l'heure. Vous savez ce que ça signifie ?

La gorge subitement nouée, Herbert secoua la tête.

— Que j'en informerai aussitôt les autorités suisses et que je vous expulserai par la grande porte, avec toute votre famille. Une fois dehors, sans votre fameuse immunité diplomatique, je ne vous vois pas un brillant avenir.

— Que voulez-vous que je fasse ?

Otto lui tapa sur l'épaule.

— Vous allez collaborer. Rassemblez tout votre personnel dans ce bureau. J'ai à leur parler.

Le consul était dépassé.

— Mais que voulez-vous faire ?

— Je trouve qu'on ne s'amuse pas assez, ici.

Pendant qu'Herbert faisait monter secrétaires, traducteurs et diplomates à l'étage, Skorzeny rassemblait ses hommes dans la cave.

— Messieurs, vous allez changer de métier. Mais soyez rassurés, vous allez toujours travailler de vos mains. Fini le défoulement sur des opposants politiques ou des juifs. Désormais vous avez un autre ennemi.

Les cinq gestapistes serrèrent les poings. Otto se tourna vers le mur droit.

— Le voilà.

La stupéfaction se marqua sur chaque visage.

— La police assiège le consulat, mais ces amateurs ne barrent que l'entrée et la sortie de la rue. Alors nous allons sortir par la porte de dessous. Celle que vous allez creuser. De la fenêtre du bureau du consul, j'ai vu une plaque d'égout. Il suffira d'un tunnel de quelques mètres pour les rejoindre.

— Oui, mais il va nous falloir des outils.

— Je vais prévenir les jardiniers, ils vont vous les fournir. Vous avez besoin de pioches et de pelles. Quant aux gravats, vous laissez tout dans la cave. Le consul fera le ménage.

Un éclat de rire général suivit ces paroles. Un des gestapistes s'était penché et examinait le mur.

— J'étais maçon avant. Il va falloir qu'on descelle les pierres pour voir ce qu'on a derrière. Puis qu'on pose des étais de bois pour éviter tout risque d'effondrement. C'est tout à fait jouable, mais ça va faire

un sacré raffut. Et même si la police est à l'autre bout de la rue, les voisins, eux, vont nous entendre.

Skorzeny claqua des doigts.

— Ne vous inquiétez pas pour ça. J'ai une idée.

Dans le bureau du consul, tout le personnel était réuni. De petits groupes s'étaient formés, qui discutaient à voix basse. Le bureau ressemblait de plus en plus au dernier réduit d'une forteresse assiégée. Quand Skorzeny fit son entrée, le silence se fit. Le SS, en uniforme de parade, portait dans ses bras un gramophone dont le cornet en cuivre s'épanouissait comme une fleur jaune au soleil. Derrière lui, un gestapiste portait une collection de disques.

— Je me suis permis de l'emprunter à votre charmante épouse, annonça Otto en montrant le gramophone. Elle ne va d'ailleurs pas tarder à vous rejoindre, elle passe une robe de soirée.

— Elle passe quoi ? s'étrangla le consul.

— Je lui ai conseillé aussi de porter ses plus beaux bijoux. Elle s'est montrée enthousiaste. D'ailleurs, mesdames…

Skorzeny se tourna vers le personnel féminin du consulat.

— … si vous souhaitez vous adonner aux joies du maquillage, n'hésitez pas ! Aujourd'hui, c'est jour de fête.

Herbert s'était écroulé sur son fauteuil pendant qu'Otto sortait quelques disques.

— Votre femme a vraiment des goûts éclectiques. Count Basie, Lionel Hampton… Mais dites-moi, ces musiciens noirs ne sont-ils pas interdits en Allemagne ? J'imagine la tête de votre ministre s'il apprenait ça.

La plupart des femmes avaient disparu, mais on entendait leur rire joyeux à travers la porte. Enfin, on allait s'amuser dans ce consulat ! En quelques mots, Skorzeny avait conquis tous les suffrages féminins. Les hommes, eux, étaient tétanisés.

Le consul se dit que le mieux était de collaborer. Avec un peu de chance, il serait débarrassé de ce trublion plus rapidement.

— Que devons-nous faire ?

— D'abord, ouvrir les fenêtres.

Un des majordomes tira les rideaux et dégagea les battants. Un souffle d'air chaud entra dans la pièce en même temps que la rumeur de la ville. Sur le lac Léman, un coup de trompe annonçait l'arrivée d'un bateau.

— Maintenant, monsieur le consul, vous allez faire venir ici toutes les bouteilles de champagne qui sont réservées pour les réceptions officielles.

Herbert fit un geste et un fonctionnaire se précipita vers l'office.

— Vous voulez organiser une fête ? interrogea Herbert.

Otto installa le gramophone près d'une fenêtre, posa un disque et la voix chaude d'Ella Fitzgerald s'échappa dans la rue. Puis il ouvrit les portes et une nuée de femmes entrèrent en riant.

— Mieux que ça. Un bal !

Pendant que la musique battait la cadence et que sautaient les bouchons de champagne, Otto était redescendu à la cave.

— Alors, il y a suffisamment de bruit pour masquer vos travaux ?

— Sans problème, déclara un gestapiste. D'autant que derrière le mur, on a trouvé de la terre meuble. Autrement dit, du beurre pour creuser.

— Ça sera prêt quand ?

— Dans moins de trois heures.

Skorzeny se frotta les mains. Il savait exactement ce qu'il allait faire.

— Faites-moi descendre la Française.

44.

Paris
Quai des Orfèvres

Assis dans son bureau en cette fin d'après-midi, Henri Montalivet finissait de remplir son rapport. Il allait sortir le feuillet de la machine à écrire quand son adjoint frappa à la porte.

— Patron, il y a un type qui veut vous voir. Il dit qu'il vous connaît.

— Paris est rempli de types qui me connaissent, surtout des truands. Si je te disais combien de…

Il n'eut pas le temps de terminer sa phrase, Tristan apparut sur le seuil de la porte.

— Il faut qu'on parle.

L'inspecteur tenta de lui barrer le passage. Le commissaire l'en dissuada :

— Laisse, Delbard, ce monsieur est un grand spécialiste européen des énigmes ésotériques. Les Fritz me l'ont envoyé pour m'aider dans l'enquête. Fais entrer cet expert reconnu par la SS et laisse-nous.

L'inspecteur tourna les talons, puis Marcas s'assit devant Montalivet dont les mains étaient jointes sous le menton. Le dessus de son bureau était encombré de piles de dossiers, d'une paire de menottes et d'un berger des Pyrénées en faïence. Un cadre photo complétait le décor où on le voyait assis dans un restaurant la main sur l'épaule d'une femme enjouée. Mme Montalivet semblait d'humeur radieuse.

— Alors comment s'est terminée la petite sauterie square Rapp ? dit le commissaire. Des infos surnaturelles sur 669 ?

— Oubliez votre petit ton condescendant : je pense avoir trouvé une

piste sérieuse.

— Voyez-vous ça…

— Mais avant de me mettre à table, quelles avancées fulgurantes de votre côté ?

Montalivet écarta ses mains dans un geste ennuyé et se cala contre son siège.

— René Zaepffel m'a juré ses grands dieux qu'il n'était au courant de rien. Il m'a dit que son épouse lui menait la vie dure et qu'elle s'était vengée de son incartade en le balançant. Ça tient la route. À mon avis la mère Geneviève a dû passer un sale quart d'heure quand il est rentré à la maison. Ce que j'ai vu hier soir me fait l'effet d'un groupe de doux dingues.

— Il s'est foutu de vous. Et dans des largeurs aussi étendues que l'océan Atlantique.

Pour la première fois depuis son arrivée, Montalivet observa Tristan avec attention.

— Pardon ?

Marcas raconta dans le menu sa séance d'alpinisme et le dîner de la mystérieuse confrérie. Les meurtres rituels, les victimes sélectionnées par les commanditaires, les personnalités du Dr Petiot et de l'actrice Marie Olinska, tout y passa. Au fur et à mesure du récit, le policier prenait des notes sur un petit calepin noir. Sans broncher. Quand Tristan eut terminé, le commissaire se leva pesamment et s'assit sur le rebord de la fenêtre. Derrière lui, le ciel commençait à s'assombrir.

— D'accord, j'avoue que je me suis planté. Je vous félicite pour votre boulot. À défaut d'en savoir plus sur les meurtriers, on se retrouve avec des victimes tout aussi dangereuses. Des sacrifices humains en plein Paris. Il ne manquait plus que ça…

— Au Panthéon.

— Je vais demander à mon adjoint d'aller faire un tour là-bas et d'interroger les gardiens. Mais en admettant que vous ayez raison, il y a un truc qui ne colle pas. Je vois mal un colonel SS faire partie de ce groupe de dingos. Et d'ailleurs ils n'en ont pas parlé. Vous m'avez bien dit qu'il n'y avait que des Français ?

— Oui, c'est illogique. Mais une chose reste certaine, ces gens crèvent de trouille.

— Ils sont quand même protégés par la Milice. Ça veut dire qu'ils ont des appuis en haut lieu. Ça ne va pas être facile de les embarquer.

D'autant que vous avez entendu qu'ils avaient des amis ici même, dans la police. Putain d'enquête… Dans quoi j'ai mis les pieds ?

On frappa à la porte.

— Entrez ! lança Montalivet d'un ton las.

Une jeune femme svelte et châtain, le visage fin, le front barré de la frange à mi-hauteur à la mode dans les magazines féminins, entra d'un pas rapide pour déposer trois épais dossiers sur le bureau.

— La rue des Saussaies[1] a encore appelé pour avoir la copie de votre rapport sur l'enquête de Luzy, monsieur le commissaire.

— Je sais, je sais. Laissez-nous, Madeleine. Et trouvez-moi l'adresse d'un certain Dr Petiot à Paris ou dans le département de la Seine.

La jeune femme fit demi-tour et croisa le regard accentué que Tristan lui portait. Elle était vraiment superbe et lui rappela Laure dans sa démarche sportive. Il lui envoya un petit sourire, mais elle resta de marbre. Il attendit qu'elle ferme la porte et s'adressa au policier sur un ton badin.

— Je ne savais pas que les secrétaires de la police étaient aussi charmantes, si elle participe aux interrogatoires, je veux bien me porter volontaire pour une séance.

Montalivet se retourna, les yeux froids.

— Je vous conseille de vous arrêter dans vos commentaires graveleux et de ne pas me demander son adresse. Madeleine est ma fille. Elle remplace temporairement ma secrétaire, souffrante depuis un an.

— Désolé, s'excusa Tristan pour sa maladresse.

— Et si vous trouvez anormal que j'embauche ma fille, je n'en ai rien à cirer. Revenons à nos satanistes. Je ne me vois pas les coffrer, je n'ai pas la liste de tous les membres, je n'ai aucune preuve et en plus on n'aurait aucune chance de mettre la main sur 669.

— C'est vrai, mais d'un autre côté, nous avons l'avantage sur eux. Ils ne savent pas que j'ai entendu leur conversation. Comme ils ne sont pas si nombreux que ça, vous pourriez exercer une surveillance discrète de leurs domiciles en attendant…

— En attendant que 669 vienne les étriper ? On en fait des chèvres ?

— Disons des loups déguisés en chèvres… Pour l'instant, nous ne connaissons pas l'ampleur de leurs crimes, mais il y a fort à parier qu'ils ont dû en étriper plus d'une. Et si vous regardiez dans vos

fichiers des personnes disparues ?

Le commissaire éclata d'un rire nerveux sous le regard surpris de Tristan.

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle. Vous ne centralisez pas les déclarations de disparitions de personnes ? Vous avez bien réussi à ficher tous les juifs de Paris il y a deux ans, quand vous les avez raflés au Vel d'Hiv.

— On voit que vous débarquez de Suisse. L'année dernière on a recensé dans le département de la Seine près de 35 000 personnes disparues[2]. Et je peux vous dire qu'il n'y a pas que des juifs ou des cocos. Donc, à moins que ce ne soient des gens importants ou que nous ayons affaire à des familles tenaces, on met ces fantômes aux oubliettes.

— Vous avez déjà enquêté sur ce genre de crime rituel ? demanda Tristan avec gravité.

— Oui, une fois, mais pas des satanistes. J'ai coffré une bande de pseudo-druides à Clichy, en 35, et qui avaient sacrifié deux gamins. En revanche, mes collègues de la Mondaine ont serré des tas d'adorateurs du diable avant-guerre, qui sous couvert de messes noires organisaient des orgies en appartement. Rien qui s'apparente à ce que vous me décrivez. Votre idée d'utiliser les chèvres en appât est excellente. C'est juste que je ne veux pas attirer l'attention de la Milice et de leurs amis.

— Je ne vois pas très bien pourquoi vous avez peur de ces fascistes en béret. Je peux très bien passer un coup de fil à Keller et il fera pression sur eux. Je vous parie ce que vous voulez qu'on aura la liste des membres de la soirée square Rapp.

— Oui, mais toujours avec le risque que les miliciens du square Rapp aient vent de l'affaire. Non. Il y aurait peut-être une autre solution. Vous avez réussi à obtenir deux noms. L'actrice et le toubib, ce Petiot. On peut les cuisiner discrètement et les malmener un peu. Moi, en tant que flic, vous, comme agent de la Gestapo. Vous avez un avantage sur moi, votre carte de membre du club à la croix gammée rendrait bavard n'importe quel muet.

Tristan secoua la tête.

— Laissez-moi la fille et occupez-vous de Petiot. Marie Olinska ne m'a pas balancé auprès de ses petits copains. Je vais la voir et la jouer en douceur. En revanche, vous pouvez embarquer le toubib et l'interroger.

— Pas si simple. Sortons, je vous expliquerai en chemin.

Montalivet se leva, prit son manteau et son arme de service, un petit pistolet Le Français 6,35 mm, puis il entraîna Tristan hors du bureau, par le secrétariat. Tristan jeta un œil furtif à la fille du commissaire penchée sur sa machine à écrire. Celle-ci releva la tête et tendit une feuille griffonnée à Montalivet.

— L'adresse du Dr Petiot. 21, rue Le Sueur dans le XVI^{e}.

— Merci, Madeleine. Je m'absente pour l'enquête. Dis à Delbard de prendre les appels.

Tristan marchait derrière le flic, il tenta à nouveau un sourire, cette fois la secrétaire le lui renvoya avec malice.

— Merci de ne pas faire de l'œil à ma fille, jeta Montalivet sans se retourner.

Les deux hommes passèrent le long d'un couloir bondé de truands menottés, de flics en civil et de gardiens de la paix en uniforme corbeau qui s'interpellaient. Les deux hommes devaient jouer des coudes pour se frayer un passage au milieu de cette foule. Ça sentait le tabac froid, la laine mouillée et la sueur rance.

— Jour d'affluence ? demanda Tristan.

— Non, là c'est plutôt tranquille.

Ils sortirent du bâtiment et passèrent dans une cour où stationnaient deux cars de police aux vitres grillagées.

— Que comptez-vous faire de ces pauvres bougres ? demanda le commissaire à un homme en imperméable.

— On a eu une demande de la Gestapo pour leur fournir de la viande fraîche. Une exécution de groupe. Vous le savez, ces enfoirés nous en ont demandé 669. Des fois, je me demande si les Frisés[3] ont toute leur tête.

— Vous allez les livrer ? demanda Tristan, effaré.

— Hélas oui, et certains vont tâter du casse noisette… Histoire de savoir s'ils ne font pas partie d'un réseau passé sous les radars.

Ils quittèrent la cour pour passer sous un porche qui donnait vers la sortie.

— Le casse noisette ?

— Une torture inventée par ces salopards des Brigades spéciales. Ils déshabillent les pauvres types qu'ils allongent au milieu de deux tables écartées de vingt centimètres. Ils laissent les parties génitales pendre. Et crac ! Ils cognent les deux tables l'une contre l'autre.

— C'est ignoble, réagit Tristan. Je croyais que seule la Gestapo se livrait à de telles saloperies.

— Eh non, ces fumiers des Brigades spéciales sont de bons Français.

— Bon, vous comprenez pourquoi je ne veux pas arrêter officiellement ce Dr Petiot ? Il est tout à fait possible que ce soit un indic de la police. Je ne voulais pas en parler dans mon bureau, les murs ont des oreilles. Imaginez que ce soit une balance qui travaille pour la brigade antiterroriste. Pas envie qu'on me le fasse sortir de la maison dès que je l'aurai coffré.

— Je comprends… Alors, comment allez-vous procéder ?

— Je vais passer le voir à son cabinet et le secouer un peu. On ne sait jamais. On se retrouve plus tard pour faire le point. Je suppose que vous n'avez pas eu le temps de rencontrer un numérologue ?

— Non, mentit Tristan. Mais je m'y attellerai après ma visite chez Marie Olinska.

Des coups de sifflet énervés résonnaient dans la cour derrière eux alors qu'ils passaient la grille de sortie. Ils s'écartèrent de justesse. Les trois camions de police avaient démarré et filaient devant eux, toutes sirènes hurlantes.

— Ils repartent moissonner. Une moisson de sang. À côté vos satanistes sont des petits joueurs… À tout à l'heure, à mon bureau.

Tristan laissa Montalivet s'éloigner en direction de la rive droite et partit en sens inverse. Le vieux flic n'était pas si borné. Il commençait même à le trouver sympathique.

Aucun des deux hommes n'avait remarqué l'individu en gabardine kaki usée, adossé contre un réverbère. Il jeta son mégot d'un air nonchalant. Puis, sans se presser, il mit ses pas dans ceux de Tristan.

Notes

1. Autres bureaux de centralisation de la Gestapo.
2. Chiffre authentique. Le département de la Seine couvrait Paris et ses banlieues.
3. Autre surnom donné aux Allemands.

45.

Paris
Rue Le Sueur

Montalivet n'avait jamais autant traîné ses guêtres dans ce foutu XVI^e^ arrondissement. Il ne se sentait pas à l'aise dans ce quartier, réflexe d'enfant élevé sur les hauts plateaux du Cantal. Et pourtant, Dieu sait qu'il en avait coffré des truands dans ce coin. Des chefs d'entreprise véreux, des cogneurs de bonne famille à la main trop lourde sur leurs épouses ou leurs gamins, des héritiers avides pressés d'expédier père et mère chez saint Pierre. Chez les riches aussi, le crime se portait à merveille.

Il arriva rue Le Sueur à la nuit tombée et s'arrêta devant la porte vernie de frais d'un hôtel particulier de deux étages. Une plaque en argent apposée sur le mur indiquait : *Cabinet médical Petiot.*

Montalivet consulta sa montre, elle indiquait 8 heures passées. Les patients devaient avoir déserté le cabinet. Il sonna à la porte et attendit en jetant des regards autour de lui.

La porte s'entrebâilla et laissa apparaître le visage d'un petit homme au teint blême, les cheveux un peu trop charbonneux pour son âge.

— Vous désirez ?

— J'aimerais voir le Dr Petiot.

— Vous l'avez devant vous. Je ne reçois plus de patients.

— C'est pour une urgence. J'insiste.

— Il y a des hôpitaux pour ça, grommela le médecin en refermant.

Montalivet bloqua la porte avec son pied et brandit sa plaque.

— C'est pour une auscultation policière.

Une ombre fugace de contrariété passa sur le visage du médecin, il ouvrit d'un air las.

— Soyez le bienvenu dans mon modeste cabinet.

Le policier entra dans un vestibule qui sentait le moisi et le parfum de rose bon marché. Une lumière chaude coulait d'un lustre Art déco en verre dépoli. Un miroir plaqué au mur agrandissait la pièce.

— Que puis-je pour vous ? demanda Petiot qui restait planté devant l'entrée de son cabinet.

— Je viens pour le meurtre de la baronne de Luzy, vous la connaissiez, je crois.

— Euh oui, je l'ai croisée une ou deux fois chez des amis.

— Chez des amis… Justement, j'aimerais que vous me parliez de ces fameux amis. Nous pouvons entrer ?

Le médecin le fit avancer à contrecœur dans la pièce attenante. Un bureau sobre, deux chaises, une armoire à pharmacie, un lit d'auscultation et un lavabo dans un coin. Rien de ce que Montalivet avait sous les yeux ne présentait d'originalité, excepté un tableau abstrait, un patchwork de lignes ondulatoires de toutes les couleurs et une collection impressionnante de tubes à essai alignés sur plusieurs rangées dans un râtelier accroché au mur. Le flic retira son imper et le posa sur un porte-manteau. Histoire de montrer au médecin qu'il comptait prendre son temps.

Ils s'assirent l'un en face de l'autre. Le médecin s'était calé dans son fauteuil.

— Comme je vous l'ai dit, je connaissais peu la baronne.

Le praticien était sur la défensive. Classique. Le policier devait l'extirper de sa carapace dure comme du granit.

— Quel superbe cabinet, éluda Montalivet en balayant la pièce du regard. Vous devez avoir une belle clientèle pour vous payer ce genre de tableaux. Cette peinture-là, c'est pas un peu dégénéré ? Un artiste juif, non ?

Petiot le gratifia d'un regard soupçonneux.

— Pas du tout, c'est une composition personnelle. Tout ce qu'il y a de plus aryen.

— Ah… Désolé. Moi je n'y connais rien à l'art, c'est mon épouse et ma fille qui aiment. Elles me traînent dans les musées, si vous saviez le nombre de fois où je me suis emmerdé au Louvre. Mais vous savez ce que c'est. Les femmes… Vous êtes marié, docteur ?

Montalivet avait adopté un ton ironique.

— Oui, mais je ne vois pas très bien le rapport.

— Mme Petiot réside sous le même toit ?

— Non. Elle séjourne en province, l'air y est bien meilleur qu'à Paris.

— Petiot, c'est votre vrai nom ? Vous n'êtes pas juif ?

Le médecin se leva d'un bond, comme s'il avait été monté sur un ressort. Son visage était devenu écarlate.

— Non ! Et je peux vous montrer les papiers de ma famille. Nous venons tous d'Auxerre.

Montalivet souriait. Petiot était un introverti émotif. Trop facile.

— Calmez-vous, docteur. Je vérifierai tout cela au poste. Si vous êtes en règle, tout ira bien.

Cette fois il vit passer une onde de peur sur le visage du sataniste. Le médecin prit un mouchoir et s'essuya le front.

— Je ne comprends pas. Vous débarquez dans mon cabinet presque en pleine nuit pour me menacer. Vous m'accusez de quoi ?

— Mais je ne vous accuse de rien, Petiot. Simplement, je n'aime pas que l'on me mente. Vous et la baronne de Luzy faites partie du même Cercle spiritualiste de Zaepffel.

— C'est vrai… Mais nous nous réunissons très rarement.

— Vous me paraissez bien nerveux, Petiot.

Le médecin semblait désemparé.

— Il y a de quoi… La dernière fois que je me suis rendu à une convocation policière, j'ai été pris en main par vos collègues de la Gestapo. Ils m'ont tabassé pendant deux jours et expédié ensuite à la prison de Fresnes, pendant huit mois. Ils m'ont torturé…

Montalivet venait de comprendre sa nervosité. Il aurait presque eu pitié s'il faisait abstraction des activités criminelles du Cercle.

— Pourquoi vous ont-ils arrêté ?

— Ils croyaient que j'étais un passeur de juifs. Un mesonge ! J'ai été dénoncé par un collègue qui lorgnait ma clientèle. Vous comprenez pourquoi je n'ai pas envie de me rendre à nouveau chez les forces de l'ordre. Qu'elles soient allemandes ou françaises.

— Écoutez, Petiot, nous sommes partis sur un malentendu, mentit le flic, je ne vous soupçonne en rien.

— Merci de le préciser, je peux me lever pour me rafraîchir ? Vous m'avez flanqué une sacrée trouille. D'un coup, je me suis revu dans cette salle de torture… c'était atroce.

— Bien sûr, je comprends.

Le médecin se leva et se pencha au-dessus d'un lavabo. Il se passa de l'eau fraîche sur le visage, puis prit un torchon grisâtre pour s'éponger.

— Ça va mieux ? demanda Montalivet. Bon… Il semble que la baronne ait été assassinée en raison de son appartenance à votre petit groupe. Je veux savoir exactement en quoi consistent vos pratiques et la liste des participants.

— Je ne… J'ai peur qu'ils se vengent si je vous raconte certaines choses. Vous ne savez pas où vous mettez les pieds. Ils ont aussi des amis dans la police. Dans les Brigades spéciales ou pire, au niveau de la direction. Si ça se trouve, ils sont déjà au courant de votre présence ici.

À nouveau, il paraissait apeuré. Montalivet afficha un sourire bienveillant. Le type était mûr.

— La police vous protégera.

Montalivet remarqua que Petiot s'était dirigé vers la fenêtre tout en roulant son torchon entre ses mains.

— Vous ne comptez pas vous enfuir, docteur ?

— Bon Dieu, je n'ai rien à me reprocher !

— Tranquillisez-vous, articula Montalivet. Je n'ai parlé à aucun de mes collègues de ma visite chez vous. À la PJ nous sommes indépendants des Brigades spéciales.

— Vous me le jurez ?

Le ton de la voix était moins haut perché. Le médecin se calmait.

— Oui. Je n'ai aucun ordre d'arrestation vous concernant. Tout ce que vous me direz restera entre nous. Ici, dans ce cabinet.

Montalivet savourait ce moment. Il savait que son interlocuteur allait parler. Le médecin se rapprocha de lui.

— Je suis soulagé.

— Alors, je vous écoute.

Il s'écoula quelques secondes de silence, puis la voix de Petiot coula dans un murmure.

— Ces gens ont tué des innocents, commissaire.

— Continuez.

— Les brebis entendent ma voix, je les connais. Elles me suivent.

Le docteur tournait maintenant autour du fauteuil dans lequel était assis le commissaire, comme pour se débarrasser de sa nervosité. Sa voix s'était métamorphosée. Elle sifflait aux oreilles de Montalivet.

— Pardon ?

— Petite brebis… Tu n'aurais jamais dû venir ici. Tout seul.

Le policier se retourna, mais il était trop tard. Il sentit la serviette se nouer tel un serpent autour de son cou.

46.

Genève
Consulat du Reich

Laure allait d'étonnement en étonnement. Elle était déjà surprise qu'on l'ait remontée dans sa chambre sans l'interroger véritablement, et voilà maintenant qu'une fête venait d'éclater à l'étage. Elle entendait les pieds des danseurs qui battaient la cadence sur des airs de jazz. Une musique de Noirs dans un repaire de nazis ! Quelque chose ne tournait plus rond. À croire qu'on cherchait à la déstabiliser. Elle eut un moment d'angoisse, mais qu'elle surmonta aussitôt. Il ne fallait pas se laisser aller à une crise de paranoïa. D'autant qu'avec Skorzeny, elle avait un adversaire aussi retors que subtil.

Elle se leva du fauteuil où elle s'était pelotonnée et se dirigea vers une des fenêtres. Ses geôliers avaient tiré et condamné les volets, mais elle pouvait encore apercevoir le jardin à travers les persiennes.

À sa grande surprise, des gestapistes, torse nu, étaient en train de démonter la pergola du consul. Ils avaient abattu les poutres et les montants en bois et les transportaient à l'intérieur. Plus étonnant encore, la plupart de ces soudards plaisantaient et riaient comme s'ils étaient en train de faire une bonne farce. Décidément, des diplomates du Reich qui dansaient sur Duke Ellington et des gestapistes tout sourire, le monde tournait vraiment à l'envers. La porte s'ouvrit et deux sbires de Skorzeny firent leur apparition.

— Le chef t'attend à la cave.

Otto s'était installé à une table où il avait déposé une boîte et une carte. Derrière lui, Sepp, le bourreau, attendait, prêt à bondir au premier ordre comme un chien qui renifle l'odeur du gibier. Quand

Laure entra, elle se tourna aussitôt vers le fond de la cave où résonnait un vacarme continu. Stupéfaite, elle vit un homme surgir et déverser le contenu d'une brouette de terre à même le sol.

— Nous allons quitter le consulat dans quelques heures, l'informa Otto. Mes hommes sont en train de percer un tunnel jusqu'aux égouts.

D'un coup, la Française comprit. Les gestapistes dans le jardin, la pergola démontée, le bois récupéré… tout ça allait servir à construire le souterrain. Face à elle, le SS déplia une carte de Genève. Il montra un point où convergeaient des lignes noires.

— Voilà notre objectif, la gare. De là, nous pouvons gagner toutes les villes de Suisse, en particulier celles qui sont frontalières de l'Allemagne, entre Bâle et le lac de Constance.

— Vous ne sortirez même pas de Genève. L'Europe entière connaît votre visage. Quant à moi, la police suisse me cherche partout.

— Ils cherchent une femme brune, distinguée et en bonne santé.

Sepp bondit et menotta Laure à la chaise.

— Rassurez-vous. Nous allons juste prendre une photo.

Skorzeny ouvrit la boîte et posa un passeport italien sur la table.

— Voilà votre nouvelle identité. Anna di Vizio.

— Je ne comprends pas…

Le SS montra la carte de Genève.

— Nous ne sommes qu'à quelques centaines de mètres du consulat d'Italie, encore truffé de sympathisants de Mussolini. Une promenade de santé par les égouts. Depuis que j'ai sauvé leur Duce, les Italiens m'adorent.

Laure ricana.

— Vous croyez que vous allez surgir de votre plaque d'égout et être accueilli à bras ouverts ? Avant que vous ayez le temps de vous expliquer, vous aurez déjà pris une balle dans la tête.

— Détrompez-vous, les Italiens sont déjà prévenus : ils nous attendent.

Laure saisit aussitôt. Elle était piégée. Depuis le début, le SS avait organisé cette solution au cas où il ne pourrait pas quitter la Suisse légalement. Il lui avait suffi de prévenir l'ambassade italienne au bon moment, via le consulat allemand. Comme les messages étaient codés, les Suisses n'y avaient vu que du feu.

— Il y a même une réservation à votre nouveau nom dans une splendide clinique privée des hauteurs de Bâle. Très abattu, le secrétaire de l'ambassade vient d'informer les autorités du transfert imminent de son épouse pour raison de santé.

Laure objecta :

— Même si c'est une femme de diplomate, la police suisse vérifiera son identité…

— Et alors ? C'est votre photo qui va être sur votre passeport.

La Française fit une dernière tentative :

— Et vous croyez que je vais rester muette ?

— Oui, j'en suis certain.

Au même moment, Laure sentit une brusque douleur à l'intérieur de son avant-bras droit.

— Sepp vient de planter l'aiguille d'une mini-seringue dans une de vos veines. Là, il est en train de la fixer contre votre peau avec des bandelettes en plastique.

— Vous voulez quoi, me droguer ?

Skorzeny se leva.

— Pour l'instant, personne n'a appuyé sur le piston de la seringue, mais si j'entends le son de votre voix, si je soupçonne un signe sur votre visage, même l'ombre d'un battement de cils, je n'hésiterai pas.

— Si je meurs, je ne vous servirai à rien.

— Mais vous n'allez pas mourir, mademoiselle d'Estillac, vous allez souffrir. Comme jamais.

— Il est temps d'y aller.

Laure releva la tête en sursaut. Fatiguée par l'attente, elle avait piqué du nez. Sa nuque lui faisait mal et elle ressentait une irrépressible démangeaison là où la pointe de l'aiguille était fichée. Une main ferme l'arracha à sa chaise et l'amena devant l'entrée du souterrain. Skorzeny était habillé en civil. Un costume bleu qui lui donnait l'air d'un commis voyageur de province. Sepp était lui aussi empaqueté dans un veston qui avait connu des jours meilleurs. Décidément, les nazis, sans leur uniforme, perdaient beaucoup de leur superbe.

— Nos amis italiens ont réservé un wagon rien que pour nous. Une

femme de diplomate doit être traitée avec des égards particuliers. Une fois à Bâle, mes hommes nous attendent à la clinique pour franchir la frontière.

— Je vois que vous avez tout prévu.

Skorzeny gonfla le torse.

— Je dois être à la hauteur de ma réputation. Il est hors de question que j'échoue. Maintenant, avancez.

Sitôt entrée dans le souterrain, Laure sentit des planches sous ses pieds. Sans doute pour éviter de s'enfoncer dans la boue qui suintait des murs de terre. Devant eux se tenait un gestapiste, une lanterne à la main. En quelques minutes à peine, ils débouchèrent dans les égouts. Des hommes de main de Skorzeny surveillaient les issues. Sepp l'avait saisie par l'avant-bras, prêt à actionner le piston de la seringue au moindre imprévu. Une eau noire et malodorante stagnait devant eux. Laure pensa subitement au Styx. Cette rivière de la mythologie que les morts devaient traverser pour prendre pied aux enfers. Subitement, elle eut le pressentiment qu'elle ne reverrait jamais Tristan. Elle se demanda bêtement s'il pensait à elle.

— Il y a une passerelle à moins de cent mètres. Nos amis italiens nous y attendent, annonça Otto.

Laure se laissa conduire sans réagir. De toute façon, ce n'est pas dans les égouts qu'elle pourrait tenter de fuir. Surtout avec ce dément de Sepp qui se collait contre elle comme s'ils étaient de jeunes mariés. Ce type devait être un crapaud dans une précédente incarnation.

De l'autre côté du pont métallique, trois Italiens, la mine aussi sombre que les cheveux, les menèrent au pas de charge jusqu'à un boyau, d'où ils débouchèrent dans une serre. Là, au milieu de pots vernissés et d'orangers, Skorzeny revêtit une blouse blanche avant d'enfiler un brassard imprimé d'une croix rouge. Sa manière de s'adresser aux Italiens sans accent avait frappé Laure. S'ils étaient contrôlés, il parviendrait parfaitement à faire illusion. En revanche, Sepp, lui, n'avait pas dit un mot. S'il y avait un contrôle de la police suisse, il faudrait absolument le faire réagir. Après tout, Laure était censée être en pleine crise d'hystérie. Si elle agressait son infirmier et qu'il hurle en allemand… Son espoir fut de courte durée, car Sepp passa sur sa blouse un médaillon où étaient écrits ces deux mots : *sordo muto*.

Laure pesta. Un sourd-muet. Décidément, Skorzeny avait tout prévu.

La voiture attendait face à la grille, les deux portes arrière ouvertes

sur une civière. Sepp monta le premier et fit glisser une paire de menottes qu'il attacha au montant avant. Laure se coucha sur un drap rêche et sentit la morsure froide du métal qui arrimait une de ses chevilles. Ce ne serait pas non plus durant son transfert qu'elle s'échapperait. Sepp remonta la couverture jusqu'au menton et lui saisit la main comme pour la rassurer. Le piston de la seringue était juste à quelques centimètres. Skorzeny, lui, s'était assis à côté du conducteur.

— Voilà la partie la plus délicate de notre voyage. Bien sûr, nous aurions pu vous endormir et prétendre que votre état nécessitait la prise d'un soporifique… Mais je préfère que les Suisses, s'ils nous contrôlent, vous voient consciente.

— Ce sera plus crédible, c'est ça ? répliqua Laure, jusque-là silencieuse.

— Je vois que vous comprenez vite.

— Vous semblez oublier un détail, si on m'interroge, je ne parle pas un traître mot d'italien.

Otto se lissa la moustache.

— Voilà pourquoi Sepp va vous bâillonner.

En un instant, Laure se retrouva la bouche close par une boule de cuir montée en muselière.

— Le risque majeur dans l'épilepsie, c'est que vous vous mordiez la langue et que vous vous étouffiez. Nous devons donc vous protéger de vous-même. Je doute que la police suisse y trouve à redire.

La voiture démarra, passa les portes de l'ambassade et se glissa dans les rues de Genève. Attachée, muselée, Laure entendit la voix de Skorzeny :

— Roulez, jeunesse !

47.

Paris
Rue de Rivoli

— Vous n'avez pas perdu de temps pour venir me voir, monsieur Marcas.

— C'est l'époque qui veut ça. Tout est si rapide de nos jours. Paris aboie en allemand aujourd'hui, mais demain ce sera surement en américain.

Tristan reposa la coupe de champagne sous le regard amusé de Marie Olinska, qui était assise à quelques mains de lui, sur le même sofa vert d'eau. Le vaste salon élégant et luxueux où ils se trouvaient donnait directement sur les Tuileries. Perché au dernier étage d'un immeuble jouxtant l'hôtel Intercontinental, il offrait en outre une terrasse de toute beauté. La décoration restait discrète, laissant place à des murs blancs ornés çà et là de cadres de photos de l'actrice. Tristan avait joué de chance, Marie avait accepté de le recevoir une heure après son coup de fil. Le temps de se préparer.

Elle l'avait reçu, fume-cigarette interminable aux lèvres, dans une magnifique robe Poiret en satin crème. Une domestique leur avait servi du champagne et des canapés au foie gras. Tristan aurait voulu lui demander si le cinéma l'avait enrichie à ce point, mais il s'en était abstenu. L'actrice congédia la domestique puis se rapprocha de Tristan.

— Si vous saviez comme je suis heureuse de votre présence.

— Vraiment ? Votre gifle pendant la soirée au cercle spiritualiste me laissait pourtant présager tout le contraire. Une bien violente entrée en matière pour un ami de notre chère Victoire.

— Cessez de mentir ! Vous n'avez jamais connu la baronne. Elle détestait les antiquités, elle ne jurait que par la modernité, les bustes d'Arno Breker et les toiles de futuristes fascistes comme Ambrosi. Alors, qui êtes-vous ?

Tristan avala le fond de sa coupe et le reposa sur la table, sans se démonter. Il était temps d'abattre son jeu.

— J'enquête sur sa mort, ce qui m'a emmené à m'intéresser à votre petit groupe autour de René Zaepffel.

Le visage de l'actrice devint plus grave.

— Ah, je ne m'étais pas trompée ! Je serais ravie de vous aider, mais hélas, je ne sais rien. En tout cas, ce ne sont certainement pas ses amis du Cercle qui l'ont tuée. À mon avis, ce sont des terroristes.

— Pourquoi ?

— Elle était trop proche des Allemands et ne s'en cachait pas, contrairement à d'autres.

— Comme vous ?

— C'est plus compliqué. Dans mon métier si vous voulez percer, il faut des relations et ce sont les Allemands de l'UFA[1] qui détiennent le pouvoir. Comment croyez-vous que j'ai eu mon rôle dans *Le Loup des Malveneur* ? Mon ami Arnaud Fontdaumier m'a aidée, mais sans l'imprimatur des Allemands je serais sur le carreau. Je n'en ai pas honte. Moi aussi j'ai reçu des menaces et des lettres anonymes. Je sais très bien que si les Alliés arrivent à Paris je devrai m'exiler.

— Et vous ne pensez pas que les assassins de la baronne l'ont tuée en raison des activités particulières de votre cercle ?

L'actrice éclata de rire, mais Tristan crut voir une ombre fugitive passer sur son visage.

— Non, René et ses amis sont un peu allumés, mais vraiment inoffensifs. Ils aiment se faire peur, c'est tout. Mais assez parlé de ces choses horribles, rapprochez-vous un peu.

Tristan observait cette femme qui lui mentait effrontément et ne put s'empêcher de penser à Laure. Deux Françaises qui avaient choisi des destins radicalement opposés. L'une par opportunisme, l'autre par idéalisme. Et en ce moment même, la résistante était entre les griffes de la Gestapo, susceptible d'être à tout moment battue, torturée. Si ce n'était déjà fait. Alors que cette blonde incendiaire qu'il avait sous les yeux se pavanait dans sa robe affriolante. Certaine de le manipuler. Poudrée et parfumée.

— Je n'ai jamais eu d'aventure avec un policier, susurra-t-elle d'une voix suave. Il est peut-être temps de rectifier.

Elle avait écarté les pans de sa robe, laissant apercevoir ses jambes aussi lisses et blanches que du marbre. Le sourire enjôleur de Tristan s'évanouit. Il se redressa et retira sa main de son poignet sous le regard surpris de l'actrice. Il en avait assez de ce petit jeu.

— Je ne suis pas un flic.

Il sortit la carte grisée avec sa photo tamponnée d'une croix gammée noire de la poche de sa veste.

— Section criminelle de la Gestapo.

Marie Olinska se raidit comme si elle avait été piquée par un frelon. Tristan n'avait plus aucun scrupule à l'intimider.

— On ne va pas perdre de temps. Je sais que votre secte de satanistes est impliquée dans des meurtres de jeunes femmes. Alors, vous allez m'accompagner à la Gestapo pour un interrogatoire en règle. Prenez de quoi vous changer.

— Tout ceci est absurde !

Le visage de l'actrice s'était décomposé, mais elle tentait de garder le contrôle. Elle se leva et se dirigea vers le téléphone.

— J'ai des amis haut placés. Vous ne savez pas ce que vous faites. Je vais passer un coup de fil et…

Marcas fut plus rapide, il bondit du divan et arracha les fils du téléphone.

— Vous passerez votre coup de fil à la Gestapo.

En un éclat, l'actrice attrapa un vase chinois, trop bleu pour être un vrai Ming, posé à côté du téléphone et l'envoya à travers la pièce. Tristan se baissa à temps pour l'esquiver de justesse, mais elle en profita pour ouvrir le tiroir d'un secrétaire et sortit un pistolet de femme. Elle avait un regard affolé.

— Mains en l'air ou je vous abats !

— Ne soyez pas stupide, dit Tristan en s'exécutant. Mes amis de la Gestapo savent que je suis ici. S'il m'arrive quoi que ce soit, vous aurez des comptes à rendre. L'avantage avec moi, c'est que je suis un peu plus ouvert que mes collègues.

Marie hésitait, mais elle tenait toujours son arme en tremblant. Sous l'empire de l'émotion, elle pouvait tirer. Elle secouait la tête avec désespoir.

— Si je parle, ils me tueront. Je ne savais pas dans quoi je mettais les pieds. C'était pour ma carrière. Je vous le jure !

— Si vous me tuez, c'est la Gestapo qui vous massacrera. Lentement.

L'actrice se mit à gémir.

— Nous pouvons vous protéger. Les Allemands ont le pouvoir. Vos amis ne pèsent rien face à eux.

— Je… ne sais plus.

Insensiblement, elle baissait le canon de son arme. Tristan s'avança vers elle, les mains toujours levées.

— Je peux vous sauver. Faites-moi confiance.

— Faire confiance à un agent de la Gestapo ? Vous avez le sens de l'humour.

— Le temps tourne contre vous.

On frappa à la porte. La voix de la domestique retentit derrière la porte.

— Tout va bien, madame ? J'ai entendu du bruit.

— Oui, Claire. Merci, répondit l'actrice en tournant la tête vers la porte. Vous pouvez vous recoucher.

Tristan profita du moment d'inattention et saisit le poignet de l'actrice. Il la désarma sans qu'elle se défende. La jeune femme tomba à terre.

— Je suis perdue…

Il la releva sans ménagement et la fit asseoir sur le divan.

— Dites-moi tout ce que vous savez et peut-être que je ferai preuve de compréhension.

Tout en sanglotant, Marie avoua.

— Je vous ai parlé d'Arnaud Fontdaumier, qui m'a aidée pour avoir le rôle dans *Le Loup des Malveneur*. C'était l'un des producteurs du film, mais aussi membre du Cercle de Zaepffel. Quand il m'a vue sur le tournage, il m'a dit que j'aurais dû être la véritable vedette du film, pas Madeleine Sologne. Il avait de grandes ambitions pour moi.

Tristan ne put s'empêcher de sourire.

— Je sais ce que vous pensez, oui il voulait avoir une aventure avec moi, mais il n'était pas comme les autres. Il s'intéressait aussi au fantastique, au surnaturel. C'est lui qui m'a introduite dans le groupe de Zaepffel et j'y ai connu Victoire de Luzy. C'était une femme

extraordinaire, elle rejetait toute morale et vivait sa vie sans contrainte ni tabou. Elle était fascinée par la volonté de puissance des Allemands. Très vite je me suis rendu compte que le Cercle de Zaepffel prônait des valeurs à rebours des croyances du commun des mortels. De la masse. En particulier le rejet du christianisme et de l'hypocrisie de l'Église.

— Je ne comprends pas. Sa femme, Geneviève, n'arrête pas d'invoquer la Vierge, le Christ et tous les saints dans ses prophéties délirantes.

— Il la méprise.

— Et vous invoquez qui ?

La jeune actrice se tut un instant et avala son champagne d'un trait.

— Je vais vous le dire, mais avant de me juger, avez-vous entendu parler de la comtesse de Montespan ?

— Si mes souvenirs sont bons, c'était l'une des maîtresses de Louis XIV, elle maniait le poison et les envoûtements à la petite semaine.

— On peut dire ça… Elle faisait partie d'une très ancienne confrérie qui avait rejeté l'Église catholique et se vouait au culte d'un autre dieu…

— Oui. C'est ça. Elle participait à des messes noires. Vous êtes en train de me dire que vous invoquez Satan en compagnie de vos petits camarades ?

— Pas Satan, mais Lucifer.

— Quelle différence ?

— Le premier est l'incarnation du mal, le second est celle de la libération de l'oppression du Dieu des trois religions, colérique et impitoyable, qui enchaîne le désir des hommes et des femmes et les culpabilise. La Montespan a été salie par les chroniqueurs de son temps, qui ont déformé ses rituels. À l'époque, qui pouvait faire la différence entre Satan et Lucifer ?

— Vous me faites perdre mon temps, dit-il en saisissant son poignet, et vos croyances sont stupides.

L'actrice lui lança un regard de défi.

— Vous me faites mal ! Je me contrefous de ce que vous pensez… La terre a toujours appartenu aux plus forts. C'est une loi biologique. Les nazis l'ont très bien compris.

— Et vous participez à ces atrocités ?

— Non ! Je vous le jure. J'ai été initiée il y a peu. Au début de la cérémonie, je croyais que c'était un simulacre. Ce n'est qu'après que j'ai compris. Et je leur ai dit que j'arrêtais !

— Pourquoi ne pas les avoir dénoncés ?

— Vous plaisantez ? Ces gens sont puissants : je ne voulais pas finir sous un train ou égorgée au coin d'une rue.

Tristan se demandait si l'actrice n'était pas en train d'interpréter le rôle de la pleureuse éplorée devant lui.

— Vous comprenez pourquoi nous n'avons rien dit après la mort de Victoire, reprit-elle, même si nous bénéficions de protections, on ne peut pas dévoiler nos pratiques à la police. Lucifer n'est pas en odeur de sainteté à Vichy ou chez les Allemands.

Tristan la regarda avec mépris.

— Ça vous arrive d'avoir des remords ?

— Oui… Qu'allez-vous faire de moi ? Vous allez m'arrêter ?

— Rien ne me ferait plus plaisir. Où vous procurez-vous les victimes ?

— Je n'en sais rien. C'est Fontdaumier qui s'en occupe.

Cette femme et ce groupe de meurtriers satanistes répugnaient à Tristan. N'eût été Laure et les otages dans la balance, il aurait bien laissé les meurtriers continuer leur besogne. Mais il devait identifier 669.

Il se leva, prit Marie par les épaules et la secoua avec force.

— Vous allez me fournir une liste de tous les membres de votre groupe. Sans omettre aucun nom. En échange, je ne parle pas de vous dans mon rapport. Et je repars d'ici. Seul.

— Vous soupçonnez l'un d'entre nous ?

— Possible.

— Je m'en doutais… Si j'étais vous, je m'intéresserais en premier au Dr Petiot. C'est un type vraiment bizarre. Il est différent des autres. Il me fait peur.

— Vous me prenez pour un crétin ? Votre groupe de satanistes, ils ne sont pas tous bizarres ?

— Oui, je sais… Mais c'est lui qui… se débarrasse des cadavres. Peut-être qu'il prend peur et veut exécuter les membres du Cercle pour

ne pas laisser de traces. Il a dit qu'il allait bientôt quitter Paris.

— Ça peut tenir la route, c'est bien la première fois que vous me racontez quelque chose de censé.

Tristan réalisa avec inquiétude que Montalivet était parti seul chez ce Petiot. Sans prévenir ses collègues. Cinq minutes plus tard, il était sur le pas de l'appartement, la précieuse liste entre les mains.

— Je vous conseille de ne pas quitter la capitale, jeta-t-il à l'actrice, un avis de recherche serait lancé immédiatement à votre encontre. Et vous finiriez entre les mains des meilleurs tortionnaires de la Gestapo à côté de qui vos copains satanistes sont des danseuses de ballet.

— Oui, je comprends… dit-elle en crispant sa main sur son bras, je suis désolée. J'ai si peur. Vous me protégerez ?

— Allez au diable, dit-il en se dégageant sans ménagement, après tout c'est lui votre protecteur.

Tristan passa le seuil sans même jeter un œil à l'actrice. Si Petiot était le 669, alors Montalivet courait un grave danger. Heureusement que sa secrétaire de fille avait prononcé devant lui l'adresse du cabinet du médecin. Il dévala l'escalier comme s'il avait Lucifer à ses trousses.

Notes

1. Universum Films AG, société cinématographique allemande qui régnait en maître à l'époque sur la production de films en Europe occupée.

48.

Paris
Rue Le Sueur

D'un geste brusque, Petiot avait enroulé le torchon autour du cou de Montalivet. Et il serra de toutes ses forces, tirant la tête du policier en arrière.

— Brebis, ma belle petite brebis…

Le médecin lui broyait le cou. Montalivet tenta de desserrer l'étau. Son visage s'était empourpré, sa gorge brûlait comme si on l'avait chauffé à blanc. C'était comme s'il se noyait. Ses mains tentaient d'agripper celles de Petiot, mais la poigne du médecin était terrible. Les mots du médecin tambourinaient dans ses tympans.

— Les brebis entendent ma voix, je les connais, elles me suivent.

Dans un ultime sursaut, le flic, il se renversa de toutes ses forces et bascula avec le médecin en arrière. Les deux hommes roulèrent à terre. Le souffle coupé, Montalivet tenta de se redresser et vit Petiot couché sur le côté. Sa tête avait cogné le bord du lit médical. Montalivet rampa vers le portemanteau sur lequel il avait déposé son imper. Il devait prendre son pistolet. Il entendit le souffle de son adversaire derrière lui.

Il agrippa le pied du portemanteau et le fit tomber à la renverse. L'imper était à portée de main. À travers la poche, Montalivet palpa la crosse du 6,35 mm. Au moment où il la faisait glisser, il se sentit tiré violemment en arrière. Des mains agrippaient ses chevilles. Petiot s'était ressaisi et marmonnait sa citation de façon mécanique.

— Les brebis entendent ma voix, je les connais, elles me suivent…

Montalivet tenta de se coucher sur le côté, mais le médecin s'était

plaqué contre lui de tout son poids. Il voulut se retourner, mais un coup violent lui vrilla la tempe droite.

Petiot s'était relevé et le frappa une seconde fois. Montalivet tenta d'esquiver le coup, mais trop tard. Il était couché sur le ventre, sa tête raclait le tapis. De la poussière entrait dans ses narines. Il s'écoula des secondes qui semblaient des minutes, puis son dos se disloqua sous le poids du docteur assis sur ses reins.

— Petite brebis, je vais m'occuper de toi.

— Taré… Je ne suis pas une… brebis.

— Mais si… Saint Jean, 10 : 27. Tu ne connais pas la Bible ?

— Malade !

— Ça me fait vraiment plaisir de te faire partager mon petit secret, commissaire. Pour une fois que je peux échanger avec un homme dont le crime est aussi le métier. Dans un premier temps, je vais injecter à ma brebis une solution de ma composition qui va progressivement paralyser ses muscles. La brebis gardera néanmoins toute sa conscience, ainsi que sa langue et ses oreilles. C'est juste une piqûre, rien de désagréable.

Montalivet sentit la morsure d'une aiguille juste sous son omoplate droite. La seringue roula sur le tapis. Le policier essaya de se relever, mais le médecin le maintenait fermement au sol.

— Pour répondre à tes questions sur le Cercle spiritualiste, petite brebis, je vais te décevoir, mais ce sont des baltringues. Je les ai connus grâce à l'un de mes patients. Je pensais rejoindre un groupe de gens de mon niveau, passionnés par les mystères de la mort et de l'au-delà, des chercheurs désintéressés, mais hélas, j'ai déchanté. Ils se donnent des frissons avec la mise à mort de pauvres filles. Ces imbéciles croient qu'en retour, le diable les protège et leur accorde des pouvoirs.

— Pitié… cracha Montalivet qui commençait à ne plus sentir les muscles du haut de son dos.

Une partie de son corps devenait froide. Froide et dure.

— Et je peux t'avouer que la baronne de Luzy ne manifestait, elle, aucune pitié avec ces jeunes filles. Elle était même tout émoustillée si tu vois ce que je veux dire. Bon, le produit a dû faire effet.

Montalivet ne sentit même pas quand le médecin se leva. Son bourreau le tira par les pieds sur le tapis. Puis sur un sol froid, le long d'un couloir. Il essayait de s'accrocher aux murs qui défilaient sous ses yeux, mais ses ongles n'arrachaient que des lambeaux de tapisserie. Sa

conscience fonctionnait par intermittence.

Une odeur étrange et désagréable montait à ses narines. Âcre et douceâtre, mêlée à celle du brûlé. Comme une cheminée mal ramonée. Il sentit son corps dévaler des marches, puis le sol se transforma en terre battue.

— Bienvenue dans mon enclos aux brebis.

Montalivet essayait de comprendre ce qu'il voyait. Ça n'avait aucun sens. À sa gauche, il y avait un mur étrange. Il tenta d'accommoder sa vision, et en saisit la nature. Des dizaines et des dizaines, de toutes les couleurs, usées et neuves, de cuir et de carton bouilli. Il tourna sa tête sur la gauche et son regard tomba sur une pile de chaussures. De toutes les tailles. Des bottes, des escarpins, des godillots, des chaussures d'enfant.

— Je suis un bon berger pour mes brebis. Je garde leurs souvenirs les plus chers.

Montalivet entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait, il se sentit à nouveau tiré en arrière, puis installé en position assise contre un mur. Il était maintenant dans un réduit à peine plus grand qu'un placard à balais. Il leva les yeux au-dessus de lui et vit une sorte de trappe ouverte d'où sortait un lourd crochet de métal noirci, relié à une chaîne qui s'enroulait autour d'une poulie fixée au plafond.

Petiot attacha ses poignets avec des lanières. Puis il lui caressa les cheveux avec bienveillance.

— Je vais bientôt injecter en intraveineuse une solution à base de cyanure à ma brebis. La mort sera rapide. Ensuite, j'attacherai son corps tendre et doux à la chaîne et je l'extirperai pour le démembrer pour le brûler dans le four de la chaudière.

— Tu ne… t'en tireras pas. Mes collègues… savent… où je suis.

Petiot émit un petit rire très doux, presque amical.

— Non, non, non. La brebis ne doit pas mentir. Elle m'a assuré du contraire tout à l'heure. Mais je ne prendrai pas de risque. Je compte décamper de Paris et elle aura le privilège d'être ma dernière brebis. Entre nous, je ne félicite pas la police. Sais-tu quelle est la taille de mon troupeau ?

Montalivet secoua la tête. La peur le disputait à la curiosité. Il comprenait qu'il allait mourir dans l'antre d'un des pires criminels que la France ait connus[1]. Un criminel invisible et silencieux, qui n'avait jamais défrayé la chronique.

— Si tu avais eu le temps de compter le nombre de valises dans la

pièce attenante, tu en aurais trouvé soixante-douze.

Le policier songea aux malheureux qui s'étaient retrouvés à sa place. Il fallait gagner du temps. Marcas allait peut-être le secourir.

— Comparé à toi, Landru n'est qu'un amateur…

Le visage de Petiot s'illumina.

— Ma brebis sait manier le compliment et elle me fait très plaisir. L'idée m'est venue il y a trois ans. L'un de mes patients, un fourreur juif, était venu me voir pour se faire vacciner avant de quitter la France. Il n'avait pas de famille et se demandait où aller. Je ne sais pas ce qui m'est passé par la tête, mais je me suis dit que je pouvais le faire disparaître et personne ne s'inquiéterait de son sort. D'ailleurs qui suspecterait un gentil médecin comme moi ? Et j'ai continué… Des juifs, mais aussi des truands, pleins aux as, et même quelques collabos qui sentaient le vent tourner. Bien sûr, mon nom a commencé à circuler parmi ceux qui voulaient quitter précipitamment la France. C'est comme ça que je piégeais mes victimes. Je faisais pourtant très attention, mais pas suffisamment, hélas. Voilà pourquoi, en faisant tomber un passeur, les Allemands m'ont arrêté l'année dernière. J'ai passé huit mois à Fresnes, sans rien avouer. Ils ont fini par me relâcher grâce à mes relations du Cercle spiritualiste.

Montalivet commençait à comprendre.

— Ils me devaient bien ça, reprit Petiot. En échange, je me suis occupé de brûler leurs victimes. Une paille par rapport à mon activité principale, et en plus ils payaient cher. Les crétins. Je l'aurais fait par plaisir. Hélas, à part toi personne ne connaîtra l'étendue de mon œuvre.

— Et jamais personne n'est venu perquisitionner ton cabinet ?

— Non… Les Allemands, comme la police, sont obsédés par les réseaux de résistants.

— Soixante-douze meurtres, lâcha Montalivet. Tu as dû te remplir les poches.

Petiot vérifia une dernière fois les lanières aux poignées tout en secouant la tête.

— Au début, oui, je l'avoue, c'était pour l'argent. Mais je suis d'abord un scientifique, fasciné par la mort. Comme d'autres grands hommes avant moi. Le célèbre astronome Camille Flammarion était obsédé par le mystère des maisons hantées, il a travaillé des années sur les phénomènes de hantise. Et Victor Hugo ! Notre gloire nationale a invoqué les morts avec une passion dévorante, il communiquait

même avec des auteurs disparus. J'ai acheté à Drouot une de ses pages manuscrites, dans laquelle il dialogue avec Shakespeare.

— Quel rapport avec tes crimes ?

— Moi aussi, je communique avec les morts, mais j'ai inventé une méthode bien plus efficace que les tables tournantes. Une méthode unique. Révolutionnaire !

Il ouvrit un petit caisson et en extirpa un masque à gaz relié à un tube en caoutchouc. Il vissa l'embout libre dans un trou percé dans le mur, juste à côté d'un des anneaux de fer.

— Tu vas comprendre, brebis. Selon certaines traditions initiatiques, à l'instant de la mort l'âme sort par le nez. Je mettrai ce masque à gaz sur ton visage au moment où tu mourras. Ton dernier souffle se faufilera dans ce tube jusqu'à ceci.

Petiot sortit un petit tube de sa poche et le fit danser sous ses yeux.

— Les tubes dans votre bureau ! hurla Montalivet.

— Oui… Ce sont les âmes de mes brebis. De temps à autre, je me débouche quelques flacons et j'inhale pour le plaisir… Leur ultime souffle s'engouffre dans mes narines, pénètre mes poumons, se mêle à mon sang, irrigue mon cœur et mon cerveau. Je ne fais plus qu'un avec mes victimes. Et c'est l'extase. Une extase inouïe. Toi aussi, je te respirerai…

Montalivet écoutait ce dingue avec effarement. Le médecin avait dû passer des heures à fabriquer cette installation macabre. Tout cela n'avait aucun sens. De la folie pure. Il sentit ses ultimes forces le lâcher comme une digue submergée par une tempête. Il était trop tard. Personne ne viendrait le sauver.

Le médecin posa le masque sur le visage de Montalivet, ajusta les sangles de caoutchouc autour de sa tête. Satisfait, il recula pour scruter le policier, puis s'inclina et se dirigea vers la porte.

— Brebis, je te laisse réfléchir quelques heures sur ta vie. C'est un cadeau de ma part. Profite de ces derniers instants sur Terre pour faire ton examen de conscience. Quand je reviendrai, alors ton heure sera venue.

Sous son masque à gaz, les yeux de Montalivet paraissaient démesurément agrandis, on pouvait y lire une peur panique. Il entendit distinctement les dernières paroles du médecin.

— Et le plus amusant dans l'histoire, c'est que ces imbéciles du Cercle spiritualiste adorent le prince des ténèbres. Ils ne se sont même pas rendu compte que c'était moi le diable.

Notes

1. Authentique. Le Dr Marcel Petiot reste, à ce jour, le tueur en série de l'histoire contemporaine ayant le plus grand nombre de victimes à son actif.

49.

Région de Bâle

La route n'en finissait plus. À chaque nouveau lacet, Laure avait l'impression qu'elle s'éloignait du monde des vivants. Désormais, il n'y avait plus que des sapins, une multitude de troncs gris qui montaient à l'assaut d'un paysage désespérément morne. Pendant un temps, Laure avait eu l'espoir que la clinique se trouvait au centre de Bâle – ce qui aurait augmenté ses chances d'évasion –, elle avait vite déchanté. Après avoir quitté la gare, passé les faubourgs, traversé des villages de plus en plus désolés, la voiture s'était engagée sur une route étroite, sinueuse et surtout déserte.

Heureusement, elle n'était plus attachée à une civière, mais assise à l'arrière, contemplant le paysage sous l'œil attentif de Sepp. Ils venaient d'atteindre un petit plateau à l'herbe rase. Skorzeny quitta la route pour se garer sur le bas-côté. Quand il ouvrit la portière, un vent glacé balaya l'intérieur de la voiture. Il sortit une carte qu'il déplia sur le capot.

— Nous sommes encore loin ? interrogea Laure. Je ne me sens pas bien. J'ai besoin de prendre l'air…

Sepp tapa sur la vitre et fit signe à Otto que la prisonnière voulait sortir. D'un signe de tête, il donna son accord. Laure vacilla quand elle mit pied à terre, saisie par le froid. Visiblement, l'été n'était pas arrivé jusqu'à ces terres désolées.

— Si votre clinique est au bout de cette route infernale, je doute qu'elle ait beaucoup de clients.

Le SS leva la tête de ses cartes.

— Détrompez- vous. Elle refuse même des pensionnaires.

— Alors, ils ne doivent pas avoir beaucoup de visites.

— C'est justement le but recherché.

— Je ne comprends pas, répondit Laure, dont le malaise augmentait.

— Cette clinique est réservée aux familles qui ont les moyens de payer pendant des années des frais de séjour exorbitants. Non pas parce qu'on y propose des soins exceptionnels ou novateurs, mais parce que, quand on y entre, on n'en sort pas.

— Ce n'est quand même pas un asile pour fous ?

— Non, une prison pour déchets familiaux. On y enferme les épouses dépressives dont on ne veut plus, les enfants tarés qui risquent de dilapider les héritages, les oncles gâteux devenus trop libidineux. Une fois diagnostiqués incurables par des médecins complaisants, ils ne sortent plus jamais.

Instinctivement, Laure recula d'un pas, mais Sepp, qui s'était placé derrière elle, la saisit aussitôt.

— Mais pourquoi me parlez-vous de ça ? Cette clinique est bien une couverture pour m'exfiltrer de Genève, une étape avant de passer en Allemagne, non ?

— Remontez dans la voiture.

La poigne de Sepp s'abattit sur ses épaules. Otto resta dehors à comparer la carte au paysage. La clinique n'était plus qu'à trois kilomètres. Un ancien relais de chasse au milieu d'un parc cerné de hauts murs. L'endroit parfait pour interroger Laure. Skorzeny n'avait jamais eu l'intention de ramener la Française immédiatement en Allemagne. Il n'allait pas risquer tout de suite le seul pion qu'il avait en main : si Laure disposait vraiment d'informations, Skorzeny comptait bien les monnayer seul. Il replia la carte et se remit au volant.

— Où sont vos hommes pour passer la frontière ? interrogea Laure.

Otto se retourna.

— À partir de maintenant, je ne veux plus de questions, que des réponses.

La route se rétrécissait. Désormais les branches des sapins frôlaient presque le toit de la voiture. À un tournant, une clairière troua la forêt. Laure jeta un regard éperdu, mais il n'y avait aucune présence humaine. Otto, qui l'observait dans le rétroviseur intérieur,

l'interpella :

— Si vous pensez vous échapper, sachez que vous irez vers une mort certaine. À part cette route, il n'y a aucun autre accès. Tout autour, c'est la grande sauvagerie : le paradis des loups.

La voiture ralentit. Une large grille apparut encadrée de deux montants en pierre grise.

— La demeure a été construite au milieu du XIXe siècle pour un Hohenzollern, passionné de chasse. Un de ces aristocrates d'une autre époque qui passaient leur vie sur une selle à pourchasser des cerfs.

— Il est vrai que vous, les nazis, êtes résolument modernes : vous préférez chasser les juifs en meute.

Skorzeny ne répliqua pas. Il venait d'engager la voiture dans une allée de gravier blanc qui faisait crisser les pneus. Une longue toiture de tuiles vernissées apparut, surmontée d'un fronton frappé d'un écusson de pierre. La façade, précédée d'un large perron à colonnade, donnait sur un parc au gazon impeccable. Des fauteuils en osier, une paire de raquettes nonchalamment abandonnées… on s'attendait presque à entendre des rires d'enfants. Pourtant, ce qui frappa Laure, quand elle sortit de la voiture, ce fut le silence total qui régnait sur les lieux, comme s'ils étaient inhabités.

— Où sont les patients ?

— De l'autre côté du manoir, dans la zone surveillée.

La Française remarqua aussi que la plupart des volets, qui devaient donner sur des chambres, étaient tirés.

— Les patients craignent aussi la lumière ?

— Non, c'est la direction qui aime la discrétion. D'ailleurs, vous allez vous en rendre compte.

L'entrée ressemblait à un hall d'hôtel. Même escalier monumental qui menait aux étages, même ascenseur à grille, jusqu'à la réception où trônaient deux hôtesses au sourire inoxydable. Elles tendirent à Otto une clé avant d'ajouter :

— Nous vous avons réservé l'ancien pavillon au fond du parc. Vous serez parfaitement isolés. Pour vous y rendre, sortez par la zone sécurisée, tournez en direction de la chapelle, le pavillon est au bout de l'allée.

— C'est quoi ce pavillon ? interrogea Laure.

— L'ancien local d'équarrissage, répliqua Sepp que cette perspective semblait enchanter. Le lieu où l'on dépeçait et découpait le gibier

après la chasse. C'est le chef qui l'a choisi.

Une fois sortie sur le perron, Laure s'arrêta comme saisie de stupeur. Au pied des marches s'étendait un jardin de buis qui accueillait les résidents de la clinique. Presque tous étaient immobiles, figés, comme si une malédiction était tombée sur eux. Les rares patients encore debout avançaient d'un pas mécanique, les mains tremblantes et le pied hésitant. Une femme, surtout, frappa Laure. Jeune encore, vêtue d'une blouse immaculée, elle avait le regard irrémédiablement fixé sur un géranium tandis que sa bouche demeurait aussi ouverte que muette. Plus loin, un groupe d'infirmières fumaient tranquillement. Aucune ne regardait les patients.

— Ils sont drogués ? demanda Laure.

— Pas besoin, affirma Sepp qui semblait bien renseigné. Ici c'est la chirurgie qui fait des miracles. Dès qu'un patient ne se sent pas heureux, une anesthésie et une lobotomie et le tour est joué : ils ne se souviennent même plus de qui ils sont.

— On touche à leur cerveau ?

— Une légère amputation de matière grise. Il suffit de savoir où intervenir. Le neurologue de la clinique est un artiste. Il ôte la vie sans la prendre.

— C'est monstrueux !

— Non, c'est du talent. Un simple coup de bistouri au bon endroit et…

Otto intervint :

— … et vous devenez aussi inerte et insensible que ce géranium… À votre avis, pourquoi êtes-vous ici ?

Effrayée, Laure recula.

— J'espère que vous avez quelque chose à me révéler, mademoiselle d'Estillac. Sinon, vous finirez comme eux. Personne ne vous retrouvera. Pas même vous.

Le pavillon avait gardé la même apparence qu'à l'époque des grandes chasses aristocratiques où il servait au traitement du gibier. Rien n'avait changé. Ni les crocs luisants de métal où l'on suspendait les bêtes abattues pour les dépecer ni le billot de bois où des mains expertes les démembraient. Le sol, lui, était incurvé en son centre vers une bouche d'ombre fermée d'une grille. Sepp la désigna du doigt.

— Quand on éventre un cerf, c'est là que disparaissent boyaux et autres viscères. Vraiment ingénieux.

La Française se tourna vers Otto.

— Vous comptez faire quoi ? Me suspendre à un de ces crocs de boucher et me torturer à petit feu ? Mais je n'ai rien à vous dire. Je suis venue à Genève pour neutraliser un trafiquant, tarir une source de financement pour des collabos. Rien d'autre.

Otto, qui s'était installé près du billot où il posa un sac de toile grise, en sortit des vêtements féminins.

— Vous les reconnaissez ? Ce sont ceux que vous portiez quand je vous ai conduite au consulat. Les mêmes que vous aviez chez Baumann lorsque vous l'avez tué.

— Vous êtes fétichiste ?

— Une jupe claire. Un chemisier ivoire et une veste cintrée gris sombre. Je n'ai ramené ni vos chaussures ni vos sous-vêtements. Nous les avons fouillés de si près qu'ils sont inutilisables.

Malgré la pression, Laure éclata de rire.

— Vous croyez quoi ? Que je cache des secrets dans mes talons ou la couture de ma petite culotte ?

— Vous êtes droitière, mademoiselle d'Estillac ?

— Gauchère, ça m'a assez gâché ma vie à l'école. Pourquoi ?

— Mettez la jupe que vous aviez le jour de la mort de Baumann.

La Française hésita. Depuis qu'elle avait quitté le consulat, elle portait un pantalon informe, d'un gris douteux, qui la faisait ressembler à un détenu.

— Vous cherchez quoi ?

— Ne discutez pas ou je vais demander à Sepp de s'occuper de vous.

Laure s'exécuta. Otto sortit un crayon et lui tendit.

— Prenez-le dans votre main gauche.

— Ne comptez pas sur moi.

Elle jeta le crayon au sol. Otto fit signe à Sepp qui enserra la Française.

— Je vais vous expliquer ce qui s'est passé. Chez Baumann, vous avez trouvé une information. Sans doute celle que vous cherchiez. Vous avez essayé de dénicher un bout de papier pour la noter, mais il n'y en avait pas. Alors, vous avez relevé votre jupe du côté droit – un

réflexe de gaucher – et vous avez écrit…

Otto s'agenouilla et retourna la jupe, juste sous l'ourlet.

— … ceci : MHR 82647.

Laure ricana.

— Vous plaisantez ? C'est une jupe d'occasion. Le marchand aura juste noté la référence de son achat.

— Un marchand qui aime se compliquer la vie avec trois lettres et sept chiffres ?

— C'est vous qui aimez vous compliquer la vôtre. Vous perdez tout sens commun.

— Ôtez-la.

— Je vais vraiment finir par croire que je vous plais.

Skorzeny récupéra le crayon et saisit la jupe qu'il posa devant lui sur une table basse. Il souleva l'ourlet et écrivit un numéro.

— Voilà comment aurait procédé un marchand pour noter une référence. Regardez.

Les deux inscriptions étaient à l'envers. Otto sourit.

— Ce code – MHR 82647 – a été écrit par quelqu'un qui portait cette jupe. Autrement dit : Vous.

Laure croisa les bras sur sa poitrine et ne répondit plus.

— Or, si vous avez noté ce code, c'est que vous savez ce qu'il signifie. À partir de là, il n'y a plus qu'une alternative. Soit, vous me dites ce que vous savez. Soit…

Skorzeny montra les crocs de métal.

— … Sepp se laisse aller à sa créativité.

Le tortionnaire s'approcha de Laure alors qu'elle se baissait pour remettre son pantalon.

— Vous savez que je peux vous empaler sur ce croc durant des heures ? Vous savez que vous me supplierez de vous tuer ? Vous savez que…

La Française se retourna brusquement et le frappa en plein menton du revers de la main. Son bourreau s'écrasa au sol dans un hurlement de douleur. Laure l'enjamba, bondit vers la porte, mais une ombre lui barra l'accès. Surprise, elle recula.

— Mademoiselle d'Estillac, je suppose ? On m'a beaucoup parlé de vous.

Entourée de gardes, Kirsten Feuerbach venait de surgir. Elle se tourna vers le SS.

— Bonjour, Otto.

— Que faites-vous ici ?

— Le consul de Genève a prévenu son ministre que vous aviez fait une prise de choix, une source d'informations essentielles…

Skorzeny faillit jurer. Cette ordure d'Herbert s'était vengé. Jamais il n'aurait dû lui dévoiler son projet de fuite ! Il serra les poings autour du corps de Laure comme si on allait lui voler sa proie. Remarquant son geste, Kirsten sourit avant de reprendre :

— Le Reichsführer a été prévenu. Il m'envoie chercher la prisonnière. Il tient à ce qu'elle soit interrogée selon les techniques les plus modernes.

Feuerbach se tourna vers Laure.

— J'ai obtenu d'excellents résultats avec votre ami Tristan.

Skorzeny desserra son emprise et recula, masquant de sa stature la jupe posée sur la table. Désormais, Laure ne lui appartenait plus. Les SS s'en emparaient.

— Nous l'emmenons au Wewelsburg. Je ne manquerai pas de rendre compte au Reichsführer de votre dévouée collaboration.

Otto claqua des talons.

— Heil Hitler.

Quand Kirsten fut sortie, Sepp se releva, en gémissant.

— Cette salope m'a pété la mâchoire !

Skorzeny s'empara de la jupe.

— Oui, mais elle nous a laissé son secret.

50.

Paris
Avenue Montaigne

Le motard, mitraillette en bandoulière, casque soudé sur la tête et lunettes greffées sur le visage, poussa la porte du salon de couture Dalvari. Quand il entra dans ce temple de l'élégance, les vendeuses se figèrent. La présence d'un soudard allemand semblait aussi incongrue que celle d'un hippopotame dans un boudoir. Irène Malperon, responsable du magasin, réajusta son chignon et vint à sa rencontre. La quinquagénaire racée avait l'habitude des officiers, de leurs épouses et maîtresses, mais pas des troufions crottés. Elle le détailla des bottes au casque avant de lâcher d'un ton glacial :

— Bonjour, monsieur, nous ne faisons pas de prêt-à-porter pour motards.

— Standartenführer Keller. *Schnell !* Message urgent !

L'aboiement de l'estafette la laissa de marbre.

— En France on dit bonjour et pas *Schnell*. Il est au premier étage, dans l'espace essayage avec son épouse. Vous ne pouvez pas monter.

— *Nein ! Kapital !* s'énerva-t-il.

— Je vais le prévenir. Patientez ici.

Sans attendre de réponse, elle monta l'escalier de parade qui menait au premier, là où les clientes fortunées essayaient leurs robes dans des petites salles particulières. Elle fila au salon bleu, réservé aux clients importants. L'affable colonel SS était assis dans un canapé moelleux. Il sirotait une coupe de champagne pendant qu'une belle brune en robe à pois virevoltait devant lui.

— Chéri, c'est magnifique, jubilait l'épouse du SS. Je peux en prendre une autre ?

— Bien sûr, rien n'est trop beau pour toi, répondit-il en se souvenant que la maison Dalvari mettait un point d'honneur à vendre ses robes à un prix symbolique à l'épouse du numéro deux de la Gestapo.

Irène se pencha vers le SS.

— Colonel, un de vos hommes vient d'arriver. Un motard, avec un message urgent pour vous. Je ne peux pas le faire monter. Avec les autres clientes… Vous comprenez ?

— Oui, bien sûr, madame Irène, je descends.

— Chéri, où vas-tu ? Je veux ton avis pour un tailleur de toute beauté.

— J'en ai pour un instant.

Quand il arriva au rez-de-chaussée, le motard leva son bras à la vitesse d'un obus de canon, et tonitrua un *Heil Hitler* qui fit tressaillir jusqu'aux mannequins de bois des vitrines. Le colonel prit le pli et congédia l'estafette d'un air agacé, il détestait être dérangé par le travail quand il goûtait aux joies de la vie parisienne. Il remonta les escaliers tout en lisant le message et arriva au premier, le visage tendu. La police avait retrouvé un nouveau cadavre avec la signature du 669. Et pas n'importe qui : Arnaud Fontdaumier, l'un des plus importants fournisseurs de matières premières auprès des autorités allemandes. Il se souvenait parfaitement de lui. L'homme d'affaires avait fourni les cinq mille mètres carrés de toile nécessaires à la fabrication des quatre cent mille étoiles jaunes destinées aux juifs de France. Un malin, ce Fontdaumier. En cheville avec l'imprimeur lyonnais Barbet-Massin-Popelin[1], il avait remporté l'appel d'offres de la SS et s'était enrichi du jour au lendemain. Depuis, il était devenu l'un des rares fournisseurs de confiance des Allemands. Un fournisseur désormais hors service. En plus d'être, selon le rapport d'enquête, à l'état de castrat.

Le colonel se posa sur le canapé. Quand Himmler apprendra la nouvelle, il piquera une colère monumentale. Avec le risque immédiat d'un aller simple sur le front russe. Terminée la vie parisienne.

Il fallait prendre les devants, et vite. Montrer qu'il faisait preuve d'autorité, à défaut de fournir les coupables. Marquer un grand coup. Ses services, aidés par la Gestapo française et les policiers des Brigades spéciales, avaient presque fini de rassembler les 669 otages, prêts à passer au poteau. Mais ils avaient vraiment dû ratisser les fonds de

prison. Et voilà que ça devenait insuffisant. Il s'était engagé à en rafler 669 de plus en cas de nouveau meurtre. Certes, il pouvait donner l'ordre de vider des prisons de province, mais jamais il n'aurait son quota avant une bonne semaine. Quant aux juifs, il n'en avait plus suffisamment sous la main. Certes, la Gestapo continuait de recevoir des lettres de délation par brouette entière. Mais un nombre incalculable de Français les aidaient et les cachaient, désobéissant au gouvernement de Vichy, surtout en province. Où allait-il les trouver en si peu de temps ?

Son épouse était revenue, vêtue d'un tailleur élégant, crème, et d'un petit chapeau assorti. Au lieu de tourbillonner, elle se pencha à son oreille.

— La petite vendeuse me demande si tu ne pourrais pas intervenir pour libérer son père, raflé par tes services. Il est innocent, et il est le seul soutien de la famille, avec deux grands enfants à charge.

— Pas question, je ne peux pas intervenir dans une procédure en cours, mentit-il. Et en plus ce n'est pas le moment, je dois trouver…

Il s'interrompit quelques secondes, fixa la jeune vendeuse qui lui envoyait un timide sourire, puis reprit d'une voix enjouée :

— Je vais voir ce que je peux faire, donne-moi son nom et son adresse.

— Tu es un amour, dit sa femme en l'embrassant. Elle va être folle de joie.

Il se fit servir une autre coupe de champagne et la brandit en direction de la petite gourde. Il avait un problème, elle était la solution. Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Il allait récupérer sa nouvelle cargaison de chair fraîche en piochant dans les familles des otages.

Notes

1. Authentique, il était prévu de fournir trois étoiles pour chaque juif.

51.

Paris
Rue de Rivoli

Tristan dévala les escaliers de l'immeuble de Marie Olinska à toute allure. Il avait enfin la liste de tous ces salopards du cercle sataniste. Un coup de fil au colonel Keller et il pouvait tous les faire arrêter et épargner de futures victimes. Combien ces fous en avaient-ils assassiné ?

En revanche, il risquait fort de ne pas mettre la main sur le tueur au 669, or, c'était primordial pour les Allemands. S'il échouait, il ne sauverait ni la vie de Laure ni celles des otages.

Il fallait aller vite. D'abord, rejoindre Montalivet. Le flic agissait seul et personne n'était au courant de sa visite chez le docteur.

Il sortit dans la rue de Rivoli et tenta de trouver un taxi. Au moment où il jetait un œil en direction du Louvre, il repéra le type à la gabardine kaki. L'homme semblait se passionner pour la devanture d'un magasin sous les arcades. Il avait tourné la tête trop rapidement quand Tristan était apparu.

Marcas voulut en avoir le cœur net. À tous les coups, les Allemands lui filaient le train. Il n'avait pas pondu son rapport à Keller en temps et en heure.

Il traversa la rue et entra dans le jardin des Tuileries bondé de familles et de badauds. Il s'arrêta devant un kiosque de location de vélos et contempla son reflet dans la vitrine. C'était bien ce qu'il pensait, son pisteur avait ralenti le pas, à une bonne vingtaine de mètres derrière lui.

Tristan ne se formalisait pas de la suspicion des nazis, il les avait

trop fréquentés pour se faire la moindre illusion sur son degré réel d'indépendance dans cette enquête. Soit il faisait semblant de ne rien voir et continuait ses recherches, soit il semait l'agent de la Gestapo pour avoir les mains libres. Mais dans ce cas, il allait les rendre encore plus méfiants.

Il sortit du parc côté place de la Concorde, se fraya un passage à travers une bande de gamins qui sautaient dans tous les sens. Coup de chance, un taxi prenait en charge un couple élégant, à une dizaine de mètres des grilles. Il fonça sur eux et brandit sa carte magique avec son air le plus féroce. À peine eut-il prononcé le mot Gestapo que les tourtereaux jaillirent du taxi comme s'ils s'étaient assis dans un panier de scorpions. Il s'engouffra dans la vieille Citroën et aboya comme un digne représentant de la police hitlérienne :

— Rue Le Sueur, dans le XVI^e^. *Schnell*. On devrait déjà y être.

Le taxi démarra en hurlant. Tristan sentit l'odeur de brûlé des pneus. Par la vitre arrière, il vit l'homme à la gabardine courir dans sa direction. Satisfait, il se cala sur son siège et déplia la liste des membres de la confrérie. Aucun des noms ne lui était connu, mais il nota que toutes les adresses se situaient dans des quartiers prestigieux. Il remit la liste dans sa poche et intercepta le regard du chauffeur.

— Il y a un problème ?

— Non, pardon. C'est la première fois que je charge un membre de la Gestapo. En tout cas bravo pour votre action. On ne voit plus un seul métèque dans les rues depuis que les Fridolins sont aux commandes. Je peux vous poser une question ?

— Dites toujours, maugréa Tristan.

— Ça se passe comment pour les indics ? Il paraît que vous les payez bien.

— Ça vous intéresse ?

— Ben, pourquoi pas ? J'embarque plein de gens dans mon carrosse, et souvent ils parlent sans faire attention. Avant-hier, j'avais un client tout content d'un débarquement des Américains. Il avait l'air d'être juif, mais il ne portait pas d'étoile. Moi, je les repère à des kilomètres. Faut croire que le coup de torchon du Vel d'Hiv n'a pas été assez vigoureux.

Tristan n'avait pas envie de vomir et il le regrettait. Il aurait souillé la banquette arrière de ce salopard avec une joie infinie.

— Contentez-vous de conduire, vous m'empêchez de me concentrer.

— Pardon.

Tristan repensa à Simon Eisenberg reclus dans sa cave. Il avait raison. Ce monde d'en haut ne valait pas grand-chose. Un monde dans lequel des rats conduisaient des taxis. Il ne croyait plus vraiment que l'érudit pouvait l'aider, mais il se promit de le revoir. Même les fous avaient parfois des éclairs de génie.

Le chauffeur ne s'était plus exprimé jusqu'à leur arrivée devant l'hôtel particulier du médecin. Tristan claqua la porte de la Citroën sans se retourner.

— Et ma course ?

— Envoie la facture au siège de la Gestapo. Au nom d'Adolf Hitler. Barre-toi.

La voiture partit rageusement, laissant Tristan sur le trottoir. Il sonna plusieurs fois, mais personne ne vint lui ouvrir. Montalivet avait dû terminer son interrogatoire. Une petite voix l'incita à laisser tomber, tandis qu'une autre lui susurrait le contraire. Son esprit oscilla quelques longues secondes avant de trancher. Il devait en avoir le cœur net.

La façade de l'édifice se prolongeait par le mur d'enceinte d'un jardin arboré, qui faisait l'angle avec la rue adjacente. Tristan s'éloigna de l'entrée principale, s'assura que la rue était déserte. Puis, il escalada le muret en prenant soin de ne pas s'embrocher sur les pics de métal en forme de fleurs de lys. Il atterrit sur une pelouse aux herbes drues, non taillées. Des outils rouillés traînaient par terre, comme si le jardinier avait passé l'arme à gauche depuis longtemps. Tristan fit quelques pas dans une allée de terre menant à une porte délabrée qui donnait dans l'hôtel particulier. Il n'eut aucun mal à la crocheter, et pénétra dans un grand débarras crasseux aux murs cimentés striés de moisissures verdâtres. Une odeur répugnante le saisit à la gorge. Comme si on avait laissé macérer des tas d'ordures pendant des mois. Il buta contre un sac de chaux à moitié éventré qui traînait sur le sol et s'approcha d'une autre porte, entrouverte, d'où s'échappait une lumière pâle. Des bruits de pas et de raclements se firent entendre.

Il passa un œil dans l'entrebâillement. Dans un couloir étroit, Petiot traînait un énorme sac de toile, gris et joufflu, à l'aide de deux lanières. Le médecin passa devant lui, ahanant, la bouche crispée, le regard tendu. Tristan l'avait trouvé ridicule au square Rapp avec son air suffisant et son nœud papillon, mais cette fois, le type semblait comme possédé.

Tristan se liquéfia.

Trois pieds verdâtres dépassaient de l'ouverture du sac.

C'était répugnant et absurde. Peut-être que le sac ne contenait que des pieds. Des dizaines. Un sac de pieds. Tristan se ressaisit et pria pour que ceux de Montalivet ne soient pas dans le lot.

Le médecin s'éloigna dans le couloir pour disparaître dans un escalier qui s'enfonçait dans le sol. Tristan attendit un peu puis le suivit, enveloppé de la répugnante senteur qu'il avait reniflée dans le débarras. Il venait d'en comprendre l'origine.

Au fur et à mesure qu'il descendait les marches, des ondes de chaleur remontaient par vagues successives dans l'escalier. Il arriva dans une cave aux murs baignés de lueurs tremblantes et rougeoyantes. Elles provenaient des flammes qui dansaient dans une chaudière de fonte, haute comme une barrique de vin. Tristan aperçut le médecin, agenouillé devant le foyer grand ouvert. Il sortait des pieds, des mains, des bouts de jambes, des pièces de chair et d'os de petite envergure, sans se soucier de l'odeur pestilentielle. Il s'interrompait parfois pour prendre un tisonnier et remuer l'intérieur du four.

Son visage luisant et orangé, ses sourcils arqués, ses tempes noires, ondulantes comme des cornes, accentuaient son allure démoniaque. Il aurait parfaitement fait l'affaire comme modèle pour les toiles infernales de Jérôme Bosch.

Tristan repéra contre l'un des murs une énorme pile de valises, soigneusement rangées les unes sur les autres, presque au cordeau, et un tas de chaussures qui formait une sorte de pyramide de cuir. Il mit un quart de seconde pour faire le lien et réalisa qu'il était dans l'antre d'un nouveau Landru.

Marcas se glissa derrière les valises pour observer de plus près le sataniste qui s'activait avec une énergie féroce devant son brasier de chair. Juste derrière lui, il remarqua un curieux mur composé de deux pans qui s'avançaient et se rejoignaient en angle triangulaire. L'une des faces intégrait une porte avec un judas. Et une manette rouge, comme celle des compteurs électriques.

Petiot avait terminé sa sinistre besogne. Il se leva, mais au lieu de rebrousser chemin se posta contre le judas. L'œil collé contre le petit hublot de verre.

— Commissaire ! Il est temps de dire adieu à ce monde, dit-il en posant sa main sur la manette couleur sang.

52.

Paris
Rue Le Sueur

Montalivet était vivant ! Tristan ne pouvait plus attendre. Petiot lui tournait le dos. C'était le moment ou jamais. Il contourna les valises à pas de loup, prit le tisonnier qui traînait à terre et se jeta sur le fou. Ce dernier l'entendit, tourna la tête, mais trop tard, Tristan lui avait assené un coup en pleine épaule. Le médecin vola contre le mur adjacent et s'effondra à terre.

Tristan se pencha, le médecin gisait, inconscient et assommé. Il détacha une des lanières du sac de toile, lui lia les mains sur le devant, puis se colla à son tour contre le judas.

Un homme était enchaîné à un mur, son visage recouvert d'un masque à gaz. Il reconnut la veste en laine que portait le commissaire. Tristan poussa la poignée et ouvrit la porte. Il s'accroupit devant Montalivet et lui arracha le masque à gaz.

— Vous allez bien ?

Le flic ne bougeait pas et se contentait de cligner les yeux.

Marcas l'empoigna sous les bras et le traîna hors de la pièce de mise à mort. Le policier pesait son poids. Tristan dut s'y reprendre à deux fois avant de l'installer, dos contre un mur. Des gémissements résonnèrent derrière lui. Petiot reprenait conscience.

Marcas abandonna le flic, s'accroupit à côté du tueur et l'attrapa par le col.

— Qu'avez-vous fait au commissaire ? Répondez !

Le médecin l'examina avec ironie.

— L'antiquaire de Genève… Quelle surprise ! Si c'est pour me vendre des retables, je ne suis pas preneur.

Marcas le gifla à toute volée.

— Gestapo française ! Réponds ou je t'enfonce ton tisonnier chauffé à blanc dans le premier orifice que je trouve.

— Ça va… Calmez-vous. Votre ami est juste paralysé par un produit de ma composition. Ça va se dissiper si on lui injecte un antidote.

— Où est-il ?

— Dans mon cabinet.

Tristan souleva le petit bonhomme tout en s'adressant à Montalivet :

— Je vous laisse là deux minutes le temps de récupérer l'antidote. Et je reviens.

Tristan poussa Petiot devant lui dans l'escalier avec la pointe de son tisonnier.

— Montez ! Et si vous faites mine de décamper, je vous embroche comme un poulet. Combien de gens avez-vous assassinés, espère de taré ?

— C'est une erreur, je vous jure, glapit Petiot en montant les marches. Je travaille pour la Résistance. Réseau Patriam Recuperare.

— Vous vous foutez de moi ? Bon sang, cette installation est digne du Grand Guignol[1].

— Cela fait des années que j'aide les résistants à se débarrasser des corps d'Allemands et de collaborateurs. Ils m'ont même aidé à construire tout ce dispositif.

Ils longèrent le couloir par où Marcas était arrivé et débouchèrent dans le cabinet du médecin.

— Je peux vous prouver ma bonne foi. L'antidote se trouve dans une seringue de couleur verte dans le frigo. Il y a deux « x » sur l'étiquette.

— Et si c'était un poison ?

— Je ne doute pas un seul instant que si c'était le cas vous me régleriez mon compte.

Tristan installa Petiot sur une chaise et lui passa les mains liées derrière le dossier. Puis il farfouilla dans le frigo et trouva la seringue en question et une bouteille d'alcool.

— Il recouvrera ses fonctions motrices en dix minutes. Je peux lui

injecter si vous voulez, bafouilla Petiot d'une voix implorante.

— Pas la peine, j'ai fait du secourisme, répondit Marcas en récupérant le flacon d'alcool et du coton.

— Ne me livrez pas à la police. Par pitié ! Les Allemands vont me torturer et je livrerai les noms de mon réseau. Ce sera une catastrophe.

— Et les filles que vous sacrifiez avec vos copains satanistes, elles travaillent pour la Gestapo elles aussi ? Manque de chance pour vous, je sais tout. Fontdaumier, la baronne de Luzy. Le fait que Zaepffel ait fait appel à vos services après une cérémonie qui a mal tourné.

Tristan était derrière le médecin et fixait ses mains. Elles avaient tenu des morceaux de chair humaine. Les doigts devaient être imprégnés de l'odeur de leur putréfaction. Répugnant.

Petiot secouait la tête.

— Je ne nie pas, mais je les ai infiltrés sur ordre de mon réseau. Fontdaumier est l'un des plus gros fournisseurs de la SS. Je lui soutirais des informations. Croyez-moi ! Je peux vous les faire rencontrer. Il suffit que je passe un coup de fil. Je suis médecin. Vous croyez vraiment que je peux assassiner des innocents ?

— Et les filles destinées au sacrifice ? D'où viennent-elles ?

— C'est Fontdaumier qui s'en occupait. Pas moi. Il allait les chercher dans un manoir au nord de Paris, du côté de Chantilly.

— Où exactement ?

— À Lamorlaye, le manoir du Bois Larris. Mais c'est tenu par les… Allemands.

— Ça n'a pas de sens ! Pourquoi les nazis fourniraient-ils des filles à tes copains tarés ?

— Je ne sais rien de plus, je vous jure sur la tête de mon fils et de ma femme.

— Tu as une famille ? Première nouvelle. Si ça se trouve, tu les as expédiés au ciel, comme tous les autres.

— Non ! Vous devez me croire. Les apparences sont contre moi, mais je prouverai mon innocence.

Marcas hésita, le médecin avait l'air sincère.

— Je descends piquer Montalivet, on verra quand je remonte. Ne tente pas de t'enfuir…

— Où voulez-vous que j'aille ? J'aurais toutes les polices de France

à mes trousses et ma photo à la une des journaux. Alors que si j'arrive à vous convaincre, vous pourrez me protéger.

Tristan ne répondit pas et courut à la cave. Quand il arriva, Montalivet était toujours assis contre son mur, figé comme une statue, le regard apeuré. Tristan lui remonta sa manche, désinfecta un carré de peau et planta l'aiguille. Le liquide vert coula dans la veine.

— On en a pour dix minutes, commissaire. Vous me devez une fière chandelle. Quelques minutes de plus et vous quittiez ce monde.

Lentement, très lentement, Montalivet commençait à retrouver l'usage de son corps. Le médecin n'avait pas menti, il s'écoula presque un bon quart d'heure avant que le produit ne fasse effet. Le flic remuait ses mains et ses pieds. Tristan le redressa et l'aida à se soutenir.

— Putain… Plus jamais je ne me rends seul à un interrogatoire, balbutia Montalivet. Plus jamais. Merci à vous. Ce Petiot est un vrai dingue. Et en plus il m'a tout balancé sur sa boucherie en gros.

Tristan sentit des frissons sur le haut de sa nuque.

— Il m'a assuré qu'il travaillait pour la Résistance.

— Dites pas de conneries, il voulait sauver sa peau. Moi, il m'a révélé toute la vérité, il savait que j'allais mourir. On est tombé sur du lourd. Du très lourd. Vous avez vu le nombre de valises et de chaussures ?

— Oui… Remontons s'expliquer avec ce petit fumier.

Les deux hommes grimpèrent les marches, Montalivet vacillait sur ses jambes et s'arrêta pour reprendre son équilibre.

— Vous croyez qu'il pourrait être le 669 ? demanda Tristan. Et qu'il voulait se débarrasser de ses petits camarades du Cercle ?

— Non, ça ne tient pas. Je pense plutôt qu'il est une tarentule mortelle cachée dans ce nid de vipères satanistes. Ce dingue m'a expliqué que le tuyau relié au masque à gaz servait à récupérer l'âme de ses victimes. Et qu'il les conservait dans des fioles.

— Et pour en faire quoi ?

— Il les inhale de temps à autre.

Les deux hommes arrivèrent au seuil du cabinet.

— Vous ne seriez pas flic, j'aurais du mal à vous croire. Bon, il va falloir trancher sur ce que l'on va faire de ce…

Tristan s'arrêta net en entrant dans la pièce. Petiot avait disparu. La

corde qui lui liait les mains traînait par terre. La fenêtre qui donnait sur la rue était grande ouverte.

— Et merde, jeta Marcas, en donnant un coup dans la porte qui grinça de douleur.

Montalivet décrocha le combiné d'un téléphone posé sur le bureau du médecin.

— J'appelle le 36 pour lancer un avis de recherche, lança le flic.

— Et s'il travaillait vraiment pour la Résistance ?

— Ça m'étonnerait… Mains en l'air !

La silhouette d'un homme en gabardine kaki se découpa dans la fenêtre. Il braquait un pistolet.

Notes

1. Théâtre dans le IXe arrondissement, célèbre pour ses mises en scène sanguinolentes de faits divers ou de pièces fantastiques, ancêtre du Gore.

53.

Paris

Montalivet reconnut la voix en un quart de tour. C'était celle du résistant qui l'avait enlevé. L'homme à la gabardine avait enjambé le rebord de la fenêtre et atterrit dans la pièce. Il devait avoir la quarantaine, les cheveux en bataille, les traits maigres et usés.

— Je peux vous assurer que votre bon Dr Petiot ne fait pas partie de nos rangs. Il a d'ailleurs pris la poudre d'escampette par le jardin. Quand je l'ai vu filer par le jardin, je me suis dit que c'était le moment d'intervenir.

— Je pensais vous avoir semé place de la Concorde, dit Marcas.

— Quand on suit quelqu'un à Paname, on doit envisager qu'il prenne le métro, un bus ou un taxi. Un camarade m'attendait avec une voiture, à côté des Tuileries.

— Qui êtes-vous ?

— Capitaine Patrocle, Forces Françaises de l'Intérieur. Mais la question qui nous occupe est la suivante : que vais-je faire de vous ? Je vous file depuis votre départ de la PJ, et j'ai l'impression que vous n'êtes pas un flic.

Montalivet s'était assis.

— Je peux m'allumer une pipe ?

— Faites donc, commissaire. Et expliquez-moi en détail ce que vous foutez tous les deux ici.

Montalivet tira quelques bouffées, jeta un coup d'œil à Tristan et entama un long récit sur les meurtres et leur enquête qui les avaient menés jusqu'au cercle sataniste. Quand il eut fini son récit, le résistant

hocha la tête.

— Des sacrifices humains pour invoquer le diable. On dirait un feuilleton du *Petit Journal*. Il ne manque plus que Rocambole et Fantômas.

— Mais vous ? demanda le policier. Pourquoi m'avoir kidnappé devant la salle Pleyel ? Pourquoi vouliez-vous connaître les résultats de mon enquête ?

— C'est le meurtre du colonel SS qui nous a intrigués. Une pute du bordel Le Chabanais nous avait appris que ce fumier était envoyé par Hitler pour mettre en place une opération de destruction de la capitale. Ce con s'en était vanté après avoir tiré son coup.

— Et oui, les nazis prévoient tout, même la fin du monde, commenta Tristan.

— C'est vous qui l'avez tué ? demanda le commissaire à Patrocle.

— Non. Ça nous a même contrariés. Lui éliminé, un autre aurait pris sa place. Nous étions sur le point de mettre la main sur une copie des plans de destruction. Tout est à recommencer. Quand on a appris qu'il avait été buté, j'ai fait remonter à Londres. Aucun réseau n'avait reçu l'ordre de l'assassiner. On m'a demandé de garder un œil sur l'enquête. Sur vous.

— Vous ne contrôlez pas tous les réseaux de résistance, dit le flic. Il y a des pelletées de francs-tireurs dans vos rangs, sans compter les dissensions entre les différentes factions.

— C'est vrai, mais le ou les assassins du colonel SS sont des gens très organisés pour l'avoir buté dans son quartier général.

— Comment avez-vous su que c'était moi qui étais chargé de l'enquête ?

— Je vous l'ai dit, nous avons des yeux et des oreilles partout. Y compris à la PJ.

Le résistant se tourna vers Marcas.

— Bon, on se fout de votre meurtrier. Il y a désormais une autre urgence. À l'heure où je vous parle, les Allemands sont en train de procéder à des centaines d'arrestations. Des hommes, dont beaucoup de membres de mon réseau, mais aussi des femmes et des vieillards.

— C'est Keller, le colonel de la Gestapo, qui s'occupe des rafles. Mais pourquoi prend-il de nouveaux otages ?

— Vous le connaissez ? demanda le capitaine Patrocle.

Tristan hésita. S'il avouait qu'il travaillait avec les SS, le résistant lui collerait une balle dans la tête.

— Répondez d'abord à ma question.

— Il y a eu un nouveau meurtre lié à cette affaire, reprit le résistant. Un collabo notoire et les SS ont répliqué en raflant les familles des otages. Selon nos informations, les hommes vont être fusillés et leurs familles déportées.

Le résistant se leva.

— Et je n'ai aucun moyen de les arrêter.

— Moi si ! cria Tristan. J'ai une liste des suspects, les membres du groupe sataniste, ce sont eux les cibles du tueur. Mais je voulais d'abord les mettre sous surveillance. Et interpeller le ou les tueurs en cas de nouvelle tentative. En échange, Keller pourrait stopper les représailles.

— Trop tard. Les exécutions et le départ du train sont prévus pour demain matin à la première heure.

— Laissez-moi convaincre Keller !

— Vous êtes qui ?

Tristan se résolut à montrer sa carte de la Gestapo à Patrocle. Le résistant ouvrit de grands yeux et crispa sa main sur son arme.

— Je n'ai aucune confiance dans un Français qui trahit son pays.

Tristan secoua la tête. Il sortait sa dernière carte.

— Vous êtes en contact avec Londres ? Le SOE ou les réseaux de De Gaulle ?

— Le général…

— Alors, faites passer un message. Je suis Tristan Marcas et j'ai travaillé sur une opération du BCRA à Genève, la semaine dernière. En compagnie d'une de leurs agents. Laure d'Estillac. Demandez confirmation.

Surpris, Montalivet interpella Marcas.

— Je me disais que vous n'aviez pas le profil classique du gestapiste…

Patrocle semblait hésiter.

— C'est peut-être une ruse pour gagner du temps. Ils ne vont pas me répondre tout de suite. Alors, tant que je n'ai pas eu la confirmation, je ne vous relâche pas.

— Mais bon sang ! Réfléchissez, c'est la seule solution. Je ne vous le garantis pas, mais ça peut marcher.

— Non ! Pas question.

— Alors, vous aurez la mort des otages sur la conscience.

Le résistant se leva et fit valser sa chaise d'un coup de pied.

— Espèce d'ordure, tu vas prendre une balle dans le caisson ! hurla-t-il en braquant le canon de son arme sur la tête de Tristan.

Montalivet se leva, pipe à la bouche.

— Messieurs, j'ai peut-être une solution.

Les deux hommes le regardèrent.

— Nous avons une chance inouïe, dit le commissaire d'une voix posée.

— Ah oui, et laquelle ?

— Nous nous trouvons dans l'antre d'un des pires tueurs que la France ait connu. À côté de lui, Landru est un petit communiant. Il m'a déballé son histoire, c'est encore pire que ce que vous pouvez imaginer. Non seulement ce type est un assassin de la pire espèce, mais en plus, il croit au spiritisme et nage dans un délire mystique. Nous avons toutes les preuves de ses crimes, il y a assez d'ossements pour remplir une salle des catacombes.

— Et donc ?

— Je peux modifier mon rapport. J'expliquerai que Petiot m'a avoué être le tueur au 669. Tristan pourra confirmer. Le colonel Keller sera satisfait, il aura un coupable, de poids, à envoyer à Himmler. Et les otages seront sauvés.

Patrocle semblait décontenancé.

— Et même si ça marchait… Ce n'est qu'un sursis. Et si un autre meurtre survenait ?

Montalivet posa sa main sur son épaule.

— Ça n'arrivera pas ! Nous avons la liste des membres du cercle sataniste. Ce sont eux les cibles du meurtrier… Si nous les gardons sous surveillance, on pourra peut-être l'attraper.

Le flic impressionnait Tristan par son calme et sa logique.

— Ça peut marcher, dit le capitaine Patrocle, ça peut marcher… On va tenter le coup.

Tristan poussa un soupir de soulagement.

— Moi, je corroborerai cette version à Keller.

— Non ! l'interrompit le résistant. Jusqu'à preuve du contraire, vous êtes un salopard de la Gestapo française. Vous allez nous accompagner. Et j'espère que Londres confirmera vos dires ou je me chargerai moi-même de vous coller une balle dans la tête.

54.

Genève

Skorzeny se sentait un peu à l'étroit dans ce nouveau costume qu'il venait de récupérer. Surtout aux épaules. Mais ce n'était pas le moment de chicaner. Maintenant que cette Kirsten de malheur venait de s'emparer de Laure, il fallait réagir vite avant qu'elle ne fasse parler la Française. Sinon, il perdrait la face devant Himmler.

Tout en remontant la rue de Montchoisy, Otto se contempla dans le miroir d'un magasin. Il ressemblait à un notaire de Bavière avec sa veste et sa cravate sombres et, pour parfaire son personnage, cousu sur la manche, un brassard noir, signe de deuil. Il avait même rasé sa fine moustache et confié à un coiffeur sa tignasse désormais réduite à une brosse minimaliste. Lui-même ne se reconnaissait plus.

Il tourna vers la rue Maunoir en direction de la Banque suisse de crédit.

Juste après l'enlèvement de Laure, il avait pris contact avec ses amis de la Gestapo de Berlin. En particulier Wolfgang Amadeus Strieber, un gratte-papier myope et boutonneux, auquel ses parents avaient achevé de pourrir la vie en lui donnant le même prénom que Mozart. Moqué et humilié durant toute son enfance, il était devenu un de ces intellectuels revanchards auxquels les nazis avaient volontiers donné leur chance. On lui avait confié la responsabilité des opérations sous couverture de la Gestapo. Pour un homme qui avait toujours voulu changer de nom, c'était comme si on lui avait ouvert les portes du paradis. En quelques jours à peine, Wolfgang était capable de vous donner une nouvelle identité aussi impeccable qu'indétectable.

Quand Otto l'avait contacté, Wolfgang Amadeus avait aussitôt pris les choses en main. D'abord, le code trouvé sur le revers de la jupe de

Laure. Strieber l'avait fait analyser par des spécialistes et le verdict était rapidement tombé. Le plus probable c'est qu'il s'agissait d'une référence à un coffre de banque. Quant aux trois lettres en début de code, c'était l'usage à la Banque suisse de crédit. Otto analysa rapidement ces informations. Ce que cherchait Laure, c'était un coffre appartenant à Baumann. Et elle était venue de Londres pour s'emparer de son contenu. Voilà sa véritable mission. Sauf qu'elle avait été interceptée avant.

Otto y voyait enfin clair. Désormais, il lui fallait absolument mettre la main sur ce coffre. Et c'est là que Wolfgang Amadeus s'était surpassé.

Skorzeny entra dans le hall de la banque et se dirigea aussitôt vers l'hôtesse de la réception.

— Bonjour, j'ai rendez-vous avec le fondé de pouvoir Ziegler.

— Vous êtes monsieur…

— Herr Alfred Baumann, je viens pour la succession de mon oncle.

Otto n'eut pas longtemps à attendre. On l'introduisit dans un bureau dont l'austérité le surprit après les marbres triomphants du rez-de-chaussée. Un buste de Calvin, seul décor sur la table, acheva de le convaincre. Le sieur Ziegler était un protestant. D'ailleurs, son visage, au collier de barbe impeccablement taillé, le faisait ressembler à s'y méprendre au prédicateur de Genève.

— Herr Baumann, permettez-moi d'abord de vous présenter mes condoléances pour la mort si brutale de votre oncle.

— Dieu donne et Dieu reprend, répondit Otto sentencieusement.

Le fondé de pouvoir lui fit signe de s'asseoir.

— Monsieur Baumann, votre oncle était un client apprécié de notre banque. Toutefois, j'ignorais qu'il eût un neveu.

Skorzeny ouvrit sa mallette et déposa un dossier sur la table.

— Voici toutes les pièces officielles qui établissent ma filiation. J'y ai joint le testament holographe de mon oncle qui me désigne comme son seul héritier. Il est bien sûr certifié.

Wolfgang Amadeus avait bien travaillé. À la surprise d'Otto, le fondé de pouvoir n'ouvrit pas le dossier.

— Nous n'en aurons pas besoin. Lors de votre demande de rendez-vous, vous avez bien parlé d'un coffre ?

— Oui, je vous ai fait parvenir la référence.

Ziegler regarda le buste de Calvin comme s'il cherchait l'inspiration divine.

— Sauf qu'aucun de nos coffres ne correspond.

— Je ne comprends pas. Ce code est bien utilisé dans votre banque ?

— Absolument. Les trois premières lettres correspondent bien à notre établissement. Sauf qu'il ne renvoie pas à un coffre…

Otto tombait des nues.

— … mais à un membre de notre personnel.

Devant la mine ahurie de l'Allemand, le fondé de pouvoir tenta une explication.

— Il est possible que votre oncle ait choisi de vous transmettre un dépôt via une personne de confiance. Ceci pourrait s'expliquer par la nature, hum, particulière, des activités de votre parent.

— Cet employé, vous le connaissez ?

— Parfaitement. M. Zenoni. Un employé modèle. Il a pris sa retraite il y a peu.

— Vous savez s'il vit toujours à Genève ? Vous avez son adresse ?

— Je suis désolé, mais nous ne transmettons pas ce genre d'informations. En revanche, j'ai une question à vous poser. Votre oncle disposait de plusieurs comptes dans notre établissement. Une fois la succession réglée, comptez-vous les conserver chez nous ?

— Bien sûr, répondit Otto qui cherchait déjà comment retrouver ce Zenoni à Genève.

— C'est une excellente nouvelle.

Le fondé de pouvoir se leva. L'entretien était terminé. Otto, le visage préoccupé, s'apprêtait à prendre congé.

— Maintenant que j'y pense, lança Ziegler, notre employé, M. Zenoni, était un passionné d'histoire antique. Je crois bien qu'il est devenu bénévole au musée d'Art et d'Histoire. C'est un très bel endroit, vous devriez lui rendre visite.

Le hall d'entrée du musée accueillait les rares visiteurs dans un luxe d'architecture qui contrastait avec la présence solitaire d'un gardien dépérissant d'ennui. Il reçut Skorzeny comme la providence.

— M. Zenoni ? Mais bien sûr, un de nos plus fidèles bénévoles ! Vous le trouverez dans les réserves. En ce moment, il classe les fragments d'une mosaïque. Un travail de patience. Vous savez qu'il y a des milliers de fragments et il faut…

— Si vous me disiez plutôt où se trouvent les réserves.

— Bien sûr. Vous passez sous le grand escalier. La porte à votre droite. Vous serez tranquilles. M. Zenoni est tout seul.

En quelques enjambées, Otto se retrouva dans une longue pièce éclairée par une suite de soupiraux. Assis à une vaste table, un homme en blouse grise, une loupe sur le front, examinait un objet minuscule sous une lampe électrique.

— Monsieur Zenoni ?

L'ancien employé de banque leva un regard surpris.

— Bonjour, je m'appelle Alfred Baumann. Vous connaissiez mon oncle, je crois.

— Comment m'avez-vous trouvé ?

— Le testament de feu mon parent comportait un code renvoyant à un établissement bancaire de Genève. Je pensais que c'était un coffre, mais il s'agissait de vous.

Zenoni le regardait avec insistance.

— Votre visage me dit quelque chose, mais je ne me rappelle pas où je l'ai vu.

Otto baissa la voix.

— Écoutez, je dois vous avouer que je ne comprends rien à ce qui se passe. Peut-être pourriez-vous m'éclairer ?

L'ancien employé de la Banque suisse posa délicatement le cube d'un rouge intense dans un casier qui en contenait une multitude d'autres de la même couleur.

— Ce sont des tesselles. À l'époque romaine, elles servaient à créer des mosaïques. Et celle que vous voyez a été peinte avec un pigment très précieux que l'on employait à une époque très précise, ce qui permet de dater…

Otto toussa.

— Mais vous n'êtes pas venu pour ça, bien sûr… Monsieur Baumann, connaissiez-vous les activités de votre oncle ?

— Je sais qu'il était marchand d'art.

— Et saviez-vous où il se procurait ses œuvres d'art ?

Skorzeny secoua la tête.

— Principalement en France. Auprès de collaborateurs qui travaillaient avec des nazis. Des pilleurs devenus très pressés de se défaire de leur rapine contre de l'argent aussi rapide que liquide.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi…

— Votre oncle craignait d'être arrêté ou pire, d'être enlevé. Il m'avait donc confié une sorte d'assurance vie, au cas où. Une information à négocier pour le faire libérer. Malheureusement, il n'a pas eu le temps de s'en servir.

— Mais quelle information ?

Zenoni secoua sa tête chauve.

— Je n'ai jamais voulu le savoir. Votre oncle m'a seulement informé que c'était un Français, un collaborateur assassiné, qui la lui avait laissée en dépôt, et qu'elle valait plus que de l'or.

— Mais cette information, elle se présente sous quelle forme ?

— Celle d'un carnet.

L'ancien employé tapota son veston.

— Il ne me quitte jamais. Maintenant, à mon tour de vous poser une question. Comment ce code – qui me désigne – est-il parvenu jusqu'à vous ?

— Il se trouvait dans le testament de mon oncle, je vous l'ai dit. Je l'ai d'ailleurs avec moi si vous souhaitez le consulter.

Zenoni secoua la tête.

— Je ne comprends pas. Pourquoi votre oncle vous aurait-il fait le légataire d'un secret qui, après sa mort, ne valait plus rien ?

— Je n'en sais pas plus que vous, reconnut Otto en se penchant sur un casier où un large fragment de mosaïque venait d'être reconstitué. Magnifique ! C'est bien l'aile déployée d'un oiseau que l'on aperçoit ?

Otto avait saisi le fragment de mosaïque.

— Oui, mais ne le touchez pas, c'est très fragile !

— Mais c'est lourd ! Exactement ce qu'il me fallait.

D'un geste rapide, il frappa la tempe de Zenoni qui s'écroula. Sans un regard pour les bouts de mosaïque qui se teintaient de sang, il fouilla la poche intérieure de Zenoni et s'empara du carnet.

En sortant, le gardien l'interpella.

— Alors vous avez vu votre ami ? Toujours dans sa mosaïque ?

Otto éclata de rire en passant la porte.

— En plein dedans.

La voiture traversait la campagne en direction de Bâle. Au volant, Sepp avait troqué sa casquette de bourreau contre celle de chauffeur.

— Alors, nous rentrons en Allemagne.

Otto qui regardait la route monter à travers les collines dont l'herbe se faisait de plus en plus rase répondit :

— Oui, et je suis pressé. Accélère.

Sepp ne se fit pas prier. Il lui tardait de regagner la mère patrie pour exercer à nouveau ses talents. L'irruption de cette walkyrie dans le pavillon de chasse, qui leur avait enlevé la Française, lui laissait un goût d'inachevé. Il avait hâte de se rattraper. Otto aussi frémissait d'impatience. De l'autre côté de la frontière, un avion l'attendait, déjà prêt à décoller pour Berlin. Il cala sa grande carcasse plus confortablement et ouvrit le carnet qu'il avait dérobé à Zenoni.

Il n'en croyait pas ses yeux. Le carnet était absolument vierge, à l'exception des quatre pages centrales. Les deux premières reproduisaient une carte côtière du nord de la France, constellée de symboles. Des triangles inversés et des cercles barrés d'une croix. Les deux pages suivantes listaient une vingtaine de noms de lieux, avec les mêmes symboles.

Le cerveau de Skorzeny était en effervescence. Il tourna fébrilement les pages et, arrivé à la couverture, la déchira pour s'assurer qu'elle ne contenait pas de microfilms. Un classique utilisé par les réseaux de la Résistance. Rien n'apparaissait. Que pouvaient signifier les symboles ?

Il se sentait face à un document capital que Baumann avait pris soin de mettre à l'abri. Et encore plus capital pour les ennemis du Reich qui avaient fait courir tous les risques à Laure pour le récupérer.

Brusquement, il comprit.

Il tenait entre ses mains le lieu du débarquement !

Quant aux symboles, ils devaient correspondre aux stocks de munitions et aux lieux de ralliement prévus par la Résistance.

En bon trafiquant, Baumann savait qu'il avait une mine d'or entre les mains. Voilà la véritable raison de son élimination par la Française.

Skorzeny exultait. Après la libération de Mussolini, ce nouveau coup de maître couronnerait sa carrière. Hitler ferait de lui un général.

— Depuis le début du trajet, je vous vois sourire dans le rétroviseur, dit Sepp. Vous avez des bonnes nouvelles pour Berlin ?

Otto ferma le carnet.

— Oui, Sepp, de très bonnes. J'apporte un cadeau pour le Reichsführer.

55.

Paris

Cela faisait des heures que Tristan contemplait le barreau du soupirail encastré au plafond d'où s'échappaient des effluves d'essence et d'huile chaude. La cave dans laquelle il croupissait se situait sous le garage tenu par Patrocle. On lui apportait de la nourriture, au goût infect, et on lui vidait son seau. Il avait déjà connu l'enfermement, surtout dans les geôles franquistes avant-guerre. Mais c'était avant. Il n'était plus aussi résistant qu'à l'époque. Il ne savait pas si c'étaient les cinq années à bourlinguer dans toute l'Europe ou sa vie d'antiquaire genevois qui avaient érodé son énergie.

La porte de la cave s'ouvrit avec fracas et deux résistants, casquettes vissées sur la tête, apparurent. L'un des deux tenait une mitraillette.

— Debout, Marcas. C'est le moment.

Tristan se leva. La mine hostile des deux types n'annonçait rien de bon. Celui qui n'avait pas d'arme, large comme deux armoires à glace, le regardait salement. Tristan se fit une réflexion – qu'il jugea aussitôt idiote –, les résistants, aussi, pouvaient afficher des trognes de tueurs.

— Vous avez la confirmation ? demanda Tristan.

— La ferme ! Suis-nous.

— Et si je n'ai pas envie, vous m'abattez sur place ?

Pour toute réponse, le plus costaud se rua sur lui, le souleva par le col comme s'il n'était qu'un fétu de paille et le jeta à terre presque contre la porte. Le genou droit de Tristan cogna sur le sol de pierre.

— Toi obéir ! hurla la brute.

Tristan se releva, la jambe irradiée par la douleur. Les poings serrés,

il fit face au type.

— Tu veux jouer au con… d'accord. On m'a appris deux ou trois trucs vicieux et…

Il sentit le canon froid de la mitraillette contre son dos.

— Arrête tes conneries et monte. Dernier avertissement.

Tristan obtempéra et grimpa les escaliers en se massant le genou. Ils arrivèrent dans l'atelier du garage. Trois voitures étaient désossées, capots ouverts, une moto sans moteur pendait à deux chaînes. Assis devant un établi, le capitaine Patrocle, cigarette au bec, lisait un journal. Un poste de TSF était posé au milieu d'outils en vrac. Il se leva et lui indiqua une chaise.

— Marcas, assieds-toi.

Tristan fut poussé sans ménagement devant le chef des résistants. Patrocle plia son journal et posa ses mains sur ses cuisses.

— Ce bon Dr Petiot fait la une de tous les journaux collabos. *Le brûleur de cadavres, le médecin de la mort*, les plumitifs s'en donnent à cœur joie.

Tristan prit le journal où s'étalait la photo d'identité du médecin et l'ouvrit aux pages le concernant. Des articles horrifiés étaient illustrés de photographies de la cave, de la chaudière et du réduit où il assassinait ses victimes. En haut du reportage, on voyait Montalivet échanger avec un juge et le directeur général de la police.

Le commissaire Montalivet traque le médecin tueur.

— Il nous joue les vedettes de cinéma, ce brave Montalivet. C'est son heure de gloire, ajouta Patrocle. Il va se palper une belle augmentation.

— Et les otages ? Keller ?

Le capitaine Patrocle afficha un demi-sourire.

— Le commissaire a été réglo, le colonel a suspendu les exécutions. Les familles ont été relâchées, même si les hommes restent en prison.

Tristan jeta le journal sur l'établi.

— J'en suis ravi pour ce bon Montalivet, mais vous ne m'avez pas sorti de ma cave pour me tresser ses louanges. Londres a répondu ?

Le sourire du capitaine disparut. Il alluma le poste TSF.

— Nous avons envoyé un message en morse. La réponse ne va pas tarder.

— Vous avez bien donné mon nom ainsi que celui de Laure ? Je peux vous donner d'autres détails sur la mission. J'ai aussi travaillé pour le SOE avec le capitaine Malorley.

Patrocle frappa du poing sur l'établi. Un tournevis et une clé sautèrent en l'air.

— Économise ta salive. À la Gestapo, vous êtes très forts pour vous approprier les biographies de nos agents capturés. Bon… Il a été convenu que la réponse arriverait par le bulletin quotidien de la BBC.

Le chef des résistants monta le son, un flot de trompettes et de saxophones envahit le garage.

— C'est l'heure, dit Patrocle qui adressa un signe de tête à ses deux acolytes.

L'homme à la mitraillette le fit lever et le poussa contre un mur, sous l'affiche d'un gros bonhomme Michelin jovial, qui vantait les mérites des nouveaux pneus de 1939.

— Pour ta gouverne, on a buté dans ce garage une de tes collègues, Violette Morris, elle l'aidait, elle aussi, dans son enquête.

— Connais pas, répliqua Tristan. Et maintenant ?

— Je suppose qu'à la *Gestap'* on vous a appris comment la BBC envoie des messages codés à la Résistance ?

— Oui, des extraits de poème ou des phrases absurdes. Et pour moi ce sera quoi ?

— Si tu es vraiment du bon côté de la barrière, tu auras droit à un poème de Gérard de Nerval… *El Desdichado*.

— Nerval… *Je suis le ténébreux, le veuf…*

— Moi, j'ai pas eu la chance de faire des études. L'un des rares avantages de faire partie de la Résistance, c'est que l'on finit par prendre goût à la poésie.

Il monta le son et sortit un livre à la couverture beige et cornée, *Les Chimères*.

— Beau poème en effet. Je souhaite pour toi que Londres t'ait identifié. C'est ta dernière chance.

— Mais pourquoi ? Ça peut prendre du temps.

— Le temps est un luxe dont je ne dispose pas. Tu as disparu depuis deux jours, le colonel Keller a dû lancer ses chiens pour te retrouver, et j'ai pas envie de les avoir aux basques. Si le speaker ne prononce pas l'un des vers d'*El Desdichado*, tu finiras dans la Seine, les pieds

dans un bloc de ciment et une balle dans la tête.

— Mais je…

— Ta gueule, ça commence. J'attends aussi un autre message important.

Les quatre notes emblématiques, tirées de la symphonie nº 5 de Beethoven, retentirent dans le garage. Des modulations magnétiques sublimaient les coups. Puis la voix familière du speaker, Franck Bauer[1], jaillit du poste.

Ici Londres, les Français parlent aux Français. Tout d'abord un message pour Philippe Henriot, le Goebbels français. De la part de notre ami Pierre Dac.

Une autre voix masculine, plus malicieuse, se mit à chantonner.

Radio Paris ment.

Radio Paris ment.

Radio Paris est allemand.

Tristan sourit, ce Pierre Dac lui redonna un peu d'espoir. La voix de l'autre speaker reprit.

Veuillez écouter tout d'abord quelques messages personnels.

La vache saute par-dessus la lune, je répète, la vache saute par-dessus la lune.

L'abbé Béranger a découvert un parchemin mérovingien, je répète, l'abbé Béranger a découvert un parchemin mérovingien…

Tristan se concentrait. Il essayait de se souvenir du poème de Nerval, appris par cœur au lycée. Les pulsations de son cœur s'accordaient aux ondulations radio.

— Enfin une bonne nouvelle, lança le capitaine Patrocle. Un nouveau parachutage d'armes est prévu demain.

— Content pour vous, maugréa Tristan.

Les messages farfelus succédaient aux phrases énigmatiques. Il reconnut aussi des vers de Rimbaud, mais rien qui évoquait Nerval.

— Le bulletin va bientôt se terminer, murmura Patrocle qui s'était levé. Ça suffit.

Tristan réalisa que, depuis son retour à Paris, les seules fois où il avait failli mourir, c'était par un juif et maintenant par un résistant. Quelle absurdité ! La sueur imbibait son corps. Il jaugea les résistants et le garage. Il n'avait aucune chance de s'en sortir, même s'il voulait

se jeter derrière la traction Citroën, ils l'abattraient.

Le roi Plantard a retrouvé le Graal, je répète, le roi Plantard a retrouvé le Graal.

— Adieu, monsieur Marcas…

Ma seule étoile est morte et mon luth constellé porte le soleil noir de la mélancolie. Je répète…

Notes

1. Père du chanteur Axel Bauer.

56.

Paris

— Nerval ! hurla Tristan.

Le capitaine Patrocle reposa son arme et plongea son nez dans le recueil de poésie.

— C'est bien ça.

Il afficha un large sourire et alla prendre Tristan par les épaules.

— Désolé, mon ami. Mais je ne voulais prendre aucun risque.

— Pas de souci, dit Marcas en se massant le genou. Mais vous direz à l'autre brute que je lui mettrais bien mon poing dans son doux visage de bébé.

— Faut pas lui en vouloir, ses parents polonais ont été déportés dans les camps. Il ne porte pas la Gestapo dans son cœur. Que comptes-tu faire ?

— Je retourne chez Montalivet. On ne connaît toujours pas l'identité du 669.

Le résistant posa son arme sur l'établi et prit un blouson qui traînait sur une chaise.

— Moi, je le trouve plutôt sympathique ce 669. Il fait un grand nettoyage. Je peux même lui donner un coup de main, si tu me donnes la liste de ces salopards.

— Merci pour votre proposition, mais je m'en passerai. Désormais, ce sont les futures victimes, dont nous a parlé Petiot, qu'il faut sauver. Ces filles prisonnières à Lamorlaye, je dois m'en occuper.

— Tu es un type surprenant. J'aurai vraiment besoin d'un homme

comme vous sur le terrain quand les Alliés vont débarquer. Bon, on va te ramener du côté de la PJ. Tu comprendras qu'on ne te dépose pas devant la porte d'entrée ?

Tristan terminait son verre de bière de pois, un ersatz plus qu'acceptable, au café du Cygne noir, sur l'île de la Cité. Il ne cessait de jeter un œil à l'horloge posée sur le comptoir. Dix-huit heures passées. Montalivet était en retard. Quand il était arrivé à l'accueil de la PJ, ce dernier n'avait pas voulu le faire monter et lui avait donné rendez-vous dans ce troquet plutôt que dans ses bureaux.

Trop surveillés.

Tristan se remettait avec peine de la séance d'écoute de la BBC. Plus jamais il n'ouvrirait un livre de Nerval. La silhouette du commissaire apparut derrière la vitre du café.

Montalivet poussa la porte après avoir jeté un coup d'œil rapide dans la rue, puis s'installa devant Marcas.

— Je suis sous pression avec ce damné Petiot. Mes supérieurs m'appellent toutes les heures pour avoir des nouvelles.

— Vous ne l'avez pas retrouvé ?

— Non. Mais Keller a gobé notre histoire. Dr Satan et 669 ne font plus qu'un.

— Dr Satan ?

— Oui, c'est l'un des surnoms que lui ont trouvés les journalistes. Bref, les otages ont tous été relâchés. Et je ne vous cache pas que mes supérieurs sont ravis. Je sors d'une réunion avec le directeur général de la police. Vous avez devant vous le commissaire divisionnaire Montalivet, avec effet rétroactif pour le salaire.

— C'est si important que ça ?

— Et comment, pension augmentée de trente pour cent. Au lieu de prendre ma retraite en banlieue parisienne, je songe à emmener Mme Montalivet dans le Sud.

Marcas se frotta les mains sur le visage.

— Tant mieux pour vous, mais qu'allez-vous faire pour 669 ?

— Je doute qu'il frappe à nouveau, vu le raffut sur Petiot. Les autres membres du cercle sont sous surveillance discrète. S'il compte recommencer, on le coffrera avant.

— Et les filles qui servaient de vivier ? Vous avez envoyé vos

collègues au manoir de Lamorlaye ?

Le commissaire plongea son regard sur la table en formica jaune canari.

— C'est un peu compliqué. Je ne sais pas ce qu'il s'y passe, mais l'endroit est sous administration de la SS. J'ai passé un coup de fil au capitaine de la gendarmerie de Chantilly. Il m'a dit que le manoir avait été réquisitionné il y a deux ans par les Allemands, et qu'ils l'ont transformé en camp retranché. Personne ne peut y entrer, ni la police ni la gendarmerie. Même la Wehrmacht ne peut s'y aventurer.

— Vous en avez parlé à Keller ? Lui peut nous renseigner.

— Non, et je ne compte pas le faire.

Tristan durcit son regard. De l'autre côté de la vitrine, la nuit commençait à tomber sur Paris. Les réverbères s'allumaient un par un.

— Avant que vous ne montiez sur vos grands chevaux, je vais vous expliquer pourquoi, reprit Montalivet. Ça arrange tout le monde que Petiot porte le chapeau. Il vaut mieux laisser croire à cette version. Les otages ont été libérés. Keller peut dire à Himmler que l'affaire est résolue.

Tristan n'en revenait pas.

— Mais, vous êtes flic ! Ça ne vous choque pas que des meurtriers courent les rues ?

— Des criminels grouillent partout à Paris en ce moment, et les plus dangereux portent des uniformes noirs avec des casquettes à tête de mort. Et quand ils ne parlent pas allemand, ils portent des bérets et des cravates noires de miliciens ou des uniformes de policiers. Quant à vos amis résistants, j'en connais certains qui ne se privent pas pour jouer du couteau ou de la gâchette. Entre nous, je me fous d'arrêter ce 669. Après tout, il n'a fait que tuer des salopards de collabos. Vous devriez même être content.

— Ça s'arrête là ?

— Oui. Je suis vraiment fatigué par toute cette histoire. J'ai plus l'âge… Et vous pouvez repartir faire votre rapport à Himmler.

— Pas question. J'irai voir Keller.

— Vous faites une grossière erreur, marmonna Montalivet en s'essuyant le front. Si les SS gardent des femmes prisonnières, vous croyez vraiment que le numéro 2 de la Gestapo va y mettre son nez ? On n'a que des coups à prendre.

Tristan se leva, indigné par la réaction du flic.

— En fait c'est ça qui vous fait peur. Les coups. Je comprends… Vous avez eu votre petite augmentation et votre quart d'heure de gloire. La soupe devient appétissante. Avec Mme Montalivet, vous irez vous faire cuire la couenne au soleil. Et que vaut la vie de quelques malheureuses inconnues ? Imaginez que ce soit votre fille, celle que j'ai vue, la petite secrétaire mignonne, qui serve de chair fraîche, vous seriez un peu plus motivé, non ?

— Je ne vous permets pas, répliqua le divisionnaire. Je sers la France.

— Quelle France ? Celle de Pétain ? Celle qui a capitulé, qui s'est prosternée devant Hitler. Hein ? Celle qui a fermé les yeux sur les rafles de juifs, bien peinarde en attendant que le vent tourne. Celle qui beugle Travail, famille… lâcheté.

— Retirez ça tout de suite ou…

— Ou quoi ? J'ai une putain de carte de la Gestapo. C'est moi qui pourrais vous menacer.

Le visage du flic avait pris une belle couleur vendange. Marcas enfila son manteau et jeta un billet sur la table.

— J'aurais dû vous laisser crever chez Petiot.

— Mesurez vos paroles…

— Je me demande si je n'ai pas plus de respect pour les collabos qui, eux au moins, ont choisi leur camp. Vous, avec un peu de chance, vous retournerez votre veste avec élégance. Je suis sûr que vous passerez de Pétain à de Gaulle sans états d'âme. C'est juste un changement de képi.

Tristan lui lança un dernier regard méprisant et tourna les talons. Il héla un taxi en brandissant sa carte.

— Avenue Foch, siège de la Gestapo !

57.

Paris
Avenue Foch

Le serveur en veste blanche remplissait les verres du colonel et de Tristan avec application. Un château Lattès premier cru. Ici, pas question d'ersatz. Le colonel leva son verre, le visage affable.

— Cuvée du Führer, une attention spéciale d'un viticulteur de la Milice. À votre santé, Marcas, je vous félicite pour votre enquête conjointe avec le commissaire Montalivet. Quelle incroyable histoire, ce Dr Petiot ! Un personnage fascinant. J'ai hâte qu'on lui mette la main dessus pour le rencontrer.

— C'est sûr qu'il aurait fait un bon médecin SS, grinça Tristan.

— J'ai vu sa photo, il n'a vraiment pas le type aryen, répondit le colonel.

— Je parlais de ses compétences.

— J'avais compris… En tout cas, vous me retirez une sacrée flèche du pied.

— Épine, colonel, épine… À vous de m'en enlever une. Pouvez-vous me procurer un Ausweis K ? Celui qui permet à son possesseur de ne pas être importuné par vos services et ceux de la police française.

— Pour vous ?

— Non. Une amie… Laissez le nom du bénéficiaire en blanc.

— J'espère que ce n'est pas une terroriste.

— Je vous en donne ma parole.

— Je vous dois bien ça.

Le colonel fit un signe à un planton et lui murmura un mot à l'oreille. Ce dernier fila à la vitesse de l'éclair. Keller était en verve, il avait accueilli chaleureusement Tristan à son arrivée et l'avait reçu, non pas dans son bureau, mais dans le salon particulier au dernier étage qui faisait office de mess pour les occupants haut gradés de l'immeuble. Les tables voisines étaient à moitié occupées. Les convives terminaient leurs dîners. Il reconnut Philippe Henriot et un moustachu au visage de soudard, Joseph Darnand, le sinistre ministre de l'Intérieur de Vichy et chef de la Milice. Ils devisaient avec des officiers SS. Si le capitaine Patrocle avait été dans le coin, il aurait balancé tout son stock de grenades sur ces salopards avec une joie indicible.

— Montalivet m'a dit que vous continuiez l'enquête ? reprit Keller.

— C'est ce dont je voulais vous entretenir. L'affaire n'est pas terminée. Loin de là.

Tristan avait bien répété son histoire. Il ne fallait surtout pas qu'il y ait le moindre doute que le médecin de la rue Le Sueur était bien 669, mais il devait trouver un moyen de sauver les jeunes femmes encore en captivité.

— Petiot a bénéficié de complicités. Les victimes sacrifiées provenaient d'un lieu bien précis, du côté de Chantilly. Il faut secourir celles qui restent encore là-bas.

— Ce n'est pas mon affaire, répondit Keller sur un ton désinvolte. Voyez ça avec la police française, Montalivet se fera un plaisir d'y faire une descente.

— On ne se comprend pas, colonel. Cet endroit est sous juridiction de la SS.

— Divagations d'un fou pour sauver sa peau. D'ailleurs, Montalivet ne m'en a jamais parlé. Mais continuez…

Et pour cause, le vieux salaud ne veut pas d'emmerdes, songea Tristan.

— Lamorlaye. Le manoir de Bois Larris, ça vous dit quelque chose ?

Le SS se figea. Son expression débonnaire s'était évaporée. Tristan avait touché juste.

— Quoi d'autre ? répliqua le colonel qui jeta un regard furtif autour de lui.

— Rien, je n'ai pas encore pu aller plus loin, mais une chose est certaine : Arnaud Fontdaumier jouait les intermédiaires avec les gens de ce manoir pour récupérer de futures victimes. Mais à votre réaction

j'ai l'impression que c'est à vous de m'éclairer. Que se passe-t-il là-bas ?

— Informations *verboten*.

— Colonel, quand je rentrerai à Berlin faire mon rapport à Himmler, il n'appréciera guère d'apprendre que des SS aient trempé dans cette histoire macabre. Et encore moins que vous ne m'avez pas permis d'aller plus loin.

Keller hésita quelques secondes, puis se leva, raide comme ses bottes.

— Je dois appeler le Reichsführer. Attendez-moi ici.

— Et sinon ?

— Je vous fais abattre.

— Décidément, c'est une manie en ce moment. Tout le monde veut ma peau.

Tristan poireauta un quart d'heure en épiant à la dérobée la table d'Henriot et de Darnand. Le ministre de l'Information français avait lancé un toast.

— Messieurs, je porte un toast au futur débarquement des Anglo-Américains. À ces maudits Churchill, Roosevelt et de Gaulle. Et qu'ils se noient tous dans la Manche !

Les autres invités s'esclaffèrent alors que le colonel Keller revenait à grands pas, il avait mis son manteau sur ses épaules. Il tendit une enveloppe à Tristan.

— Voici votre Ausweis, je l'ai contresigné. Avec ça, votre protégée peut aller prendre un thé à la Kommandantur et en ressortir avec une haie d'honneur. Bon, il semblerait que le Reichsführer ait toujours confiance en vous, je dois vous accompagner au centre de Lamorlaye.

— Vous le connaissez ce manoir ?

— Évidemment. Ici, on l'appelle *Westwald*[1].

— Et on y trouve quoi ?

— Le futur de l'humanité.

Lamorlaye
Près de Chantilly

Tristan marchait aux côtés du colonel Keller dans l'allée arborée menant au charmant manoir de style anglo-normand niché entre les

futaies de hêtres sombres et majestueux. Le SS n'avait pas desserré les dents pendant toute la durée du trajet en voiture. À l'évidence, il s'y rendait à contrecœur, la consigne d'Himmler lui restait en travers de la gorge.

Arrivé devant l'imposante grille qui gardait l'entrée, Tristan avait été impressionné par l'armada de SS déployée autour de la propriété. Deux automitrailleuses à chenilles tenaient position de chaque côté de l'entrée. Les deux hommes passèrent un second poste de garde en plein milieu du chemin de gravier gris. Des dogues massifs comme des panthères les scrutaient, babines dégoulinantes et crocs acérés pareils à des scies. Tristan ne savait pas ce qu'il allait découvrir, mais les Allemands tenaient à décourager tout curieux.

Ils arrivèrent enfin devant le manoir. Un homme en blouse blanche et une femme chapeautée d'une coiffe d'infirmière attendaient sur le perron. Tristan les détailla avec méfiance. La dernière fois qu'il avait mis les pieds dans un château de la SS tenu par des médecins, c'était pour découvrir un centre d'extermination de handicapés et d'expérimentations effroyables sur des prisonniers.

Leurs hôtes levèrent tous le bras réglementaire. L'infirmière, plus rapidement que le médecin. L'homme, à moitié chauve, affichait un sourire mielleux alors que la femme, plus âgée, arborait un visage aussi froid qu'anguleux. Si c'était une clinique, songea Tristan, jamais il ne voudrait s'y faire soigner.

Le colonel SS répondit par un bref salut et fit les présentations à Tristan.

— Je vous présente le Sturmbannführer Ebner, médecin et directeur du centre, et Frau Karel, infirmière en chef et responsable en second. Puis, se tournant vers les blouses blanches : Voulez-vous faire la présentation des lieux à Tristan Marcas ? Ce Français, de race indéterminée, jouit de la confiance du Reichsführer.

Le médecin se plia presque en deux tandis que son adjointe offrit un demi-sourire aussi convivial qu'une matraque.

— Avec grand plaisir. Veuillez nous suivre.

La salle d'entrée du manoir était vaste, tout en boiseries et charpentes avec des têtes de cerf accrochées aux murs. Le médecin et l'infirmière avançaient d'un pas martial, parfaitement coordonné. À défaut de porter un uniforme sous leur blouse, ils en avaient rhabillé leur cerveau.

— Le Reichsführer en personne nous a fait l'honneur de sa présence au mois de février, dit le médecin.

— Formidable… Expliquez-moi la finalité de cet endroit.

— Vous vous trouvez dans un Lebensborn, ou fontaine de vie en français. C'est le nom du projet grandiose lancé par la SS à travers toute l'Europe et dont nous sommes l'une des innombrables cellules.

Ils débouchèrent devant une porte à doubles battants massifs. Deux gardes armés en surveillaient l'accès. Le médecin fit un signe de la tête, les soldats s'écartèrent comme des poupées mécaniques et sans âme. Tristan ralentit le pas, il avait déjà vu tant d'horreurs chez les nazis qu'il redoutait ce qu'il allait découvrir. Le médecin poussa les battants et ouvrit grand les bras.

— Bienvenue au paradis.

Notes

1. Forêt de l’ouest en allemand.

58.

France
Lamorlaye
Bois Larris

Tristan se demandait s'il ne rêvait pas. Des rangées de lits parfaitement alignés étaient disposées de chaque côté d'une salle longue comme un terrain de tennis. Chaque lit séparé par un voilage blanc qui pendait du plafond. La rangée de droite semblait vide, lits faits au carré. Sur la gauche, chaque matelas était occupé. Par une femme.

Une femme au ventre arrondi. Presque à terme.

— Mais c'est une maternité ! s'exclama Tristan alors qu'il s'avançait dans la travée centrale.

Elles étaient toutes blondes, pas plus d'une vingtaine d'années, les cheveux tirés en arrière, engoncées dans des blouses de parturiente ornées du sigle de la SS sur le ventre. Les deux runes s'arrondissaient de chaque côté, formant comme un cercle autour de leur nombril.

Tristan était désorienté. Des femmes enceintes qui portaient ce symbole de mort et de souffrance. On nageait dans l'absurde.

Les futures mamans riaient et s'apostrophaient entre elles. Elles avaient l'air heureuses, détendues et parlaient en français. L'une d'entre elles avait même un accent du Sud-Ouest. Ces femmes n'étaient pas plus allemandes que lui. Rien de ce qu'il voyait n'avait de sens. Pourquoi les SS avaient-ils transformé cette maternité en bunker gardé jusqu'aux dents ?

— Qui sont ces femmes ? demanda Tristan.

— Les mères qui enfanteront la future race supérieure.

— Je ne comprends pas, je croyais que vous étiez déjà la race supérieure, ironisa Marcas.

Le médecin ne releva pas, il couvait ses pensionnaires d'un regard bienveillant.

— Ces femmes, Françaises et Belges, toutes célibataires, ont été choisies pour leur patrimoine génétique de premier plan, au terme d'un long processus de sélection.

— Mais les pères ?

L'infirmière en chef prit la suite :

— Tous SS. Et de haut rang, pour la plupart. Ils viennent passer de courts séjours dans le manoir afin d'accomplir leur devoir. Ces femmes ont accepté de se faire ensemencer par des reproducteurs purs et parfaits. Ça se passe dans l'autre corps de bâtiment. Nous ne pouvons pas vous y emmener, des… inséminations sont en cours.

— Vous gérez un bordel pour Aryens, en fait ?

— Bien sûr que non, répliqua sèchement l'infirmière. Ce qui compte, ce n'est pas leur plaisir, mais leur semence. Ces hommes ne reverront plus jamais ces femmes, ni même les enfants.

— Comment ça ?

— Une fois qu'elles accouchent, les bébés restent un temps avec elles pour l'allaitement. Et ils sont ensuite adoptés dans des familles sélectionnées. En Allemagne.

— Et il y a beaucoup d'élevages en batterie du même type ?

— Une quarantaine dans toute l'Europe, mais ce n'est qu'un début. Les objectifs sont ambitieux. L'idée est d'en ouvrir un bon millier d'ici 1950.

— À condition de gagner la guerre, répliqua Tristan, acide.

Ils quittèrent le dortoir et passèrent dans une autre salle fermée sur un côté par une longue vitre qui courait sur toute la pièce. Il y avait des lits avec d'autres femmes, certaines penchées au-dessus de berceaux, d'autres donnant le sein à des nouveau-nés. Tristan s'approcha de la vitre. Les berceaux étaient remplis de bébés d'âges variables. L'un d'entre eux, le plus proche de lui, envoya un sourire déconcertant à Tristan.

La vision était idyllique et cauchemardesque. Tristan remarqua que Keller n'avait pas ouvert la bouche. Ou il se trompait, ou il avait l'impression que le gestapiste ne voyait pas d'un bon œil cette pouponnière.

— Et il y a beaucoup de Lebensborn en France ?

— Non, Lamorlaye est le seul, répliqua le médecin d'un air arrogant. Votre race s'est considérablement abâtardie au fil des siècles. Elle s'est affaiblie et a perdu toute la puissance vitale aryenne héritée des tribus franques.

— Bien sûr… Pourtant, en 18, vos compatriotes se sont fait administrer une sacrée déculottée par ces *bâtards dégénérés* de poilus.

Tristan crut voir l'ombre d'un sourire sur le visage du colonel. Le reste de la visite se déroula au pas de charge. Blocs médicaux ultramodernes, infirmeries et pharmacie dernier cri, Tristan eut droit à un fastidieux cours en règle sur la supériorité de l'efficacité médicale allemande. Pendant que le médecin l'abreuvait d'informations, il gardait son esprit concentré sur les jeunes femmes sacrifiées. Elles avaient donc été prélevées dans cette cohorte de filles-mères. Mais pourquoi les Allemands auraient-ils été complices de satanistes ? Si le diable avait sa place en ce lieu, il n'avait pas la queue fourchue et ne pratiquait pas de messe noire, il portait une blouse blanche et fabriquait des bébés.

Ça ne tenait pas.

Le groupe termina la visite et se posa dans le bureau du médecin-chef. Il s'était réservé la pièce du manoir qui donnait sur un magnifique jardin à la française. La décoration était sommaire, réduite à un buste d'Hitler sur le plan de travail et, au mur, l'affiche de propagande d'une jeune femme portant un bébé hilare et joufflu. Le colonel et Tristan s'installèrent de l'autre côté du bureau, tandis que le médecin se cala dans son fauteuil.

— Prenez place Frau Karel, dit le praticien en désignant un siège sur le côté.

— J'ai du travail, Herr Doktor, voulez-vous m'excuser ?

— Oui, bien sûr. Le devoir avant tout.

Elle se retira en saluant les deux invités, non sans avoir lancé un regard glacé à Tristan. À l'évidence, son charme n'avait pas opéré sur cette sorcière.

— Il ne serait pas très content, le Maréchal, s'il savait qu'on élève sur le sol français des filles-mères en batterie, lança-t-il.

— Qui vous parle de Pétain ? Vous êtes prisonnier de votre morale française judéo-chrétienne étriquée. Le mariage est un rite stupide, inventé par l'Église pour empêcher les hommes de propager leur semence. À ce titre, les filles-mères sont des femmes exemplaires,

vitales pour la perpétuation de la race. Elles doivent avoir les mêmes droits que les épouses.

— Vraiment ? Je n'ai pas l'habitude de tant d'humanité chez des SS.

Le médecin sortit d'un tiroir un petit livre de cuir brun orné d'une croix gammée.

— Ceci est le manuel officiel des Lebensborn, illustré des pensées fécondes de notre chef suprême. La vocation d'une femme n'est pas de se marier, mais d'enfanter ! Je cite le Reichsführer : « Le mariage est une invention satanique de l'Église[1]. »

— Il a vraiment écrit ça ?

— Oui et bien d'autres choses. Ainsi : « C'est ce que devraient comprendre messieurs les pasteurs et les curés qui tonnent, du haut de leurs chaires, contre les filles-mères et qui ne savent pas le mal qu'ils infligent à ces pauvres femmes en montant contre elles toute la société. » Ici, nous mettons tout en œuvre pour leur donner un statut de mère aryenne. Dans le sens le plus noble qui soit.

— Ce Himmler, quelle âme charitable…

— Allez au fait, Marcas, on perd du temps, s'impatienta Keller en consultant sa montre. Je veux rentrer à Paris le plus rapidement possible.

Tristan hocha la tête, il ouvrit le feu.

— Et ensuite, une fois qu'elles ont accouché, que deviennent ces femmes, délestées de leur progéniture ?

— Elles sont soit réexpédiées chez elles, pourvues d'un pécule important, soit nous leur trouvons une nouvelle vie avec un travail. Ces mères admirables ont droit au meilleur. Et parfois, elles reviennent à nouveau pour enfanter tant elles sont enthousiastes.

— Elles vous donnent de leurs nouvelles ? Il n'y a pas eu de disparitions suspectes ?

Le médecin se rembrunit.

— Je ne vois pas ce que vous insinuez.

Le colonel Keller s'impatientait, il écrasa son mégot dans le cendrier.

— Je pense que ça suffit. Nous rentrons à Paris.

— Le nom d'Arnaud Fontdaumier, ça vous dit quelque chose ? lança Marcas.

Le médecin avait pâli. Il paraissait nerveux, triturait son stylo.

— Je… Peut-être. C'est l'un de nos fournisseurs de matériel médical.

Tristan décida de jouer son va-tout, il avait ouvert une brèche qu'il allait agrandir jusqu'aux fondements de ce salopard en blouse blanche.

— Ça suffit, docteur ! Je suis envoyé par le Reichsführer en personne. Vous nous cachez des informations. Ce Fontdaumier, il venait s'approvisionner en jeunes femmes, c'est bien ça ?

Le médecin se leva et s'adressa au colonel Keller :

— Herr Standartenführer, il est inadmissible qu'un Français m'interroge de la sorte.

Keller fixa Ebner et lui indiqua son siège de l'index. Lui aussi avait détecté le changement d'attitude du médecin.

— Assis ! Et répondez.

Le médecin-chef s'était décomposé. Il sortit un mouchoir de sa poche et s'essuya le front.

Notes

1. Authentique.

59.

Lebensborn de Bois Larris

Ebner articulait d'une voix lente, sans regarder ses interlocuteurs.

— Une fois qu'elles ont donné leur enfant au Reich, nos pensionnaires retournent dans leurs foyers comme je vous l'ai dit, mais certaines d'entre elles nous demandent de changer de vie. De leur chercher un travail. Comme elles sont françaises, je ne peux pas les envoyer en Allemagne. Fontdaumier m'a proposé de leur trouver des employeurs. Comme c'était un homme de confiance, proche de nos idées, je n'y ai pas trouvé à redire.

Le colonel Keller s'avança du docteur tel un serpent.

— Vous êtes au courant que Fontdaumier a été assassiné ?

— Non…

— Vous lui avez confié combien de filles ?

— Je ne sais pas, une dizaine tout au plus.

— Vous avez un fichier avec les noms de ces femmes ?

— Oui, mais c'est strictement confidentiel, car il y a aussi les noms des pères.

Le médecin échangea un regard avec le colonel Keller, celui-ci hocha la tête.

— D'accord, je vais le chercher, c'est au secrétariat.

Pendant ce temps, Marcas s'alluma une cigarette.

— Mon cher colonel Keller, auriez-vous engendré quelques petits bébés de la race plus supérieure que supérieure ?

— Non. Ma femme n'aurait jamais accepté, bien que la SS nous y encourage fortement. J'ai fourni mon quota obligatoire de quatre enfants, on m'a laissé tranquille. Et puis j'ai toujours été très partagé sur l'*Umwertung*.

— Pardon ?

— *Umwertung*. Ça veut dire l'inversion des valeurs judéo-chrétiennes. C'est l'un des principes fondamentaux de notre ordre d'élite. La force au lieu de l'amour, la sélection contre la compassion, la guerre contre la paix… Tout ça me va très bien. En revanche, l'*Umwertung* autorise, entre autres, la polygamie au sein de la SS. Je n'y suis pas favorable, la famille c'est sacré.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Un ami juriste à Berlin travaille sur une réforme du Code civil allemand pour légaliser la polygamie en temps de guerre[1]. Mais je doute que mon épouse apprécie.

Le médecin était revenu avec une quinzaine de chemises kaki sous le bras qu'il posa sur la table.

— Toutes les mères placées par Fontdaumier sont dans ces dossiers, classées par date et par numéro, suivant l'ordre d'arrivée dans notre Lebensborn.

Marcas prit au hasard une chemise cartonnée et pliée en quatre volets. Sur le premier volet étaient agrafées deux photographies, type carte d'identité, de face et de profil. Celles d'une femme blonde, souriante, plutôt jolie. Dessous il y avait un numéro écrit en gras, ses nom et prénom et une foule d'informations sur sa famille. Sur le second rabat étaient apposés des renseignements médicaux avec une succession de dates, y compris celle de la conception. Sur le troisième volet, il y avait deux autres photos. Un nouveau-né avec un numéro et un homme en tenue de SS avec son nom, son grade, son matricule et son parcours au sein du parti nazi. Le contraste entre ce bébé jovial et le visage cruel de son père, en veste de SS, plongea Tristan dans un profond malaise.

L'innocence issue de la semence du mal.

Un bébé de SS ressemblait à tous les bébés du monde, mais à partir de quand ce petit ange se transformerait-il en monstre cruel comme son père ? Les déments nazis qui géraient ces ignominieuses pouponnières avaient dû planifier un parcours éducatif de sang et de terreur, à la hauteur de leurs espérances délirantes. Écœuré, Tristan continua la lecture du dossier. Enfin, sur le quatrième volet on trouvait des informations sur la famille d'adoption du bébé, la

nouvelle adresse de la jeune mère et le nom de son employeur, ainsi que des commentaires annotés à la main.

— Que cherchez-vous ? demanda Keller.

— Je ne sais pas… Laissez-moi examiner ces dossiers.

Il piocha une deuxième chemise qu'il parcourut attentivement, puis une troisième. Il s'arrêta dans sa lecture et reprit la deuxième qu'il inspecta à nouveau, en s'attardant longuement sur le quatrième volet.

Le médecin et le colonel de la Gestapo le regardaient abattre sa besogne avec froideur. Tristan leva la tête.

— Docteur, avez-vous remarqué que c'est toujours le même employeur ?

— Fontdaumier ?

— Non, je parle de la personne qui a embauché ces femmes au titre de gouvernante.

— Je n'en sais rien ! Vous vous doutez que j'ai autre chose à faire que de m'occuper de la paperasse, il faut voir avec ma secrétaire.

Tristan glissa l'une des fiches sous le nez de Keller.

— Regardez, colonel. Ces trois filles ont été embauchées comme domestiques, rue des Eaux, chez la baronne Victoire de Luzy.

Le gestapiste lut le premier dossier, puis les deux autres et hocha la tête.

— C'est étonnant le nombre de gouvernantes employées par une femme vivant seule, même une aristocrate, dit Tristan. Je suis sûr que si nous regardons les autres dossiers, on trouvera les mêmes références. Vous pouvez vérifier, colonel ?

Le gestapiste prit les dossiers les uns après les autres et les ouvrit tous au quatrième volet.

— Le Dr Ebner a contresigné chacun de ces dossiers, remarqua-t-il d'une voix lente.

Le médecin jeta des regards nerveux.

— Je… J'étais débordé de travail, sans doute une erreur de la secrétaire. Nous sommes submergés en ce moment.

— De mortelles erreurs, précisa Marcas. Toutes ces femmes ont été assassinées par Fontdaumier et ses amis. Êtes-vous membre de cette confrérie de satanistes, Dr Ebner ? Vous sacrifiez vous aussi des femmes en invoquant le démon ?

— Assassinées… Satanistes… Non… C'est absurde, balbutia le médecin qui était devenu livide.

Le colonel SS frappa sur la table avec son poing ganté.

— Le Français a raison, Herr Doktor. Vous êtes complice de cette bande de criminels. Ça saute aux yeux. Vous allez m'accompagner à Paris séance tenante.

— Non ! Je…

— En tant que médecin de la SS, assena Keller, vous avez assisté à des séances d'interrogatoire de prisonniers. Je suis sûr que vous apprécierez de changer de rôle.

Ebner s'effondra sur son siège.

— Je peux tout expliquer.

— On vous écoute.

— Je jure que je n'ai en rien participé à des meurtres. Fontdaumier… Il m'a payé. Et je ne savais pas ce qu'il advenait de ces filles. J'aurais immédiatement arrêté. Des ventres si féconds, c'est du gâchis. Elles pouvaient servir à nouveau de reproductrices pour le Reich.

— Combien ?

— Dix mille francs par fille....

Keller ne le regardait même pas, il continuait d'éplucher les autres dossiers, toujours sur le quatrième volet.

— De l'argent… Vous déshonorez votre uniforme. Je vous mets aux arrêts. Suivez-nous immédiatement. C'est le peloton d'exécution qui vous attend. Et je…

Le colonel s'était interrompu net. Quelque chose dans l'un des dossiers avait retenu son attention. Il le retourna comme hypnotisé.

Le médecin, lui, semblait paniqué. Soudain, il passa sa main dans le tiroir de son bureau et en sortit un Luger qu'il braqua sur le colonel. Sa main tremblait…

— Ça suffit !

— Lâchez cette arme, dit Keller en levant la tête de son dossier. Cessez vos stupidités. J'ai entre les mains le dossier d'une de ces femmes. Le géniteur n'est autre que le colonel Gellen. Vous le saviez et vous n'avez rien dit ! Imbécile. Tout est là !

— Je veux m'expliquer devant le Reichsführer. Pas avec un minable

colonel de la Gestapo.

Le visage de Keller s'était empourpré. Il lâcha son dossier, se leva et s'approcha du médecin.

— Espèce de larve… dit-il, menaçant. Tu vas m'obéir tout de suite. Je vais te…

Une détonation claqua au moment où il terminait sa phrase. Le colonel ouvrit de grands yeux sidérés et agrippa sa poitrine. Il s'écroula à la verticale, sa main tenant toujours le dossier. Tristan saisit le buste d'Hitler et le lança de toutes ses forces sur la tête du médecin. Le Führer de plâtre percuta la tempe du docteur qui s'écroula à son tour. Tristan se jeta à terre et récupéra l'arme qu'il brandit sur le médecin à moitié assommé.

Keller se tortillait de douleur sur le parquet, il crachait des filets de sang et hoquetait. Tristan ouvrit sa veste, de larges taches pourpres maculaient sa chemise blanche. Le SS agrippa la manche de Tristan.

— 669… J'ai trouvé… dit Keller d'une voix faible.

— Ne bougez pas, ça ne manque pas de médecins ici.

— Vous ne comprenez pas… Le dossier. Tout est… là… 669.

Au même moment, l'infirmière en chef et deux gardes se ruaient dans le bureau.

— On a entendu des coups de feu. Que se passe-t-il ?

Ils désarmèrent Tristan alors que le Dr Ebner reprenait connaissance. Le médecin pointa son index sur Tristan.

— Lui. Le Français ! Il a voulu assassiner le colonel ! Abattez-le.

Tristan se tourna vers l'infirmière en chef.

— C'est faux. Keller et moi étions sur le point de démasquer le docteur. Il est corrompu.

— Vous n'allez pas croire ce maudit Français. Sa parole ne vaut rien !

Les SS braquèrent leurs mitraillettes sur Tristan. Keller poussa un râle et tenta de lever le bras. L'infirmière s'accroupit contre lui et colla son oreille à sa bouche tout en regardant le médecin. Saisi de panique, Ebner tenta de détaler vers la porte. Mais il ne passa pas le seuil, l'un des gardes lâcha une rafale de mitraillette qui le faucha en plein vol. Le médecin tournoya sur lui-même et s'effondra sous l'affiche de la jeune maman et de son bébé.

L'infirmière se leva en réajustant sa blouse.

— Le colonel Keller est mort. Il ne m'a rien dit.

— Que comptez-vous faire, Fräulein ? demanda Tristan qui baissa les bras. Vous savez que je suis ici sur ordre personnel du Reichsführer.

— Un rapport. Tout comme vous, je suppose ?

— Pour ça, je dois consulter le dossier que le colonel tient dans sa main.

L'infirmière hésita, mais ce Français énigmatique avait le bras long.

— Faites, mais interdiction de l'emporter avec vous, répondit-elle sur un ton qui ne souffrait aucune discussion. J'appelle la Gestapo à Paris pour les prévenir du meurtre du colonel.

Pendant qu'elle passait son appel, en baissant le ton de sa voix pour qu'il n'entende pas, Tristan arracha la chemise de carton kaki tachée de sang de la main du mort. Il retourna s'asseoir sur son siège, veillant à calmer son excitation.

Il allait enfin avoir la réponse à toutes ses questions.

Il prit le dossier et commença à le lire. La jeune mère était magnifique, on aurait dit une actrice, plus racée que Marie Olinska. Il jeta un œil au bébé et au père, en l'occurrence le colonel Gellen. À la rubrique employeur, la fille avait elle aussi été embauchée chez la baronne de Luzy. En marge on trouvait le nom de Fontdaumier.

Il ne comprenait pas ce que Keller avait découvert. Agacé, il reprit son examen en commençant par la première page. Le sang du colonel rendait la lecture difficile, les gouttes écarlates avaient délavé en partie les informations rédigées à la main. Il changea l'angle de lecture pour bénéficier de plus de lumière.

Et soudain il comprit. Il avait lu trop vite.

Une goutte de sang auréolait le numéro du dossier.

669

Cette femme était la six cent soixante-neuvième pensionnaire du Lebensborn. Il s'attarda longuement sur le nombre fatidique et les informations en partie maculées. Le mobile des crimes était là sous ses yeux. Il se tourna vers la cerbère qui avait raccroché.

— Je dois repartir à Paris de toute urgence, Frau Karel.

— La Gestapo nous envoie une équipe d'enquêteurs pour prendre nos dépositions sur la mort du colonel Keller, répondit l'infirmière en secouant la tête. Ils arriveront dans une heure pour nous entendre. En

attendant, interdiction de quitter les lieux. À mon avis, vous ne pourrez partir que demain matin.

— Je peux passer au moins un coup de fil ?

L'infirmière hocha la tête.

— Allez-y. Faites le 9 pour l'opératrice.

Il décrocha le combiné, attendit la tonalité, puis entendit la voix d'une femme.

— Mademoiselle, je voudrais la police judiciaire. 36, quai des Orfèvres, le commissaire Montalivet. De la part de Marcas. Gestapo. Non, je ne quitte pas.

Pendant qu'il attendait sa communication, Marcas soutenait le regard acéré de l'infirmière en chef qui ne bougeait pas d'un centimètre. Il y avait quelque chose de minéral chez cette femme. Il savait qu'elle n'aurait aucune hésitation à le faire abattre si elle en recevait l'ordre. De longues minutes s'écoulaient. Il priait le ciel pour que le flic soit à son bureau.

— Montalivet à l'appareil.

— Commissaire ? Tristan. Il faut que l'on se voie demain.

— Pour me présenter des excuses ?

— Non, j'ai du nouveau sur 669, articula Tristan à voix basse pour ne pas être entendu de l'infirmière.

— Vous m'emmerdez ! Moi je dois retrouver Petiot, sacré ennemi public numéro 1 de Vichy, si l'on excepte le général de Gaulle, bien sûr.

— Ça ne peut pas attendre. J'ai trouvé la vérité pour 669. C'est une vengeance.

Il y eut un silence, puis Tristan entendit comme un soupir.

— D'accord, je peux me libérer d'ici une heure.

— Pas moi, le colonel Keller a été abattu. Je vous expliquerai tout. Plutôt demain dans l'après-midi.

— Mmm… Écoutez, on a identifié une planque de Petiot juste à côté du Père-Lachaise. Retrouvez-moi, mais à 16 heures, dans le cimetière. Je ne veux pas qu'on me voie fricoter avec un agent français de la Gestapo.

— Toujours aussi prudent… Devant quelle tombe ?

Notes

1. Authentique. Il sera proposé à l'été 1944.

60.

Allemagne
Haute-Bavière
Steinhöring

Une main dénoua le bandeau qu'elle portait depuis des heures et Laure, éberluée, se retrouva au milieu d'un paysage de campagne. Des champs à perte de vue, séparés par des arbres au feuillage vert tendre, bruissant sous la brise. S'il n'y avait pas eu Kirsten à ses côtés, la vision aurait été idyllique. Un vrai paysage de carte postale. À se demander comment de pareils endroits pouvaient encore exister dans une Europe à feu et à sang. Dans un caquètement imprévu, un troupeau d'oies passa juste à côté, conduit par une petite fille au regard aussi clair que le ciel. Elle regarda Laure étrangement, puis disparut derrière un bosquet. Kirsten la poussa dans le dos pour avancer.

— Où sommes-nous ?

Pour toute réponse, Laure aperçut un portail ouvert sur une longue allée de gravier que binaient des jeunes femmes, en tenue grise. Toutes baissèrent la tête. Sans doute des prisonnières. Peut-être polonaises ou russes, tant elles avaient toutes des cheveux d'une blondeur de blé. Des deux côtés du chemin, de vastes étendues gazonnées étaient parsemées de bosquets et de parterres de fleurs. Là aussi, des femmes, certaines très jeunes, travaillaient en silence. La Française s'interrogeait quand elle aperçut, au bout de l'allée, une haute demeure à la façade blanche. Au moins quatre étages largement ouverts sur de longs balcons inondés de soleil. Chaque détail, des hautes fenêtres à la vaste terrasse, donnait l'impression d'un hôtel pour nantis, et on s'attendait à voir des touristes partir en excursion dans les montagnes toutes proches. Kirsten fit un signe et, de la

terrasse où il était assis, un homme se leva pour aller à leur rencontre. Laure reconnut immédiatement l'uniforme des SS qu'il portait sous une blouse blanche.

— Vous nous amenez une pensionnaire, Frau Feuerbach ?

Toujours économe de ses mots, Kirsten hocha la tête. Laure frissonna aussitôt. Le regard bizarre de la petite fille, le visage ostensiblement baissé des femmes à l'entrée… tout cela lui semblait un mauvais présage.

— Je suis le Dr Guttdum. Veuillez vous tourner s'il vous plaît.

Laure le regarda avec ironie.

— Pourquoi, vous voulez que je participe au concours Miss Allemagne 1944 ?

— Vous ne le gagneriez pas. Trop petite. Tournez-vous. Que je n'aie pas à le répéter !

D'Estillac s'exécuta. Elle avait l'impression d'être une jument sur un marché agricole de province. Le médecin l'examina avec attention, puis il dit à Kirsten :

— Bien sûr, nous allons l'évaluer en détail, mais je pense déjà qu'elle ne sera pas classée dans la catégorie A. Vous savez ce que ça signifie ?

— Qu'elle n'est pas prioritaire pour vos recherches, je sais. Toutefois, elle va le devenir. Ordre spécial du Reichsführer.

Guttdum haussa imperceptiblement les épaules.

— S'il en est ainsi. Conduisez-la au centre de prise en charge. Une équipe va s'occuper d'elle.

D'un coup, les inquiétudes de Laure montèrent en flèche. Et si elle était dans un de ces hôpitaux spécialisés créés par les nazis ? Depuis plusieurs mois, à Londres, des rumeurs se répandaient dans les services de renseignements. On racontait que les Allemands, prêts à tout pour remporter la victoire, menaient des recherches sur la résistance humaine. Des prisonniers étaient régulièrement prélevés dans les camps pour devenir des cobayes d'expériences hallucinantes. Résistance au froid, à la douleur, mais aussi injection de médicaments inédits… L'étendue des sévices était telle qu'ils défiaient souvent l'imagination. Mieux valait mourir que de subir pareilles pratiques.

— *Schnell !*

Le cri surprit Laure. Juste derrière le bâtiment d'entrée, une dizaine d'hommes, torse nu, venaient de s'élancer sur une piste de sable. Face à une ligne d'arrivée, un médecin tenait un chronomètre. Kirsten s'était arrêtée pour regarder la course. Très vite un trio de tête se détacha et franchit la ligne dans un hurlement de joie.

— Eux, ce sont des A, commenta énigmatiquement Feuerbach.

Laure réagit aussitôt :

— On est où ici ? J'ai déjà eu droit à un médecin qui se comporte comme un marchand de bestiaux et maintenant ce sont des gamins qui se croient aux jeux Olympiques… C'est ça la nouvelle Allemagne ?

— Taisez-vous et avancez.

— Ne croyez pas m'intimider. Ni votre ami Otto ni Sepp n'y sont parvenus.

— Skorzeny n'est pas mon ami et ses méthodes pour obtenir des informations sont dépassées. Mais peu importe.

Elles venaient d'arriver devant un nouveau bâtiment tout en longueur. Sans doute une grange ou d'anciennes écuries fraîchement rénovées. Devant la large porte, un ballet incessant d'infirmiers ne cessait d'entrer et de sortir. Laure s'arrêta net et se retourna vers Kirsten.

— Si je n'ai rien dit à Skorzeny et son sicaire, c'est que je ne sais rien de plus que la mission que l'on m'a confiée à Genève. Vous pouvez m'interroger autant que vous voulez, ce sera pareil.

Feuerbach lui saisit le bras.

— J'ai d'autres projets pour vous…

Ils étaient juste devant l'entrée du bâtiment. Un infirmier s'avança pour prendre en charge la Française.

Il lui intima l'ordre de se déshabiller intégralement. Laure se retrouva dans une salle blanchie à la chaux où flottait une odeur d'antiseptique. Un registre à la main, deux femmes âgées au regard sans âme lui intimèrent de monter sur une balance avant de passer sous la toise. Sans un mot, d'Estillac obéit. Nue et étroitement surveillée, il ne servait à rien de résister.

Une fois son poids et sa taille notés, une des infirmières mesura son tour de hanche et de poitrine tandis que l'autre vérifiait sa dentition et ses yeux.

— Vous avez une pathologie récurrente ?

Laure secoua la tête.

— Vous avez eu des maladies vénériennes ?

— Non.

L'infirmière s'approcha à nouveau et examina en détail tout le corps de la Française.

— Pas de cicatrices visibles. Pas de traces d'interventions chirurgicales. Vous avez déjà eu des enfants ?

Laure haussa les épaules.

— Si vous croyez que la guerre m'en a laissé le temps !

— Contentez-vous de répondre aux questions par oui ou par non.

— Non.

— Rhabillez-vous.

Comme elle finissait de se vêtir, on vint la chercher pour la mener dans un long couloir encombré de femmes, toutes vêtues de cette même tenue grise qu'elle avait remarquée à son arrivée.

— Groupe A, lança une voie anonyme, vous montez à l'étage dans vos chambres.

Une dizaine de jeunes femmes se dirigèrent vers l'escalier. Laure remarqua qu'elles portaient toutes les cheveux en chignon pour dégager leur nuque. Un infirmier surgit et lui désigna le fond du couloir. D'autres filles, cette fois plus jeunes, attendaient en groupe bruyant. Elles venaient sans doute d'arriver, car elles ne portaient pas encore l'uniforme gris de rigueur. Certaines, des nattes sur les épaules, semblaient à peine sorties de l'enfance. Kirsten les désigna d'un mouvement de tête.

— Leurs parents sont morts lors de bombardements anglo-américains. Désormais, c'est le Reich qui s'en occupe.

Laure poussa un soupir de soulagement invisible. Ainsi, elle n'était pas dans un de ces hôpitaux de médecins maudits, mais dans une institution d'État qui prenait en charge les orphelins de guerre. En revanche, elle ne comprenait toujours pas ce qu'elle faisait là.

— Pourquoi m'avez-vous amenée dans une école ?

Elles venaient de sortir. Le soleil était éclatant. Un groupe de garçons passa en chantant le *Horst-Wessel-Lied*, le chant de guerre des nazis.

— Vous vous croyez dans une école ? s'écria Kirsten. Vous êtes bien

française, toujours à vivre dans l'illusion même quand la réalité crève les yeux. Vous croyez que le Reich a le temps d'éduquer toutes ces jeunes filles ? Vous croyez que le Reich a besoin du cerveau de ces filles ?

Laure venait de s'immobiliser comme une statue de sel.

— C'est de leur ventre, dont l'Allemagne a besoin. De leur ventre pour faire les futurs guerriers du Reich. La dure loi du mâle…

D'un coup, la Française comprit. L'examen médical, la sélection en groupe, les filles qui montaient l'escalier

— Ici, on insémine en priorité le groupe A.

— Insémine ?

— Oui. Chaque jeune femme sélectionnée dispose d'une chambre à l'étage. Elle est *visitée* chaque soir.

Laure se sentit vaciller. Kirsten reprit :

— À chaque fois, bien sûr par un homme différent. Cela augmente les chances d'une maternité. Au bout d'une semaine, l'étage accueille d'autres ventres à féconder.

Cette fois la Française explosa.

— Comment vous, une femme, pouvez accepter une telle ignominie ? Réduire une autre femme à sa seule capacité d'enfanter.

Kirsten prit une expression étrange.

— Ma chère, si j'ai réussi à prendre un peu de pouvoir dans un monde d'hommes, je sais que, pour être reconnue, il faut une sélection impitoyable. Certaines femmes sont faites pour diriger, les autres pour enfanter. C'est à ce prix qu'une élite féminine se dégagera et, un jour, arrivera au sommet.

Effrayée autant qu'écœurée, Laure recula.

— Vous êtes folle !

Le visage de Kirsten se crispa de mépris.

— Mais vous allez vous rendre utile ! Car il nous faut aussi tester les hommes. Et vous allez en tester beaucoup.

— Non, pas ça…

— Et comme vous refusez de parler, je choisirai le moment de votre ovulation.

Laure se plia en deux et se mit à vomir. Kirsten lui saisit la taille.

— Bientôt vous aurez un Aryen dans le ventre ! Et ce n’est qu’un début…

61.

Paris
Cimetière du Père-Lachaise

Tristan était passé par l'entrée du boulevard Ménilmontant et remontait l'avenue Feuillant, vers la partie nord du cimetière. Les hommes de la Gestapo l'avaient longuement interrogé dans la nuit. Leur officier supérieur, l'un des adjoints de Keller, s'était ensuite entretenu avec Himmler. À l'évidence, Tristan n'avait rien à se reprocher. L'un des gestapistes l'avait raccompagné à Paris et déposé devant le cimetière, une demi-heure plus tôt.

Tristan marchait d'un pas vif, accablé de fatigue. La nuit avait été courte. Il inspira l'air frais et se fondit dans le silence sépulcral. Il n'avait pas mis les pieds au Père-Lachaise depuis ses études, bien avant la guerre. Ce qui était rassurant avec un cimetière, c'est que rien n'y changeait. Il se souvenait de l'emplacement où se trouvait la tombe d'Allan Kardec, lieu de son rendez-vous avec Montalivet. Et pour cause, sa petite amie de l'époque, une étudiante aux Beaux-Arts, venait tous les mois invoquer le père du spiritisme. Il aimait bien l'accompagner, fasciné par la profusion de tombes baroques et l'atmosphère crépusculaire de la nécropole. Celle de Kardec se situait juste avant le crématorium, au niveau de la première transversale.

Le temps était frais, le soleil illuminait par endroits les frontons des caveaux et des pierres tombales. Il pressa le pas. Un jardinier ratissait l'allée principale, une femme en manteau noir, le visage voilé, se courbait sur une tombe, la main sur un arrosoir. Un peu plus loin, un vieil homme lisait un livre sur un banc. Tout était calme, paisible, serein.

Tristan réalisa que les cimetières étaient les seuls endroits où les guerres ne s'invitaient jamais. Il aperçut enfin la tombe du spirite,

reconnaissable entre mille. Une sorte de dolmen de pierre reconstituée avec le buste de Kardec, posé sur un piédestal, juste sous la dalle supérieure. Des gerbes de fleurs s'entassaient devant le mausolée. Rien ne changeait. C'était toujours la tombe la plus fleurie du cimetière. Montalivet n'était pas là. Il y avait juste un homme en blouson et chapeau noir sur la tête qui semblait prier, les mains jointes.

Une voix le héla sur sa droite.

— Marcas, par ici !

Tristan tourna la tête et aperçut Montalivet, sanglé dans son imper. Il se tenait devant un haut caveau rectangulaire de style gothique. Tristan enjamba une succession de dalles usées et moussues pour le rejoindre.

— Il y a un type devant la tombe du spirite, je préfère discuter avec vous ici, dit le policier.

Tristan s'approcha. Le flic alluma sa pipe en jetant des regards de droite à gauche.

— Vous avez identifié la planque de Petiot ? demanda Tristan.

— Oui, mon équipe fouille toujours les lieux. Histoire de voir s'il n'y a pas un autre charnier… Et vous, qu'avez-vous trouvé ?

Tristan sortit une photographie de sa poche et la tendit à Montalivet.

— Elle s'appelle Jeanne. J'ai trouvé son dossier dans une maternité assez particulière, dirigée par des Allemands. À Lamorlaye, l'endroit dont m'avait parlé Petiot.

Le commissaire prit la photographie, puis leva les yeux vers Tristan.

— Vous êtes têtu… Et alors ?

— Vous connaissez l'obsession administrative des Allemands, ils notent, classent, répertorient, archivent tout. Ils attribuaient des numéros aux mères qui venaient accoucher. Cette jeune femme avait vingt-quatre ans quand elle a accouché dans ce centre. Ensuite, elle a été confiée à Fontdaumier pour être gouvernante chez la baronne de Luzy et après, on perd sa trace. Il est plus que probable qu'elle ait été sacrifiée.

— Je ne comprends toujours pas le rapport avec 669.

— Il est d'une évidence confondante. Nous avons fait fausse route dès le début en cherchant une signification mystique ou ésotérique. Le ou les meurtriers n'avaient aucune intention cachée numérologique. 669, c'est le numéro d'admission de cette femme.

— Ça ne peut pas être aussi simple.

— Justement si. J'ai eu son dossier entre les mains. Et savez-vous qui est le père de son bébé ? Le colonel Gellen. Tout se recoupe. Les assassins ont voulu venger cette fille.

— J'admets que ça se tient, mais sincèrement, je me vois mal relancer mon enquête avec ces seuls éléments.

Tristan fixa le flic, le visage grave.

— Vous avez raison, d'autant plus que vous ne m'avez pas demandé le nom de famille de cette jeune femme.

Montalivet resta de marbre. Tristan continua d'une voix plus grave.

— Un nom que vous connaissez aussi bien que moi, commissaire, puisque c'est le vôtre. La jeune mère s'appelait Jeanne Montalivet. Votre fille, je suppose ?

Le flic restait figé comme une statue, mais son visage avait perdu toute bonhomie.

— Depuis le début, vous enquêtez sur les meurtres que vous avez commandités.

— Continuez.

Tristan sortit un pistolet de sa poche et l'arma.

— Vous avez appris, je ne sais comment, que votre fille avait été assassinée par cette bande de tarés. Et qu'auparavant, elle avait été engrossée par un SS, le colonel Gellen. Alors, vous avez mené votre propre enquête pour préparer votre vengeance. Avec, pour objectif, l'élimination de l'Allemand mais aussi de tous ceux qui ont été impliqués dans le meurtre de votre fille… La baronne de Luzy et Fontdaumier en tête.

— Ils ne méritaient plus de vivre.

— Et je suppose que vous aviez aussi en tête de buter Petiot, le soir où vous êtes allé le voir. Hélas, il a été plus rapide. Et pas de chance, vous êtes tombé sur un des pires tueurs de l'histoire de ce pays.

— Le pire, vous voulez dire. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

Tristan comprit que le commissaire ne renoncerait jamais.

— Quand je vous ai appelé, vous saviez que j'avais découvert la vérité ?

— Bien sûr, vous êtes un homme intelligent, Marcas. Ce n'est pas un hasard si je vous ai donné rendez-vous ici. Jetez un œil sur le caveau.

Juste derrière moi.

Tristan leva la tête et découvrit un nom gravé sur le linteau de pierre grise.

Famille Montalivet.

Le flic tendit la main vers l'intérieur de la structure funéraire.

— Dans mon malheur, j'ai eu de la chance, ma petite Jeanne n'a pas été démembrée et brûlée par ce fou de Petiot. Elle repose ici, au milieu des siens.

— Expliquez-moi pourquoi votre fille s'est retrouvée dans un Lebensborn.

— C'est une longue histoire.

— J'ai tout mon temps.

— Jeanne a toujours été une enfant au caractère… affirmé. Elle aurait pu entrer dans la Résistance, mais elle avait choisi l'autre camp. Ça arrive parfois. Elle s'était inscrite au PPF et militait dans leurs rangs. Toutes ces conneries. L'Europe nouvelle, le national-socialisme, la pureté de la race… Elle s'est jetée là-dedans à corps perdu. Alors qu'elle devait se marier avec son fiancé l'année dernière, elle a rencontré le colonel Gellen lors d'une soirée à l'ambassade d'Allemagne. Elle est tombée amoureuse de ce salopard et a rompu ses fiançailles. Quand j'ai appris qu'il l'avait mise enceinte, je l'ai très mal pris. Sa mère aussi. Nous l'avons chassée de notre domicile.

— Et Gellen l'a envoyée au Lebensborn pour sa maternité ?

— Oui, mais je ne l'ai su que bien après. Après son accouchement elle est retournée à Paris et a été embauchée chez la baronne. Elle en a profité pour renouer le contact avec sa sœur, que vous avez croisée à mon bureau.

Tristan se souvint fort bien de la belle jeune femme brune.

— Jeanne lui a tout déballé sur le Lebensborn.

— Elle devait être écœurée…

— Non ! Au contraire, elle voulait même y retourner plus tard, pour enfanter à nouveau un enfant pour son amant et donner de beaux bébés pour le grand Reich. D'ailleurs, la plupart des femmes côtoyées là-bas partageaient ses idées démentes. Sa sœur m'a raconté qu'elle plaisantait même sur son matricule, 669. Elle aurait préféré 666. Histoire de donner naissance à l'Antéchrist.

— Il ne faut jamais se moquer du diable…

— Vous ne croyez pas si bien dire, peu de temps après avoir pris son service chez la baronne, elle a disparu. Et on a retrouvé son cadavre. C'était elle, la fille sacrifiée dans une villa à Meudon. Par des satanistes.

Tristan se souvint des échanges houleux entre Petiot et Fontdaumier le soir du dîner square Rapp alors qu'il les espionnait derrière la fenêtre du salon. C'était à cause de cet échec que la secte lui avait demandé de faire disparaître les autres filles.

— Comment a-t-elle été identifiée ?

Montalivet remit du tabac dans sa pipe et continua d'une voix lasse. Il semblait avoir pris dix ans d'un seul coup. Tristan crut discerner des larmes au coin de ses yeux.

— Un pur hasard. Je travaillais à l'époque sur la disparition de la fille d'un ponte de Vichy. Il fallait que j'identifie des corps à la morgue. Ils avaient une série de cadavres du même âge. Et je suis tombé sur le corps de ma petite Jeanne. Poignardée.

Tristan imagina la douleur de ce père. Il avait vu des horreurs au cours de cette guerre, mais cette histoire lui semblait abominable.

— Et ensuite comment avez-vous retrouvé la trace des satanistes ?

— Je suis allé à Meudon, j'ai interrogé les voisins qui avaient aperçu tout un groupe de gens s'enfuir avant l'arrivée de la police. Dans la précipitation, Fontdaumier avait oublié le poignard du sacrifice. Je l'ai identifié avec ses empreintes dans notre fichier central. Ce salopard avait été condamné avant-guerre pour escroquerie. Mais depuis qu'il était devenu l'ami des nazis, il était intouchable. Alors je l'ai filé, patiemment, longtemps.

— La vengeance est un plat qui peut se déguster glacé.

— Je me suis aussi intéressé à la baronne qui avait employé Jeanne. Il m'a fallu du temps, beaucoup de temps, pour comprendre les liens et l'ampleur des crimes de tout ce cercle. Sauf qu'ils étaient hors de la justice des hommes.

— Alors, vous vous êtes démené pour qu'on vous confie l'enquête sur le meurtre de la baronne, c'est ça ?

— Encore plus simple, je l'ai fait assassiner quand j'étais de permanence.

Tristan serra la crosse de son arme. Par vengeance, Montalivet était devenu une machine à tuer.

— Mais pour le meurtre de Gellen… C'est bien Keller qui vous a

appelé ?

— Je l'avais prévu. Le nombre 669 commun aux deux meurtres ne pouvait que l'inciter à me mettre dans la boucle. En revanche, je n'avais pas prévu votre venue…

Tristan hocha la tête. Toutes les pièces du puzzle s'assemblaient d'un coup. Montalivet l'avait roulé jusqu'au bout en jouant le vieux flic au bord de la retraite.

— Je peux comprendre votre vengeance, mais pourquoi avoir torturé vos victimes ? Les yeux arrachés de la baronne, cette mise en scène macabre de Gellen démembré et son cœur enlevé…

— Vous pouvez ajouter le sexe sectionné de Fontdaumier. Je voulais les voir crever de trouille ! Eux et ces salopards de nazis qui ont créé cette maternité infernale. Je ne regrette rien.

Montalivet passa lentement la main sur le fronton du caveau où reposait sa fille.

— Maintenant que comptez-vous faire ? Me dénoncer ?

Tristan ne savait plus quoi penser.

— Je vous ai déjà sauvé la vie une fois. Deux, c'est peut-être trop…

— Je ne vous en demande pas tant.

— Une dernière question : cette femme mystérieuse qui est montée dans la tour Eiffel pour tuer Gellen… Qui est-elle ?

— Mais vous la connaissez. Elle est derrière vous.

62.

Paris
Cimetière du Père-Lachaise

Tristan se retourna et la reconnut, c'était la femme en manteau de deuil qui arrosait des fleurs sur une tombe. Elle le tenait en joue avec un pistolet. Il n'arrivait pas à identifier son visage sous la voilette piquetée de dentelles, mais son regard lui était familier.

— Lâchez votre arme, vous menacez inutilement mon père.

Elle remonta son voile. Tristan reconnut tout de suite la secrétaire du commissaire, un automatique dans la main. Sa fille.

— Je suis Madeleine, la sœur de Jeanne.

— Voici donc la mystérieuse prostituée de la tour Eiffel, qui a découpé ce pauvre colonel Gellen en morceaux. Félicitations. Ça n'a pas dû être facile.

— C'est moi qui m'en suis chargé.

Une voix masculine jaillit sur le côté et ce n'était pas Montalivet. Le jardinier venait de surgir, lui aussi armé. Costaud, les cheveux à ras, les mâchoires aussi puissantes que ses épaules, le teint rosacé, la face plate, il avait plus sa place dans une arène de gladiateurs que dans un cimetière.

— Ne me dites pas que vous êtes le frère de Jeanne, cette jeune maman nazie.

— Non, Bernard, son ex-fiancé. Jeanne aurait dû se marier avec moi, si elle n'avait pas rencontré ce maudit SS. Elle m'était destinée depuis notre adolescence. Ce sont eux qui lui ont tourné la tête. Le commissaire savait que j'avais un compte à régler avec ce salopard…

Montalivet désarma Tristan et glissa son arme dans sa poche.

— Bernard exerce la profession de boucher, j'avoue que cette spécialité nous a été fort utile. Maintenant, levez les mains en l'air.

— Qu'allez-vous faire de moi ?

— J'ai une dette envers vous, reconnut le commissaire. Et puis, j'avoue qu'au café du Cygne noir, j'ai apprécié votre détermination farouche à vouloir sauver ces jeunes filles. Sauf que toutes ces femmes sont volontaires et fières de procréer pour le Reich. Vous vous êtes fourvoyé. Vous auriez dû m'écouter et rentrer pondre votre rapport à cette ordure d'Himmler.

Sa fille intervint :

— Il faut en finir, sinon il va tout déballer à Keller.

— Le colonel est mort, répliqua Tristan. Assassiné par le médecin du centre décédé lui aussi. C'est lui qui fournissait les filles au cercle. Deux salauds de moins sur Terre.

— Tant mieux…

— On ne sait rien de ce Tristan, lança sa fille d'une voix tranchante. Et il travaille pour ces salauds de nazis.

— Et aussi pour la Résistance, dit son père. Cet homme sert plusieurs causes, mais laquelle est la bonne ?

— Madeleine a raison. Je peux m'occuper de lui, tout de suite, surenchérit le boucher.

Le commissaire alluma à nouveau sa pipe.

— Qu'en pensez-vous, Marcas ? Vous comprenez que je n'ai guère envie de nous retrouver, moi, ma fille et Bernard, dans une cave avenue Foch, les ongles arrachés et la peau écorchée.

Le boucher se rapprochait de lui, le visage déterminé. Tristan jouait sa vie. Il pesa soigneusement sa réponse.

— Je pense que vous allez me laisser partir. Je veux dire avec la vie sauve, pas les pieds devant.

— Et pourquoi ?

— Vous ne me croyez pas stupide au point de venir ici alors que je connaissais votre culpabilité. Jetez un œil sur la tombe de Kardec. Vous voyez l'homme au chapeau noir ?

Ses interlocuteurs tournèrent tous la tête vers le dolmen fleuri.

— C'est un agent de la Gestapo. Il y en a trois autres postés à

proximité. Si je ne lui fais pas un signe, il alertera ses collègues.

— Il ment, éructa Bernard. Laissez-moi le finir.

L'homme au chapeau noir avait arrêté de prier et venait de se retourner, les mains glissées dans les poches.

— Eh bien, murmura le commissaire, il semble que je suis mat comme on dit aux échecs.

— Plutôt… Pat[1]. Vous pouvez me dénoncer aussi aux Allemands. Vous savez que je travaille pour Londres.

— Je vois, on se tient par la barbichette…

— En quelque sorte. Alors faisons en sorte que Petiot reste le seul et unique 669. Et je vous conseille de ne pas lui mettre la main dessus, du moins aussi longtemps que les Allemands occuperont la France.

— Et pourquoi ?

— S'il se fait prendre, il niera être 669. Vous ne voulez pas que les nazis envoient un train entier d'otages dans un camp de concentration ?

— Vous êtes un malin, Marcas, et je salue votre compréhension sur les motivations de nos actes. Reste à savoir si c'est sincère…

— Écoutez… Je me moque que vous ayez assassiné l'amant SS de votre fille, la baronne et le pourvoyeur de ces malheureuses. Moi aussi, en d'autres temps j'ai éprouvé un désir de vengeance pour des gens qui ont assassiné quelqu'un qui m'était très cher.

Montalivet le jaugea pendant de longues secondes, puis il fit un signe à sa fille et à Bernard qui baissèrent leurs armes. Il tendit la main à Tristan.

— Marché conclu.

— Merci. Et le reste de la bande de satanistes ?

— J'en fais mon affaire.

— Vous n'allez pas les assassiner eux aussi !

— Non, ça devient trop dangereux, ils sont sur leurs gardes et protégés par la Milice. Quant à Zaepffel, il a quitté Paris précipitamment. Sa chère Geneviève, *la grande voyante druidesse*, l'a dénoncé à nos services. Mais ça ne durera pas éternellement… Et ce jour-là, je les arrêterai en toute légalité.

— Sage décision.

Tristan salua ensuite la fille du flic.

— Je n'ose pas vous demander si c'est vous qui avez tranché le sexe de Fontdaumier.

— Vous pouvez. Il n'y a pas que ma sœur qui avait du caractère…

Montalivet et ses complices partirent chacun de leur côté. Tristan les laissa s'éloigner, puis il se dirigea vers l'homme au chapeau noir. Il sortit un billet de cent francs.

— La seconde partie du paiement. Comme convenu.

Le type afficha un large sourire.

— Deux cents balles juste pour prier devant une tombe et vous regarder discuter avec vos potes, c'est royal. Je regrette pas d'avoir accepté votre offre devant le cimetière.

— Vous m'avez sauvé la vie. Ça n'a pas de prix.

Tristan le salua et s'éclipsa. Il lui restait un ultime rendez-vous à honorer avant de quitter Paris.

Rue Saint-Antoine

Le pitoresque cortège d'hommes et de femmes passa juste devant Tristan quand il sortit de la bouche de la station de métro. Ce n'étaient pas des manifestants, ils ne portaient aucune pancarte et ne vociféraient aucun slogan. Hommes et femmes, habillés comme pour se rendre à la messe, tous avaient les mains jointes, la tête penchée et le pas lent. Une allure de pénitents. Des miliciens, reconnaissables à leurs galettes noires qui leur servaient de béret, faisaient office de service d'ordre. Soudain, le groupe s'arrêta comme un seul homme devant le parvis de l'église Saint-Paul. Un roulement de tambour résonna dans la rue et un chœur jaillit d'une seule voix.

Ave Maria. Sauve la France.

Ave Maria. Sauve le Maréchal.

Ave Maria. Sauve tes enfants aryens.

Puis, le groupe s'agenouilla en courbant la nuque devant une petite femme vêtue d'une longue tunique blanche, aux cheveux de neige, qui semblait être leur chef. Elle les couvait de son regard azuré avec un sourire bienveillant. Bien que pressé, Tristan ralentit le pas pour observer ces curieux pénitents.

— Mes amis, entrons dans la maison du Seigneur et prions de toutes nos forces pour le salut de notre patrie. Le Maréchal m'a dit qu'il se joignait de tout cœur à nos suppliques. N'oubliez pas de verser votre

obole quand vous sortirez.

— Gloire à toi, Geneviève ! lança la foule.

La femme leva les bras vers le ciel et ferma les yeux, comme si elle entrait en transe, puis tourna les talons pour pénétrer dans l'église.

Tristan n'en revenait pas de la coïncidence. Ainsi donc voilà à quoi ressemblait la fameuse Geneviève Zaepffel, l'épouse du sataniste, dont Montalivet lui avait parlé. Tristan ricana intérieurement. Le couple jouait sur les deux tableaux : elle misait sur Dieu, lui, sur le diable. Au marché de la crédulité, ils tenaient des étals concurrents, mais complémentaires. À elle le paradis, à lui l'enfer.

Il espérait sincèrement que le couple aurait à rendre des comptes un jour prochain, mais ne se berçait pas d'illusions. Il changea de trottoir et s'enfonça dans le Marais pour atteindre l'immeuble de la rue des Francs-Bourgeois.

Il traversa la cour et grimpa quatre à quatre les escaliers pour arriver sur le palier du mage. Il frappa à la porte façon Gestapo. Necroman surgit dans l'entrebâillement, les yeux écarquillés de surprise.

— Bonjour, Sâr… Vous vous souvenez de moi ?

Tristan se tenait sur le seuil de la porte. Le mage semblait sidéré.

— Oh non, pas vous !

— Je viens voir Eisenberg.

— Je vous accompagne.

— Pas la peine, je connais le chemin. Passez-moi la clé de son palace.

Dix minutes plus tard, il se retrouvait devant la cave du reclus. Il frappa selon le code convenu, puis ouvrit :

— Eisenberg, vous êtes là ?

La cave était plongée dans l'obscurité. Personne ne répondait.

— C'est Marcas, j'ai un Ausweis à votre nom. Signé de la main d'un des patrons de la Gestapo. Avec ça vous allez pouvoir sortir de ce trou. Je vous ai aussi trouvé une planque. Eisenberg ?

Il se décida à allumer l'électricité. Une lumière crue jaillit du plafond.

Il le vit tout de suite.

Le vieil érudit était endormi sur la table, pelotonné avec ses deux

poupées entre ses bras. Tristan se rapprocha pour le réveiller, mais il s'arrêta net. Une flaque rouge baignait la toile cirée à imprimé Vichy. La main du malheureux tenait encore la crosse de son revolver.

Tristan resta un long moment à le contempler. Le sang n'avait pas eu le temps de sécher, il venait de se donner la mort, blotti dans ses poupées.

Marcas se maudit d'être arrivé trop tard. Il n'avait qu'une envie, quitter ce lieu de solitude et de mort. Au moment où il allait rebrousser chemin, il aperçut une lettre manuscrite posée sur la table.

Elle lui était adressée.

Cher monsieur Marcas,

Si vous lisez cette lettre, c'est que j'ai quitté cet enfer. Ne m'en veuillez pas, mais je ne vous ai cru sincère qu'à moitié. Comment croire la parole d'un Français travaillant pour la Gestapo ? Je vivais dans la solitude et le désespoir, vous y avez ajouté la peur. Que me serait-il arrivé si j'avais découvert la signification de votre énigme ? Vous m'auriez abattu ici ? Vous m'auriez envoyé à Drancy pour une mort certaine ? Il me restait juste assez de force pour survivre, mais pas assez pour endurer une telle attente.

Je pars rejoindre ma femme et ma fille. Je suis sûr qu'elles m'attendent quelque part, dans un monde sans nazis, sans race supérieure ni inférieure. Un monde où l'on n'assassine pas des hommes, des femmes et des enfants.

Toutefois, je n'ai pas pu me résoudre à vous laisser sans réponse. Allez faire un tour devant mon tableau. Je crois avoir découvert la signification de votre 669. Et je peux vous dire qu'il m'a donné beaucoup de joie. Souvenez-vous, les chiffres ne mentent jamais. Ils sont le véritable alphabet de Dieu.

PS : Vous direz à ce salaud de Sâr Necroman qu'il aille rôtir dans son enfer chrétien. Je n'ai jamais été dupe de sa générosité. Tous les thèmes astraux et numérologiques qu'il m'avait commandés étaient faux.

Votre dévoué Simon Eisenberg

Tristan reposa la lettre sur la table et tourna la tête en direction du tableau d'écolier sur lequel était écrite une série de nombres et d'opérations, agrémentés de courtes explications.

669

6 6 Le sixième jour du sixième mois.

9 c'est *le chiffre résultant de l'addition théosophique de l'année 1944.*

1 + 9 + 4 + 4 = 18 = 9

Le sixième jour du sixième mois de l'année 1944, il se produira un événement extraordinaire qui fera trembler les nazis.

6 juin 1944

Tristan contemplait le tableau fasciné, au point que la date dansait sous ses yeux. Puis, il quitta le refuge, ferma doucement la porte derrière lui et s'éloigna dans le couloir obscur.

L'érudit était sûrement devenu fou. Il devait l'oublier et retrouver Laure.

Pourtant, quand il fut dans la rue, il se promit qu'au matin du 6 juin 1944, il se réveillerait avec Laure, celle qu'il aimait. Et qu'ensemble ils guetteraient le moindre signe qui viendrait du ciel, de la terre ou des flots. Et il espérait de tout son cœur que ce signe plongerait Adolf Hitler et ses légions de démons dans une terreur sans nom.

Notes

1. Quand la partie ne peut être gagnée par l'un ou l'autre des joueurs.

63.

Angleterre
Kent
Manoir de Chartwell

Le chat roux sauta sur la table tachée de couleurs et, d'un coup de patte désinvolte, fit tomber un des pinceaux. Un juron le fit déguerpir jusqu'à un bosquet d'où il observa son maître qui tentait de rendre sur la toile le frémissement doré du bassin qui s'étendait à ses pieds. La lumière du soleil frappait l'eau de reflets chatoyants que le peintre essayait en vain de reproduire. Il avait eu beau mélanger de nouvelles couleurs sur la palette, rien n'y faisait. La beauté du lieu et de l'heure lui filait entre les doigts. D'un geste rageur, il jeta le pinceau sur la table et tâta sa veste en velours à la recherche d'un cigare. Il finit par débusquer un *Romeo y Julieta* au fond d'une poche intérieure qu'il alluma avec lenteur, après en avoir sectionné l'extrémité d'un coup de dent.

La première bouffée, aux senteurs de cèdre, le réconcilia avec lui-même. Tant qu'il y aurait des cigares cubains et du whisky écossais, il pourrait supporter d'être un peintre médiocre. Il regarda le bassin aux poissons rouges qu'il essayait de peindre depuis des mois quand ses responsabilités lui laissaient un rare moment de liberté. Il ne finirait jamais ce tableau. D'ailleurs, il n'aurait pas dû le reprendre. Après tout, il n'était pas venu à Chartwell pour se détendre, mais parce que c'était un endroit plus discret que Londres pour recevoir certains visiteurs. Des visiteurs, il le pressentait, qui n'allaient pas lui apporter de bonnes nouvelles.

— Winston, ils sont arrivés !

La voix de sa femme, Clementine, provenait de la terrasse gazonnée qui s'étendait devant l'entrée du manoir. Churchill se leva et se dirigea

vers l'escalier qui montait jusqu'à la terrasse. Le chat le suivait en jouant entre ses jambes. Le Premier ministre se pencha pour le caresser et le félin se mit aussitôt à ronronner. Ce tendre bruit apaisa un instant Churchill. Aujourd'hui, il devait recevoir trois généraux. Eisenhower, l'Américain, le plus important, le seigneur de la guerre de toutes les armées alliées, qui supervisait de fait la préparation du débarquement en France. Puis Montgomery, l'Anglais, qui avait la haute main sur les troupes terrestres. Et enfin, le pire de tous, de Gaulle, qui ne commandait que les unités de la France libre, c'est-à-dire pas grand-chose, en comparaison des deux autres. Un Français hautain et arrogant qu'il ne pouvait pas supporter. Heureusement, il avait pris la précaution de convoquer de Gaulle une heure après les autres. Voilà qui rabattrait un peu le caquet de ce général de malheur. Comme il arrivait à la porte d'entrée, Clementine le prit par le bras.

— Je les ai installés dans la bibliothèque. Je sais que c'est la pièce de la maison où tu te sens le mieux.

Winston la prit dans ses bras et l'embrassa tendrement. Jamais il n'aurait tenu toute cette maudite guerre, s'il n'avait eu sa femme auprès de lui. Clementine était tout son contraire : son caractère avait la régularité d'un métronome. Aucune colère, aucune plainte, aucun doute. En comparaison, l'humeur de Winston ressemblait à de vertigineuses montagnes russes, passant des sommets de l'exaltation aux abîmes de la dépression. Et après avoir vu ces visiteurs, il craignait que ce soit pire.

— Monsieur le Premier ministre.

Tout en s'asseyant dans son fauteuil favori, un chesterfield en cuir qui datait de son père, Winston salua les deux généraux. Comme d'habitude, Eisenhower portait son uniforme marron sans la moindre décoration, une sobriété en accord avec la banalité de son visage, les yeux sans expression et le cheveu rare. Tout l'opposé du général Montgomery, les traits burinés et le regard martial sous un béret noir qu'il refusait obstinément d'enlever. Il suffisait de les voir ensemble un instant pour comprendre qu'ils ne s'entendraient jamais, mais le second était subordonné au premier. Et c'était sur ces deux hommes que reposait la plus grande opération militaire de tous les temps : le Débarquement.

Churchill se tourna vers l'Américain qui était à la tête des opérations. Une responsabilité que lui jalousait mortellement Montgomery, réduit au rôle peu enviable de second.

— Comment avancent vos préparatifs, général ?

Eisenhower fit grise mine.

— Mal, monsieur, tout va mal.

Winston prit sur lui pour ne pas s'emporter tout de suite. Il saisit une bouteille de scotch et posa trois verres sur la table.

— Et si vous m'expliquiez ça ?

— D'abord, reprit l'Américain, je n'ai toujours pas fait le plein de mes troupes. Il me manque des dizaines de milliers d'hommes, et ce, à moins de trois mois du débarquement.

Le général Montgomery intervint :

— Vous oubliez de préciser que ce sont des troupes américaines qui manquent à l'appel, les miennes, elles, sont prêtes.

— Peut-être que mon gouvernement hésite justement à envoyer de nouveaux boys en Angleterre. Les infrastructures promises pour les accueillir sont ou inexistantes ou indignes.

Churchill tendit un verre à chacun.

— Allons, messieurs, je suis certain que tout est fait pour que les troupes qui ont traversé l'Atlantique trouvent ici le meilleur accueil.

L'Anglais et l'Américain baissèrent la tête.

— Nous avons besoin de barges de débarquement pour transférer les troupes d'assaut des bateaux jusqu'aux plages. Et nous n'en avons pas assez.

— Vous plaisantez, s'emporta Churchill. Il vous en manque combien ?

— Près de la moitié, répondit Montgomery d'une voix piteuse.

Cette fois, Churchill secoua la tête avec effarement.

— Vous préparez le plus grand débarquement de tous les temps, et il vous manque la moitié de tout ?

— Oui, et ce n'est pas le seul problème, indiqua Eisenhower, la mine encore plus abattue.

— Je ne vois pas ce qu'il pourrait y avoir de pire !

— Hitler vient de nommer le général Rommel pour défendre les côtes françaises.

Winston se rassit d'un coup et chercha frénétiquement un nouveau cigare. L'arrivée de Rommel en France était une catastrophe. Surnommé *le renard du désert* pour avoir combattu en Afrique du Nord et au Moyen-Orient, Rommel était un meneur d'hommes hors pair et un tacticien redouté.

— Il ne cesse de déployer des défenses antichars, de poser des champs de mines et d'accumuler des hommes et du matériel, précisa Montgomery.

— Et il renforce les défenses où ?

Eisenhower leva les mains au ciel.

— Il consacre tous ses efforts en Normandie.

Churchill frappa du poing sur la table. Rommel méritait bien son surnom de *renard*. Il avait deviné juste. La Normandie. Là où était prévu le Débarquement.

— Ce n'est pas possible ! Vous savez comme moi que nous faisons tout pour que les Allemands croient que nous allons débarquer à Calais.

Winston faisait référence à l'opération Fortitude. Depuis des mois, de faux camps militaires poussaient comme des champignons sur les côtes du Kent. Les Alliés avaient même poussé la mise en scène jusqu'à aligner des colonnes entières de tanks… en caoutchouc. Et le prestigieux général Patton avait été réquisitionné pour faire croire aux Allemands qu'il commandait cette gigantesque armée. Prête à traverser la Manche pour débarquer à Calais. Une des plus grosses opérations d'intoxication de toute la guerre.

— Peut-être, faut-il repousser la date du débarquement ? suggéra Eisenhower.

Churchill jeta son cigare au sol.

— Si nous ne débarquons pas cet été, nous ne pourrons tenter que dans un an. Un an pendant lequel Rommel va renforcer ses défenses, un an pendant lequel les Allemands vont transférer leurs divisions blindées de France sur le front de l'Est. Vous me voyez annoncer ça à Staline ?

Le Premier ministre lançait sa diatribe pour la forme, au final, c'était Roosevelt qui aurait le dernier mot. Comme les deux généraux restaient muets, la voix de Clementine retentit derrière la porte.

— Winston, le général de Gaulle vient d'arriver.

Churchill leva les yeux au ciel. Il ne manquait plus que cet emmerdeur, auquel en plus il allait falloir annoncer que la libération de son pays allait être retardée d'un an.

— Fais-le entrer.

De Gaulle avait sa tête des mauvais jours. Il venait de se rendre compte que la réunion s'était passée sans lui. Le regard noir, il s'assit sans un mot.

— Général, commença Churchill, j'ai une mauvaise nouvelle. Nous allons sans doute devoir reporter le débarquement d'un an.

— Pourquoi ?

— Nous manquons d'hommes et plus encore de matériel. De plus, Rommel est entré en action et il concentre désormais tous ses moyens défensifs en Normandie. Comme vous le savez, c'est là que nous projetons de débarquer.

— Et l'opération Fortitude ?

— On ne sait pas s'ils ont mordu à l'hameçon, répondit Montgomery. Je pense que c'est 50/50.

Étrangement, de Gaulle restait calme.

— Et si on augmentait les probabilités en notre faveur ?

Churchill fronça les sourcils.

— Je ne vous comprends pas, général.

— Grâce à la Résistance que je dirige, je dispose d'un réseau d'informations unique en France. Si les Allemands déplacent leur centre de gravité militaire vers Calais, vous le saurez en quelques heures. À ce moment-là, serez-vous prêts à vous jeter en Normandie ?

À la différence de Churchill, Eisenhower n'avait jamais pris le général français pour un fanfaron. Au contraire, il admirait son courage inébranlable et sa foi absolue en son destin.

— Vous êtes en train de nous annoncer que les nazis vont changer de plan ?

— C'est probable.

De Gaulle reprit aussitôt :

— Pendant que vous montiez Fortitude, nous autres, Français, avons lancé notre propre opération de manipulation : *Edelweiss*.

— Vous ne m'en avez jamais informé ! tonna Churchill.

— Comme si vous me teniez au courant de tout, ironisa de Gaulle. Il s'agit d'une manipulation destinée à convaincre les Allemands d'un débarquement à Calais.

— Expliquez-nous ça, dit Eisenhower.

— Le BCRA a fabriqué un faux document. Un carnet avec une carte

des côtes de la Manche ainsi que des lieux d'intervention et de stockage d'armes de la Résistance. Tous regroupés dans la région de Calais. Ce carnet a été vendu par l'un de nos hommes, un résistant chef de réseau, à un trafiquant en Suisse. Un certain Baumann ayant pignon sur rue à Genève et en relation étroite avec les services secrets allemands.

— Je comprends mieux *Edelweiss,* remarqua Montgomery. Mais comment avez-vous réussi à crédibiliser cette information auprès des nazis ?

— Nous avons envoyé une agente en Suisse pour récupérer le carnet auprès de ce trafiquant. Elle l'a assassiné, démontrant ainsi que nous voulions récupérer ce document à tout prix. Ensuite, elle s'est fait volontairement arrêter par les Allemands.

— Cette femme s'est donc sacrifiée ? dit Churchill.

— Vous savez bien que le courage est français, répliqua de Gaulle.

— Brillante opération, commenta Montgomery malgré tout sceptique. Mais comment saura-t-on si les nazis ont mordu à l'hameçon ?

— Les dépôts d'armes autour de Calais sont réels et surveillés par la Résistance. Si les nazis viennent fouiller, c'est qu'*Edelweiss* aura fonctionné.

Winston se tourna vers de Gaulle.

— Et votre agente ?

Le général répondit d'une voix sombre :

— Elle a un nom, monsieur le Premier ministre, Laure d'Estillac. Une femme qui aura donné sa vie pour changer le cours de la guerre. Et sauvé son pays.

Épilogue

Berlin
Chancellerie du Reich

En général, Himmler n'aimait pas patienter, surtout quand il devait rencontrer Hitler. Mais là, il savourait son triomphe à venir. Il allait révéler le lieu du débarquement anglo-américain à son maître. De quoi enfoncer définitivement tous les Goebbels, Goering et Bormann qui ne cessaient de le critiquer dès qu'il avait le dos tourné. Cette fois, il allait devenir le véritable sauveur du Reich. Skorzeny avait fait un travail exceptionnel, mais c'est lui qui allait en récolter tous les lauriers. Et Himmler avait déjà une idée de sa récompense : détrôner Goering de sa position officielle de dauphin du Führer. En cas de mort ou d'incapacité d'Hitler, c'était en effet le chef de la Luftwaffe qui devait lui succéder. Une hérésie quand on connaissait l'état pitoyable de Goering, devenu un pachyderme qui ne tenait plus debout qu'à coup de piqûres de morphine. Pour le salut de l'Allemagne, il devait être impérativement remplacé. Et Himmler, auréolé de son nouveau prestige, comptait bien le supplanter.

— Le Führer vous attend.

Le visage crispé autour de sa mâchoire de gorille, Martin Bormann, le secrétaire particulier d'Hitler, lui indiqua la porte du bureau du chancelier du Reich. Himmler se précipita.

Hitler était assis, l'œil rivé sur une carte, mais à la surprise du chef des SS, il s'agissait d'une carte du Moyen-Orient. Le Führer venait d'entourer une localité d'un coup de crayon.

— Regardez bien, Heinrich, c'est la ville d'Aboukir. Là s'est joué le destin du monde.

Himmler se pencha aussitôt sur la carte.

— Lors de la campagne d'Égypte, en 1799, c'est là que Bonaparte a perdu une bataille décisive, mais s'il l'avait gagnée…

Du doigt, Adolf se porta sur la Turquie.

— … il libérait tous les peuples du joug de l'Empire ottoman, s'emparait d'Istanbul et de là partait à la conquête des Indes, portant un coup fatal à la puissance anglaise. Et il était le maître du monde.

Himmler était stupéfait. Certes, il était habitué aux lubies de plus en plus insensées d'Hitler, mais là il se rendait compte que le maître de l'Allemagne avait perdu pied. Désormais, il naviguait à vue dans un monde imaginaire.

— Je vais donner des ordres pour que le Haut Commandement prépare des plans de l'invasion de l'Égypte jusqu'à l'Inde. Dès que nous en aurons terminé avec les Russes, nous foncerons sur l'Orient.

— Mon Führer…

Hitler leva des yeux gris hallucinés.

— … je sais où les Anglo-Américains vont débarquer. Ce sera Calais.

Le Führer repoussa la carte de la main.

— Calais, vous dites ?

Himmler hésitait à reprendre la parole. Ces dernières semaines, Hitler s'était convaincu que les forces ennemies débarqueraient en Normandie.

— Calais… je l'ai toujours su.

Le maître du Reich se leva et prit Himmler par le bras.

— Voyez-vous, c'est pour ça que j'ai nommé Rommel. Il a toujours été convaincu que le débarquement aurait lieu en Normandie. Ainsi, je l'ai laissé renforcer nos positions, acheminer des troupes, accumuler du matériel. Et pourquoi ? Pour que les Britanniques, les Américains croient qu'ils auront le champ libre à Calais.

Himmler hésitait. Ou le Führer était un génie ou…

— Ici même, à la Chancellerie, je n'ai cessé de dire que je croyais en un débarquement en Normandie, car je savais très bien que mes paroles seraient répétées, transmises… Tout ça pour que ces idiots de Churchill et de Roosevelt se précipitent sur Calais.

— Mon Führer, je suis confondu devant tant de subtilité.

Hitler serra le poing comme s'il venait d'attraper un ennemi

invisible.

— Et quand ces maudits insensés débarqueront à Calais, ils sombreront dans le piège que je leur aurai tendu. Mes panzerdivisions les attendront et les écraseront à jamais.

Et comme s'il avait définitivement réglé le sort de la guerre, il montra sa carte du doigt.

— Dites-moi, Heinrich, vous connaissez l'Égypte ?

Haute-Bavière
Steinhöring

Kirsten s'était installée au dernier étage du Lebensborn, dans une pièce aux larges fenêtres illuminées de soleil. De son bureau, on voyait tous les bâtiments, de l'unité de sélection jusqu'à la maternité où on attendait une dizaine de naissances d'ici la fin de la semaine. Ce centre de reproduction, le premier à avoir été créé en Allemagne, datait de 1936. Il avait été inauguré par Himmler en personne et sa capacité avait doublé en quelques années. Aujourd'hui, la pouponnière pouvait gérer plus de cent nouveau-nés. Une réussite totale qui avait eu pour conséquence d'essaimer des Lebensborns dans toute l'Allemagne et même dans les pays occupés. Kirsten qui avait activement collaboré à leur création, à la demande du Reichsführer, ne se faisait désormais guère d'illusions. Si la situation militaire ne se renversait pas, il ne resterait rien de sa création. Ces enfants, soigneusement sélectionnés pour devenir l'élite du Reich, disparaîtraient dans la débâcle. Un travail immense réduit à néant.

À côté d'elle, se tenait son adjointe, responsable du Lebensborn, sa plus proche disciple et en face le Dr Grimm qu'elle avait convoqué de Berlin. L'inventeur du LSD finissait de lire le rapport qu'elle avait rédigé sur l'expérience de Tristan avec *l'onguent des sorcières*.

— Fascinant, déclara Grimm, ce nouvel hallucinogène a des propriétés remarquables. À la différence de ceux que nous connaissons déjà qui provoquent simplement des délires oniriques, lui est capable de faire vivre au patient un véritable dédoublement d'identité.

Kirsten approuva.

— En effet, nous pouvons lui faire partager d'autres vies, et donc ajouter à sa conscience une connaissance presque infinie.

— Vous voulez dire que l'on pourrait créer un homme nouveau ?

— Mieux encore : un surhomme ! Imaginez si vous disposez dans votre esprit de toutes les ressources des génies de l'humanité, rien ni

personne ne pourra vous égaler.

Malgré lui, Grimm frémit, mais Kirsten continua.

— Imaginez des générations de jeunes Allemands auxquels on offre en partage l'expérience, la vision, le génie de notre Führer…

Le médecin resta sans voix.

— Voilà pourquoi j'ai besoin de vous. Je veux que vous conditionniez l'onguent du diable pour pouvoir l'injecter directement dans l'organisme. Est-ce techniquement possible ?

— Oui, une fois identifiées les molécules actives de chaque composante et le bon dosage établi, tout est possible, mais on ne connaît pas les effets secondaires, il faudra mettre en place des protocoles d'expérimentation, procéder à des tests de validation…

La voix de Kirsten se fit sans appel.

— Contentez-vous de me fournir ce que je vous demande. Je parle au nom du Reichsführer qui m'a confié les pleins pouvoirs sur cette opération.

— Mais vous ne pouvez pas…

— Nous n'avons plus le temps d'attendre. Le Reich peut perdre une guerre, pas l'avenir. Je prépare sa résurrection.

Grimm se leva précipitamment.

— Je vous fournirai ce que vous me demandez.

— Vous avez peur ?

— J'ai surtout peur pour celui à qui vous injecterez cette mixture du diable.

Kirsten se leva pour se diriger vers la fenêtre qui donnait sur le parc.

— Ce ne sera pas un homme, mais une femme. Une femme bientôt enceinte et…

Dehors, Laure venait de sortir du bâtiment principal.

— … Je sais déjà qui.

Le médecin quitta les lieux, laissant Kirsten seule avec son adjointe. Une question lui brûlait les lèvres.

— Et ensuite, que se passera-t-il ?

— Laure sera la première d'un groupe de mères soigneusement sélectionnées au sein des Lebensborns, murmura-t-elle, nous allons

engendrer une nouvelle race dotée de pouvoirs incroyables. Les femmes ont donné leurs ventres au Führer, moi je vais leur offrir le pouvoir absolu. Et ni Himmler ni Hitler n'auront leur mot à dire.

— Je ne comprends pas…

— J'ai menti à cet imbécile de Grimm, dit Kirsten, avec cet onguent du diable, je ne compte pas créer une nouvelle génération d'Allemands. Mais d'Allemandes.

— Mais comment ?

— Je ne garderai que les enfants de sexe féminin. Les mâles, eux, seront éliminés. Et dans quelques décennies, ces filles, dotées de pouvoirs supérieurs, dirigeront l'humanité. Alors le mot Führer se déclinera au féminin.

Kirsten sourit en posant sa main ferme sur l'épaule de son adjointe.

— Nos ancêtres sorcières seront enfin vengées.

Remerciements

À toute l'équipe de notre éditeur, J.-C. Lattès. Véronique, Paul, Constance, Laurence, Sophie, Vincent. Le livre que vous tenez entre les mains leur doit beaucoup.

Juillet 1943.
L'aventure continue pour Tristan Marcas, des couloirs troubles du Vatican aux caves obscures des châteaux allemands.

Retrouvez le quatrième tome de la saga événement Soleil Noir au Livre de Poche.

Le Livre de Poche

© 2022, éditions Jean-Claude Lattès (Première édition avril 2022)

Couverture : Augustin Manaranche. Ysbrand Cosijn / iStock.
Typographie : Le Murmure / Jérémy Landes / velvetyne.fr.
Photographie des auteurs : Patrice Normand.

www.editions.jclattes.fr

ISBN : 978-2-7096-6669-5

Table

Couverture

Page de titre

Des mêmes auteurs

La Saga du Soleil Noir

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

Chapitre 42

Chapitre 43

Chapitre 44

Chapitre 45

Chapitre 46

Chapitre 47

Chapitre 48

Chapitre 49

Chapitre 50

Chapitre 51

Chapitre 52

Chapitre 53

Chapitre 54

Chapitre 55

Chapitre 56

Chapitre 57

Chapitre 58

Chapitre 59

Chapitre 60

Chapitre 61

Chapitre 62

Chapitre 63

Épilogue

Remerciements

Page de copyright